LIBRARIE
BATTON OF TEVERNISH
DART

John Carter Brown
Library
Brown University

South Seas
Whale
1850

3 plates

VOYAGE

A LA NOUVELLE GALLES DU SUD,

A BOTANY-BAY,

AU PORT JACKSON,

En 1787, 1788, 1789.

DÉCRET de la Convention nationale concernant les Contrefacteurs, en date du 19 Juillet, l'an 2e. de la République.

LA Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit:

Art. Ier. Les auteurs d'écrits en tout genre, les compositeurs de musique, les peintres et dessinateurs qui feront graver des tableaux ou dessins, jouiront durant leur vie entière, du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

II. Les héritiers ou cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans, après la mort des auteurs.

III. Les officiers de paix seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des auteurs, compositeurs, peintres ou dessinateurs et autres, leurs héritiers ou cessionnaires, tous les exemplaires des éditions imprimées ou gravées, sans la permission formelle et par écrit des auteurs.

IV. Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'édition originale.

V. Tout débitant d'édition contrefaite, s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au véritable propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'édition originale.

VI. Tout citoyen qui mettra au jour un ouvrage, soit de littérature ou de gravure, dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au cabinet d'estampes de la République; dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire, faute de quoi il ne pourra être mis en justice pour la poursuite des contrefacteurs.

VII. Les héritiers de l'auteur d'un ouvrage de littérature ou de gravure, ou de tout autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux beaux arts, en auront la propriété exclusive pendant dix ans.

Je place la présente édition sous la sauve-garde des lois et de la probité des citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux tout contrefacteur, distributeur ou débitant *d'édition contrefaite; j'assure même au citoyen qui me fera connoître le* contrefacteur, distributeur ou débitant, *la moitié du dédomagement que la loi accorde.* Paris, ce 19 Germinal, l'an troisième de la République Française, une et indivisible.

Poagin et Cie

RPJCB

VOYAGE

A LA NOUVELLE GALLES DU SUD,

A BOTANY-BAY,

AU PORT JACKSON,

En 1787, 1788, 1789;

Par JOHN WHITE,

Chirurgien en chef de l'établissement des Anglais, dans cette partie du globe;

Ouvrage où l'on trouve de nouveaux détails sur le caractère et les usages des habitans du cap de Bonne-Espérance, de l'île Ténériffe, de Rio-Janeiro et de la Nouvelle Hollande, ainsi qu'une description exacte de plusieurs animaux inconnus jusqu'à présent,

Traduit de l'Anglais, avec des notes critiques et philosophiques sur l'histoire naturelle et les mœurs;

PAR CHARLES POUGENS.

A PARIS,

Chez POUGIN, Imprimeur-Libraire, rue des Pères, N°. 9.

An 3 de la République, (1795, *vieux style.*)

RPJCB

INTRODUCTION.

AVANT de rendre compte des motifs qui m'ont déterminé à publier la traduction du journal de White, je crois à propos de donner ici l'histoire abrégée de la célèbre découverte, qui, depuis quelques années, a fixé l'attention du gouvernement anglais.

La Nouvelle Galles du Sud fait partie d'une île ou grande terre connue jusqu'en 1770, sous le nom de Nouvelle Hollande; sa longueur est de 1,100 lieues et sa largeur d'environ 750; elle est située au sud des Moluques, au 42e. dégré de latitude.

La première connoissance que nous ayons eu de ce pays, nous a été donnée par don Pedro Fernandes de Quiros qui avoit employé quatorze années à parcourir une étendue de plus de 20,000 lieues. Selon lui, cette terre est un continent moins vaste que l'Asie, mais plus considérable que l'Europe. Il assure qu'on y trouve des mines d'or et d'argent, des épices, des perles, ainsi qu'un grand nombre d'habitans de diverses couleurs. Quiros n'avoit point apperçu le

détroit qui sépare la Nouvelle Guinée du nouveau pays de Galles : « ainsi l'on » ne doit plus s'étonner, dit Watkin-Tench » l'un des compagnons de Phillip et de » White, qu'il ait regardé ces deux pays, » dont le dernier touche à la Nouvelle » Hollande, comme un continent d'une » vaste étendue ».

En 1616, un Hollandais aborda sur la côte occidentale de ce continent, entre le 24e. et le 25e. dégré de lat. septentrionale, et lui donna le nom de pays d'Endraght.

En 1618, une autre partie de la même côte, près le 15e. dégré, fut découverte par Zeachen, qui la nomma Arnheim et Diemen.

En 1619, Jean Van Edels donna son nom à la partie septentrionale de cette côte. Une autre partie située entre le 30 et le 38e. dégré, reçut en même-tems le nom de Leuwen.

En 1627, Petervan-Nuitz aborda sur la côte qui communique avec le pays de Leuwen à l'ouest, il lui donna également son nom, et vers la même année une grande partie de la côte occidentale, près le Tropique du Capricorne, reçut celui de Dewits.

En 1628, Peter Carpenter, Hollandais, découvrit le grand golfe nommé depuis Carpentaria ; ce golfe divise le pays et fait dans les terres un enfoncement de près de deux cents lieues. « Il est probable, « ajoute Watkin-Tench, que chacun de ces » capitaines a fait quelques découvertes » dans le pays, mais qu'elles ont été sup- » primées par la compagnie des Indes » hollandaise ».

En 1642, le capitaine Abel Jansen Tasman fut envoyé de Batavia, avec ordre de prendre une connoissance exacte de ce pays qui avoit alors reçu le nom de Nouvelle Hollande, et dont le célèbre Guillaume Dampier nous a rendu un compte très-fidèle.

Cet habile navigateur partit d'Achamack en Virginie, au mois d'Août 1683 et le 4 Janvier 1688, il aborda près des côtes de la Nouvelle Hollande ; ayant jeté l'ancre dans une baie profonde située au 16e. dégré, 30 min. de latitude, il y demeura jusqu'au 12 Mars suivant. C'est Dampier qui le premier nous a transmis des notions exactes sur le sol, les productions et les habitans de cette partie du globe ; mais le feu capitaine Cook est de tous nos

voyageurs modernes, celui qui nous a donné le plus de détails sur la Nouvelle Galles du Sud.

Après avoir découvert un grand nombre de contrées jusqu'alors inconnues, et avoir séjourné quelques tems dans la Nouvelle Zélande, il partit du cap Farewel le 31 Mars 1770, faisant voile vers les côtes de la Nouvelle Hollande où il jeta l'ancre le 19 Avril par les 38 dégrés de latitude sud, environ à 6 dégrés au nord de la terre de Van Diemen ou cap Méridional de ce vaste pays.

Le capitaine Cook employa près de quatre mois à examiner la côte qu'il remonta jusqu'au 10e. dégré 39 min. de lat. sud, parcourant ainsi une espace d'environ 700 lieues. Ce fut lui qui donna à cette partie de la Nouvelle Hollande le nom de *New South Wales* (nouveau pays de Galles du Sud.)

Ce celèbre navigateur visita encore dans son dernier voyage la côte méridionale de la Nouvelle Hollande; il arriva le 24 Janvier 1777 à la vue de la terre de Van-Diemen, et le 26 il jeta l'ancre dans la baie de l'Aventure, par les 43 dégrés 21

min. de lat. sud, c'est-à-dire, à 9 dégrés plus au sud que la partie de cette même côte qu'il avoit observé en 1770, à son retour de la Nouvelle Zélande.

Lorsqu'on examine la carte des nombreuses découvertes de l'immortel Cook, on trouve une vaste étendue de mer depuis Botany-Bay jusqu'à l'archipel des îles appellées Nouvelle Zélande situées vers la partie méridionale de cette baie et qui n'en sont éloignées que de 400 lieues au nord-est. Les Nouvelles Hébrides sont situées à la même distance, et près de celles-ci on voit, sous le même dégré de lat. les îles des Amis, celles de la Société et celles des Marquises: le trajet de ces dernières aux îles Sandwich, est au plus de 800 lieues. « Ajoutons, » dit-encore Watkin-Tench, qu'on peut » former à Botany-Bay et au port Jackson, » un établissement propre au commerce » des peaux de loutres de mer, qui se fait » entre l'ouverture de la Nootka et la rivière » de Cook, sur la côte de l'Amérique, les » îles du Japon et l'empire de la Chine ».

Sa proximité de la Nouvelle Guinée et des îles adjacentes, inspirera sans doute aux Anglais le désir de former divers établissemens, au moyen desquels ils pour-

ront s'emparer du commerce exclusif des épices, dont la compagnie des Indes hollandaise est en possession depuis près de deux siècles. Selon la plupart des ministres de la Grande-Bretagne, cette nouvelle conquête de leur politique dévorante deviendroit une source inépuisable de richesses; mais tous les bons esprits, dégagés des vieux préjugés ministériels, considéreront plutôt ces prétendus avantages comme une source de destruction et une des causes de l'écroulement futur des finances en Angleterre. Si jamais un tel projet se réalise, Londres verra, dans son sein, de nouveaux nababs (*) aussi durs, aussi égoïstes que les premiers; et qui de nous ignore que les nababs de tous les pays, ainsi que leurs decevantes richesses, sont des obstructions dans le corps politique et le plus onéreux de tous les impôts, pour les peuples, les gouvernemens et le commerce.

Le seul avantage réel que la politique, c'est-à-dire, l'intérêt de tous et non celui de ces grands amodiateurs d'hommes, nommés princes ou rois puisse retirer de

(*) Nom que l'on donne en Angleterre à ceux qui se sont enrichis dans les Indes par leur avarice et leurs concussions.

ces nouveaux établissemens, est d'avoir contribué à introduire une jurisprudence moins barbare et inspiré au gouvernement l'idée salutaire de commuer la peine de mort en une simple déportation.

O ma patrie ! après avoir conquis la liberté publique, frappé les grands criminels et repoussé la tyrannie loin de votre enceinte, puissiez-vous être la première à consacrer ce principe si cher à la philosophie et si précieux à l'humanité ! Nul n'a droit d'ordonner la mort de son semblable.... Il n'est point d'homicide légal....

C'est à vous éloquent et courageux Chénier que les faveurs de Melpomène ramenée par vos soins sur la scène, n'ont pu arracher à l'amour sacré de la patrie ; c'est à vous vertueux Boissy, sage et sensible Grégoire ; oui, c'est à vous, amis zélés de la liberté, des lettres et des arts qu'appartient l'honneur de proposer les premiers cette grande et sublime mesure : tuons les crimes, mais non les coupables. Aussitôt que l'olivier, symbole de la paix, s'entremêlera aux lauriers de la République, soyez les apôtres de ces vérités éternelles que j'ose consigner ici : mais je m'arrête, il est tems de dire un mot du journal de White.

On trouvera dans cette relation un ton de candeur et de vérité qui n'est pas toujours ordinaire aux voyageurs anglais ; et comme cet ouvrage renferme plusieurs détails précieux sur divers animaux inconnus jusqu'à présent, les naturalistes français me sauront gré sans doute de leur procurer l'avantage de le consulter dans notre langue. J'ai placé à la suite du texte un assez grand nombre de notes ou plutôt de mémoires très-variés ; je les ai cru nécessaires, c'est au public seul à décider.

VOYAGE

A LA NOUVELLE GALLES DU SUD,

A BOTANY-BAY,

AU PORT JACKSON,

En 1787, 1788, 1789.

Par JOHN WHITE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR CHARLES POUGENS.

JE passerai légèrement sur les détails relatifs à mon départ de Londres. Arrivé à Plimouth, dans la soirée du 7 Mars 1787, j'y trouvai les vaisseaux *la Charlotte* et *l'Amitié*, disposés à recevoir les passagers. Je remis à l'intant même au général Collins, commandant en chef, les dépêches de l'office du secrétaire d'état de l'amirauté, relatives à l'embarcation des criminels déportés (1) à Botany-Bay. Dès la matinée du 9

le détachement des troupes de la marine, et les bagages furent conduits à bord.

Le jour suivant, il s'éleva une brise très-forte qui rendit impossible le transport des prisonniers renfermés dans le *Vaisseau-Prison* le Dunkerque. Vers le soir elle devint même si violente, que le *Druide* fut obligé de couper son premier mât, pour éviter d'être jetté à la côte.

Le lendemain le tems devint plus calme. On embarqua les condamnés sur les vaisseaux de transport, et on les renferma dans les diverses cases qui leur avoient été destinées : tous étoient enchaînés, à l'exception des femmes (2).

Dans la soirée, comme il n'y avoit que peu de vent, nous fûmes remorqués par les bâteaux appartenant aux gardes-côtes, et qui se trouvoient dans la rade.

Mais le vent étant devenu plus favorable, nous avancâmes jusqu'à Spitead, et le 17, nous mîmes à l'ancre au milieu des autres vaisseaux (3) destinés pour cette expédition, sous la conduite du *Syrius*.

Dès que nous eûmes jetté l'ancre, j'allai visiter les prisonniers qui étoient à bord des autres bâtimens ; plusieurs étoient couchés, pour éviter le froid qui étoit alors

très-vif, et dont ils pouvoient difficilement supporter la rigueur, étant très-mal fournis en vêtemens et en linge. D'autres étoient retenus dans leur lit, par cette langueur et cet accablement de corps et d'esprit, inséparable d'une longue captivité.

Un médecin qui les avoit visités, avant mon arrivée à Plimouth, avoit augmenté l'effroi de ces malheureux, en leur persuadant qu'ils étoient attaqués d'une violente épidémie, dont ils seroient infailliblement les victimes, pour peu qu'on différât de les descendre à terre. Mais étant parvenu à les détromper sur les suites fatales de cette prétendue épidémie, leur ame s'ouvrit encore à l'espérance, et la crainte de la mort fit place à un amour moins amer de la vie.

J'ajoutai que j'allois donner des ordres pour faire distribuer aux condamnés qui n'avoient pas de vêtemens, la quantité de hardes nécessaires, le capitaine Phillip m'ayant donné pouvoir de prendre toutes les mesures que je croirois utiles à leur rétablissement et à leur conservation.

Je leur dis aussi que je tâcherois de leur procurer des provisions fraîches tous le tems qu'ils seroient stationnés dans le port; cette assurance leur fit grand plaisir, n'ayant

eu que des viandes salées depuis quatre mois. Enfin j'eus la satisfaction de voir plusieurs de ces infortunés se couvrir du peu de vêtemens qui leur restoient, et demander à prendre l'air.

Je fis alors sentir au lieutenant Johnson, officier des troupes de la marine, la nécescité d'accorder aux prisonniers, la permismision de monter sur le tillac, en observant de n'en admettre, s'il l'exigeoit, qu'un certain nombre à la fois. Il y consentit volontiers, et me dit qu'ils pouvoient y venir tous, si je le jugeois convenable.

J'écrivis ensuite au ministre, pour l'informer de l'état où se trouvoient les prisonniers. Je lui demandai des provis ons fraîches, afin de les distribuer, durant notre séjour, dans le port ; et je le priai d'ordonner qu'on y joignit un peu de vin pour les malades. J'insistai particulièrement sur les provisions fraîches, dans la crainte que, vu le grand nombre de ces malheureux, et la nécessité de les tenir presque toujours renfermés, il ne résultât du trop long usage des salaisons, quelque atteinte d'affection scorbutique (4) durant le cours d'une aussi longue traversée (5).

Le ministre me répondit, par un ordre

donné à l'entrepreneur des vivres, de fournir aux matelots et aux détenus, des provisions fraîches et des végétaux, tant que nous resterions stationnés à Spitead.

Ce changement de nourriture, dû à l'humanité du lord Sidney, produisit des effets si prompts et si salutaires, qu'en moins de quinze jours, la liste de mes malades n'excédoit pas celle du chirurgien d'un des bâtimens garde-côtes, eu égard à la proportion du nombre. Néanmoins on continuoit à publier qu'il régnoit, sur notre bord, une épidémie très-dangereuse. Ce bruit étoit entretenu par des malveillans intéressés à jetter du discrédit sur quelques philantropes qui, par humanité, avoient proposé au gouvernement de commuer en faveur de certains criminels, la peine de mort en une simple déportation à Botany-Bay.

On cherchoit, en même-tems, à donner de l'inquiétude aux amis et aux parens de ceux qui étoient engagés pour cette expédition. Nous recevions à tout moment des lettres où l'on déploroit et nos souffrances, et le triste sort auquel nous étions réservés. Enfin, les papiers publics ne parloient que de notre position désastreuse. Cependant ces prétendues influences malignes, n'eurent au-

cune suite fâcheuse, et j'oserois assurer que jamais l'équipage d'aucune flotte, n'a moins souffert, durant une saison aussi froide. En un mot, le nombre de nos morts fut infiniment moindre qu'on devoit raisonnablement s'y attendre, sur-tout si l'on considère les inconvéniens inséparables d'une expédition de ce genre.

Durant l'absence du capitaine Phillip, je proposai à M. Hunter, commandant le *Syrius*, de faire blanchir, avec de la chaux vive, les cases des condamnés, afin de prévenir l'humidité (*) occasionnée par l'haleine et la transpiration de ceux qui les habitoient. M. Hunter agréa ma proposition; elle fut exécutée sur-le-champ, et j'eus le plaisir de voir que le succès surpassoit mes espérances.

Le vaisseau la *Hiène* nous ayant joint, se mit aussitôt sous le commandement du capitaine Phillip, qui, en vertu de ses instructions, lui donna ordre de le suivre. Dans la soirée, le *Syrius* fit signal de lever l'ancre, et tâcha de s'avancer jusqu'à Sainte-Hélène. Mais le vent étant variable, et plusieurs vaisseaux du convoi se trouvant écartés de la route par la manœuvre irrégulière de leurs équipages, le *Syrius* fut obligé de mettre à l'ancre. Alors le capitaine Phillip

(*) Voyez note 4.

envoya le lieutenant King à bord des vaisseaux qui étoient restés en arrière, afin de découvrir la source de ces irrégularités. Heureusement elles ne provenoient que d'un moment d'ivresse, et non de l'insubordination des matelots. Mai 12.

Ce matin, le *Syrius* et son convoi leva l'ancre, dans l'intention de se porter sur Sainte-Hélène. Mais le vent nous dirigea vers les Aiguilles (6), et nous les traversâmes par une brise assez gaillarde. La *Charlotte*, capitaine Gilbert, étant mauvaise voilière, l'Hiène nous remorqua jusqu'à ce qu'elle nous eut amenés en tête du *Syrius*. 13.

Cette journée fut marquée par un événement assez singulier. Le caporal Baker en posant à terre un fusil chargé qu'il venoit de prendre dans le coffre aux armes, fut blessé à la cheville intérieure du pied droit; les os furent très-endommagés, et la résistance fut telle, que la balle changea de direction. Mais ce qui paroît inexplicable, elle conserva encore assez de force, malgré la violence du coup, pour traverser un tonneau de bœuf salé, et tuer deux oies qui étoient derrière. Heureusement ce caporal étoit un jeune homme, d'une bonne complexion, et 15.

Mai 15. j'eus la satisfaction de le voir entièrement rétabli en moins de trois mois.

20. On découvrit un complot formé par les prisonniers à bord du *Scarborough*. Un de ces malheureux qui avoit été recommandé au capitaine Hunter, dévoila cette conspiration. Leur projet étoit de se rendre maître du vaisseau ; mais leur entreprise ayant échoué, deux des chefs furent conduits à bord du *Syrius*, où ils furent punis ; ensuite on les envoya sur le bâtiment de transport le *Prince-de-Galles*.

Comme on étoit alors à près de cent lieues à l'ouest des îles Sorlingues (7), et que tout alloit bien, le capitaine Phillip ne jugea pas à propos de retenir plus longtems l'*Hiène*. Il la congédia après avoir confié ses lettres au capitaine Courcey.

30. Nous passâmes dans la matinée au sud de Madère (8), et nous vîmes quelques tourterelles à bec d'épervier.

Juin 2. Nous découvrîmes et dépassâmes les Salvages (9.) Ces îles ne se trouvoient point marquées sur les cartes (10) que nous avions à bord, à l'exception de celles d'Hamilton-Moore, appartenant au second pilote. Les Salvages sont situés, suivant notre estime, lat. 30° 10′ N. long. 15° 9′ O.

Dans la soirée, nous arrivâmes à Téné- Juin 3.
riffe, et nous mouillâmes sur treize brasses d'eau, environ à un mille au N. E. de la ville de Santa-Cruz (11). Quelques-uns de nos vaisseaux mouillèrent à vingt brasses. La nuit même nous fûmes visités, suivant l'usage établi dans ce pays par le maître du port. Ensuite nous obtînmes la permission de faire notre provision d'eau, et de nous procurer les rafraîchissemens que l'île pouvoit fournir. On servit alors aux équipages du vin au lieu de liqueur. On distribua par jour une livre de bœuf frais aux prisonniers ainsi qu'aux matelots, avec une livre de riz au lieu de pain, et tous les végétaux qu'on pouvoit se procurer. A la vérité, ce dernier article n'étoit pas abondant, la saison étant encore peu avancée.

Le capitaine Phillip, en sa qualité de 4.
gouverneur de nos établissemens à la Nouvelle Galles, et de commandant en chef de l'expédition, accompagné des vingt principaux officiers de son état-major, alla visiter le marquis Branciforte, gouverneur de cette île et des autres Canaries. Nous fûmes reçus, par son Excellence, avec politesse et cordialité.

Tandis que l'équipage étoit occupé à 8.

embarquer la provision d'eau, à bord de l'*Alexandre*, un des prisonniers, nommé Powel, trouva moyen de se glisser dans un petit bateau, et de s'éloigner à la faveur de la nuit. Etant parvenu, en ramant, jusqu'à un vaisseau de la compagnie des Indes hollandoises, qui étoit à l'ancre, il fit aux gens de l'équipage, une histoire assez plausible, et pria qu'on voulut bien le recevoir à bord; mais, quoiqu'en ce moment les Hollandois eussent grand besoin d'hommes, ils ne voulurent pas de ce malheureux. S'étant abandonné une seconde fois à la merci des flots, il fut poussé par les courants dans une petite île située sous le vent des vaisseaux, et fut repris le matin du jour suivant. Le bateau et les rames qu'il ne put cacher, le firent découvrir. Sans ces indices, il est vraisemblable qu'il eût échappé à nos poursuites. Lorsqu'on l'eût ramené, le capitaine Phillip ordonna qu'on le mit aux fers; mais ayant trouvé moyen d'intéresser, par une pétition, l'humanité du gouverneur, quelque tems après, on lui ôta ses chaînes.

L'approche de l'île de Ténériffe (12) et du célèbre Pic, n'offre que l'aride aspect d'une haute montagne hérissée de pointes et surmontée d'un roc élevé. Au pied du Pic,

RPJCB

on apperçoit la ville de Santa-Cruz ; elle est assez peuplée, mais très irrégulière et assez mal bâtie. Cependant on y trouve quelques maisons spacieuses, commodes et bien construites. Quoique cette ville ne soit pas regardée comme la capitale de l'île, Laguna (13), jouissant de la prééminence, je me crois fondé à lui donner ce titre, puisqu'elle est la résidence du gouverneur. Le commerce de cette ville est d'ailleurs plus considérable que celui de Laguna, et les vaisseaux des diverses nations préfèrent en général ce port à tous ceux des autres îles Canaries.

Le gouverneur actuel a établi une manufacture d'étoffes de soie et de laine, dans un des faubourgs de cette ville. On n'y admet que de pauvres enfans, des vieillards, des infirmes et des femmes repenties. Le gouverneur Branciforte a fait construire aussi vers le centre de Santa-Cruz, un mole où aboutissent plusieurs canaux qui charient une eau très-salubre. Ce mole est construit de la manière la plus commode pour faire aiguade. Les bateaux peuvent s'approcher de si près, qu'on remplit aisément les tonneaux, en appliquant un antonnoir au robinet destiné à cet usage.

Le débarquement et l'embarquement des

Juin 8. marchandises s'opère avec la plus grande célérité. En un mot, je crois pouvoir indiquer ce port, comme très-favorable aux vaisseaux qui entreprennent de longues traversées, lorqu'il s'agit de faire de l'eau, et de refraîchir les équipages, particulièrement dans la saison des fruits.

A quatre ou cinq milles de Santa-Cruz, dans l'intérieur des terres, on trouve la ville de Laguna ainsi nommée, à cause d'un lac aux environs duquel elle est située. Ce lac est presque à sec durant les chaleurs de l'été; et même l'hiver, dans la saison des pluies, il n'offre qu'un amas d'eaux stagnantes.

On arrive de Santa-Cruz à Laguna, par un chemin rude et raboteux. Cette ville, bâtie sur une hauteur, à l'extrémité d'une plaine de trois à quatre milles d'étendue, renferme deux églises, dont une est richement ornée; plusieurs couvents d'hommes et de femmes, et deux hôpitaux, l'un destiné aux enfans trouvés, l'autre originairement fondé, dans la sage intention d'extirper la maladie vénérienne, qui, malgré tous les soins du gouvernement, est encore très-commune dans cette île. On m'a cependant assuré qu'on recevoit aujourd'hui des malades de toute espèce, dans cet utile

établissement. Outre ces édifices, on remarque encore plusieurs monumens publics, et un assez grand nombre de jolies maisons. Juin 8.

Le commerce de Laguna est peu considérable. C'est dans cette ville que réside la noblesse de l'île, et où se retirent les négocians de Santa-Cruz, lorqu'ils abandonnent le commerce. Elle est aussi la résidence des officiers de justice, tels que le corrègidor, le lieutenant de police, et un juge dont l'emploi est de régler les affaires de commerce. On y trouve un office de l'inquisition, dont les membres sont soumis au tribunal établi dans la grande île de Canarie.

Les naturels du pays ont presque entièrement perdu leur empreinte originelle, leur mélange avec les Espagnols, ayant confondu les traits primitifs. Ils sont, en général, d'une stature médiocre; leur taille est déliée; ils ont le teint brun, les yeux grands et noirs, le regard vif.

Les paysans sont mal vêtus: ceux qui sont moins misérables s'habillent à la mode espagnole. Les hommes d'un rang plus élevé sont très-parés, et vont rarement sans porter une longue épée. On en voit très-peu qui marchent avec aisance et dignité, ce qu'on peut attribuer à l'usage des habits longs.

Juin 8. Les femmes sortent couvertes d'un voile. Celles du peuple en portent de simple étoffe noire; celles d'un rang plus élevé en ont de soie. Les femmes qui ont quelque prétention à la beauté, ont grand soin de ne se voiler qu'à demi. Les jeunes filles, qui pour la plupart sont fort jolies, tressent leurs cheveux, et les attachent avec un peigne ou un ruban, sur le sommet de la tête.

Les indigènes sont naturellement paresseux et enclins au vol; ils mendient de la manière la plus importune. J'ai observé que la gale étoit si commune parmi eux, et avoit acquis un tel dégré de virulence, qu'on seroit tenté de croire qu'elle est épidémique.

On y trouve des femmes qui portent la débauche à un tel excès, que même les prostituées de Londres, rougiroient de leur être comparées. En général, leur complexion est très-amoureuse. Celles qui sont de ce tempérament, ne se trouveroient point déplacées dans l'île de Ténériffe.

La ville de Laguna ne renferme qu'un petit nombre de manufactures. On y fabrique des taffetas, de la gaze, de grosses toiles, des couvertures et des jarretières de soie. Mais le produit de ces fabriques suffit à peine à leur entretien. La principale richesse

des habitans consiste en vins, huile, bled, Juin 8.
et tout ce qui concerne l'équipement des vaisseaux. L'île fournit abondamment toutes ces denrées, et elle produit non seulement les fruits du Tropique, mais encore une grande partie des végétaux de l'Europe.

Le climat de l'île de Ténériffe est agréable et sain. Je n'en connois point de plus favorable au rétablissement des malades ; d'autant plus que ceux qui veulent habiter les montagnes, peuvent choisir le dégré de température qui leur est le plus convenable. Mais quoique les habitans jouissent en général d'une santé constante, ils se plaignent de l'ignorance de leurs médecins.

J'ai observé que les habitans de cette île, se montroient fort zélés pour la décoration des églises, et même de leurs demeures, dans les jours consacrés à la religion. Car nous trouvant dans cette île le jour de la Fête-Dieu, j'allai à terre avec le lieutenant Ball, officier de renfort, pour voir la procession. Avant de débarquer nous avions formé la résolution d'éviter, autant qu'il dépendroit de nous, de donner aux plus dévots, le moindre sujet de scandale. Mais l'expérience nous apprit que la chose n'étoit pas si facile. Quand nous arri-

Juin . 8 vâmes à l'église, le saint sacrement commençoit à paroître. Ce moment est toujours annoncé par le son des cloches et les décharges d'artillerie. Nous eûmes grand soin de nous mettre à genoux, à l'exemple de nos voisins. Comme le terrein se trouvoit composé de sable et de petits cailloux qui nous rendoient cette posture extrémement incommode, nous fûmes obligés de rester appuyés sur un seul genoux. Cet acte hérétique n'ayant point échappé à l'attention d'un des Saint-Pères qui veilloient à l'exacte observance du cérémonial, il nous fit une très-mauvaise mine, et un traitement fort incivil; pour l'appaiser, nous fléchîmes aussitôt les deux genoux. Cependant, malgré cette déférence, il ne put s'empêcher d'exprimer son vif ressentiment par des gestes injurieux. La procession, à laquelle assistoit le gouverneur accompagné des principaux habitans, revint à l'église qui étoit richement ornée, et où brûloit une grande quantité de cierges.

Avant de mettre à la voile, une maladie sporadique (14) s'étoit déclarée parmi les matelots et les prisonniers. Au premier aspect elle ressembloit à l'esquinancie. Or, cette maladie, comme on sait, se termine quelquefois

quefois par un transport de l'humeur morbifique aux testicules. Il en arriva de même dans cette occasion. Sitôt que l'enflure et l'endurcissement de la mâchoire disparoissoient, le mal ne manquoit jamais de se fixer sur les parties, et avec tant d'opiniâtreté, qu'il ne cédoit point au traitement usité en pareil cas. Juin 8.

Un des prisonniers qui en étoit affecté, fut saisi d'une fièvre intermittente. Entre les paroxismes, je lui donnai de l'émétique, ce qui produisit un effet si prompt et si merveilleux, que je crois pouvoir indiquer ce moyen comme très salutaire. Cependant je n'ai jamais pu découvrir la cause de cet accident, quoique fort versé dans les maladies des gens de mer. Les plus robustes, les plus prudens des matelots, ceux qui avoient leurs femmes à bord, et ceux qui avoient des mœurs irrégulières, en furent indistinctement atteints. Je l'attribuai d'abord au verd-de-gris qui avoit pu se former sur les ustentiles dans lesquels on préparoit les alimens ; mais je suis très-convaincu que le mal avoit une autre origine : car dans le tems qu'il régnoit avec le plus de violence, tous les vaisseaux de cuivre étoient tenus, sous mon inspection, dans la plus exacte propreté. Cette

Juin 8. maladie cessa quatre ou cinq jours après que nous fûmes en pleine mer.

9. Le neuf, après midi, le *Syrius* fit signal à tous les officiers de se rendre à bord des vaisseaux où ils servoient. On informa le gouverneur de l'intention où l'on étoit de partir dans la matinée du jour suivant, et il nous répondit par des vœux sincères pour le succès de notre entreprise.

10. La flotte mit à la voile par une légère brise qui nous éloigna de Santa Cruz ; mais nous eûmes ensuite calme plat, et nous restâmes deux jours entre Ténériffe et la grande Canarie. A ce calme succéda un bon vent de nord-est, et durant quelques jours, il ne s'offrit rien qui fut digne de fixer notre attention. Nous traversâmes le Tropique à 18° 20′ de longitude occidentale. Nous fûmes serrés par le vaisseau de transport, nommé *Lady Penrhym*, dont l'équipage, occupé à baptiser (15) ceux qui n'avoient pas encore passé sous la Ligne, avoit négligé sa manœuvre.

17. Le matin, nous découvrîmes un bâtiment vers le Nord, et à la nuit tombante, le *Syrius* fit signal au convoi de diminuer de voiles.

Dans la matinée, le *Syrius* fit un autre signal au vaisseau le *Supply* de forcer de voiles, et d'aller en avant à la découverte. Il obéit, et à huit heures, il annonça qu'il voyoit terre. A onze heures, nous passâmes près de l'île de Sal. lat. 16° 38′ N. long. 22° 5′ O., et le soir, nous longeâmes l'île Bonavista. (16) Ces deux îles font partie de celles du Cap-Verd (17), ainsi nommé à cause du cap de ce nom, situé à l'opposite sur le continent de l'Afrique. Nous passâmes si près de cette dernière île, que nous vîmes les brisants (18) qui avoient endommagé le vaisseau du capitaine Cook, dans son troisième voyage. Nous avions un vent frais, et la brume étoit si épaisse, que nous ne pûmes faire aucune observation. Le rivage nous parut très-élevé, et de couleur blancheâtre, comme si le terrein eut été de sable ou de craie. A six heures du soir le *Syrius* fit un signal au convoi de se tenir à la voile ; et à minuit, un autre signal fut donné d'amener et de porter au sud-est. Juin 18.

A huit heures du matin, le vaisseau de renfort annonça qu'on voyoit terre. Il se trouva que c'étoit l'île Maio, l'une de celles du Cap-Verd, lat. 15° 10′ N. long. 23° O. Le *Syrius* fit alors un signal pour qu'on se 19.

Juin 9. préparât à jetter l'ancre. Ce signal fut suivi d'un autre, pour annoncer que les bateaux appartenans aux vaisseaux de transport et aux bâtimens chargés de vivres, pouvoient aller à terre aussitôt qu'on auroit mis à l'ancre.

Nous courûmes du côté oriental de l'île, et nous vîmes la mer qui se brisoit avec violence sur les rochers. La brume continuoit toujours, de manière que nous appercevions seulement le rivage qui étoit fort escarpé, et une partie de l'île qui nous parut aussi très-montagneuse. A midi, nous découvrîmes Saint Jago (19), la principale des îles du Cap-Verd. lat. 14° 54′ N. long. 23° 29′ O. A une heure et demie, le *Syrius* qui nous conduisoit à la baie du port Praya (20), amena tout-à-coup pour attendre les vaisseaux qui étoient demeurés en arrière. Après ces préparatifs, nous ne fûmes pas médiocrement surpris de voir à deux heures le *Syrius* faire un signal, pour que le convoi se rangeât près du vaisseau commandant, et ensuite prendre le large, en naviguant par le sud-ouest.

A six heures du soir nous perdîmes l'île de vue, en courant au nord-est par une brise assez gaillarde. Un petit brigantin por-

tugais étoit alors le seul vaisseau qui fut à l'ancre dans le port Praya. Cette baie est fameuse par le combat qui eût lieu le 16 Avril 1781, entre le commodore Johnstone et M. Suffrein. Dans une lettre qu'on dit avoir été écrite par l'amiral françois, cet officier observe assez plaisamment, qu'en entrant dans la baie, il avoit peine à distinguer le vaisseau du commodore, lorsqu'à travers une forêt de mâts, il vit une flamme rouge voltiger dans l'air. C'étoit le *Romary* qui se trouvoit ainsi placé en sûreté parmi les vaisseaux marchands, et les plus petits vaisseaux de ligne. Juin 9.

L'entrée de ce port peut avoir un mille d'étendue entre deux pointes de terre qui le mettent à couvert du vent, excepté du vent de sud; mais quand il souffle, la mer est très forte dans cette baie. Vers le centre, nous vîmes sur une éminence un fort, au-dessus duquel flottoit un drapeau portugais. Les batteries étoient couvertes de gens qui regardoient les vaisseaux, dont probablement ils n'avoient pas vu un aussi grand nombre dans ces parages, depuis la journée mémorable du 16 Avril. L'aspect de la ville et de toute l'île, à la distance où nous étions, nous donnoit une idée peu favorable de sa

Juin 9. fertilité. La couleur brune et sans vie de l'île Maio, telle qu'elle est décrite par le capitaine Cook, peut très-bien s'appliquer à Saint Jago. Autant que mon œil, à l'aide d'une lunette, pouvoit pénétrer dans l'intérieur des terres, je n'appercevois pas la moindre trace de verdure et de végétation, si ce n'est vers la pointe occidentale du fort, sur la partie gauche de la baie, où l'on voyoit quelques arbres de l'espèce du cocotier et du palmier. Mais malgré l'aspect stérile que cette île présente, quand on la découvre de la pleine mer, les géographes et les voyageurs en ont toujours parlé comme d'une terre bien cultivée, et assez fertile en plusieurs endroits, produisant des cannes à sucre, un peu de vin, du coton, du bled d'Inde, des noix de cocos et des oranges, ainsi que tous les autres fruits qui croissent entre les Tropiques. On la désigne en général comme une bonne relâche, où les vaisseaux destinés à une longue navigation, peuvent faire leur provision d'eau, et s'y pourvoir des autres denrées nécessaires, telles que volailles, chèvres et cochons qu'on y achète à bon marché.

10. Dans cette soirée, nous portions au sud avec toutes les voiles, l'air étoit chaud, humide et brumeux.

Le *Syrius* fit un signal à l'*Alexandre* qui étoit demeuré fort en arrière, et réprimanda le maître qui avoit mis un bateau en mer sans permission. Les deux jours suivans, le tems fut modérément chaud avec quelques éclairs. Juin 20.

Le tems devint sombre, l'air étoit chaud et pesant ; la pluie tomboit en abondance. On a remarqué que cette température est fort commune en approchant de l'équateur ; et comme rien n'est plus préjudiciable à la santé, je redoublai de soin à bord de la *Charlotte*. Je fis tenir les ponts dans la plus exacte propreté. Je veillois à ce que les gens de l'équipage ne fussent point exposés à la pluie, lorsque leur devoir ne les y obligeoit pas (*). Dans les tems humides, je ne permettois point aux prisonniers de venir sur le tillac, d'autant plus qu'un grand nombre manquoit des hardes nécessaires pour se garantir de l'humidité ; car j'avois observé qu'elle est mortelle dans ces latitudes ; aussi attribuai-je en général la bonne santé dont nos gens ont toujours joui, et aux soins particuliers que nous prîmes pour nous en préserver, et à l'huile de Tartre (21) dont nous faisions usage trois fois la semaine, 23.

(*) Voyez note 4.

Juin 23. même plus souvent, lorsque nous le jugions nécessaire.

Je désirerois fort qu'on employât plus généralement l'huile de Tartre ; car je suis convaincu qu'on la placeroit bientôt dans la liste des spécifiques les plus propres à conserver la santé des gens de mer, cette classe si utile, si digne en même-tems de l'attention du ministère. Ce remède résiste à la putréfaction, détruit la vermine et les insectes de tout genre ; il dissipe toutes les mauvaises odeurs, et est aussi agréable que salubre.

Le soir nous eûmes un tems calme, avec des éclats de tonnerre, dans le lointain, accompagnés d'éclairs les plus vifs que j'aye jamais vus. La chaleur étoit si accablante, que les femmes qui se trouvoient parmi les prisonniers, tomboient souvent en foiblesse : cet accident se terminoit ordinairement par des convulsions. Cependant, malgré leur accablement et les misères de leur état, plusieurs d'entr'elles se livroient aux matelots, lorsque pendant la nuit on ouvroit les écoutilles.

Le peu de vent qui souffloit alors par intervalle, nous étant contraire, et la santé de ces malheureuses étant altérée par la chaleur, le capitaine Phillip, quoique bien

convaincu de la nécessité d'arrêter toute communication entre ces femmes et les gens de l'équipage, fit établir un treillis pour laisser circuler l'air, dans les entreponts. Celles qui étoient sur les autres vaisseaux, désiroient si ardemment la compagnie des hommes, que ni la honte qui, à la vérité, n'étoit par un frein bien puissant pour elles, ni la crainte des châtimens, ne pouvoient les empêcher de franchir tous les obstacles pour aller trouver les matelots. Juin 23.

Toujours du calme, dans la lat. 8° 30′ N. long. 22° 26′ O., nous aperçûmes un fort courant qui se dirigeoit verd le nord-ouest: de sorte, que le jour suivant, quoique d'après notre Log. (22), nous eussions fait trente milles au sud-est; cependant nous étions restés, lat. 8° 45′, ce qui prouve que le courant nous emportoit, en sens contraire, près d'un nœud par heure. 25.

Je visitai les vaisseaux de transport, et je trouvai les troupes et les prisonniers en meilleur santé, qu'on ne pouvoit l'espérer, sous une latitude et dans une saison aussi défavorable.

Encore du calme, de violens éclats de tonnerre et des pluies continuelles. 27.

Juin 28. Une brise s'éleva de l'ouest, et le jour suivant, à onze heures du matin, nous découvrîmes une voile au sud-ouest ; elle arbora pavillon portugais. Le *Syrius* lui parla, et nous fîmes voile emsemble en cinglant au sud-est.

Juillet 2. Le vent étant toujours sud, lat. 6° 36′ N. 20° 23′ O. long. Le *Syrius* fit signal au convoi de virer de bord, et se tint à l'ouest. Ce jour-là, nous vîmes un grand nombre de poissons volans (23). On les eut pris pour autant de petits oiseaux. Ces pauvres poissons étoient poursuivis de si près par les bonites (24), les albacores (25), et les fous (26) leurs ennemis naturels, que, malgré leurs ailes, ils avoient bien de la peine à leur échapper.

Il plut abondamment dans la nuit suivante. J'observai que nous eûmes tous les soirs calme et vents contraires, tant que nous restâmes entre le 9°. et 6°. dégré de latitude. Nous éprouvâmes aussi, durant sept jours, vers le soir, de fortes pluies et quelques rafales (27) qui venoient toujours du Nord.

5. Dans la soirée, nous vîmes une grande multitude de marsouins (28). Les plus vieux matelots n'en avoient jamais ren-

contrés un si grand nombre, et nous conjecturâmes qu'ils poursuivoient quelque poisson blessé; ils étoient si occupés de leur chasse, qu'ils passèrent à travers la flotte, et même très-près de quelques uns des vaisseaux sans se déranger. Lorsque les rayons du soleil tomboient à plomb sur la surface de la mer, on les eut pris pour une nombreuse meute de chiens qui couroient à travers les flots. Le calme duroit toujours; j'allai visiter les vaisseaux, et je fus surpris, vu l'humidité et la grande chaleur de l'air, de trouver aussi peu de malades parmi les équipages. Juillet 5.

Dans le cours de la journée, nous parlâmes à un Sloop, faisant voile pour la côte d'Afrique, et qui appartenoit à la maison Mether de Londres. Il étoit parti depuis quatre mois, et il portoit alors à l'ouest. 6.

Le vent étoit toujours contraire, la flotte n'avançoit que lentement, et le capitaine Phillip réduisit les officiers, les matelots, les soldats et les prisonniers à trois pintes d'eau par jour, sans compter un quart accordé à chaque homme pour faire bouillir des pois et du gruau. Or, cette quantité d'eau est à peine suffisante pour réparer la déperdition des esprits animaux, qui, sous

Juillet 6. la zone torride, est occasionnée par une excessive transpiration et le long usage des viandes salées. Je ne puis m'empêcher d'observer ici qu'il seroit fort à désirer que les gens de mer ne fussent jamais réduits à une petite provision d'eau, car je suis convaincu que l'eau prise à haute dose, est un des meilleurs préservatifs contre le scorbut, surtout depuis qu'on a trouvé le moyen de purifier l'air, à bord des vaisseaux, par une machine dont ont fait aujourd'hui généralement usage ; l'expérience m'ayant appris que les anti septiques et les anti-scorbutiques, même les plus puissans, perdent une partie de leur efficacité, lorsque les malades n'ont pas de l'eau en abondance.

Nous avions embarqué quantité de choukraut (29). J'avois aussi une ample provision d'essence de drêche (30), le premier des anti-scorbutiques connus, ainsi que tous les remèdes qui peuvent être renfermés dans le coffre du chirurgien. Cependant, lorsque la nécessité nous forçoit à diminuer la portion d'eau, alors j'employois en vain l'essence de drêche et les autres spécifiques connus. Le scorbut faisoit des progrès si rapides, que rien ne pouvoit l'arrêter ; la seule rencontre de quelque bâtiment bien pourvu d'eau fraîche,

étoit le plus sûr moyen d'arrêter les progrès du mal. Aussi, lorsque nous pouvions relâcher dans quelques ports, nos malades couverts d'ulcères et de pustules livides, et dont les gencives étoient quelquefois si chargées de fongosités, que les dents mêmes en étoient enveloppées, se trouvoient, dans l'espace de quinze jours, entièrement guéris. Juillet 6.

Le tems fut sombre, nébuleux, la chaleur étouffante. Nous vîmes plusieurs poissons, et pêchâmes deux bonites. Le contremaître prit, par la fenêtre de sa cabane, un très-beau poisson, pesant environ dix liv. Sa forme nous parut semblable à celle du saumon, avec cette différence, qu'il avoit la queue plus fourchue; il étoit d'une belle couleur jaune, et au moment où il fut tiré de l'eau, nous vîmes, sur chacun de ses côtés, deux raies d'un vert très-vif, qui, dans l'espace de quelques minutes, se changèrent en un bleu permanent. Je n'observai rien de particulier dans sa conformation intérieure, si non que le cœur étoit plus grand et les mouvemens de sistole et de diastole plus lents que dans aucun animal aquatique, sans même excepter la tortue. Comme nous étions embarrassés sur le choix du nom qu'il falloit lui donner, cette espèce de poisson n'ayant 6.

Juillet 7. pas encore été décrite, les matelots le nommèrent *Queue-Jaune.*

8. Le vent étant toujours sud-est, nous découvrîmes un grand vaisseau vers le Nord, ayant toutes ses voiles déployées. Nous jugeâmes, par la couleur de son pavillon, qu'il étoit impérial. Nous vîmes encore des poissons de différentes espèces, occupés à faire la chasse aux poissons volans, dont les ennemis sont innombrables. On sait que, pour éviter d'être dévorés par ceux qui les poursuivent, ils cherchent un abri dans les vaisseaux; mais plus souvent ils viennent se heurter, avec tant de violence, contre les flancs du navire, qu'ils tombent sans vie dans la mer. Nous prîmes trois belles bonites, et nous délivrâmes ainsi les poissons volans, de trois de leurs ennemis les plus formidales.

9, 10. Le 9 et le 10, nous prîmes une grande quantité de poissons. Durant la nuit la mer parut tout en feu (30); phénomène que nous attribuâmes au frai du poisson qui nous environnoit de toutes parts.

14. 14, vers cinq heures du soir, nous traversâmes l'équateur, sans que les matelots témoignassent aucun désir d'observer la cé-

rémonie usitée dans cette occasion (*). La longitude étoit 26° 37′ O. le vent à l'est, le tems clair et tempéré. Dans la latitude 1° 24′ S. long. 26°. 22′ O., le contre-maître prit seize bonites. Durant la nuit, la mer nous offrit un spectacle très-agréable par les sauts d'une infinité de poissons, dont les mouvemens brusques produisoient dans les eaux de brillans éclairs. Juillet 14.

Quant au phénomène dont je viens de parler, et qui, selon l'opinion unanime, est occasionné par le frai des poissons, je croirois volontiers qu'en examinant de plus près ces apparitions phosphoriques, on devroit plutôt les attribuer aux poissons mêmes. Peut-être, en effet, lorsqu'ils tournent leur ventre blanc à la surface des eaux, leurs évolutions soudaines donnent-elles à la mer, l'aspect lumineux que nous avons observé.

Informé que plusieurs des matelots et des prisonniers à bord de l'*Alexandre*, avoient été saisis d'un mal subit, je m'y rendis sur-le champ. Je trouvai que la maladie étoit occasionnée par les miasmes provenant de la stagnation des eaux qui s'y étoient élevées à une hauteur considérable, et dont les exhalaisons avoient noirci les panneaux des ca- 18.

(*) Voyez note 15.

Juillet 18. banes, et jusqu'aux boutons des officiers. Quand les écoutilles furent ouvertes, la puanteur étoit si forte, que nous risquâmes d'en être étouffé. J'ai peine à concevoir comment l'eau du fond de cale avoit pu s'élever à une telle hauteur, le capitaine Phillip ayant donné l'ordre le plus sévère pour que l'on pompât tous les jours, afin d'assainir l'intérieur des vaisseaux. Il avoit en même tems ordonné, que si les bâtimens ne faisoient point assez d'eau pour qu'il fût possible à la pompe d'agir, on emploiroit les prisonniers à jetter de l'eau dans le puits, et à la pomper jusqu'à ce qu'elle en sortît sans avoir aucune teinture.

L'équipage m'ayant donc paru en moins bonne santé qu'à l'ordinaire, je crus qu'il étoit de mon devoir de faire des représentations au capitaine Phillip, et je me rendis à bord du *Syrius*. Le capitaine Phillip qui n'avoit jamais perdu l'occasion de se montrer humain envers les équipages, envoya sur-le-champ M. King, un de ses lieutenans à bord de l'*Alexandre*, avec l'ordre précis de ne négliger aucun des moyens employés pour purifier l'air du vaisseau.

M. King s'acquitta de cette commission avec la plus scrupuleuse exactitude, et bientôt tous

tous les malades confiés aux soins de mon aide, M. Balmain, se trouvèrent parfaitement rétablis. Juillet 18.

Je demandai ensuite une augmentation d'eau, que le capitaine Phillip m'accorda sans hésiter. Comme nous avions alors le vent sud-est, notre portion se trouva suffisante, chaque homme ayant trois quarts par jour.

Air temperé, ciel couvert, lat. 9° 6′ S. long. 26° 4′ O. Nous vîmes un oiseau nommé le niais (32) ou nigaut, et deux pintades (33). Le soir, l'officier commandant des troupes de la marine, ayant reçu avis que trois hommes s'étoient furtivement glissés dans le logement des femmes, les fit saisir et mettre aux fers. 22.

Le soir, nous observâmes quelques poissons volans (*), très différens de ceux que nous avions déjà vus; ils avoient des aîles à la tête et à la queue. Nos gens nous dirent que ces poissons ressembloient, en volant, à une balle ramée. A six heures, l'*Alexandre* amena et lança un bateau, pour aller au secours d'un homme qui étoit tombé à la mer; mais ce malheureux disparut sous les flots avant qu'on pût l'atteindre. 26.

(*) Voyez note 23.

Juillet 28. Vent frais et tems nébuleux. A dix heures du matin, le *Syrius* fit signal au convoi de s'approcher et donna avis qu'il se trouvoit dans ces parages lat. 18° 9′ S. long. 28° 2′ O. des rochers sous l'eau et qu'il falloit redoubler de soin dans la manœuvre. Ce signal fut suivi d'un autre pour que les vaisseaux prissent leur poste; et le vaisseau *Lady-Penrhin*, qui étoit tombé sous le vent et étoit demeuré considérablement en arrière, eut ordre de s'avancer près du *Syrius*. Nous cinglâmes ensuite au sud ouest, par un vent est sud-est.

30. Il arriva sur le *Prince de Galles* un accident qui coûta la vie à une des femmes prisonnières. Un canot roula sur le tillac et la brisa d'une manière affreuse contre un des bords du vaisseau. Comme il faisoit nuit, et que nos bâtimens marchoient très-vîte, on jugea qu'il seroit imprudent de mettre un bateau en mer. Le matin, de bonne heure, j'allai à bord; mais j'arrivai trop tard: cette malheureuse étoit morte durant la nuit.

Août 1er. Lat. 22° 39′ S. Le capitaine Phillip fit, vers le soir, le signal accoutumé pour prendre la longitude; mais nous ne pûmes le voir, étant considérablement en arrière.

Le matin, de bonne heure, nous pas-

sâmes près d'un bricq portugais à qui nous parlâmes. Il faisoit la même route que nous, étant destiné pour la côte du Brésil ; mais il marchoit si pesamment qu'il avoit l'air d'être à l'ancre. A trois heures de l'après-midi, le vaisseau de renfort fit un signal pour annoncer qu'il voyoit terre. Ce signal fut répété par le commodore au reste du convoi. A neuf heures du soir, étant à la vue du Cap-Frio (*), nous diminuâmes de voiles ; le vent étoit très-foible. Août 2,

Le commodore ayant trouvé qu'il étoit impossible de jetter l'ancre, dépêcha le lieutenant King sur le vaisseau de renfort qui marchoit bien, et donna ordre d'aller trouver le vice-roi, afin de l'informer qu'il étoit arrivé à l'entrée du port avec son convoi. Nous étions alors à six lieues de Rio-Janeiro (**). Dans le cours de la journée nous vîmes plusieurs baleines (34) qui jouoient sur les flots. 3.

Dans la matinée, étant près d'entrer dans le port, nous avions vent en tête, ce qui nous obligea de tenir la mer en louvoyant, de peur de tomber sous le vent du port qu'il nous eut été difficile de regagner. 4.

Toujours du calme. Dans la matinée, il 5.

(*) Voyez note 57.

(**) Voyez note 42, page 40.

Août 5. nous arriva un bateau portant trois Portugais et six esclaves qui nous vendirent des oranges, des bananes (35) et du pain. En trafiquant avec eux, nous découvrîmes qu'un des prisonniers, nommé Thomas Barret (36), avoit, à l'aide de deux autres, trouvé moyen de fabriquer de fausses risdales (37) avec de vieilles boucles, des boutons et des cuillers d'étaim. L'empreinte, les caractères, tout étoit si parfaitement imité, que si leur métal avoit été de moins bas alloi, je suis convaincu que la fraude n'eût pas été reconnue. On chercha avec soin tous les instrumens, ainsi que l'appareil dont ils avoient dû se servir. Mais il nous fut impossible d'en découvrir le moindre vestige, ni de concevoir comment ils avoient pu réussir dans une opération si compliquée ; car on ne leur permettoit jamais de s'approcher du feu. Il y avoit toujours une sentinelle à la porte de l'écoutille, ce qui rendoit impossible le transport du métal fondu dans leurs logemens ; et presqu'à chaque instant, un officier descendoit parmi eux pour les observer. On ne peut donc s'empêcher d'admirer l'adresse et l'extrême subtilité de ces coquins. Nous fûmes obligés de faire connoître aux Portugais quelle étoit l'espèce de gens qui avoient voulu les friponner. Sans

cette explication nous aurions eu lieu de craindre qu'ils n'eussent pris une très-mauvaise opinion des Anglois. Août 5.

Vers une heure, une brise qui souffloit de l'est nous porta environ à un mille de la barre où, dans la matinée, nous jettâmes l'ancre sur un fond de six brasses d'eau. Le calme avoit tellement retardé le vaisseau de renfort que nous le suivîmes d'assez près pour jetter lancre presqu'au même instant.

Le tems étoit calme. Le commodore dépêcha, de grand matin, un officier au vice-roi qui l'accueillit avec politesse. Vers onze heures, cet officier revint dans une barque remplie de végétaux et de fruits que plusieurs amis du commodore lui envoyoient. 6.

Le capitaine Phillip s'étoit trouvé quelques années auparavant sur cette côte où il commandoit un vaisseau de guerre portugais. Comme il s'étoit distingué par un nombre infini de belles actions, et qu'à une valeur éprouvée il joignoit les qualités les plus aimables, cet excellent marin avoit acquis une sorte de popularité parmi les Portugais et un grand crédit à la cour de Lisbonne. L'Angleterre ayant réclamé ses services, il refusa un commandement que lui offroient les Portugais, et retourna dans

Août 6. sa patrie où il servit en qualité de simple lieutenant, grade qu'il avoit déjà avant d'être envoyé en Portugal, lorsqu'il étoit à bord de l'*Alexandre* sous les ordres du brave lord Longford.

Vers deux heures, nous entrâmes dans le port de Santa-Cruz (38) à l'aide d'une légère brise; le commodore salua le fort de treize coups de canons qu'on nous rendit aussitôt en nombre égal. Ce même jour, un vaisseau portugais mit à la voile pour Lisbonne, et nous profitâmes de cette occasion pour écrire à nos amis d'Angleterre.

8. Dans la matinée, le commodore, suivi de plusieurs officiers, rendit au vice-roi (39)une visite de cérémonie. Nous fûmes reçus, à la descente, par un officier et un moine qui nous conduisirent au palais. La garde étoit sous les armes; on mit les drapeaux aux pieds du commodore, ce qui étoit le plus haut témoignage de respect qu'on put donner. Nous montâmes ensuite à l'appartement du vice-roi. On nous fit traverser une grande anti-chambre remplie de soldats et de domestiques. Là, nous fûmes reçus par plusieurs officiers de la maison du gouverneur et par le chirurgien de l'armée, qui parloit bon anglois ayant étudié à

Londres les principes de son art. Quelques minutes après notre arrivée, on leva un rideau qui nous cachoit la chambre de parade; et le commodore nous présenta tous au vice-roi. Ensuite on nous fit entrer dans une sale fort vaste. Je fus surpris de la mesquinerie des ameublemens; car la garde nombreuse que j'avois vu au-dehors, sembloit annoncer la demeure d'un prince. Nous n'apperçûmes que six tables à jouer et les portraits de deux souverains du Portugal. L'un étoit celui du roi Sébastien (40) premier, l'autre, celui de la reine actuellement régnante. Août 8.

Le vice-roi étoit un homme de moyen âge, robuste, fort gras et louche des deux yeux (41). Il parloit peu, mais avec politesse. Je ne pus cependant m'empêcher de remarquer la grande différence qu'il y avoit entre ce gouverneur et l'élégant marquis Branciforte.

Le commissaire fournit aux troupes et aux prisonniers du ris, du bœuf frais, des végétaux, des oranges et ces divers rafraîchissemens firent bientôt disparoître tous les simptômes de scorbut. 9.

Le commodore ordonna que six femmes qui s'étoient bien comportées, fussent tirées 11.

Août. 11. du vaisseau l'*Amitie*, pour être amenées à -bord de la *Charlotte*; et qu'un pareil nombre de celles dont on n'étoit pas aussi content, fussent mises à leur place. Le dessein du commodore étoit de séparer celles dont la conduite décente méritoit quelque faveur, d'avec celles qui paroissoient avoir renoncé à tout sentiment de vertu.

13. Cornellius Connel, soldat de marine, fut puni de cent coups de fouet, d'après la sentence d'une cour martiale, pour avoir eu communication avec une des femmes. Thomas Jones, qui devoit recevoir trois cents coups de fouet, pour avoir tenté de gagner une sentinelle, afin de pénétrer dans la partie du vaisseau où l'on avoit placé les femmes, fut recommandé à la clémence du commodore, à raison de sa bonne conduite passée. Cette démarche lui valut son pardon. John Jones et James Reiley, accusés de la même faute que Connel, furent acquittés, la simple déposition des prisonniers n'étant point recevable.

15. Ce jour étant consacré chez les Portugais, nous vîmes dans l'après-midi, une foule d'habitans, revêtus de leurs plus beaux habits, sortir de Rio-Janeiro (42), et prendre la route qui conduit à l'église de Santa-Gloria,

située sur une éminence, près de la mer, à environ un mille de distance de la ville. Des personnes de tout rang, les unes en voiture, d'autres à cheval ou à pied, se joignirent à la multitude; mais je n'ai jamais pu savoir quel étoit le motif de ce concours, ni l'origine de cette cérémonie (43). L'église de la Gloria qui, pour l'ordinaire, est plutôt propre que riche, étoit ce jour-là illuminée d'une manière brillante et décorée de fleurs disposées avec goût. J'observai que le peuple s'arrêtoit à cette église, et qu'il y récitoit certaines prières avant de retourner à la ville. Cette fête dura tout le jour, mais les gens de distinction n'y parurent que l'après-midi. Août 15.

Sur le soir, comme je retournois à la ville, j'apperçus dans une rue détournée une église richement décorée, et dans laquelle se précipitoit une foule d'hommes, de femmes et d'enfans; je me joignis à eux par curiosité : mais tout ce je gagnai, après avoir été bien baloté, et n'avoir fendu la presse qu'avec des efforts infinis, fut de voir ceux qui étoit entrés s'agenouiller et prier en apparence avec beaucoup de ferveur. Sur un des côtés de l'église étoit un homme couvert de haillons et qui vendoit à la

Août 15. multitude des chapelets bénis. En sortant, je trouvai encore, à la porte, un de ces vendeurs. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire et de les comparer à des charlatans qui, montés sur des trétaux, débitent leurs drogues aux passans. Je vis encore dans les rues un assez grand nombre de ces pieux merciers, à qui j'achetai quelques-uns de leurs chapelets dans la crainte de me compromettre si je n'imitois pas en cela les dévots habitans de la colonie.

Devant la porte de l'église, on avoit dressé un théâtre, sur lequel une troupe de joueurs d'instrumens et de chanteurs faisoient leurs efforts pour charmer leur auditoire. Vers dix heures, on donna au peuple un feu d'artifice, genre de divertissement pour lequel les Portugais sont très-passionnés. Sans doute des intrigues galantes terminèrent la fête ; car j'apperçus, vers la fin du jour, des femmes placées sur le seuil de leurs portes ou à leurs fenêtres et qui tenoient des bouquets à la main. L'on m'a assuré que leur usage étoit de les présenter à ceux qu'elles vouloient gratifier de leurs faveurs. En effet, ce soir-là je vis dans la foule plusieurs de ces femmes très-parées et qui se promenoient librement. Cependant, après

un mois de résidence dans ce pays, j'eus occasion de me convaincre que les femmes de la classe inférieure étoient les seules qui se livrassent à cette licence. Août. 15.

La faveur dont le commodore jouissoit auprès du vice-roi et des principaux habitans procura aux officiers la liberté de visiter les diverses parties de la colonie. Tout étranger qui débarquoit dans le port devoit être accompagné d'un soldat ; mais nous en fûmes dispensés, ce qui nous donna la faciliter d'examiner en détail les mœurs et le caractère des habitans.

Ce jour étant l'anniversaire de la naissance du prince de Brésil, le *Syrius* et un des forts se saluèrent réciproquement par des décharges d'artillerie. Ensuite, le capitaine Phillip, suivi de son état major, alla présenter son hommage au vice roi. Un officier vint nous recevoir à la descente du vaisseau et nous conduisit à la chambre de parade où son excellence, assise sous un dais, recevoit les complimens des officiers de la garnison, des principaux habitans et des étrangers. La cour étoit brillante, si une cour peut l'être lorsqu'il n'y a pas de femmes. Les hommes étoient vêtus avec autant de richesse que d'élégance ; les chefs de 21.

Août 21. l'armée et ceux de la milice se faisoient remarquer par le bon goût de leur parure : j'observai seulement que leurs cheveux n'étoient presque point poudrés ; car les Portugais sont assez avares sur cet article de la toilette ; mais en revanche, ils sont fort prodigues de pommade. La journée se termina aussi sérieusement qu'elle avoit commencé ; il n'y eut aucune réjouissance publique. Comme nous connoissions le goût des Portugais pour les feux d'artifices et les illuminations, nous fûmes surpris de n'en point voir dans un jour aussi solemnel, que celui où l'on célébroit la naissance (44) de leur prince.

31. James Baker, soldat de la marine, reçut deux cents coups de fouet, pour avoir fait usage d'une fausse risdale qu'il connoissoit pour telle. Sans doute cette pièce de monnoie sortoit encore de la fabrique de nos prisonniers.

Septem. 1er. Après nous être amplement pourvus à Rio-Janeiro de toutes les provisions nécessaires, et avoir fait rafraîchir nos gens, le commodore, suivi d'un certain nombre d'officiers, alla prendre congé du vice-roi et le remercier de toutes les faveurs que nous en avions reçus. Le même officier qui nous

avoit accompagné dans toutes les cérémonies publiques, nous conduisit à la chambre de parade. On mit encore les drapeaux aux pieds du commodore, honneur qu'on lui avoit toujours rendu ; ce qui est, comme je l'ai déjà dit, une marque de respect qu'on n'accorde à personne, excepté au gouverneur. Septem. 1er.

Sitôt que nous fûmes arrivés au palais, un officier de son Excellence nous conduisit par un passage fort agréable, orné de fleurs odoriférantes et d'arbrisseaux aromatiques. Des oiseaux du plus beau plumage, et dont les accens étoient mélodieux, chantoient dans des cages suspendues à l'entour. Ce passage conduisoit à une chambre bien décorée ; le vice-roi nous attendoit à la porte, et nous accueillit, chacun en particulier, avec la politesse et la cordialité la plus aimable. Après nous avoir fait asseoir, il se plaça vis-à-vis de nous, à côté du commodore, et répondit à nos remerciemens en disant qu'il étoit charmé que nous eussions trouvé dans le pays les provisions dont nous avions besoin. Il pria le commodore de vouloir bien l'informer du succès de notre expédition, et termina son discours, en nous souhaitant la juste récompense de nos travaux ; récom-

Septem. 1er. pense, ajouta-t-il, qui nous étoit assurée d'après l'opinion que toute l'Europe avoit de la générosité de la nation Anglaise.

La chambre dans laquelle le gouverneur nous reçut, étoit le lieu où il se retiroit lorsqu'il vouloit être seul. Les meubles étoient d'une propreté élégante. On avoit peint sur le plafond les fruits du Tropique et les plus rares oiseaux de ces contrées. Autour des murs étoient suspendues plusieurs estampes qui représentoient des sujets religieux.

Rio-Janeiro (*) a été ainsi nommé parce qu'il fut découvert le jour de Saint-Janvier. On sait que cette ville est la capitale des établissemens des Portugais dans l'Amérique méridionale ; elle est située sur la partie occidentale d'une rivière, ou plutôt, selon moi, d'une baie ; et à l'exception du côté qui regarde la mer, elle est entourée de hautes montagnes d'une forme romantique. Cette ville est bâtie sur un plan régulier. La principale rue, appellée *Rue Droite*, règne depuis le palais du vice-roi, situé près de l'extrémité méridionale de la ville, jusqu'à la partie nord où se trouve un riche couvent de bénédictins placé sur une éminence. Cette rue est large, bien bâtie et remplie d'un grand nombre de jolies boutiques.

(*) Voyez note 42.

Toutes les autres rues de Rio-Janeiro ne peuvent être comparées à celle-ci, ayant à peine la largeur suffisante pour deux voitures. Le trotoir destiné aux gens de pied est si étroit, que deux personnes ne peuvent y marcher de front. Septem. 1er.

Les maisons de Rio-Janeiro sont composées de deux ou trois étages. Les appartemens du rez-de-chaussée, même des plus apparents, servent de magasins ou de logemens aux domestiques et aux esclaves ; les maîtres habitent de préférence la partie supérieure, afin de respirer un air plus frais et plus salubre.

Les églises sont en très-grand nombre. La plupart m'ont paru d'un bon goût d'architecture, et en général magnifiquement décorées. Quelques-unes mêmes sont bâties dans le style moderne. Les trois plus belles ne sont pas encore achevées; on n'y travaille même qu'avec lenteur, malgré les sommes immenses qu'on recueille journellement pour cet effet. Comme on ne peut subvenir à toutes ces dépenses, qu'en mettant à contribution la piété des fidels, on a soin de ranimer leur ferveur par des processions fréquentes. Les frères mendians se distinguent dans ces pieuses cérémonies qui,

Septem. 1er. pour l'ordinaire, ont lieu durant la nuit. Les acteurs sont revêtus d'une espèce de cape de religieux et portent une lanterne au bout d'une perche, de sorte qu'on voit trois ou quatre cents lumières se promener dans les rues, ce qui forme un coup-d'œil assez agréable, et cause même quelque surprise à ceux qui ne sont point familiarisés avec ce genre de spectacle. Au coin de chaque rue, environ à dix pieds de terre, on place la statue de quelque saint, objet de la vénération publique.

Cette ville est abondamment fournie d'eau. Elle y arrive des montagnes voisines au moyen d'un aqueduc construit au-dessus d'une vallée profonde et formé d'arches d'une hauteur surprenante. Delà elle se distribue par des canaux dans les différens quartiers. La principale fontaine se trouve près de la mer sur une espèce de place voisine du palais: c'est-là que tous les bâtimens stationnés dans le port font leur provision d'eau, à peu près de la même manière et avec autant de commodité qu'à Ténériffe. On a placé au côté opposé de cette fontaine divers robinets qui fournissent aussi de l'eau aux gens du voisinage. Cette place, destinée à ce genre d'approvisionnement,

provisionnement, est si voisine du palais, que s'il survient la moindre dispute entre les équipages des vaisseaux et les esclaves, la justice est aussitôt rendue par les soldats de la garde ordinaire, lesquels étant revêtus d'un grand pouvoir, traitent le peuple avec une sévérité peu commune. Septem. 1er.

Durant notre séjour à Rio-Janeiro, nous fîmes plusieurs petites excursions dans le pays; mais nous eûmes soin de ne pas approcher des mines, sachant bien qu'il seroit également dangereux et inutile de tenter une semblable entreprise. Comme nous ne pouvions ignorer, que c'étoit par égard pour notre commodore, qu'on nous accordoit la liberté dont nous jouissions, nous n'étendîmes jamais nos promenades au-delà de quelques milles, de peur que nos courses ne parussent suspectes et ne fissent tort à notre commandant. Par tout où nous allions, les habitans des campagnes nous témoignoient les mêmes égards que ceux de la ville, et jamais étrangers ne furent mieux accueillis chez aucune nation de l'Europe.

Le gouvernement du Brésil est si compliqué, qu'à peine ai-je pu recueillir un petit nombre de particularités sur cet article si important de l'histoire des hommes.

Septem. 1er. Le vice roi m'a paru investi d'un grand pouvoir. Mais dans certaines circonstances, on peut appeler de ses jugemens à la cour de Lisbonne. Aussi déploye-t-il rarement toute son autorité. Celui-ci aime peu la représentation, et ne paroît avec éclat que dans les jours de solemnité. Lorsqu'il sort pour aller à la promenade, sa garde n'est composée que de huit dragons; mais dans les cérémonies publiques il se montre avec appareil. Je l'ai vu passer un jour, lorsqu'il alloit *in fuochi* à une des cours de justice, et quoiqu'elle ne fut située qu'à cent pas de son palais, il étoit suivi d'une nombreuse troupe de cavalerie. Son carosse de parade étoit ce jour-là traîné par quatre superbes chevaux pommelés.

On voit une assez grande quantité de voitures à Rio Janeiro; chaque famille distinguée a la sienne. Ces voitures sont en général des espèces de chaises tirées par des mules qu'on préfère aux chevaux, parce qu'elles se fatiguent moins aisément et qu'elles ont le pied plus sûr, ce qui est un avantage dans un pays montagneux.

La force militaire du Brésil consiste en une troupe de cavalerie qui sert de garde au vice-roi, douze régimens de troupes ré-

glées tirés de l'Europe, et six levés dans le pays. On reçoit, dans ces derniers, des hommes de couleur, ce qui est défendu pour les autres corps. On entrétient aussi douze régimens de milice. Toutes ces troupes se rendent de très-grand matin, le premier jour de chaque mois, devant le palais pour y être passées en revue. Septem. 1er.

Quoique les soldats soient très-considérés par le peuple, ils n'en sont ni moins soumis, ni moins obéissans à leurs supérieurs; et la ville étant gouvernée, en grande partie, par la force armée, les habitans sont extrémement civils envers les officiers qui de leur côté cherchent à se rendre aussi agréables qu'ils le peuvent aux citoyens.

On monte régulièrement chaque jour la garde au palais. Toutes les fois que le commodore Phillip passoit de ce côté, ce qui lui arrivoit très-rarement, la garde sortoit avec les drapeaux. Pour éviter cette cérémonie, le commodore débarquoit le plus souvent à la partie nord-ouest de la ville où son bateau l'attendoit.

Sur les deux côtés de la rivière qui forme la baie ou le port, le paysage est très-pittoresque; la campagne est couverte, dans cette partie, de fleurs et d'arbrisseaux aroma-

Septem. 1er. tiques. Des oiseaux d'un superbe plumage voltigent sur les arbres. On y voit des insectes dont les couleurs brillantes sont au dessus de toute description. Les endroits que nous avons visités sont peu cultivés : on n'y trouve guères que des paturages. Ici le bétail est de fort petite taille, et la viande moins bonne qu'en Angleterre. Cependant elle n'est pas aussi mauvaise que le disent certains voyageurs. J'ai mangé à Rio-Janeiro du bœuf assez succulent et d'un fort bon goût. D'ailleurs je n'y ai point trouvé de mouton. On m'a cependant assuré que plusieurs habitans en élevoient ; mais que l'espèce en étoit en général fort petite.

Les jardins produisent la majeure partie des végétaux de l'Europe, comme choux, laitues, persil, porreaux, raves blanches, fèves, pois, haricots, navets, melons d'eau, des citrouilles excellentes, et des ananas (45) fort petits, d'une espèce médiocrement bonne. Le pays produit aussi en abondance des citrons, des limons, des pamplemousses (46), des (*) bananes, des ignames (47), des cocos (48), des cachous (49), des pommes, des noix et quelques manguiers (50). On y cultive une grande quantité de cassade (51)

(*) Voyez note 35.

pour l'usage des esclaves et des pauvres gens, non qu'on manque de bled; car je n'ai vu nulle part de plus belle farine, et qui soit à meilleur compte. Septem. 1er.

Le Brésil fournit principalement vers la partie septentrionale des drogues d'excellente qualité. On trouve dans les boutiques des apothicaires, de l'hyppo (52), de l'huile de castor (53), du baume capiva (54), plusieurs autres gommes ou résines précieuses; mais on les vend plus cher qu'on ne devroit s'y attendre dans un pays où elles sont indigènes

Il n'est pas douteux qu'on tire des richesses immenses du Brésil; mais comme je l'ai déjà dit, il est impossible d'approcher des mines, tous les passages étant gardés avec la plus scrupuleuse attention. Les personnes qu'on trouve sur la route et qui ne peuvent rendre un compte exact de leur état ou de leurs facultés, sont mises en prison et souvent condamnées à travailler ensuite dans ces vastes souterrains, dont ils se sont imprudemment approchés, soit par curiosité, soit par avarice. Il est sans exemple qu'on ait permis l'accès de ces mines à aucun étranger.

Outre ce genre de richesses, le pays produit d'excellent tabac et des cannes à sucre,

Septem. 1er. dont les habitans retirent une liqueur spiritueuse, qui avec le tems devient d'assez bon rhum, lorsqu'elle est conservée avec précaution. Comme cette espèce de rhum est ici à très bon compte, le commodore en acheta cent pipes pour l'usage de la garnison, lorsqu'on seroit arrivé à la Nouvelle Galles.

On trouve aussi, dans cette partie du Brésil, une si grande quantité de pierres précieuses, que le gouvernement a cru devoir en limiter l'exploitation annuelle, afin d'en soutenir la valeur dans le commerce. J'ai vu chez les jouailliers, qui sont en grand nombre à Rio-Janerio, quelques diamans de prix, des topazes fort belles et d'autres pierres d'une qualité inférieure. J'achetai plusieurs topazes, et j'eus soin de choisir celles qui étoient polies, dans la crainte d'être trompé si je les prenois brutes.

Les manufactures sont ici en fort petit nombre. Toutes les marchandises de l'Europe se vendent à un prix exorbitant. Les naturels du Brésil font des hamacs de coton d'une grande élégance et très-variés, tant pour la forme que pour la couleur. Les gens riches avoient autrefois coutume de se faire porter dans ces hamacs. Mais à cette

mode a succédé celle des chaises à porteurs, qui sont aujourd'hui fort communes. Ces sortes de chaises sont d'ailleurs d'une forme moins leste que celles dont on se sert en Angleterre. Elles sont suspendues au milieu d'une pièce de bois grossièrement travaillée, portée par ses extrémités sur les épaules de deux esclaves, et sont en même-tems assez élevées pour ne pas se ressentir des inégalités du terrain. En la portant, l'esclave qui marche le premier prend le pavé du trotoir, et l'autre le bas de la rue, de sorte que la chaise a un mouvement de biais fort différent de celui des chaises de Londres. Ces porteurs vont très-vite et n'incommodent aucunement ceux qui passent. Septem. 1er.

Les habitans sont d'une humeur enjouée ; ils ont plus d'embonpoint que les Portugais, et paroissent portés d'inclination pour les personnes de notre pays. Les hommes sont de belle stature, bien proportionnés, assez sobres, et boivent en général peu de liqueurs fortes.

Les femmes avant l'âge nubile sont maigres, pâles et délicates. Mais lorsqu'elles sont mariées elles deviennent robustes sans cesser pour cela d'être pâles ou plutôt de couleur verdâtre. Elles ont des dents plus

Septem. 1er. belles et plus régulièrement arrangées que la plupart des femmes qui habitent les pays chauds où les sucreries sont communes. Leurs yeux sont noirs et vifs ; elles savent très-bien s'en servir pour captiver ceux à qui elles veulent plaire. En général elles sont fort attrayantes, et leurs manières libres et aisées ajoutent encore à leurs graces naturelles.

Les hommes et les femmes laissent croître leurs cheveux noirs jusqu'à une longueur prodigieuse. Celles-ci les portent tressés et les relèvent en forme de grosses toques, ce qui s'accorde mal avec la délicatesse de leurs traits. Mais l'habitude nous reconcilie avec les modes les plus outrées.

J'étois un jour chez un riche particulier du pays, et je lui témoignois ma surprise de la prodigieuse quantité de cheveux que portoient les dames, en ajoutant qu'il m'étoit impossible de croire que tous ces beaux cheveux fussent naturels. Cet homme, pour me convaincre de mon erreur, appella sa femme, et ayant détaché son chignon, il me fit observer qu'ils trainoient par terre quoique tressés. J'offris ensuite de les rattacher, ce qui fut accepté avec politesse.

On croit communément que les Portugais (55) sont inclins à la jalousie ; quant à moi, je n'ai point apperçu cette disposition parmi ceux que j'ai connus. Au contraire, ils paroissoient très-flattés de tous les soins que l'on rendoit à leurs femmes et à leurs filles. Septem. 1er.

La monnoie courante est ici la même qu'en Portugal. Celles d'or et d'argent sont frappées à Rio-Janeiro où l'on trouve une cour des monnoies. Les premières sont de différente grandeur et portent pour empreinte le nombre de *reés* qu'elles contiennent. La monnoie la plus commune est une pièce de quatre mille reés, qui vaut une livre sterling, deux sols six deniers d'Angleterre, quoiqu'elle ne soit pas du poids d'une guinée. Les pièces d'argent nommées Petacks, dont la valeur est deux schelings, portent aussi pour empreinte le nombre de reés qu'elles peuvent valoir. Dix font une guinée, et une risdale d'Espagne vaut deux petacks, cinq vintins et un demi, c'est-à-dire environ quatre schelings, huit sols d'Angleterre.

Ici, comme en Portugal, on a des pièces de cinq, dix et vingt mille reés. Un reé est une monnoie nominale ; vingt font un

Septem. 1ᵉʳ. vintin dont la valeur est environ trois demi sols d'Angleterre. Huit vintins font un scheling. Un petack vaut deux schelings et parmi ceux-ci il y a quelques doubles pièces qui valent quatre schelings.

Un matin, comme j'étois au grand hôpital avec M. Ildefonso chirurgien général de l'armée, homme très-habile dans sa profession, on apporta un soldat qui avoit reçu une blessure au côté gauche. L'instrument avoit pénétré l'abdomen, sans toucher aux intestins. On voyoit à la forme et à la nature de la plaie, qu'elle avoit été faite par un couteau ou un stilet. Après qu'on eut posé le premier appareil, le blessé nous dit que la nuit précédente il s'étoit querellé pour une femme avec un de ses camarades qui l'avoit frappé d'une instrument aigu dont il n'avoit pu connoître l'espèce à cause de l'obscurité. Je jugeai d'après cela que les assassinats étoient assez communs au Brésil ; mais M. Ildefonso m'assura le contraire. Les Brasiliens, me dit il, n'aiment pas le sang et les meurtres sont rares à Rio-Janeiro, excepté parmi les nègres qui sont si vindicatifs, que souvent ils entreprennent de longues courses pour se défaire de leur ennemi, toutes les fois que le lieu

ou l'obscurité leur en fournit une accasion favorable. Septem. 1er.

Durant notre séjour à Rio Janeiro, la saison étant devenue froide et par conséquent plus favorable, j'obtins du chirurgien en chef qui se préparoit à faire l'amputation d'un membre suivant la méthode accoutumée, qu'il me laissât opérer suivant celle d'Alanson (56). Je m'apperçus bien que ni lui, ni ses élèves n'auguroient rien de bon de cette méthode qui étoit entièrement nouvelle pour eux. Cependant ils changèrent bientôt d'avis, et dix-huit jours après, avant de mettre à la voile, j'eus la satisfaction de laisser le malade avec son moignon presque entièrement cicatrisé, ce qui fit grand plaisir au chirurgien; car, me dit-il, j'aurois été fortement réprimandé, si l'homme étoit mort des suites de cette expérience.

Une opération par laquelle l'énorme plaie qui résulte de l'amputation d'une jambe, se trouvoit cicatrisée en autant de jours qu'il faut ordinairement de semaines, fit un grand bruit et donna une opinion très-favorable du *chirurgien anglais*. Lorsque j'allois à l'hôpital, j'étois entouré de malades qui venoient me consulter, et j'avois bien de la peine à me débarasser d'eux. Tous sans

Septem. 1er. exception se seroient soumis aux traitemens que j'aurois pu indiquer ; mais comme je vis que cela déplaisoit au *chirurgien*, je m'abstins de leur rien prescrire.

Le port de Rio-Janeiro est à 22° 54′ de lat. méridionale, et 43° 19′ de long. occidentale, environ dix-huit lieues vers l'ouest du Cap-Frio (57). L'entrée est bonne, et on ne peut s'y méprendre à cause d'une montagne très-élevée, située vers la gauche, et qui a la forme d'un pain de sucre. Sur le devant on découvre quelques îles dont une est oblongue et qui ressemble de loin à une maison couverte de chaume. Elles s'étendent au sud-ouest environ à deux lieues du port. Le fort principal se nomme (*) Santa-Cruz ; il est bâti sur un rocher à la partie stribord de la baie, et sa situation est telle qu'aucune des batteries ne manqueroit son effet sur tous les vaisseaux qui entreroient dans le port. L'autre nommée fort *Lozia* est plus petit et bâti sur un îlot ou rocher à la partie bas-bord ; ce fort est plus élevé et voisin du continent. La marée monte et descend rarement plus de sept pieds dans le port ; cependant les vaisseaux évitent, autant qu'il leur est possible de jetter l'ancre

(*) Voyez note 38.

dans cet étroit passage, dont le fond est rocailleux et où la marée a un cours très-rapide. On peut d'ailleurs éviter toute espèce de dangers, soit en sortant, soit en entrant, si l'on a soin de tenir le milieu du canal ou de se porter vers la partie stribord. Septem. 1er.

Après avoir passé le fort Santa Cruz, il faut se diriger au nord-ouest et au nord nord-ouest ; mais comme je l'ai observé ci dessus, l'œil est le meilleur pilote. Lorsqu'un bâtiment se trouve à un mille de l'île Cobras (58) qui est bien fortifiée et seulement séparée du port par un canal étroit, il e t alors dans la véritable direction. Nous mouillâmes près de cette île sur un fond de quinze brasses. Si l'on veut s'approcher davantage de la ville, il faut alors faire le tour de l'île Cobras par le côté septentrional et jetter l'ancre devant le couvent des Bénédictins situé à l'extrémité nord-ouest de Rio-Janeiro et dont on a déjà parlé.

La cité et le port sont bien défendus, quoique les fortifications ne soient point régulières ; mais les montagnes ainsi que la côte sont si élevées, si peu accessibles, que cette place doit sa force moins à l'art qu'à la nature : en un mot ce port est un des meilleurs que j'aie jamais vu et l'un

Septem. 1er. des plus favorables de cette partie du globe pour les vaisseaux qui après une longue course ont besoin de rafraîchissemens.

Toutes les denrées nécessaires s'y trouvent abondamment et à grand marché. Le bœuf vaut sept farthins (59) la livre. Les cochons, les poulets d'Inde et les canards sont à un prix très-modéré. Le gibier et la volaille sont un peu plus chers, mais cependant le sont moins qu'en Angleterre. Durant notre séjour le poisson n'étoit pas très-abondant; mais on nous assura que dans les autres saisons on trouve à Rio-Janeiro une poissonnerie amplement approvisionnée. Les oranges ne coûtent que cinq sous d'Angleterre le cent.

A un demi-mille sud-est de la ville on voit sur une montagne un couvent de filles nommé *il convento de Santa-Theresa*. Les religieuses qui sont au nombre d'environ quarante, n'ont pas la permission d'ôter leur voile (60), lorsqu'elles vont à la grille. Entre ce couvent et la ville, on en voit un autre nommé *il convento a de Juda*, grand édifice où plusieurs religieuses sous la direction d'une abbesse et la surveillance d'un évêque président à l'éducation d'environ soixante-dix jeunes filles. Ces pen-

sionnaires sont soumises à toutes les règles monastiques, avec cette différence qu'elles peuvent aller à la grille sans être voilées. Lorsque les personnes qui composent cette congrégation sont parvenues à un certain âge, elles peuvent ou se marier ou prendre le voile à leur choix ; cependant, il ne leur est point permis de quitter le couvent, à moins qu'elles ne se marient, ce qui même ne peut avoir lieu sans le consentement de l'évêque. Septem. 1er.

Plusieurs des jeunes élèves m'ont paru d'une figure fort agréable. Nos fréquentes conversations avec ces aimables recluses établirent entr'elles et nous des liaisons aussi tendres que pouvoient nous le permettre les verroux et les grilles. Deux officiers de la flotte et moi, nous fixâmes notre attention sur trois d'entr'elles dont les manières nous parurent plus vives et plus libres. Nous leur offrîmes divers petits présens, et nous en reçûmes en retour de plus considérables. Ces douces et charmantes créatures s'attachèrent tellement à nous, que leurs larmes coulèrent en abondance au moment où nous leur dîmes le dernier adieu. Enfin, tout conspiroit dans ce beau pays à nous en rendre le séjour délicieux. Le seul

Septem. 1er. désagrément que nous éprouvions, étoit de ne trouver ni caffés ni hôtelleries, lorsque nous voulions nous rafraîchir, ou passer une nuit ou deux à terre.

3. Le commodore envoya M. Moreton pilote du *Syrius*, avec deux *midshipmen* (gardes-marines), à bord d'un vaisseau anglais qui retournoit de la pêche de la baleine dans la mer du sud et qui partoit pour l'Angleterre. A deux heures de l'après-midi le commodore fit un signal à tous les officiers de se rendre à bord des vaisseaux sur lesquels ils servoient, ainsi qu'aux bâtimens anglais de transport de hisser leurs bateaux.

4. Vers les six heures, la flotte leva l'ancre par une légère brise. Lorsque le commodore s'approcha du fort de Santa-Cruz, il fut salué de vingt-un coups de canon que le *Syrius* rendit en nombre égal. Sur les dix heures nous étions en pleine mer, cinglant à l'est par une brise assez douce. Thomas Brown un des condamnés fut puni de douze coups de fouet pour s'être comporté avec insolence envers un des officiers.

5. Le vent étoit variable et le tems nébuleux. Nous découvrîmes encore la montagne nommée le Pain de sucre de Rio, quoiqu'à la distance de huit ou neuf lieues.

Les

Les officiers, les soldats, ainsi que les matelots et les prisonniers, furent réduits, d'après un signal du *Syrius*, à la portion de trois pintes d'eau par jour, y compris celle qu'on leur accordoit pour cuire leurs provisions. Dans le cours de la journée il s'éleva une forte brise de nord-est. A six heures du soir le *Fishburne* vaisseau d'approvisionnement perdit la vergue du petit perroquet, qui fut remplacée sur le champ par un autre. Septem. 6.

Le tems continua d'être sombre, et il pleuvoit par intervalle. Dans la soirée du 8, Mary Brond une des prisonnières accoucha d'une fille. 7 et 8.

Tems sec et beau. Le commodore fit un signal de ralliement au convoi qui étoit dispersé à une très grande distance. 9 et 10.

Brises fortes suivies de rafales subites et d'abondantes pluies. Les jours suivans nous eûmes une brume épaisse. Le soir du 17 notre longitude se trouva, d'après le signal du commodore, 31° 34′ ouest. Le jour même nous prîmes un requin (61) de six pieds de long, ce qui réjouit fort notre équipage. 11 et 12.

Grande pluie, tems froid et sombre. Nous vîmes plusieurs albatros (62). 18.

Septem. 19. Willams Brown prisonnier, en allant retirer ses hardes qu'il avoit fait sécher sur le beaupré, tomba dans la mer, et malgré tous nos efforts nous ne pûmes le sauver. Ceux qui étoient sur l'avant, nous assurèrent que le vaisseau avoit passé par-dessus le corps de cet infortuné.

23. La mer devint haute, et le vent tourna à l'ouest. Nous vîmes voltiger autour du vaisseau des albatros, des pintades, et quelques petits éperviers.

Octob. 1. Le tems parut brumeux, et l'air s'adoucit. Nos gens apperçurent plusieurs oiseaux de diverses espèces; nous étions alors latitude 34° 42′ sud, longitude 1° 10′ est, méridien de Londres.

13. Le *Syrius* fit un signal pour annoncer qu'il voyoit terre. A sept heures du soir nous arrivâmes dans la baie de la Table au cap de Bonne-Espérance (63), et nous mouillâmes sur dix-sept brasses d'eau à la distance d'environ un mille de la ville du Cap. Aussitôt que le *Syrius* fut à l'ancre, le commodore descendit à terre, et fut reçu dans la maison de MM. Roitt. Bientôt il fut suivi de tous les officiers, dont le service n'étoit pas nécessaire à bord, et qui désiroient profiter des rafraîchissemens ainsi

que des plaisirs que pouvoit procurer le pays, afin de se préparer à la plus longue et la plus ennuyeuse partie de leur voyage. Octob. 13.

Lorsque le capitaine Phillip eut passé le contrat avec MM. Roitt et Caston, les hommes, les femmes et les enfans eurent une livre et demie de pain tendre, et une égale quantité de bœuf et de mouton par jour. Au lieu d'eau-de-vie on leur distribua du vin. Les prisonniers furent traités de même à l'exception du vin. 14.

Le commodore, suivi d'un grand nombre d'officiers, alla visiter son Excellence le gouverneur hollandois Mynheer-Van-Graaf (65), qui nous reçut avec une grande politesse, et quelques heures après M. Van Graaf rendit la visite au commodore, ainsi qu'aux autres officiers qui logeoient à terre.

Malgré toutes ces démonstrations d'une politesse affectée il s'écoula plusieurs jours avant que nous pussions obtenir de lui les approvisionnemens nécessaires. Sans la judicieuse persévérance du commodore Phillip et ses instances réitérées, il est probable qu'on nous auroit refusé la majeure partie de nos demandes, sous prétexte de la grande disette que la colonie avoit éprouvé l'année précédente, particulièrement en froment et

Octob. 16. en bled, articles dont nous avions le plus pressant besoin.

Cependant la prudence et le zèle du commodore l'emportèrent sur la mauvaise volonté du gouverneur, et nous obtînmes la liberté de faire nos provisions. Malheureusement il fut impossible d'embarquer, faute de place, toutes celles qui étoient nécessaires. Nous remplîmes les vuides que nous laissoient la consommation de nos comestibles, ainsi que l'emplacement vacant par le transport de vingt de nos prisonniers qu'on avoit tirés du *Friendship*, pour les placer à bord de la *Charlotte*, de *Lady-Pennant*, et du *Prince de Galles*.

Le gouverneur Graaf invita le commodore et plusieurs officiers de l'expédition à un très beau dîner. La maison où il nous reçut est dans une situation délicieuse, au centre d'un vaste jardin bien planté, bien alligné et qui appartient à la compagnie des Indes hollandoises. Le gouverneur a la jouissance des fruits et des végétaux de toutes espèces qu'on y cultive. Le but de la compagnie, en formant ce jardin, a été d'approvisionner de tous les végétaux nécessaires à la santé l'hôpital destiné aux gens de mer, ainsi que les

vaisseaux qui arrivent dans ce port des quatre parties du monde. Octob. 16.

Ce beau jardin qui renferme de longues allées ombragées d'arbres magnifiques, est aussi fréquenté que celui de Saint-James. On trouve également aux environs de la ville du Cap plusieurs autres promenades; mais aucune n'est comparable à celle dont je viens de parler. Vers une des extrémités de cet immense jardin, on voit un petit enclos qui renferme des bêtes fauves et des autruches (65); sur la droite est une ménagerie (66), dans laquelle on conserve une demi douzaine d'animaux féroces et un certain nombre d'oiseaux curieux.

En approchant du cap de Bonne-Espérance, on peut découvrir dans le beau tems une montagne très-élevée, nommée la montagne de la Table (67) à cause de sa surface qui est très-plate. M. Darves, lieutenant de marine à bord du *Syrius*, et qui étoit bon astronôme, suivi de M. Fowell et Waterhouse, ainsi que du lieutenant de Witt, l'un des officiers de la flotte hollandoise, et moi, nous gravîmes jusqu'au sommet de cette montagne, entreprise dont l'exécution nous parut plus sérieuse que nous ne l'avions jugé d'abord. En effet, je souf-

Octob. 16. fris tellement de la chaleur et de la soif (68), que si la honte ne m'eût pas retenu, j'aurois certainement renoncé à ce projet, avant de parvenir jusqu'à la cime où mes compagnons avoient résolus d'arriver.

Durant ce pénible voyage je ne trouvai d'autre moyen d'appaiser un peu la soif ardente dont j'étois dévoré, qu'en mettant des petits cailloux dans ma bouche, et quelquefois en mâchant des joncs que je trouvois sur la route. Mais enfin parvenus au sommet de cette haute montagne, nous fûmes amplement dédommagés de nos fatigues. Un horison immense s'offrit à nos regards, et nous savourâmes à loisir la délicieuse perspective des environs du Cap.

A peine étions-nous arrivés sur le plateau, que notre premier soin fut de chercher quelque source; mais nous ne trouvâmes qu'un peu d'eau stagnante dans le creux des pierres. Cependant notre soif étoit si ardente, que cette découverte nous fit un plaisir inexprimable. Nous transpirions abondamment: mais malgré le danger que nous courions en buvant d'aussi mauvaise eau, il nous fut impossible de nous en abstenir. Nous étions obligés de nous étendre sur la terre pour boire l'eau qui croupissoit dans de petites

mares, et rien ne pouvoit éteindre notre soif. Nous eussions voulu nous précipiter dans un fleuve et nous abreuver à longs traits de ses eaux rafraîchissantes. Octob. 16.

Nos yeux plongoient sur la ville du Cap. Nous admirâmes la régularité des rues qui se coupent à angles droits ; et nos regards erroient alternativement sur vingt-trois vaisseaux qui étoient à l'ancre dans la baie, et sur une foule innombrable de beaux jardins et de bâtimens magnifiques. La hauteur perpendiculaire de cette montagne est de 1857 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sur le sommet nous trouvâmes diverses espèces de bruyères, du céleri sauvage, quelques arbrisseaux et plusieurs plantes qui n'ont pas encore été décrites. Nous y vîmes aussi de petites pierres d'un beau poli et d'une blancheur singulière.

Nous eûmes presqu'autant de peine à descendre, que nous en avions éprouvé à gravir la montagne. Chemin faisant, nous vîmes quelques nègres marons (69) assis autour d'un grand feu ; dans le creux d'un rocher si haut et si escarpé qu'il étoit impossible à leurs maîtres de les y aller chercher. On ne sauroit concevoir par quel effort ni par quelle industrie ils ont pu se

Octob. 16. frayer une route jusqu'à une hauteur si prodigieuse. Mais que ne peut l'amour de la liberté dans les ames que n'a point encore amollies la civilisation ? Durant le jour ils demeurent dans une sécurité parfaite, la nuit ils font de fréquentes excursions aux environs du Cap, et commettent de grandes déprédations. Le pillage est leur unique ressource, et souvent ils périroient de misère, si leurs anciens compagnons ne leur fournissoient des vivres. Mais plus souvent ils sont trahis par leurs frères ; et lorsque ces infortunés sont repris, comme les Hollandois passent pour être de tous les peuples de l'Europe les plus durs envers leurs esclaves, on en fait de terribles exemples. Cependant ni la crainte de ces horribles supplices, ni la faim, la soif et tous les autres maux auxquels ils s'exposent, ne peuvent les empêcher de se réfugier à la montagne de la Table, pour se soustraire à l'esclavage qu'ils regardent comme le plus cruel de tous les malheurs.

Durant l'été, qui commence en Septembre et qui se prolonge jusqu'au mois de Mars, cette montagne se couvre tout-à-coup d'un nuage blanc qu'on appelle *la Nappe*. Lorsque ce nuage roule au pied des rochers escarpés

de cette montagne, on est sûr d'éprouver, dans la plaine un violent ouragan. Le vent souffle de la partie sud-est durant un jour entier. Mais pour l'ordinaire ces grains sont de courte durée. A la première apparition de ce nuage les vaisseaux qui se trouvent dans la baie abattent leurs vergues et leurs mâts de perroquet. Octob. 16.

Un peu à l'ouest de la montagne de la Table, on apperçoit une vallée terminée par un mondrin assez élevé et qui a la forme d'un pain de sucre. Ce mondrin est situé à la droite de la baie; on le nomme aussi la tête du Lion. Il se prolonge jusqu'à la mer, et cette continuité est appellée par les habitans du cap The Lion s'rump (le croupion du Lion). En effet au premier coup-d'œil ces diverses objets ressemblent singulièrement à cet animal, lorsqu'il lève la tête. Le pain de sucre et le croupion du Lion sont armés d'un fanal au moyen duquel on annonce au gouverneur l'approche des vaisseaux, leur nombre, leur nation et le côté d'où ils viennent.

A l'est de la montagne de la Table on trouve un précipice, et au-delà le mont Charles ou la tour du Diable, ainsi nommé à cause des terribles coups de vent qu'on

Octob. 16. suppose partir de cet endroit, lorsqu'il est couvert du même nuage que la montagne de la Table, quoique ces violentes bouffées n'acquièrent leur dernier dégré de force, qu'en passant par le précipice dont je viens de parler. Toutes les fois que ce phénomène paroît dans la matinée, les matelots disent que le Diable va déjeûner. S'il arrive à midi, on dit que le Diable va dîner, et si c'est le soir, qu'il se met à table pour souper. Toutes les terres, dont nous venons de parler, forment une espèce d'amphithéâtre autour de la vallée de la Table au milieu de laquelle est située la ville du Cap.

Cette ville, vue en perspective et à bord d'un vaisseau, offre l'aspect le plus pittoresque : mais elle paroît plus petite qu'elle ne l'est en effet. Sa situation au fond d'une vallée et au pied de plusieurs hautes montagnes est la cause de cette erreur. En débarquant on est agréablement détrompé. Car alors on la trouve très-grande et ornée de belles maisons. Les rues sont spacieuses et se coupent, comme je l'ai déjà dit, à angles droits. Les maisons sont généralement bâties en pierres. Au lieu de ciment on se sert d'une espèce de terre glutineuse, qui tient lieu de mortier. Ensuite on enduit

les murailles de plâtre, puis on les blanchit avec de la chaux. Octob. 16.

La hauteur des maisons n'excède pas ordinairement deux étages, afin de donner moins de prise aux ouragans dont les ravages sont si terribles, que souvent ils les ébranlent jusques dans leurs fondemens. C'est pour cette raison qu'on a préféré le chaume aux tuiles ou aux bardeaux. Cependant les effets funestes qui résultoient de cette sorte de couverture, lorsque le feu prenoit aux maisons, a déterminé les habitans à se servir aujourd'hui de tuiles ou d'ardoises. Les rez-de-chaussées sont d'une extrême propreté, et les ameublemens plus riches qu'élégans ; mais ceux des chambres à coucher et des appartemens du second étage, sont très-mesquins. Les rues sont sales et mal pavées. Plusieurs propriétaires placent des tentes devant la porte de leurs maisons; d'autres y plantent des arbres dont l'ombrage rafraîchit l'air, et qui par leur verdure donnent à la ville un aspect champêtre.

Le seul endroit où l'on puisse débarquer est à l'Orient de la ville. Là, on a pratiqué un quai de bois qui s'avance un peu dans la mer, et sur ce quai se trouve plusieurs grues pour charger et décharger les bateaux.

Octob. 16. C'est dans cet endroit que l'on fait la provision d'eau ; elle y est apportée par des canaux qui rendent l'approvisionnement très-commode.

Près du quai à main gauche est le château ou la principale citadelle, ouvrage très-fort et d'une grande étendue. On y a pratiqué de bons logemens pour les troupes et pour plusieurs officiers civils de la compagnie. L'intérieur renferme plusieurs magasins remplis de munitions et d'approvisionnemens de toute espèce. Cette forteresse défend la partie orientale du port et de la ville. Le fort d'Amsterdam protège la partie occidentale. Le dernier qu'on a bâti depuis l'expédition du commodore Johnston, réunissant la méthode françoise à la hollandoise, est construit et situé de manière à causer un grand dommage aux bâtimens ennemis. Depuis la dernière guerre on a établi sur la côte de l'est à l'ouest quelques redoutes qui rendent le débarquement très-périlleux. En un mot la ville du Cap est une place très forte et très-régulière.

On trouve ici deux églises, l'une grande, simple et sans ornemens pour les Calvinistes qui forment la secte dominante, et une autre plus petite pour les Luthériens.

L'hôpital est situé à l'extrémité de la ville près du jardin de la compagnie. Cet édifice est un des plus beaux du Cap, et fait le plus grand honneur au gouvernement. Son seul défaut est sa situation. On regrette qu'il n'ait point été bâti sur une éminence, et à quelque distance de la ville. Les convalescens ont un libre accès dans les jardins de la compagnie, où ils respirent un air salubre et parfumé. Ils ont aussi la jouissance des végétaux et des fruits qu'on y cultive, ce qui les dédommage en partie de la position de l'hôpital, bâti sur un terrain plat. Octob. 16.

Les habitans du Cap ont en général un goût très-vif pour les jardins, et ils y consacrent tous leurs soins. A la vérité le climat et le sol sont si favorables à la végétation, que la terre semble obéir à la voix du cultivateur. J'examinai avec le plus grand plaisir, durant mon séjour au Cap, le jardin du colonel Gordon, commandant en chef les troupes du Cap. On y reconnoît non seulement la main d'un habile jardinier, mais encore le discernement et la sagacité d'un savant botaniste.

Ce colonel est un homme fort instruit, qui consacre à l'étude de la nature tous les momens que lui laisse son emploi, et il est

Octob. 16. du nombre de ceux dont les travaux doivent contribuer au progrès de l'histoire naturelle. Les recherches qu'il a faites sur les Hottentots, les Caffres et le pays qu'ils habitent, seront d'autant plus précieuses qu'aucun voyageur et aucun naturaliste n'a pénétré aussi avant dans l'intérieur de ces contrées. On m'a assuré qu'il se proposoit de publier incessamment ses diverses observations.

Outre l'hôpital la compagnie hollandoise a fait construire plusieurs édifices publics, qui contribuent à l'embellissement de la ville. Les deux principaux sont les écuries, et la maison des esclaves. Le premier est un long bâtiment, assez vaste pour contenir un grand nombre de chevaux; l'autre est un édifice d'une étendue immense, où les esclaves des deux sexes sont logés séparément, et dans lesquels ils vont se reposer des travaux du jour, qui selon moi n'égalent pas encore les fatigues qu'endurent les esclaves de nos colonies.

Quelques sévères que soient en général les Hollandois (70), ils traitent leurs esclaves avec douceur et humanité, vertus malheureusement trop inconnues dans nos colonies d'Amérique. J'ai vu infliger à ces malheureux, dont les travaux font la richesse des

Créoles, les punitions les plus brutales et les plus cruelles pour de misérables peccadilles. Le seul souvenir des cruautés dont j'ai été le témoin, glace mon sang d'horreur. Ici au contraire des officiers publics sont chargés de l'inspection des esclaves, et les traitent avec humanité. Octob. 16.

Une semaine après notre arrivée, la milice du Cap se forma en divers corps pour un rassemblement général, et c'étoit le premier qui eût lieu depuis la conclusion de la paix de 1783. Cette milice diffère de la nôtre, en ce qu'elle ne reçoit point de paye, et qu'elle ne porte point d'uniforme. On devroit plutôt la nommer un corps de volontaires qui s'engagent pour la défense de leurs propriétés; car ils ne sont soumis à aucune discipline. La plupart de ces volontaires portoient des habits bleus d'une longueur ridicule, coupés de diverses manières, et surmontés de gros boutons de métal blanc. Quelques-uns d'entr'eux avoient les cheveux poudrés; d'autres étoient sans poudre, de sorte que leur aspect n'étoit rien moins que militaire.

Tous les ans ils choisissent leurs officiers. J'en vis quelques-uns qui me parurent bien vêtus. Les fautes contre le service sont pu-

Octob. 16. nies par une amende, et non par une punition corporelle. Comme je m'amusois à considérer cette force militaire, j'observai que plusieurs de ces prétendus soldats étoient ivres, et que cependant ils formoient toutes les évolutions d'un pas ferme et avec régularité, ce qui m'étonna ainsi que mes compagnons. Mais le vin, dit-on, donne aux Hollandois une grande aptitude à s'acquitter de toute espèce d'emploi. Après cet exercice annuel les membres de ce corps respectable vont trouver leurs femmes, leurs filles qui ont grand soin d'assister à cette belle cérémonie, afin d'être spectatrices des prouesses militaires de leurs pères et de leurs maris. Ensuite la nuit se passe à danser, divertissement qu'ils aiment avec fureur; le tout entremélé de bonne chère et d'amples libations pour lesquelles ils n'ont pas un goût moins vif. La première fois que je fus invité à un souper hollandois, je fus surpris de voir une table aussi chargée de mets, et sur-tout de grosses viandes, que si c'eût été un grand dîner.

Les habitans du Cap, quoique d'une stature épaisse et athlétique, n'ont pas le phlegme qui caractérise en général la nation hollandoise. Le climat est sans doute la cause de

de cette différence ; car on sait que dans les latitudes méridionales les habitans sont plus gais et plus enclins aux plaisirs de tout genre que les peuples septentrionaux. Octob. 16.

Les femmes du Cap sont vives, gaies, familières, d'un bon naturel et m'ont paru avoir plus de rapport avec les femmes de notre pays que toutes celles de l'Europe et des colonies. Elles sont vêtues à l'anglaise, à l'exception de celles qui composent la famille du gouverneur : ces dernières suivent les modes de France.

Les habits et les manières des femmes du Cap forment un contraste frappant avec le costume et les mœurs des femmes de Rio-Janeiro. Ces dernières sont plus réservées, plus modestes, du moins en public. Ceux qui veulent dire quelque chose de galant et de tendre à une dame doivent le faire à la dérobée et *tamiser* leurs soupirs amoureux à travers une jalousie ou les grilles d'un couvent. Mais au Cap, lorsqu'on veut plaire à une belle, il faut pour réussir moins de réserves et des manières moins obliques. Un baiser ravi en public est non-seulement un moyen de succès près d'une jeune fille, mais aussi près de ses parens. En un mot, toutes ces libertés passent au Cap pour

Octob. 16. de la fine galanterie. J'ai observé que les femmes de Hollande souffrent volontiers certaines privautés qui paroîtroient fort répréhensibles en Angleterre. On ne doit cependant rien conclure de ce défaut apparent de réserve et de modestie ; peut-être ne sont-elles pas moins vertueuses et moins chastes que les femmes des autres nations.

Je ne dirai qu'un mot sur les indigènes de ces contrées ; mais toutes les fois que j'apprenois l'arrivée de quelque Hottentot, je tâchai de m'en procurer la vue afin de juger si leur air et leurs manières répondoient aux descriptions des voyageurs qui se plaisent à publier que ces Africains se frottent le corps avec des graisses d'animaux et se parent avec les entrailles des bêtes fauves qu'ils tuent à la chasse.

J'ai vu plusieurs de ces naturels ; en général ils m'ont paru d'une stature médiocre et taillés pour être agiles. Leurs cheveux sont courts et ressemblent à de la laine. Ils se frottent en effet le corps d'une substance graisseuse de fort mauvaise odeur. Leur teint est d'un brun noir. Ils ont le nez applati, les lèvres épaisses ; leurs yeux sont très-saillans. Leur parure consistoit en bagues d'ivoire ; et j'observai qu'en effet leur cou,

leurs bras, leurs jambes étoient entourés de bandes très-étroites ou lanières de peau de quelque animal. Je n'ai jamais vu qu'une seule femme de cette nation; elle me parut aussi dégoûtante que les individus de l'autre sexe. Octob. 16.

On ne se sert au Cap (*) que de bœufs pour traîner les fardeaux et j'ai eu plus d'une fois occasion d'admirer ici l'intelligence et la docilité de ces animaux si précieux à l'homme et à l'agriculture. Il est assez ordinaire d'en voir quatorze, seize et même dix-huit attelés ensemble. Lorsque les routes sont mauvaises, on en attele jusqu'à vingt. Les esclaves hottentots et les malais sont très-experts dans l'art de soumettre ces animaux. Un de ces esclaves se place sur le devant du chariot ou sur le sommet de de la charge et avec un fouet redoutable qu'il est obligé de tenir des deux mains à cause de sa longueur il dirige ces bœufs avec une adresse singulière. J'ai vu souvent le conducteur les faire troter ou galoper comme des chevaux, ce qu'on obtient rarement des bœufs d'Europe. Il les frappe avec ce grand fouet sur la partie du corps qu'il veut atteindre et les fait tourner au

(*) Voyez note 63.

Octob. 16. coin des rues avec une grande précision. Il faut que ces coups de fouet causent une douleur bien cuisante pour faire aller avec autant de vîtesse des animaux si tardifs. Ces esclaves basanés conduisent avec la même dextérité les chevaux ; mais ici l'on se sert fort peu de nos voitures d'Europe. On voyage dans des chariots couverts, ce qui convient mieux aux inégalités du terrain. Le gouverneur et quelques-uns des principaux habitans sont les seuls qui aient des carosses attelés pour l'ordinaire de six chevaux.

Nov. 11. Ayant mis à bord la quantité de bêtes et de provisions que nous pouvions y recevoir, les officiers qui étoient dans la ville se rendirent respectivement sur leurs vaisseaux. Quelque tems auparavant le commodore avoit donné un dîner public à plusieurs des habitans du Cap ainsi qu'aux officiers de sa flotte. Le gouverneur hollandois étoit invité ; mais des affaires imprévues l'avoient retenu à la campagne où il étoit depuis quelques jours. Le commodore avoit fait venir sa musique militaire, et toute la journée se passa en grande réjouissance.

13. Environ vers une heure et demie, nous quittâmes le cap de bonne-Espérance. Il étoit arrivé dans la matinée un petit vaisseau

américain destiné pour la Chine et qui avoit à bord plusieurs passagers. Nous apprîmes par eux que le *Hartwell* vaisseau de la compagnie des Indes s'étoit perdu on approchant de trop près de l'île Bonavista pour y débarquer des soldats de recrue qui s'étoient révoltés et avoient causé un grand désordre sur le vaisseau. Mais heureusement personne n'avoit péri. La majeure partie de l'équipage s'étoit rendu à Madère pour retourner dans la Grande-Bretagne. Nov. 13.

Vers les trois heures et à la vue de l'île des Penguins (71), nous passâmes à côté d'un grand vaisseau hollandois faisant voile pour le Cap et ayant des troupes à bord. Un peu avant la nuit nous parlâmes à l'équipage du bâtiment nommé le *Kent* occupé à la pêche de la baleine et qui étoit parti de Londres depuis quatre mois. Ce vaisseau tâchoit ainsi que nous de se diriger vers l'est. Il étoit depuis trop long tems en mer pour qu'il lui fut possible de nous donner des nouvelles bien fraîches ; mais nous en avions reçu quelques jours avant notre départ du Cap par le *Ranger* paquebot allant aux Indes orientales.

Dans la matinée Catherine Pryor ac- 14.

Nov. 14. coucha d'un enfant mâle. L'on accorda aux officiers, matelots, soldats et prisonniers trois quarts d'eau par jour.

17. Vent variable sautant du sud à l'est et tems brumeux. Une (*) dyssenterie épidémique se déclara parmi les prisonniers. Bientôt elle se propagea parmi les matelots, dura avec violence et opiniâtreté jusqu'à Noël. Enfin elle céda au soin extrême qu'on avoit pris pour entretenir la plus grande propreté dans tout l'équipage, ainsi qu'aux autres méthodes employées pour arrêter la contagion. Nous eûmes le bonheur de ne perdre qu'un seul homme attaqué de cette maladie dangereuse, et ce fut le nommé Daniel Creswell, l'un des soldats destinés à composer la garnison : il mourut le onzième jour. Dès qu'il fut attaqué de cette dyssenterie il éprouva les plus vives douleurs, sans qu'il fut possible de le soulager. J'ai envoyé le détail de sa maladie à un médecin de mes amis résidant à Londres, pour en faire l'usage qu'il jugeroit convenable.

23. Nous parlâmes à l'équipage du *Prince de Galles* qui nous apprit que la nuit précédente un matelot étoit tombé à la mer et

(*) Voyez note 4 vers la fin.

qu'on n'avoit pu le sauver. Ce jour et le sui- Nov. 23.
vant nous vîmes plusieurs oiseaux aquatiques.

Le commodore se transporta à bord du 25.
Supply vaisseau armé en *allège*. Il prit avec lui le lieutenant King du *Syrius*, ainsi que M. Darves dont j'ai déjà parlé et qui avoit entrepris de faire les observations astronomiques durant le voyage. Il choisit aussi quelques ouvriers parmi les détenus, et se fit suivre de l'*Alexandre*, du *Scarborough* et de l'*Amitié* qui étoient de bons voiliers, en laissant sous les ordres du capitaine Hunter qui servoit sur le *Syrius* les bâtimens les plus pesans, tels que les vaisseaux de transport et ceux d'approvisionnement. Le major Ross commandant les troupes et son adjudant se transportèrent dans le *Scarborough*.

Le vent changea à l'est-nord-est. Le 28.
tems étoit brumeux et de fortes brises se faisoient sentir par intervalle. Le *Syrius* fit un signal au convoi de s'approcher.

Vent de l'ouest-sud-ouest, au sud-ouest, Déc.
lat. 40° au sud, long. 35° 10′ à l'est. Tems 1.er et 2.
agréable et frais.

Lat. 41° 7′ au sud, long. 74° 54′ à l'est. 16.
Tems clair avec une petite brise au nord-nord-ouest. Nous vîmes plusieurs grandes

Déc. baleines et un nombre assez considérable d'oiseaux de l'espèce du pétrel (72), un veau marin et des herbes de rocher.

20. Vent variable tournant au sud. Je visitai les gens de l'équipage du *Prince de Galles*, et je trouvai que les femmes avoient des symptômes évidens de scorbut (*) occasionnés par le tems froid et humide que nous avions éprouvé. Les deux jours suivans les mêmes symptômes de scorbut se manifestèrent à bord de la *Charlotte*, sur-tout parmi ceux qui avoient le plus souffert de la dyssenterie. J'arrêtai bientôt les progrès du mal au moyen de l'essence de drêche (*), donné à haute dose, et par l'usage du bon vin qui est aussi un excellent anti-scorbutique. Nous devions ce dernier article à l'humanité du lord Sidney, premier secrétaire d'état et à celle de M. Nepean sous-secrétaire.

24. Tems obscur. Nous vîmes voler autour du vaisseau plusieurs oiseaux de l'espèce de l'albatros et du pétrel.

Janv. 1. 1788. La nouvelle année s'annonça par une bouffée assez forte, venant du nord et de

(*) Voyez note 4.

(**) Voyez notes 4 et 30.

l'ouest; c'étoit la première que nous éprou- Janv. 1.
vions depuis notre départ d'Angleterre ; elle commença un peu avant minuit et continua jusqu'à sept heures du soir. Le *Syrius* se tint tout le long du jour sous ses voiles d'étai, et le convoi sous la voile de mizaine et sous les voiles d'étai.

Brises gaillardes, tems sombre. Nous ap- 2 et 3.
perçumes ce jour-là divers oiseaux aquatiques et quelques veaux marins.

Tems n'ébuleux, latit. 44° 2′ sud. Le 4.
Syrius fit le signal pour la long. par l'observation de la lune. Nous la trouvâmes de 135° 30′ est. Dans la soirée on vit autour du vaisseau quelques-uns de ces oiseaux qu'on nomme poulets de la mere Cary (73): *mother cary's chichens.*

Tems froid et clair, vent nord-ouest. On 5.
vit flotter sur les eaux quelques herbes marines. Dans la matinée le troisième pilote crut appercevoir des plongeons ; mais comme nos gens ne virent rien, on fit peu d'attention à ce qu'il disoit.

De très-bonne heure dans la matinée, 7.
Lady Penrhyn fit le signal pour annoncer qu'on voyoit terre : mais cette terre prétendue n'étoit qu'un amas de nuages. Or ces brouillards lointains qu'on prend pour

Janv. 1788. le rivage trompent souvent l'espoir des matelots. Vers deux heures de l'après-midi, le prince de Galles qui se trouvoit en avant fit le même signal qui fut répété par la *Charlotte* et presque dans le même instant nous découvrîmes distinctement la terre à travers le brouillard. D'après notre dernière observation lunaire, cette terre se trouve très-bien indiquée dans les tables de Maskelines (74), ainsi que dans les journaux du célèbre Cook. Mais ce qui surprit nos pilotes et tous nos officiers, ce fut de trouver dans une petite (*) carte publiée par Steele et que nous estimions assez peu, la situation précise et une description très-exacte de la terre de Van-Diemen (75), de sorte que cette petite carte est très-utile aux vaisseaux qui viennent dans ces parages.

Pour moi je ne vois aucun inconvénient à border ces terres de jour, ce qui seroit très-imprudent durant la nuit. Les rochers avancés dans la mer et qui sont fort à découvert servent de signaux. Jamais aucun convoi n'a longé la terre avec plus d'exactitude que le nôtre, ce qui fut l'effet de l'habileté du capitaine Hunter qui sans contredit est un des plus savans naviga-

(*) Voyez note 10.

teurs de l'Europe. Comme il dessine très-bien, il est vraisemblable qu'il donnera la carte de cette terre, et cette carte sera d'une grande utilité à ceux qui entreprendront ce voyage. Janv. 1788.

Comme nous naviguions le long de cette côte qui est assez élevée, nous fûmes surpris de voir quelques endroits couverts de neige, une brise du nord-nord ouest ayant dispersé les brouillards. Nous n'étions alors qu'à six ou sept milles de la côte, et nous pouvions entendre le bruissement de la vague au moment où elle se brisoit contre les rochers qui se projettoient fort avant dans la mer. Cette partie du rivage, autant que notre vue pouvoit s'étendre, nous parût irrégulière et très-escarpée ; à peine y découvroit-on quelques arbres et un peu de verdure.

A quatre heures de l'après-midi, en gouvernant au nord-nord-ouest, environ à six ou huit milles à l'est du rocher le plus oriental nommé le *Mewstone*, nous découvrîmes à l'ouest plusieurs éminences qui probablement sont un amas d'îles ou une langue de terre dont l'extrémité s'avance considérablement dans la mer. Nous étions trop éloignés pour qu'il fut possible de s'en assurer.

Janv. 1788. A sept heures naviguant vers l'est, et à la distance de quatre milles, à la hauteur de la baie nommée la baie de la tempête (*Storm-Bay*), lat. 44° 3′ sud, et long. 146° est. Nous découvrîmes le fameux rocher *Swilly* (76), portant au sud et un peu à l'est de *Swilly*; un autre rocher plus petit appelé *Eddystone*, à cause de sa ressemblance avec le fanal de Plimouth qui porte ce nom. Nous étions d'abord trop près de la terre pour les appercevoir, parce qu'ils sont avancés en mer d'environ six à sept lieues du cap sud-ouest, qui est à la latitude de 43° 39′ sud et à la longitude de 145° 5′ est jusqu'au cap sud-est qu'on regarde comme la partie la plus sud du cap Tasman (77), on compte environ 15 à 16 lieues.

Comme nous portions vers l'est, nous vîmes plusieurs arbres d'une espèce rabougrie. Ils étoient recouverts d'une écorce blanchâtre et entièrement dépouillés de feuilles. Cette portion de terrein me parut presque inculte et en général peu fertile. On découvroit seulement quelques traces de verdure près de *Storm-Bay*. Dans cet endroit les arbres étoient plus élevés et mieux garnis de feuilles.

Entre huit et neuf heures du soir nous

apperçumes un grand feu à la pointe orientale de la terre qui forme cette baie. Ce feu étoit allumé par les naturels du pays ; mais nous ne pûmes appercevoir aucun des habitans quoique nous fussions à une très-petite distance du rivage. Janv. 1788.

Tems et vent variables. Nous ne découvrions plus la terre. J'allai à bord du *Fishburne*, pour voir le contre-maître qui le premier jour de l'an ayant trop bu de grog (78), étoit tombé du haut d'un mât et s'étoit brisé le corps d'une manière cruelle. Cet homme étoit déjà violemment atteint du scorbut, et il mourut une demie-heure après que je fus à bord. Le pilote me parut très-affligé de sa perte. Il ajouta qu'il aimeroit mieux s'embarquer une autre fois pour une si longue route avec la moitié de l'équipage ordinaire, plutôt que de partir sans avoir un chirurgien à bord, tant il étoit persuadé que ce malheureux n'auroit point péri s'il eût été secouru sur-le-champ. 8.

En effet je suis toujours étonné que des armateurs envoyent des vaisseaux dans des régions si lointaines et sous des climats si variés, sans les pourvoir d'un officier de santé. Lady Penrhyn dont l'Alderman Curtis étoit l'armateur, se trouvoit le seul

Janv. 1788. vaisseau qui eût un chirurgien. J'ignore comment feront les autres, lorsqu'ils reviendront en Europe. Mais jusqu'ici les malades auroient été dans une bien triste position sans mon secours et celui de mes aides.

9. Vent variable et tems brumeux, humide et sombre, mêlé d'éclairs très-vifs auxquels succédoient des éclats de tonnerre qui se faisoient entendre de fort loin. Le matin de ce jour mourut Edouard Thomson un des prisonniers que la longueur de sa captivité avoit jetté dans une profonde mélancolie. Cet homme eût vraisemblablement été un membre estimable de la nouvelle société qu'on vouloit former; car il paroissoit se repentir de ses fautes et annoncer une ferme volonté de les réparer.

10. Le vent continua d'être variable et durant tout le jour le tems fut sombre avec une mer très-haute. Vers deux heures après midi nous eûmes une des bourasques les plus subites que j'aie jamais vu. Le vent déchira la voile du grand hunier; et sans l'activité de nos matelots ainsi que leur promptitude à larguer les écoutes et à baisser les hautes voiles, nos mâts eussent été brisés. Le *Prince de Galles* eut sa grande vergue emportée. Heureusement pour nous

cette rafale fut de courte durée ; autrement les vaisseaux auroient souffert considérablement par la force et la hauteur des lames d'eau dont ils étoient battus à chaque instant. Janv. 1788

Vent variable soufflant vers le sud et vers l'ouest. La mer étoit toujours agitée. Nous vîmes une baleine, plusieurs veaux marins et de grands oiseaux de l'Océan. Nous tirâmes plusieurs coups de fusil à ces oiseaux sans que le bruit ni les balles qui siffloient auprès d'eux parussent les effrayer. On peut en conclure qu'ils n'avoient jamais été inquiétés par des armes à feu. Cependant nous n'en tuâmes aucuns, quoique nous eussions fait de nombreuses décharges. 11 et 12.

Dans la soirée nous découvrîmes la terre, gouvernant à l'ouest quart nord, les extrémités de cette terre courant du sud-sud-ouest au nord. Nous étions environ à trois lieues du rivage, et le capitaine Hunter en ne jugeant pas qu'il fut possible de doubler cette terre durant la nuit, fit un signal aux vaisseaux pour qu'ils se tinssent à la portée de la voix. Alors il les informa que l'entrée de Botany-Bay portoit au nord-nord-ouest, ajoutant que pour cette nuit il avoit résolu de se tenir au large, et que de bonne 19.

Janv. 1788. heure dans la matinée il feroit voile pour la baie.

20. A huit heures du matin le *Syrius* et son convoi jettèrent l'ancre sur un fond de huit brasses ayant le cap *Banks* à l'est-sud-est, la pointe *Solander* au sud-sud-est et l'ouverture de la baie entre ces deux terres à l'ouest sud-ouest. Là nous trouvâmes le *Supply* allège qui avoit mouillé l'ancre depuis le dix-huit, l'*Alexandre*, le *Scarborough* et le *Friendship*, vaisseaux de transport. Ces trois derniers étoient arrivés seulement la veille. Ce fut pour nous un spectacle bien agréable de voir tous nos bâtimens arrivés sans avoir éprouvé aucun accident, et nos gens en aussi bonne santé qu'on pouvoit l'espérer après un si long voyage.

Comme nous entrions dans la baie nous vîmes sur la rive quelques naturels du pays qui paroissoient regarder avec attention ces vastes machines se mouvoir et s'avancer vers eux. Dans la soirée les bateaux eurent la permission d'aborder du côté du nord pour faire de l'eau et ramasser du fourrage. On mit une garde pour empêcher les matelots de s'écarter et d'avoir communication avec les naturels. Le capitaine Hunter après avoir mis à l'ancre alla prendre les ordres du

du gouverneur à bord du *Supply*, et l'accompagna lorsqu'il descendit à terre avec son etat-major. Plusieurs naturels suivirent nos bateaux tant que nous cotoyâmes le rivage ; mais sitôt que nous abordâmes, ils prirent la fuite et s'enfoncèrent dans les bois. Cependant quelques-uns des officiers, avant de retourner à bord, obtinrent d'eux une entrevue où ils se montrèrent civils, mais défians. Les bateaux envoyés à la pêche revinrent avec une grande quantité de brêmes, de mulots, de raies et d'autres poissons de petite espèce. Janv. 1788.

Le gouverneur, le capitaine Hunter et les deux pilotes des vaisseaux de guerre accompagnés de plusieurs de nos gens s'embarquèrent sur deux grands bâteaux, afin d'aller reconnoître et examiner le port Jackson (79) situé vers le nord et qui avoit été découvert par le capitaine Cook. 21.

Ils revinrent dans la matinée fort satisfaits de l'étendue et de l'excellence de ce port, assurant que sa situation ainsi que l'eau et le terrein étoient infiniment préférables à Botany-Bay même qui selon moi ne mérite pas les éloges qu'en ont fait l'illustre Cook et d'autres célèbres navigateurs. 23.

Janv. 1788. Durant l'absence du gouverneur le commandant en second avoit donné ordre de débarquer tous les ouvriers qui se trouveroient parmi les déportés. Il fit mettre également à terre une partie des autres détenus, afin d'éclaircir le terrein sur lequel on devoit bâtir la ville, creuser des fossés, scier des arbres, en un mot pour exécuter tout ce qui paroîtroit nécessaire aux travaux qu'on alloit commencer. Quoique l'emplacement où la ville devoit être bâtie fût le meilleur qu'on put choisir, je doute cependant que nos espérances eussent jamais pu se réaliser, le terrein des environs étant sablonneux, stérile, humide et même dépourvu de bonne eau. Quant à moi, je n'ai jamais vu les belles plairies dont il est fait mention dans le voyage du capitaine Cook, et je ne sache pas que personne ait jamais été plus heureux dans ces recherches.

Tandis que nos gens étoient occupés sur le rivage, les naturels se mêlèrent plusieurs fois parmi eux, et se comportèrent civilement, mais avec une espèce d'amitié défiante. Un soir après qu'on eut tiré la seine sur le rivage, ceux d'entr'eux qui étoient présens témoignèrent une grande surprise. Mais lorqu'ils virent la quantité de poissons qu'on avoit pris,

ils poussèrent un cri d'admiration. Notre pêche étoit à peine hors de l'eau qu'ils commencèrent à s'en saisir, comme s'ils y avoient eu quelque droit. L'officier qui commandoit le bateau les empêcha de rien prendre ; cependant il leur en distribua une partie. D'abord ils ne parurent pas fort satisfait de ce procédé ; mais en observant avec quelle justice la distribution avoit été faite, ils se retirèrent sans donner aucun signe de mécontentement. Janv. 1788.

Durant notre séjour à Botany-Bay, un matin, comme j'étois à bord du *Supply*, nous vîmes sur le rivage vingt-neuf des naturels du pays qui regardoient attentivement la flotte, ce qui détermina les lieutenans King, Ball, M. Dawes et moi à descendre à terre. Nous débarquâmes dans l'endroit où ils étoient. Ils nous reçurent avec des démonstrations de paix et d'amitié, quoique chacun d'eux fût armé d'une lance, d'un long dard et d'un bâton à l'extrémité duquel étoit une coquille. Plusieurs d'entr'eux avoient des boucliers faits d'écorce de liège, très-simples, mais suffisants pour parer les coups de leurs lances (80) dont quelques-unes avoient des pointes acérées

Janv. 1788. et barbues, faites d'os de poisson et attachées avec une espèce de gomme ténace.

L'un d'entr'eux qui paroissoit plus confiant planta son bouclier dans le sable, mais on ne put jamais obtenir de lui qu'il lançât son dard contre ce bouclier. Alors je déchargeai mon pistolet et fis passer une balle à travers. Le bruit l'effraya ainsi que ses compagnons, mais ils se rassura bientôt en voyant que je remettois mon pistolet dans ma poche. Il prit le bouclier et parut très-surprit de le voir troué. Ensuite il nous fit entendre par ses gestes qu'il désiroit savoir si le pistolet pourroit le percer, et lorsqu'il eut compris notre réponse, il ne témoigna pas le moindre signe de frayeur; au contraire voulant nous donner une idée de la supériorité de ses armes, il les appliqua contre sa poitrine, chancela, fit semblant de tomber, et par-là prétendoit nous convaincre que leur force étoit irrésistible et que l'effet en étoit mortel.

Je crois cependant que malgré cet air d'indifférence affectée ils connoissent et redoutent la supériorité de nos armes : car dans toutes les occasions ils ont montré de l'aversion pour les fusils, et aussitôt qu'ils

ont pu distinguer nos soldats par l'habillement, ils les ont évités avec soin, ainsi que toutes les personnes vêtues de rouge : cette couleur étant pour eux celle des habits de combat. Nous observâmes que plusieurs de leurs guerriers sont peints de diverses raies transversales sur la poitrine et sur le dos, ce qui imite assez bien la croix de St. André, formée par les ceinturons du sabre et de la giberne que portent nos soldats. Janv. 1788.

Les bateaux furent employés à faire de l'eau pour l'équipage et à ramasser de l'herbe pour notre bétail : car le gouverneur qui trouvoit le port Jackson plus convenable à ses vues avoit résolu d'y établir la colonie. Durant tous ces préparatifs on fut surpris de voir dans ces parages éloignés deux grands vaisseaux au large qui s'efforçoient d'entrer dans la baie. Le soir on connut à leur pavillon qu'ils étoient français : mais comme le vent souffloit avec force à l'entrée de la baie dans la direction contraire, ils furent obligés de s'éloigner et l'atmosphère étant devenue brumeux on les perdit de vue. 24.

Le gouverneur suivi d'un détachement de la marine s'embarqua dans le *Supply* et fit voile pour le port Jackson, laissant

Janv. 1788. des instructions au capitaine Hunter pour le suivre avec tous les vaisseaux de charge, aussitôt que les vents seroient devenus favorables.

26. Nous découvrîmes une seconde fois les vaisseaux français qui cherchoient à entrer dans la baie. Alors le capitaine Hunter envoya son premier lieutenant à bord du vaisseau *Amiral* qui étoit distingué par un large pendant. Peu de tems après que cet officier fut de retour, M. Clonnard capitaine en second qui commandoit sous le chef-d'escadre français vint rendre visite au capitaine Hunter et l'informa que ces deux vaisseaux étoient l'*Atroslabe* et la *Boussole*, qu'ils avoient mis à la voile en 1786 sous le commandement de MM. de la Peyrouse et de l'Angle, qu'ayant abordés aux îles des Navigateurs (81) ils avoient eu le malheur de perdre M. de l'Angle commandant en second, ainsi que deux autres officiers avec les gens qui formoient l'équipage de deux bateaux, que ces infortunés avoient été massacrés par les naturels du pays, et qu'enfin cet accident les avoit obligés de relâcher dans ce port pour y construire quelques canots.

A dix heures le *Syrius* et tous les vaisseaux levèrent l'ancre, et dans la soirée

ils vinrent mouiller au port Jackson (*). Ce port qui est selon moi le plus beau et le plus sûr de tous ceux qui existent dans les diverses parties du monde est divisé en plusieurs criques (82) auxquelles le gouverneur donna différens noms. On nomma crique Sydney celle sur laquelle la ville fut bâtie. C'est la moindre de toutes, mais la plus convenable, d'autant que les plus grands vaisseaux peuvent aisément y entrer et se tenir très près du rivage. Janv. 1788.

Trinquemalle (83) qui est reconnu pour un des meilleurs ports du monde ne peut être comparé au port Jackson. Le *Supply* étoit arrivé la veille, et le gouverneur descendit à terre avec un certain nombre de gens pour préparer le lieu où l'on devoit camper. Dès que les vaisseaux furent à l'ancre, on déploya les drapeaux anglais au pied du pavillon, et l'on but à la santé de Sa Majesté ainsi qu'à la prospérité de l'établissement.

Nous débarquâmes un certain nombre de prisonniers pour aider à éclaircir le terrein. Ensuite le gouverneur traça les lignes extérieures afin d'empêcher les prisonniers de s'écarter dans les terres, et le prévôt 27.

(*) Voyez note 79.

Janv. 1788. eut ordre de faire arrêter tous ceux qu'on trouveroit en-dehors des lignes. Ce jour-là les bateaux qui allèrent à la pêche revinrent avec une riche capture. Quelques naturels du pays se montrèrent dans la petite baie où l'on tiroit la seine. Ils se comportèrent amicalement, et quoique ces sauvages paroissent ennemis du travail, ils vinrent d'eux-mêmes s'offrir à aider les pêcheurs : on les récompensa en leur distribuant du poisson, ce qui parut leur faire un grand plaisir.

29. Nos gens ayant trouvé un emplacement convenable pour y loger notre bétail, nous débarquâmes tout ce qui en restoit à bord. On déposa aussi sur le rivage les matériaux destinés à construire la maison du gouverneur et qui avoient été préparés par M. Smith, dans Saint-Georges Fields. Ensuite on fit les dispositions nécessaires pour les mettre en œuvre, et le même jour le capitaine Hunter ainsi que le lieutenant Bradley commencèrent à lever le plan du havre.

Dans le cours de la dernière semaine on fit débarquer tous les marins, leurs femmes, leurs enfans, ainsi que nos prisonniers. On établit divers ateliers et on dressa des tentes pour les malades. Elles furent bientôt, je le dis avec douleur, remplies de gens attaqués

de la dyssenterie et du scorbut. Jamais on ne vit d'objet plus digne de pitié, car à peine pouvions nous leur procurer quelques légers soulagemens. Le gouverneur touché de leur triste état ordonna qu'on établit un enclos, afin d'y cultiver des végétaux pour leur usage. Les semences qui furent confiées à la terre parurent d'abord promettre un heureux succès ; mais bientôt les jeunes plantes se séchèrent, ayant été semées dans une saison peu favorable. Enfin le nombre des malades augmenta tellement après notre arrivée, qu'il parut indispensable de déterminer l'emplacement d'un hôpital général et d'y employer la majeure partie de nos travailleurs. On fixa en même tems près de cet hôpital un lieu convenable pour la culture des végétaux. Janv. 1788.

Nous éprouvâmes de violens orages accompagnés de grands coups de tonnerre, et des plus formidables éclairs que j'aye jamais vu. Fév. 1er.

Au matin cinq moutons appartenans au lieutenant du gouverneur et au quartier-maître furent tués par la foudre sous un arbre au pied duquel on avoit formé un appentis pour les abriter. Les branches et le tronc de l'arbre furent fracassés d'une manière très extraordinaire. 2.

Fév. 5. 1788. On commença à construire un magasin pour recevoir les provisions qui étoient à bord des trois vaisseaux de charge destinés pour la Chine. Ensuite on fit une revue générale des prisonniers, et on s'apperçut qu'il en manquoit plusieurs. Nous présumâmes qu'ils étoient allés à Botany-Bay dans l'espoir d'être reçus par les Français qu'on supposoit avoir besoin d'hommes, d'après les pertes qu'ils avoient essuyées.

7. Ce jour on fit lecture de la commission du gouverneur (84) et de celle qui portoit l'établissement d'une cour criminelle et de judicature, ainsi que d'une cour de l'amirauté. Ensuite les troupes qui étoient sous les armes firent trois décharges, et le gouverneur remercia les soldats de leur bonne conduite durant la traversée. Le major Ross fit insérer ce remerciement dans le livre général des ordonnances. Le gouverneur adressa ensuite à tous les déportés une courte harangue. Ce discours étoit très-bien adapté à la circonstance. Entr'autres choses il leur recommanda le mariage, comme la source principale de leur bonheur futur, leur assurant qu'on puniroit avec la dernière rigueur toutes les liaisons illégitimes. L'honnêteté, l'obéissance et l'industrie, voilà,

leur dit-il, ce qui peut améliorer votre sort, vous faire jouir des douceurs de la vie, tandis qu'une conduite opposée ne vous attirera qu'opprobre et châtimens. Après cette cérémonie le gouverneur suivi de tous les officiers de la colonie se retira dans une tente où l'on servit un dîner froid, et vers la fin du repas on porta divers *toasts* patriotiques. Fév. 1788.

Quelques-uns de nos officiers allèrent rendre visite aux Français qui étoient alors à Botany-Bay. Ils en furent reçu de la manière la plus polie et la plus amicale. Là nous apprîmes qu'on y avoit vu plusieurs de nos prisonniers absens, mais que les navigateurs français n'avoient voulu les recevoir à aucune condition. Alors ces malheureux obligés de s'en retourner étoient véritablement devenus des objets dignes de pitié. Sachant qu'ils seroient sévèrement punis, ils avoient différé leur retour jusqu'à ce que la faim la plus pressante les eut forcé de se rendre à discrétion. Ils étoient à demi morts de misère et de fatigue. Tous cependant revinrent, à l'exception d'un homme et d'une femme qui n'ont jamais reparu. Ces deux infortunés se seront sans doute égarés, et auront péri d'inanition. S.

Fév. 1788. Comme le chef-d'escadre français avoit donné sa parole d'honneur qu'il ne prendroit sur son bord aucun de nos prisonniers, on ne peut supposer qu'il ait reçu ces deux fugitifs. Il est vrai que l'homme étoit un français nommé Pierre Paris, et on pourroit croire, qu'à raison de sa qualité de compatriote on l'a reçu par commisération et qu'on l'a soustrait aux yeux du commandant, dans le tems que nos officiers étoient allés par terre à Botany-Bay. Le capitaine Clonnard vint au bateau rendre une visite de cérémonie à notre gouverneur de la part de M. de la Peyrouse ; il lui apporta quelques dépêches pour l'ambassadeur français à Londres, en le priant de les expédier par le premier vaisseau qui retourneroit en Angleterre. Le capitaine passa la nuit au port Jackson et s'en retourna le lendemain matin.

Ce jour on tua, pour la première fois, un Kangarou (85) qu'on apporta au camp. Quelques-uns des naturels du pays passèrent fort près du *Syrius*, sans témoigner ni crainte, ni curiosité, ni surprise. Durant le cours de cette semaine on célébra quatorze mariages. Le tribunal criminel composé de six officiers des troupes de Sa Majesté avec un avocat

juge (86) tint sa première séance et jugea plusieurs prisonniers coupables de petits vols. Quelques-uns furent absous, d'autres condamnés à des peines corporelles. Deux furent transportés dans une petite île ou rocher situé au milieu du port, pour y jeûner au pain et à l'eau durant un certain espace de tems. Fév. 1788.

On lut une seconde fois publiquement les commissions en faveur de quelques-uns des officiers qui n'avoient pu se trouver à la première lecture. Ensuite le lieutenant gouverneur et l'avocat juges prêtèrent serment en qualité de juges de paix. Le lieutenant King fut nommé sur-intendant et commandant de l'île Norfolk (87). 21.

Le *Supply* mit à la voile pour l'île Norfolk avec le lieutenant King et son détachement, ainsi que M. Cuningham aide-pilote, et M. Samson chirurgien en second du *Syrius*. On avoit aussi embarqué douze prisonniers et autant de femmes à qui l'on donna des provisions pour six mois et des outils propres à couper du bois de charpente, ce qui étoit l'objet principal de leur mission. 14.

Thomas Barret, Henry Lovel et Joseph Hall convaincus d'avoir volé du bœuf et 27.

Fév. 1788. des pois qui appartenoient à la Couronne furent condamnés à la peine de mort : Barret fut exécuté ; les autres obtinrent un sursis jusqu'au lendemain, et comme ils étoient sur le point de monter à l'échelle, l'avocat juge arriva muni du pardon du gouverneur. Leur supplice fut commué en un bannissement dans un lieu inhabité.

29. Deux nègres, l'un nommé Daniel Gordon, et l'autre John Williams furent également condamnés à la peine de mort, pour avoir volé du vin appartenant à M. Zacharie Clarke. Daniel Gordon à cause de sa jeunesse fut recommandé à la clémence du gouverneur. L'autre reçu sa grace au moment de l'exécution, mais il fut banni avec Lovel et Hall.

30. John Freeman condamné à la peine de mort, pour avoir volé sept livres de farine à un autre prisonnier, étoit déjà sur l'échelle, la corde au cou ; on lui offrit son pardon à condition qu'il serviroit d'exécuteur aussi long tems qu'il demeureroit dans le pays. Après quelques momens de réfléxion il accepta avec répugnance. Williams Sheerman son complice reçut trois cents coups de fouet sur les épaules.

On apporta au camp un Casoar (88) de la Nouvelle Hollande. Il avoit sept pieds de haut

jusqu'à la partie supérieure de la tête. En général ceux de cette portion du globe sont plus gros que le casoar commun dont parlent les naturalistes. J'observai dans celui-ci des diversités assez marquées, pour conclure que cette espèce étoit différente. Ces casoars ressemblent aux autres par la couleur du plumage qui consiste en un mélange de brun sale et de gris. Les plumes du ventre sont plus blanches. Fév. 1788.

Ce casoar de la Nouvelle Hollande est remarquable par la structure de ses plumes, dont chaque tige a deux tuyaux. Il diffère aussi essentiellement de l'espèce commune, en ce qu'il n'a point d'appendice cornu sur le crâne. Cet oiseau ressemble plus à l'autruche qu'au casoar ordinaire, par la forme de son bec et en général par celle de sa tête au-dessus de laquelle on voit des plumes clair semées assez semblables à des poils.

Le cou est bien garni de plumes, excepté au-dessous du bec et vers la gorge. Ces parties sont tellement à nud que l'on peut voir la peau qui est d'une couleur tirant sur le pourpre. Ses ailes petites et très-courtes font un constrate ridicule avec son corps; car elles le sont encore plus que celles du

Fév. 1768. casoar ordinaire. Elles n'ont pas de grandes pennes à larges tuyaux, et ne sont recouvertes que de petites plumes semblables à celles qui croissent sur tout le corps. Une autre singularité se présente aussi dans cette espèce, ce sont les jambes qui à la partie postérieure sont dentelées d'une manière remarquable. Les doigts des pieds sont au nombre de trois. Celui du milieu est long et les deux autres sont courts, armés d'ongles très-forts, semblables à ceux de l'espèce ordinaire.

En examinant les viscères, j'ai trouvé qu'ils différoient de ceux qu'on observe dans toutes les classes d'oiseaux connus jusqu'à présent; car cette espèce de casoar n'a point de gesier ou second estomac. Le foie étoit si petit qu'il n'excédoit pas la grosseur de celui d'un merle. La vessicule du fiel étoit large et remplie de bile. Je trouvai dans son estomac environ six ou sept livres de fleurs, de baies ou graines et d'herbages de toute espèce. Le canal intestinal avoit près de six aunes de longueur. Il étoit fort large et d'une forme cylindrique régulière depuis son origine jusqu'à son extrémité. Le cœur et les poumons étoient séparés par un diaphragme d'une grosseur proportionnée au volume

volume de cet oiseau; la chair nous parut fort bonne et d'un goût assez semblable à celle du bœuf. On conjecture que le casoar n'est pas rare dans la Nouvelle Hollande, car on la vu souvent à Botany-Bay et au port Jackson, mais il est très-farouche et court plus vîte qu'un lévrier. Fév. 1788.

Le gouverneur, suivi de deux grands bateaux armés en guerre, revint de Broken-Bay située vers le nord. Cette baie offre un bon asyle aux vaisseaux et l'entrée en est assez large. Cependant on ne peut la comparer au port Jackson. Tandis que le gouverneur étoit occupé à visiter ces parages, il vit un grand nombre de naturels du pays semblables à ceux qu'il avoit déjà vu à Botany-Bay et dans le voisinage du port Jackson. Une des femmes se passionna pour son habit rouge et elle usa de divers moyens pour l'obtenir. D'abord elle dansa et fit plusieurs bouffonneries; mais voyant que ce manège ne lui réussissoit pas, elle eut recours aux larmes. Enfin ce moyen étant aussi inefficace que les autres, elle affecta une grande gaieté. Mars 9.

Nous observâmes qu'à Broken-Bay plusieurs des femmes, jeunes ou vieilles, avoient la première jointure du petit doigt de la

Mars 9. 1788. main gauche coupé. Comme les femmes mariées et les plus jeunes filles étoient ainsi mutilées, on ne peut rendre raison du motif d'une pareille amputation.

Les vols de toute espèce étoient devenus si fréquens parmi les déportés que chaque jour étoit marqué par la punition de quelques uns de ces malheureux. En général ils étoient si endurcis dans le crime, qu'ils paroissoient insensibles à la crainte d'une punition corporelle, ou même de la mort.

Le principal objet des travaux actuels est l'établissement d'un magasin, d'un bon hôpital, ainsi que la construction des huttes pour les officiers, les soldats, les prisonniers. Tous ces édifices doivent nécessairement coûter du tems et de la fatigue, car le bois de charpente que fournit le pays n'est guères propre à la construction. Cependant, lorsque les arbres sont sur pied, on diroit qu'ils peuvent servir à toutes sortes d'usages, même à faire des mâts.

Ce qui paroîtra étonnant c'est que le bois qui croît sur ces parages ne peut nager sur l'eau, quoique scié très-mince. Des épreuves répétées m'ont convaincu qu'il ne flotte jamais à la surface et que sur-le-champ il coule à fond.

La pierre qu'on trouve au port Jackson est très-bonne pour bâtir ; mais on y manque de ciment. Je crois qu'il n'existe pas une seule pierre calcaire dans tout le pays ; et quoique le gouverneur ait pris soin de faire ramasser tous les coquillages que la mer avoit jettés sur la côte, il a été impossible d'en tirer le quart de la chaux nécessaire pour la construction d'une maison où il devoit faire sa résidence. On a posé sur la pierre fondamentale de cet édifice une plaque de cuivre sur laquelle on a gravé l'inscription suivante : Mars 9. 1788.

« Arthur Phillip, écuyer, commandant-» général sur le territoire de Sa Majesté dans » New-South-Wales et ses dépendances, est » arrivé dans ce pays le 18 janvier 1788 avec » les premiers colons ; et le 15 mai de la » même année, la première de ces pierres » a été posée ».

Le *Supply* revint de l'île Norfolk et nous apprîmes que le débarquement des provisions envoyées avec le lieutenant King avoit éprouvé les plus grandes difficultés. Le danger de cet attérage étoit occasionné par la violence de la marée et sur-tout par la quantité de rochers dont la côte est garnie.

Durant cette courte traversée les gens

Mars 9. 1788. du *Supply* virent une île qu'on n'avoit pas encore découverte. Elle est située lat. 31° 36′ sud, long. 159° 4′ est. Le lieutenant Ball qui commandoit ce vaisseau de transport, lui donna le nom de l'île de lord Howe. L'équipage s'y arrêta au retour et le débarquement parut presqu'aussi difficile qu'à l'île Norfolk. Le rivage étoit couvert en plusieurs endroits d'excellentes tortues (89) de mer, dont la plus petite pesoit au moins cent cinquante livres. On en apporta dix-huit. Cette provision fut d'un grand secours pour ceux des soldats et des prisonniers qui étoient attaqués du scorbut et dont plusieurs pouvoient à peine se soutenir.

Nos gens y trouvèrent aussi en grande abondance une espèce de poule assez semblable pour la forme et la grosseur à la poule de Guinée (*); mais elle en différoit essentiellement quant au plumage. Celles-ci sont blanches, leur tête est surmontée d'une membrane charnue de couleur rougeâtre et semblable à une crête de coq, ou plutôt à un morceau de cire à cacheter. Les pintades n'étant point des oiseaux de vol, nos matelots en abbatirent plusieurs à coups de bâton. On trouve encore dans l'île de lord

(*) Voyez note 33.

Howe plusieurs sortes de pigeons aussi peu farouches que ces pintades et dont nos gens se saisirent avec une égale facilité. Cette île est d'ailleurs presqu'entièrement stérile et n'a pas plus de vingt mille de circonférence. Mars 9. 1788.

On déchargea les provisions qui étoient à bord du *Scarborough*, de *lady Penrhyn* et de la *Charlotte*. Ces trois vaisseaux furent mis hors du service de l'expédition et se préparèrent à mettre à la voile pour la Chine, afin de prendre une cargaison de thé, la compagnie des Indes les ayant enregistrés pour cette destination. 25.

Le gouverneur débarqua à *Manly Cove* (crique virile), nom qui lui avoit été donné à raison de la conduite ferme et courageuse des naturels du pays. Il étoit accompagné des lieutenans Ball, Johnston, de l'avocat juge, de trois soldats, de deux matelots et de moi. Son intention étoit de remonter jusqu'à la source d'une rivière qu'on avoit découverte quelques jours auparavant. Mais nous trouvâmes cette entreprise impossible à cause d'un hallier et d'un marais qui se prolongeoient jusqu'au bord de cette rivière. Cependant le gouverneur qui ne vouloit rien négliger pour acquérir une exacte connois- Avril 15.

Mars. 15. 1788. sance du pays passa la rivière à gué. Nous avions de l'eau au-dessus de la ceinture. Par ce moyen nous espérions éviter le hallier et le marais ; mais malgré toute notre persévérence, nous fûmes enfin obligés de rétrograder et de nous avancer le long du rivage à un mille ou deux vers le nord. Alors nous trouvâmes une petite lagune d'eau salée sur laquelle nous vîmes neuf oiseaux assez semblables au cigne noir (90), ou *rara avis* des anciens. Nous leur tirâmes plusieurs coups de fusil ; mais nous en étions trop éloignés pour qu'il fut possible de les atteindre. Cependant ces décharges fréquentes leur firent prendre leur vol vers la mer dont nous n'étions qu'à une très-petite distance. Ces oiseaux s'envolèrent dans le même ordre qu'observent les canards sauvages, c'est-à-dire, l'un devant l'autre. S'ils fussent restés sur cette lagune nous les eussions pris pour des cignes noirs. Mais en les voyant dans l'air, nous apperçûmes à l'extrêmité de leurs aîles quelques plumes blanches. Toutes celles des autres parties de leur corps étoient parfaitement noires. Ces oiseaux ne nous parurent point aussi gros que les cignes d'Europe ; mais leur forme étoit la même, à l'exception des aîles qui sont trop petites pour le corps.

Nous apperçûmes ensuite le grand martin pêcheur brun (91), décrit par Latham (92) dans son *Synopsis generalis avium*, vol 2, pag. 603. La longueur de cet oiseau est de dix-huit pouces. Le bec est noir par-dessus et blanc en dessous. Les plumes de la tête sont déliées et assez longues, de sorte qu'elles forment une espèce de crête. Elles sont de couleur brune, rayées d'un brun plus clair. Le dos et les aîles sont fauves. La partie inférieure du dos et le croupion sont d'un verd-bleu pâle, les bords extérieurs bleus et les bouts noirs. On remarque sur chaque aîle une tache d'un verd bleu lustré. La queue est sillonnée de raies de couleur ferrugineuse, mêlée d'une teinte pourprée. L'extrémité est blanche. La partie inférieure du corps est de la même couleur, rayée transversalement de lignes sombres : les jambes sont jaunes et les ongles noirs. Avril 15. 1788.

Cet oiseau est commun dans plusieurs îles de la mer du sud et se rencontre fréquemment dans la Nouvelle Guinée d'où l'on a apporté celui qui a été décrit par M. Latham.

Nous fîmes le tour de cette lagune dont je viens de parler et ensuite nous remontâmes, durant l'espace de plusieurs milles les bords

Avril 15. 1788. d'une petite rivière qui s'y déchargeoit et dont l'embouchure se trouvoit dans un marais que nous franchîmes avec des peines infinies. Alors nous entrâmes dans un bois immense dont les arbres étoient fort élevés et d'une grosseur prodigieuse. Ces arbres étoient séparés par des espaces considérables et entourés d'une grande quantité de broussailles. Le terrein nous parut de médiocre qualité, quoiqu'il produisit en abondance une espèce de gazon rude et disposé par touffes, ce qui lui donnoit de loin l'aspect d'une prairie. Là, nous dressâmes nos tentes dans l'intention d'y passer la nuit près d'un marais qui nous fournît d'assez mauvaise eau. Comme l'air étoit froid et qu'une abondante rosée couvroit la terre, nous entretînmes de grands feux devant nos tentes, et cependant malgré notre précaution les maringouins (93) nous tourmentèrent cruellement jusqu'au lendemain matin : le feu les attiroit au lieu de les écarter.

Ce jour-là nous apperçûmes le kakatoes (94) de Banks, M. Latham dans le tome 7me. ou supplément de son *Synopsis generalis avium* est le premier qui nous ait fait connoître cette espèce. Le kakatoes

de la Nouvelle Galles diffère peu de ceux dont parle ce naturaliste. Ces derniers sont en général d'un noir foncé. Les plumes de la tête, celles du derrière du cou, celles enfin d'une grande partie des ailes, prennent vers leur extrémité la couleur du buffle. Les parties inférieures du corps sont divisées en lignes paralleles et étroites de la même couleur. Le bout de la queue est noir, mais le milieu présente de larges touffes d'un beau rouge bariolé de points noirs. Celui que je décris ici est de couleur olivâtre ou noir-rouillée. La tête est d'un jaune éclatant et les plumes placées au sommet sont très longues. Celles des autres parties du corps ne sont point tachetées de buffle à leur extrémité et les cuisses ne sont point divisées par des lignes de cette couleur. Sa queue ressemble exactement à celle du kakatoes décrit par M. Latham. On rencontre aussi ces oiseaux dans plusieurs cantons de la Nouvelle Hollande. Avril 15. 1788.

Nous apperçûmes encore plusieurs perroquets à ventre bleu (95). Cet oiseau est d'une forme très belle ; et M. Latham qui nous a permis de copier ici l'article XIV B de son *Synopsis*, vol. Ier., page 213, en donne la description suivante. « Sa longueur

Avril 15. 1768. » est de 15 pouces ; son bec est rougeâtre, » ses yeux sont noirs, sa tête et sa gorge » d'un bleu sombre nuancé de plusieurs » plumes d'un bleu plus éclatant ; le derrière » de la tête est de couleur verte et la » gorge jusqu'à la région de l'estomac » d'un jaune verdâtre. Le dos et les ailes » sont vertes, les grandes plumes de cou- « leur obscure rehaussée de jaune ; la poi- » trine est rouge et mélangée de jaune, le » ventre d'un beau bleu ; les cuises sont » vertes et jaunes ; la queue est cuneïforme, » les deux plumes du milieu sont vertes, » les autres de la même couleur, mais d'un » jaune éclatant sur les bords extérieurs ; » les pattes sont d'un brun foncé ». Cette espèce est fort commune dans les diverses parties de la Nouvelle Hollande et se trouve en grande quantité à Botany-Bay ainsi qu'au port Jackson. Elle ne diffère d'ailleurs que par le plumage de toutes celles qu'on rencontre à l'île d'Amboine (96) ou aux îles Moluques.

16. Nous prolongeâmes notre course vers l'ouest et nous avançâmes plusieurs milles dans l'intérieur des terres sans découvrir le moindre vestige qui pût nous indiquer le passage récent des naturels du pays.

Nous apperçûmes seulement diverses figures incrustées sur la surface unie de quelques larges pierres. Ces espèces de bas-reliefs (97) représentoient des hommes dans diverses attitudes, des pirogues et plusieurs sortes de poissons ou d'animaux. On voyoit encore sur ces mêmes pierres quelques fragmens de coquilles brisées par l'usure. Ce lieu étoit entouré de rochers élevés et le sol en paroissoit aride, brûlé et inhabitable. Avril 16. 1788.

Le soir après une longue et pénible marche, nous arrivâmes à la partie nord-ouest du bassin qui fait la sûreté du port Jackson. Les deux matelots accablés de fatigues et marchant avec des souliers déchirés sur un chemin rempli d'aspérités, ne purent continuer leur route. Ce contre-tems engagea le gouverneur à les confier aux soins du lieutenant Ball; on leur donna des provisions suffisantes pour les faire subsister tout le tems qu'ils employeroient à regagner le vaisseau.

Nous dirigeâmes alors notre course vers l'ouest en suivant le rivage de la mer, toujours dans l'espoir de trouver enfin une terre meilleure et un pays plus ouvert. Environ à quatre heures de l'après-midi,

Avril 16. 1788. nous arrivâmes à une vallée profonde d'où jaillissoit une source d'eau vive. Là, dans l'endroit le plus désert, le plus sauvage, le plus solitaire que l'imagination puisse concevoir, nous fîmes halte pou y passer la nuit. Bientôt nous eûmes déployé nos provisions, blanchi nos bas, nos chemises, et tiré de notre situation incommode le parti le plus avantageux. Nous vîmes ce jour-là le bec de corne bâtard (98) (anomalous horn-bill). Les formes caractéristiques de cet oiseau sont si bisarres, qu'il seroit injuste d'exiger de ceux qui ne l'ont vu qu'une seule fois d'en donner une exacte description. Il semble par la forme de son bec appartenir à la famille du bec de corne (horn bill); mais il a les cuisses du toucan (99) et la langue de la corneille. Les ornithologistes futurs résoudront la question; pour moi je me contenterai de décrire la forme extérieur de l'oiseau.

Le bec de corne bâtard est un peu moins gros que la corneille. Son bec est fort grand et recourbé vers l'extrémité de la partie supérieure. Les narines et le tour des yeux sont rouges et dégarnis de plumes; la tête, le cou et le dessous du bec sont d'un gris pâle, et ses cuisses d'une nuance plus fon-

cée. Le dos et les ailes sont d'une couleur plombée, obscure, tirant sur le noir vers le bout des plumes. La queue est longue et cunéïforme ; les plumes sont blanches à leur extrémité. Le bec et les cuisses sont bruns et les ergots placés deux en avant et deux en arrière, comme dans l'espèce des perroquets ou des toucans. Avril 16. 1788.

Le lendemain matin nous pliâmes nos tentes, nous serrâmes le reste de nos provisions et munis de rhum ainsi que de la quantité de pain nécessaire, nous fîmes dans l'intérieur du pays, vers la partie ouest, une marche forcée d'environ quatorze milles, sans pouvoir réussir à trouver une terre bonne et bien arrosée. Quoique la partie sur laquelle nous étions fût presque entièrement couverte de bois, elle nous parut cependant préférable à toutes celles que nous avions déjà parcourues. Mais comme il n'étoit guères vraisemblable que malgré nos efforts nous pussions parvenir à traverser cette immense forêt, nous jugeâmes plus prudent de retourner sur nos pas. Nous regagnâmes donc le courant d'où nous étions partis le matin, et nous avançâmes ensuite un peu au-delà en tirant vers la mer. Nous résolûmes en même-tems d'y passer la nuit

Avril 16. 1788. suivante, durant laquelle nous fûmes assaillis par une pluie mêlée de tonnerre et d'éclairs.

Nous trouvâmes dans cette excursion le mangeur d'abeilles natté (wattled-bee-eater) espèce particulière de guêpiers (100). Cet oiseau est de la grosseur de la grive que les Anglais nomment missel-thrush ; mais il est en général plus élancé, sa longueur est de quatorze pouces depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue. Les plumes de la partie supérieure de la tête plus saillantes que les autres se dessinent en forme de crête : celles de la partie inférieure sont lisses. Toutes sont longues, pointues, de couleur brune et liserées de blanc à l'extérieur. On voit sous l'œil de cet oiseau un certain nombre de petites plumes très-déliées de couleur orange et disposée en forme de natte. Le milieu du ventre est jaune, la queue cunéiforme et semblable à celle de la pie ; le bec et les cuisses sont d'un brun foncé. Cet oiseau paroît appartenir à la Nouvelle Hollande et jusqu'à présent aucun naturaliste n'en avoit donné la description.

16. Nous partîmes le matin de fort bonne heure et nous redescendîmes la rivière. Souvent il nous falloit traverser à gué cer-

tains endroits où le flux de la marée étoit si abondant que nous eussions été obligés de faire de longs détours afin d'éviter les flaques d'eau qu'il laissoit sur le rivage ; mais plus souvent encore nous étions forcés de gravir des hauteurs inaccessibles. Enfin après mille et mille fatigues nous fûmes agréablement surpris d'appercevoir deux bateaux envoyés par le capitaine Hunter à notre rencontre et qui arrivoient justement avec la marée. Ces nouveaux venus nous apprirent que le lieutenant Ball ainsi que les deux matelots étoient arrivés en parfaite santé le lendemain même de notre séparation. Nous allâmes à bord des bateaux et nous descendîmes la rivière jusqu'à une petite crique fort agréable ; là nous fîmes un excellent dîner avec les provisions que nous envoyoit très-à-propos le maître d'hôtel du gouverneur. Après nous être bien restaurés, nous prîmes le parti de nous rembarquer et vers les six heures du soir nous arrivâmes à Sydney-Cove. Avril 16. 1788.

Durant cette excursion nous prîmes un pigeon aux ailes dorées (101) (Golden-Winged). Cet oiseau est d'une espèce très-singulière. Ses ailes sont rehaussées de points brillans d'un jaune doré et son plu-

Avril 18. 1788. mage est très-remarquable par la mobilité des couleurs alternativement vertes ou cuivre bronzé, suivant les diverses expositions de l'animal à la lumière. Lorsque ses ailes sont fermées, elles forment deux barres qui se détachent de la queue en descendant vers la partie inférieure. Ce pigeon est de couleur vineuse vers la poitrine, et en cela il est semblable à nos pigeons domestiques. Le devant de la tête et le dessous de la mentonière sont couleur de buffle ; on voit à la racine du bec une ligne d'un rouge brun qui se prolonge jusqu'à l'œil. Les grandes pennes ainsi que la queue sont d'une couleur plus obscure que le reste des plumes ; en général toutes celles de la queue, à l'exception des deux du milieu, approchent de la couleur plombée et forment vers l'extrêmité et sur la largeur une barre noire : le bec et les cuisses sont d'un rouge foncé. Cette espèce est originaire de la Nouvelle Galles du sud. Plusieurs de ces pigeons ont été envoyés du port Jackson.

22. Dans la matinée le gouverneur descendit à l'entrée du havre ; il étoit accompagné des mêmes personnes auxquelles se joignirent le lieutenant des troupes de mer M. Cresswell

M. Cresswell et six de nos gens. Son intention étoit de pénétrer dans la partie occidentale du pays aussi avant que le permettroit la quantité de vivres calculée sur sept jours de marche. Chacun de nous avoit eu la précaution de se pourvoir de pain, de bœuf, de rhum et d'eau. Les soldats outre leurs provisions portoient une chaudière, des tentes, des perches, etc. Ainsi équipés et munis d'une double paire de souliers, de chemises, de bas et d'un grand sur-tout écossais destiné à nous envelopper durant les nuits humides de ces contrées, nous ne craignîmes plus d'entreprendre notre expédition. Av. 22. 1788.

Nous eûmes soin d'emporter une petite coignée pour faire des entailles aux arbres que nous pourrions rencontrer. Ces marques nommées en Amérique *blazing* étoient les seules guides sur lesquels nous comptions pour notre retour. Le pays étoit trop raboteux pour qu'il nous fut possible de reconnoître notre route à l'aide de simples brisées. Nous cheminâmes de cette manière un mille ou deux à travers un pays couvert de grands arbres que la main destructrice de l'homme avoit épargné ; mais nous rencontrâmes des broussailles si épaisses que

Av. 22, 1788. nous fûmes contraints de retourner presque au même endroit d'où nous étions partis le matin. Il fallut dresser nos tentes près d'une grande lagune ; mais nous ne pûmes goûter aucun repos durant toute la nuit. Vers les onze heures le gouverneur fut subitement attaqué de douleurs violentes de côté et de reins, occasionnées par le froid et la fatigue. Le lendemain matin, comme il se sentit en meilleure disposition, il ne voulut point abandonner l'objet de ses recherches ; ainsi nous poursuivîmes notre route et nous fîmes le tour de cette forêt dont l'épaisseur nous avoit tant fatigué la veille. Après l'avoir dépassée nous découvrîmes un nouveau bras de la baie du port Jackson, dont les bords étoient couverts d'une herbe bien nourrie et succulente, au milieu de laquelle on trouvoit dispersée çà et là une plante qui ressembloit beaucoup à l'indigo (102). Nous suivîmes ce bras vers l'ouest l'espace de quelques milles, jusqu'à un petit courant d'eau douce qui venoit s'y jeter. Nous y prîmes nos quartiers pour la nuit, car nos haltes étoient toujours réglées sur l'eau douce que nous rencontrions, objet trop essentiel et sur-tout trop rare dans ce pays pour être négligé.

Nous fîmes une chaudière d'excellente soupe avec un kakatoes blanc et deux corneilles que j'avois tiré lorsque nous longions le rivage. Le sol qui nous environnoit ressembloit à celui que nous avions traversé. Durant la nuit le tonnerre se fit entendre, et il plut abondamment. Le gouverneur se rétablissoit d'une manière sensible. Av. 22; 1788.

Dès que la rosée qui dans ces régions est fort abondante fut dissipée, nous suivîmes la rivière ou plutôt le petit bras de mer dont j'ai parlé plus haut. Ses bords offroient alors divers sites très-pittoresques; on voyoit à une distance considérable l'un de l'autre plusieurs beaux arbres dont les branches étoient couvertes d'un épais feuillage. La terre étoit applatie et basse; mais bien chargée de ces longues herbes que nous avions déjà rencontrées dans nos précédentes excursions. 24.

Ici la marée cessoit de remonter, nos bateaux furent arrêtés par un lit de larges pierres sur lequel se trouvoit un courant d'eau douce. Au-delà de cette espèce de banc nous découvrîmes une carrière d'ardoises dont nous espérions tirer un grand parti, vu son excessive rareté à la Nouvelle Galles; mais l'expérience nous apprit bientôt

Av. 24. 1788. qu'elle ne pouvoit nous être d'aucune utilité, parce que cédant au plus léger effort du doigt, elle s'égrainoit trop facilement. Sur ce courant d'eau nous vîmes une grande quantité de canards et de sarcelles ; nous en abattîmes trois dans notre journée, outre deux corneilles et quelques perroquets. Vers les quatre heures de l'après-midi, comme nous étions près de la source du courant et que la pluie menaçoit de tomber en abondance, nous dressâmes nos tentes sur un gazon qui malheureusement se trouvant très-humide, nous eût fort incommodé durant la nuit.

Après avoir plumé nos canards et les avoir entourés de tranches de bœuf salé, nous les fîmes rôtir. Jamais repas ne nous parut plus délicieux : ce bœuf salé qui nous tenoit lieu de sel répandoit sur les canards une saveur agréable. Vers le soir le ciel s'éclaircit et la nuit fut très-sèche.

Le lendemain matin de très-bonne heure, nous entendîmes un bruit qui nous surprit étrangement à cause de sa ressemblance avec la voix humaine. Nous ne pûmes découvrir d'où il partoit ; mais je pense que c'étoit un cri d'oiseau ou de quelqu'autre animal.

Le pays où nous étions campé n'est ni aussi bon ni aussi abondant en herbage que celui que nous avions déjà parcouru. L'eau quoique trouble et en petite quantité, n'étoit cependant ni saumâtre ni même désagréable au goût. Av. 24. 1788.

Le jour suivant après avoir semé quelques graines, nous continuâmes notre route l'espace de trois ou quatre milles vers l'ouest. Là nous rencontrâmes une petite cabane qui appartenoit à quelque indigène. Près de cette cahute nous vîmes un kangarou (*) qui étoit venu boire à un étang voisin et qu'il nous fut imposible d'attraper. Un peu plus loin nous rencontrâmes trois autres cabanes aussi désertes que la première, et un étang qui ressembloit aux champs de riz que l'on voit en Amérique. Près de là nous apperçûmes un arbre à moitié consumé, sans le moindre vestige d'aucun naturel, ce qui nous fit soupçonner que le tonnerre pouvoit y avoir mis le feu. Cette idée nous fut d'abord suggérée par le lieutenant Ball qui avoit observé que dans plusieurs lieux escarpés et in ccessibles on voyoit à certaines époques de l'année des traces évidentes du feu du ciel. Aussi rencontrâmes-nous

(*) Voyez note 85.

Av. 24. 1788. sur la route de très-grands arbres dont les branches et les troncs avoient été rompus ou déracinés par la foudre. Près de cet arbre à demi-brûlé, nous vîmes trois kangarous.

Quoique très-fatigués nous fîmes encore deux milles dans l'espoir de trouver de l'eau douce, mais inutilement; et vers les quatre heures et demie nous prîmes nos quartiers sur les bords d'un étang. La terre étoit si sèche et si aride que ce ne fut point sans difficulté que nous réussîmes à y enfoncer les perches de nos tentes. Cette contrée étoit beaucoup moins couverte de bois-taillis que celle où nous avions passé durant le cours de notre marche. Les arbres qui nous environnoient étoient d'une hauteur prodigieuse. Leurs sommets étoient garnis de kakatoes et de perroquets d'une rare beauté, dont les cris étoient si aigus et si multipliés que nous pouvions à peine nous entendre parler. Nous tirâmes plusieurs fois sur eux, mais les arbres étoient si élevés que nous n'en tuâmes qu'un très-petit nombre.

26. Nous dirigions toujours notre course vers l'ouest, et nous rencontrâmes un autre arbre enflammée, autour duquel nous en vîmes plusieurs qui étoient creusés et percés vers le milieu par un petit trou, dans lequel les

indigènes sembloient avoir tendu un piège à quelqu'animal. C'étoit sans doute l'ouvrage des naturels, puisqu'on apperçevoit en même-tems sur les arbres dont je viens de parler une grande quantité d'entailles qui aidoient à grimper jusqu'à leur sommet. Nous traversâmes ensuite un courant d'eau, et nous pûmes nous convaincre que dans certaines saisons les pluies causent ici de grands ravages, quoique nous n'y trouvassions alors qu'un très mince filet d'eau douce. Bientôt nous arrivâmes au pied d'une assez haute montagne dont la crête étoit peu garnie d'arbres, et entièrement privée de taillis. Son Excellence la nomma Belle-Vue. Du sommet de cette montagne nous en découvrîmes une chaîne d'autres qui paroissoient distantes de trois ou quatre milles et qui couroient dans les directions nord et sud. La plus septentrionale étant aussi la plus élevée, le gouverneur l'appela Richemond Hill; celles du centre furent appelées Lansdown-Hills, et celles du midi qui étoient les plus basses Carmarthen-Hills. Av. 26. 1788.

Nous apperçûmes dans un vallon situé au dessous de Belle-Vue, des vestiges d'un feu récent et nous y trouvâmes quelques racines éparses, ce qui prouve que les na-

Av. 26. 1788. turels avoient visité depuis peu cette portion de terrein. Le paysage offroit à l'œil une foule de sites délicieux. La campagne étoit ombragée d'arbres magnifiques au pied desquels croissoit une herbe vive et disposée par touffes épaisses. Après avoir traversé cet immense vallon, nous gravîmes une autre montagne couverte d'un taillis extrêmement serré et à travers lequel nos regards ne pouvoient même pénétrer. Voyant que nous avions trop peu de provisions pour aller plus loin, nous résolûmes de revenir sur nos pas, quoiqu'avec regret, car nous eussions vivement désiré de franchir cette montagne, afin de porter à loisir nos regards sur le pays d'alentour.

Il nous fut facile de reconnoître notre route d'après les marques que nous avions faites sur les arbres. Nous en vîmes un qui nous parut tout en feu. La fumée sortoit de son sommet comme d'une cheminée. En approchant nous ne doutâmes plus que le feu n'eût été mis à cet arbre par les naturels, car nous apperçûmes quelques herbes sèches, allumées et posées dans le creux qu'on y avoit pratiqué, ruse dont ils se servent d'ordinaire pour prendre l'animal que le feu et la fumée y attirent.

Dans la soirée après avoir assis nos tentes nous tirâmes deux corneilles et quelques perroquets pour notre souper. La nuit fut belle. Nous étions éclairés par la lune. Cependant nous éprouvâmes un leger sentiment d'inquiétude, et nous crûmes encore entendre à plusieurs reprises une voix humaine. Comme elle paroissoit venir toujours du même endroit, nous conclûmes une seconde fois que cette prétendue voix humaine étoit le cri de quelqu'oiseau perché sur un des arbres voisins. Av. 26. 1788.

Nous fûmes obligés de faire une marche forcée, car nos provisions étoient presqu'entièrement consommées, circonstance d'autant plus alarmante que si nous avions perdu la trace de nos brisées, nous courions risque de nous égarer et de périr de misère. Nous n'avions pénétré dans l'intérieur des terres selon notre calcul qu'à la distance de trente-deux ou trente-trois lieues, en tirant vers le couchant. Ce jour nous vîmes une fiente d'animal qui nous parut aussi large que celle d'un mulet. Cependant après l'avoir examinée, nous jugeâmes qu'elle étoit plutôt l'excrément d'un cochon. Lorsque nous fûmes de retour jusqu'au bras de la mer qui forme la partie supérieure du port Jackson, nous 27.

Av. 27. 1788. vîmes une grande quantité de canards, mais ils étoient trop loin de nous pour qu'il fut possible de tirer dessus. La nuit étant fort avancée, et le gouverneur craignant que les chaloupes auxquelles il avoit ordonné de nous attendre ne fussent parties avant notre arrivée, il expédia les lieutenans Jonhson et Cresswell avec ordre de nous envoyer la quantité de provisions nécessaires et de nous amener les chaloupes dans la matinée du lendemain ; comme il étoit vraisemblable qu'étant tous harassés de fatigues nous arriverions trop tard, ces messieurs allèrent en avant, et ayant été assez heureux pour ne les point trouver parties, ils nous amenèrent un abondant secours en pain, bœuf, rhum et vin.

Dès qu'ils nous eurent joints, nous dressâmes nos tentes environ à la distance d'une lieue de l'endroit où nos chaloupes étoient à l'ancre. Le gouverneur Phillip se trouvoit de nouveau indiposé des suites d'une chûte qu'il avoit faite en passant sur des touffes d'herbes qui l'avoient empêché de discerner un trou assez profond.

Le lendemain nous examinâmes en passant diverses entrées de la partie supérieure de ce port. Nous vîmes quelques naturels

qui venoient dans leurs canots à côté des chaloupes pour recevoir différentes bagatelles que le gouverneur leur avoit destinées. Le soir nous revînmes à Sidney-Cove. Av. 27. 1788.

James Bennet fut exécuté pour avoir volé une tente appartenante au vaisseau de transport la *Charlotte*. Il avoua son crime avant d'être mis à mort, et déclara que malgré sa jeunesse il étoit un vieux malfaiteur. Le tribunal jugea en même-tems quelques autres vols de moindre importance, dont les auteurs furent punis par une peine corporelle. 1er. Mai.

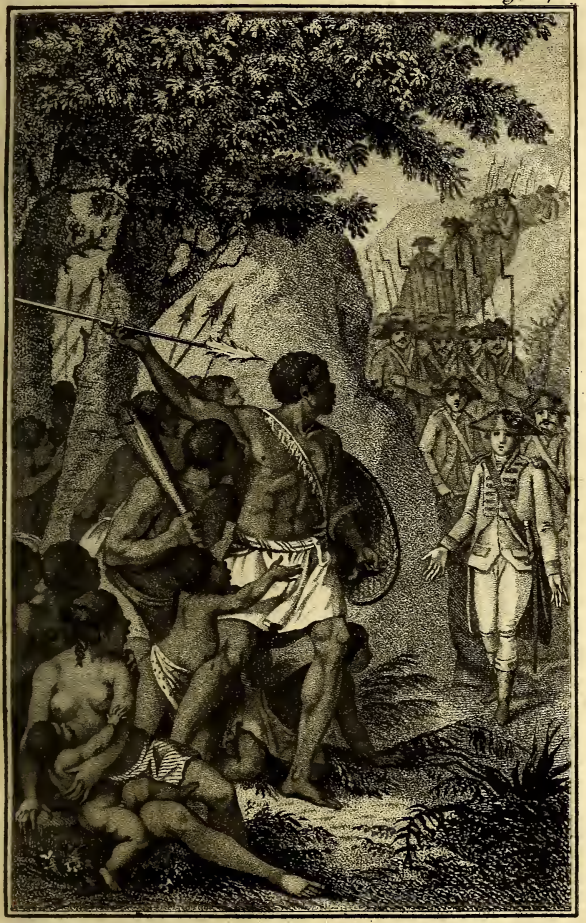
Le *Supply* dirigea sa route vers l'île de lord Howe, afin d'y prendre des tortues de mer; le vaisseau de transport *Lady Penrhyn* leva aussi l'ancre. Le *Scarborough* quitta également le port et il fut suivi le lendemain par la *Charlotte*. Ces trois vaisseaux étoient destinés pour la Chine. Plusieurs insulaires vinrent à côté du *Syrius* et demandèrent par signes qu'on les rasât (103); loin de témoigner la moindre méfiance, ils subirent patiemment cette opération et s'en retournèrent fort satisfaits.

William Ayres prévenu de plusieurs délits et à qui j'avois permis durant sa convalescence d'aller cueillir quelques herbes dont on se servoit comme de thé, fut trans- 21.

Mai 21. 1788, porté la nuit suivante à l'hôpital, il étoit blessé dans les lombes d'un coup de l'ance; cette arme (*) en usage chez les naturels du pays étoit dentelée, et par cette raison si fortement fixée dans la plaie qu'on ne pouvoit l'agiter. Après avoir dilaté la blessure à une largeur et une profondeur considérable, j'arrachai, mais non sans quelque difficulté, cette lance qui avoit pénétré les chairs jusqu'aux instestins. Ce malheureux nous raconta ensuite qu'il avoit été blessé par trois insulaires qui marchoient derrière lui sans qu'il les eût apperçu; il ajouta qu'ils l'avoient battu d'une manière cruelle et lui avoient arraché ses habits pour les emporter, en lui faisant signe de retourner au port; qu'enfin son compagnon Pierre Burn étoit tombé au pouvoir d'un autre détachement des naturels, qu'ils l'avoient entraîné avec eux après lui avoir mis la tête toute en sang et que vraisemblablement il étoit à la dernière extrémité. Lui-même épuisé, nous dit-il, par la perte de son sang et hors d'état de secourir son compagnon, s'étoit cru bien heureux d'échapper vivant de leurs mains.

Je dirai deux mots en passant de la grive du port Jackon dont je n'ai point voulu

(*) Voyez note 80.



R.P.J.C.B.

parler plus haut, afin de ne point interrompre le fil de ma narration. Mai 21. 1788.

Cette espèce habite la forêt voisine du port Jackson. Le sommet de la tête est d'un bleu gris ; le derrière du cou et le dos sont couleur de chocolat ; les aîles et la queue paroissent de couleur plombée ; les bords des plumes sont plus pâles ; la queue est longue et unie ; les parties inférieures du bec ainsi que le dessous de la gorge jusqu'à l'anus sont d'un brun clair à l'exception du milieu du cou au-dessus de la poitrine ; cette partie est couleur de chocolat ; le bec est d'un jaune désagréable et les jambes sont brunes.

Le *Supply* revint de l'île de lord Howe 25.
sans une seule tortue, ce qui fut un contretems bien fâcheux pour ceux de nos gens qui étoient affectés du scorbut. Plusieurs d'entr'eux en sont morts, et nous avons lieu de craindre qu'un grand nombre d'autres ne subissent le même sort. Un semblable malheur étoit de nature à jeter l'alarme dans la colonie, d'autant plus qu'il étoit impossible d'y remédier, avant que les végétaux fussent en état d'être cueillis : ce qu'on ne pouvoit espérer que plusieurs, mois après, vu la saison où nous étions alors. J'avois même lieu de craindre que la récolte ne

Mai 25. 1788. fut point assez abondante, car on ne peut se faire une juste idée de la difficulté qu'éprouvoient ceux d'entre nous qui étoient chargé du défrichement des terres. Croiroit-on que j'ai vu douze hommes occupés durant cinq jours à arracher un arbre jusqu'aux racines. Qu'on joigne à ce travail excessif la foiblese des travailleurs souvent épuisés par les maladies, la rareté des outils, leur facilité à s'émousser à raison de la dureté du bois, ceux enfin qu'on perdoit dans la forêt parmi les herbes, on jugera sans peine que le sort qui nous attendoit n'étoit rien moins qu'agréable. Toutes nos provisions étoient à terre, mais les provisions générales ainsi que les particulières au lieu de s'améliorer se détérioroient et diminuoient de jour en jour.

26. Deux hommes de l'équipage du *Syrius* furent conduits devant le tribunal et mis en jugement pour avoir attaqué et cruellement maltraité un autre homme appartenant au même vaisseau, tandis qu'il étoit employé sur une des îles dépendantes de la colonie à divers ouvrages relatifs à l'entretien des bâtimens. Ils furent condamnés à recevoir cinq cents coups de fouet, mais je ne les jugeai pas en état d'endurer ce genre de punition, étant violemment attaqués du scorbut ainsi que la plupart des autres colons.

Le capitaine Hunter, son premier lieutenant et le chirurgien du *Syrius* visitèrent la portion du pays qui forme la côte boréale du port Jackson. Ils virent sur la route un vieillard suivi d'une petite fille âgée d'environ cinq ans, couchée sur la terre : tous deux paroissoient occupés à observer leurs mouvemens et faisoient en même-tems de grands efforts pour n'être pas apperçus. Le chirurgien étoit muni de son fusil dont il fit voir l'effet à ce vieillard en tirant un oiseau qui tomba à ses pieds. L'Indien fut d'abord alarmé par cette explosion; mais il se rassura lorsqu'il vit qu'on n'avoit pas eu l'intention de lui faire du mal. On lui donna cet oiseau qu'il pluma entièrement, et quoique nous ne l'eussions fait rôtir qu'à moitié il le dévora sans le vider. Quant à la petite fille elle témoignoit une crainte excessive et se tenoit cachée derrière le vieillard, afin de se dérober autant qu'il lui étoit possible à tous les yeux. Mai 28. 1788.

Le capitaine Campbell officier de marine, qui avoit été sur la côte pour chercher diverses provisions nécessaires à la colonie, amena à l'hôpital les corps de William Okey et de Samuel Davis deux de nos déportés chargés de couper des joncs pour le service de 30.

Mai 30. 1788. l'établissement. Ces deux malheureux avoient été massacrés et mutilés d'une manière effrayante par les naturels. Okey avoit reçu dans la poitrine un si terrible coup de lance, que nous eûmes bien de la peine à retirer d'entre les muscles le tronçon de cette arme. Son corps étoit percé en deux autres endroits, et nous jugeâmes que ces seules blessures eussent été mortelles. Le crâne étoit ouvert d'une si affreuse manière que la cervelle paroissoit prête à se répandre au-dehors. Ses yeux étoient arrachés, mais peut-être avoient-ils été dévorés par les oiseaux.

Davis étoit un jeune homme à la fleur de l'âge; à peine remarquoit-on sur son corps quelques légères blessures. Ce garçon paroissoit n'être mort que depuis fort peu d'heures; car lorsque le capitaine Campbell trouva son corps dans un des endroits le plus épais de la forêt à une grande distance de la place où étoit son compagnon William Okey, ses membres avoient encore conservé de la souplesse et de la chaleur. Cette circonstance nous détermine à croire qu'il s'étoit échappé tandis que les sauvages étoient occupés à tuer Okey; et que sa mort étoit principalement occassionnée par la crainte jointe au froid et à l'humidité du lieu. Nous n'avons jamais

jamais pu découvrir la cause de cet horrible massacre ; mais d'après les signes d'amitié que nos officiers avoient reçus dans toutes les occasions de la plupart des naturels, je croirois volontiers que ces deux hommes avoient été les aggresseurs. Mai 30. 1788.

Nous prîmes un gobbe mouche (104) ou moucherolle jaunâtre, en anglais *yellow eared fly catcher*. Cet oiseau paroît indigène à la Nouvelle Hollande ; sa grosseur est égale à celle d'un martinet et sa longueur est d'environ sept pouces anglais ; son bec est large à son origine et de couleur pâle ; les jambes sont presque noires, les plumes sont brunâtres mêlées d'un brun plus clair ; les bords des aîles jaunâtres ; la partie inférieure du corps est blanche, mais elle s'obscurcit vers la région du cou ; la queue est très-longue et lorsqu'elle s'étend elle paroît divisée vers son extrêmité, au-dessous de l'œil et de chaque côté on voit une ligne irrégulière de couleur jaune foncé qui se prolonge jusqu'au trou auditif.

Le lendemain de grand matin le gouverneur, les lieutenans G. Johnston et Kellow ainsi que moi, accompagnés de six soldats et de deux condamnés qui nous servoient de guides, nous partîmes pour l'endroit où

Mai 30. 1788. le meurtre avoit été commis, dans l'espoir d'obtenir quelques renseignemens sur les véritables auteurs de cet assassinat ou sur les causes qui l'avoient provoqué.

Nous ne pûmes rien apprendre et toutes nos recherches furent inutiles. Alors nous traversâmes le pays jusqu'à Botany-Bay, toujours dans l'espérance de découvrir parmi les diverses tribus de ce pays, quelque signe de crainte qui les décéléroit; car le gouverneur jugeant qu'il étoit de l'intérêt présent et futur de la colonie de leur inspirer une grande terreur sur les suites d'un pareil attentat, avoit résolu de leur témoigner son ressentiment et d'en tirer une vengeance éclatante.

Durant la route nous apperçûmes plusieurs kangarous (*) et nous tirâmes une très-belle sarcelle (*teal*). Un peu avant le coucher du soleil nous arrivâmes à Botany-Bay après une marche longue et pénible. Lorsque nous approchâmes de la baie, nous vîmes onze canots dont chacun contenoit deux personnes occupées à prendre du poisson. La plupart de ces sauvages avoient apporté du feu avec eux, précaution sans laquelle ils sortent rarement, sur-tout dans

(*) Voyez note 85.

cette saison qui est extrêmement froide sous ces latitudes. Là nous dressâmes nos tentes, car nous ne voyagions jamais sans cet attirail de guerre, comme je l'ai remarqué auparavant et nous avions soin d'allumer de grands feux aux deux extrémités de nos tentes. Malgré cela, le froid étoit si rigoureux que nous ne pouvions fermer l'œil durant toute la nuit. Au lever du soleil l'herbe paroissoit couverte d'une gelée blanche, assez forte pour qu'il se fit un craquement sous nos pieds. Mai 30 1788.

Après le déjeûner nous allâmes visiter le tombeau d'un abbé français qui mourut durant le séjour de l'illustre et malheureux la Peyrouse dans ces parages; ce monument étoit simple et ne consistoit qu'en un cippe légèrement posé sur la terre et élevé sans art au-dessus de la fosse. On voyoit sur une planche attachée avec des clous à une arbre voisin l'inscription suivante :

Hic jacet

Le Receveur *ex F. F. minoribus Galliæ sacerdos physicus in circum navigatione mundi duce D.* de la Peyrouse.

Obiit die 17 *Fév. anno* 1788.

Mai 30. 1788.

Ci gît.

« Le Receveur prêtre français de l'ordre » des frères mineurs, embarqué en qualité » de physicien sur l'escadre commandée par » la Peyrouse et destinée à faire le tour du » globe, mort le 17 Février, l'an 1788 ».

Comme ces caractères pouvoient être facilement effacés, le gouverneur Phillip fit graver cette inscription sur une planche de cuivre qui fut attachée sur le même arbre, se proposant de faire un jour ériger un beau cippe sur cette tombe.

Entre cette baie et la bouche du havre nous trouvâmes 49 canots tirés sur le rivage, mais nous n'apperçûmes près de-là aucun habitant. A quelque distance nous vîmes un sentier qui paroissoit avoir été frayé par les naturels du pays et comme il se prolongeoit vers notre camp, nous le suivîmes environ deux lieues.

Tout-à-coup nous fûmes surpris d'entendre le son de plusieurs voix au milieu d'un vallon situé au nord de Botany Bay. Nous ne tardâmes pas à découvrir que ce bruit venoit d'un grand nombre d'Indiens qui étoient assis derrière un rocher et qui nous parurent saisis d'un étonnement égal au

nôtre. Comme nous avions jusqu'alors marché en silence, nous n'étions séparés d'eux que par une distance de vingt verges au moment où ils nous apperçurent. Tous se levèrent à-la-fois et se jetèrent précipitamment sur leurs lances. Les uns étoient armés d'un bouclier d'écorces d'arbres et d'une large massue garnie de pointes à son extrêmité (*); d'autres n'avoient point de massue, mais des haches de pierre tranchante. D'abord leur intention parut hostile et ils nous firent signe de nous retirer, leurs gestes exprimoient à-la-fois la menace et la colère. Mais voyant le gouverneur s'avancer vers eux sans armes et la main ouverte, ce qui est parmi ces peuples un signal de paix et d'amitié, ils s'approchèrent avec confiance et reçurent de lui divers présens tels que des hameçons, des grains de collier et un miroir. Mai 30. 1788.

Comme leur nombre paroissoit être d'environ 300 hommes tous armés, le gouverneur donna ordre aux soldats de se tenir bien serrés en descendant la montagne et de mettre la bayonnette au bout de leurs fusils. Cette nation comme je crois l'avoir déjà dit a toujours témoigné une extrême

(*) Voyez note 80.

Mai 30. 1788. aversion pour le drap rouge et par conséquent pour nos gens de guerre, mais dans cette occasion les sauvages montrèrent fort peu de crainte. Au contraire, durant quelques minutes ces Indiens se mêlèrent parmi nous et nous conduisirent jusqu'à une très-belle rivière. Quelques-uns burent de cette eau, en nous invitant par leurs gestes à les imiter. Les femmes et les enfans se tenoient à quelque distance, excepté une ou d'eux qui étoient plus avancées que les autres et qui s'adressèrent au gouverneur, afin d'en recevoir quelque présens. Tandis qu'il distribuoit ses dons, les femmes dansoient, exercice que ces peuples paroissent aimer avec passion. Plusieurs d'entr'elles se montroient dans une attitude peu décente.

Ces sauvages se frottent avec de la graisse ou toute autre substance huileuse et puante. Quelques-uns portoient un petit anneau ou une arête attachés en forme de pendant à la cloison du nez, ce qui leur donnoit un air assez bisarre. D'autres avoient le corps bigarré de diverses couleurs, leurs cheveux étoient ornés de dents de poisson attachées avec de la gomme, ou fixées sur des peaux de kangarou.

Comme ils nous conduisoient à cette ri-

vière, un de nos gens ramassa un champignon, ce que les naturels ayant apperçu, plusieurs d'entr'eux nous firent signe de le rejeter en nous faisant entendre qu'il n'étoit pas bon à manger. Un instant après je cueillis un peu d'oseille sauvage qui croissoit sur la route, mais aucun d'eux ne parut s'opposer à ce que j'en mangeasse. Mai 30. 1788.

Comme il étoit tard nous restâmes peu avec ces bons Indiens; mais avant de les quitter le gouverneur leur donna deux petites haches en échange de quelques-unes de leurs haches de pierre et de deux de leurs lances.

Après notre départ huit d'entr'eux nous suivirent jusqu'à ce que nous fussions parvenus au sommet d'un rocher assez élevé. Là un de ceux qui s'étoient le plus familiarisés avec nous, fit signe à nos gens de s'arrêter. Nous y consentîmes, alors il se mit à courir jusqu'à la pointe du rocher et fit une espèce de consécration, en tenant ses mains élevées et étendues au-dessus de sa tête. Aussitôt que nous eûmes achevé de gravir cette montagne, nous découvrîmes une horde considérable de ces mêmes Indiens dans une baie environ une demi-lieue au-dessous de nous. Notre nouvel ami

Mai 30. 1788. nous témoignoit pas ses gestes son desir de nous conduire vers eux ; mais comme cette visite nous eût éloigné de notre véritable route, nous refusâmes son offre. En nous voyant prendre une autre direction, il s'arrêta, ouvrit ses mains dans l'intention de nous faire connoître sans doute qu'il n'avoit rien reçu de nous. Alors nous lui donnâmes un oiseau, la seule chose que nous eussions en notre puissance ; et il nous parut satisfait de ce médiocre présent. Nous continuâmes ensuite notre route et nous arrivâmes au camp vers le coucher du soleil.

Durant nos diverses excursions nous n'avions jamais vu une aussi grande quantité de naturels rassemblés dans le même endroit. Cette réunion donna lieu à diverses conjectures. Quelques-uns pensoient que ces Indiens alloient faire la guerre à un autre tribut ; car nous avions observé qu'ils étoient munis d'une ample provision de poissons à demi-pourris et de racines de fougère (fern root) dont il se servent au lieu de pain ; les autres prétendoient que ces Indiens étoient les véritables auteurs du meurtre de nos deux hommes, quoique nous n'eussions observé aucun indice à l'appui de cette opinion, la crainte de la vengeance leur avoit fait

prendre cette résolution pour se défendre eux-mêmes contre nous. D'autres s'imaginoient que ce grand rassemblement étoit une pompe funèbre, un mariage ou une fête religieuse. Mai 30. 1788.

Le seul oiseau que nous ayons observé dans cette excursion est le Tabuan (105) sorte de perroquet. Il a douze pouces de longueur et est plus gros que le Lory de couleur écarlate ou *scarlet lory* (106). La tête, le cou et les parties inférieures sont du rouge le plus vif ; les parties supérieures du corps d'un verd très-agréable ; les aîles sont de la même couleur ; on voit depuis leur origine jusqu'à la moitié une barre oblique d'un verd jaunâtre plus agréable que tout le reste. La partie inférieure du dos et la queue sont bleues. On apperçoit aussi une petite mouche bleue sur la partie inférieure du cou entre les plumes écarlates et vertes que cette jolie tache semble destinée à diviser. La queue est très-longue et de couleur olive foncé ; le bec rougeâtre ; les jambes brunes presque noires.

La femelle est presqu'entièrement verte, la tête, le cou et les parties inférieures d'un brun olive, le ventre rouge diapré de verd ; la queue est bleue en général mais

Mai 30. 1788. sa surface supérieure est verte et le dessous est d'un brun obscur.

Cet oiseau habite Botany-Bay. Nous l'avons nommé Tabuan parce qu'il paroît appartenir à cette famille de perroquets décrite par Latham dans l'ouvrage connu sous le titre de *Synopsis avium* Nous n'y avons remarqué d'autre différence sinon que cette espèce a la tête, le cou et les parties inférieures d'une couleur qui tire sur le pourpre. Toutes les plumes de la queue sont bleues plus ou moins bordées de verd ; le derrière du cou est d'un bleu plus obscur ; la gorge est entourée d'un rang de plumes vertes : ainsi il est probable que cet oiseau n'est qu'une variété de l'espèce des Tabuans.

Juin 4. Comme ce jour étoit l'anniversaire de la naissance du roi, et qu'on ne l'avoit point encore célébré à la Nouvelle Galles du Sud, son Excellence ordonna au *Syrius* et au *Supply* de tirer vingt-un coups de canons au lever du soleil, à une heure et vers la fin du jour. Immédiatement après que les vaisseaux du *Roi* eurent cessé de tirer, le *Borrowdale*, *l'Amitié*, *le Fishburne*, *le Goldengrove et le Prince de Galles* tirèrent chacun cinq coups de canon. Vers midi les troupes de la marine se rangèrent en bataille

et firent trois salves, suivies de trois cris de joie. Juin 4. 1788.

Après cette cérémonie le vice-gouverneur avec tous les officiers de cet établissement, tant militaires que civils, allèrent rendre leurs respects au gouverneur. Ils revinrent tous à deux heures pour dîner. Durant le repas toute la musique jouoit : *god save the king*, ainsi que plusieurs airs de guerre. Sitôt qu'on eut desservi, on but à la santé de sa Majesté ; et ce *toast* fut accompagné de trois cris d'allégresse. On but ensuite à la santé du Prince de Galles, de la Reine, de la Famille Royale, de la famille de Cumberland et de son Altesse Royale le Prince W. Henry ; enfin à celle des ministres du Roi.

Quand toutes ces santés eurent fait le tour de la table, le gouverneur donna le nom de comté de Cumberland au terrein dont il s'étoit emparé et auquel il assigna de si vastes limites, qu'il est impossible de trouver sur toute la surface du globe, aucune province, aucun département d'une aussi grande étendue.

Le gouverneur ajouta que son intention avoit été de donner un nom à la ville et de

Juin 4. 1788. choisir ce jour fortuné (*) pour en poser la première pierre ; mais que des obstacles imprévus, tels que la difficulté de défoncer le terrein, et sur tout le défaut d'ouvriers, s'étoient opposé à l'exécution de ce projet. Cependant il nous fit entendre qu'il avoit résolu de donner à cette ville le nom d'Albion. Ce jour fut entièrement consacré au plaisir, et notre joie eût été complette, si plusieurs d'entre nous ne s'étoient apperçus que le gouverneur ressentoit de vives attaques de sa dernière indisposition. Il faisoit néanmoins ses efforts pour le cacher dans la crainte de troubler l'allégresse publique ; mais sa contenance décéloit malgré lui le mal qu'il enduroit.

Son Excellence fit délivrer une pinte de *porter* à chaque soldat, et en outre de leur portion ordinaire de grog chacun de nos déportés reçut une demi-pinte d'eau-de-vie, afin que tout le monde se ressentît des avantages de cette journée. Il voulut la signaler encore en remettant aux matelots du *Syrius* le reste de la punition à laquelle ils avoient été condamnés, et en pardonnant à Lovel, Sideway, Hall et Gordon qui avoient été

(*) Voyez note 44.

exilés sur un petit îlot stérile, situé près du port, ou plutôt sur un rocher, jusqu'à ce qu'on eût trouvé un lieu propre à un bannissement absolu. Cet acte de clémence et de douceur suivie d'un grand nombre d'autres du même genre, pourront peut-être opérer quelque changement avantageux dans le caractère et la conduite de ces hommes endurcis. Hall et Gordon ayant témoigné une sorte de repentir après leur jugement, on peut du moins espérer que le tems et la réflexion anéantiront dans leur cœur le germe du crime. Mais il n'y avoit rien à espérer de Lovel et Sideway ; car ces deux hommes nous ont paru entièrement incorrigibles et irrévocablement enclins aux vices les plus honteux. Lorsque la nuit fut arrivée, toute la colonie assista à un feu de joie. Ensuite les principaux officiers de l'établissement et de la milice soupèrent chez le gouverneur, et la fête se termina aussi joyeusement qu'elle avoit commencé. Juin 4. 1788.

Le lendemain matin nous découvrîmes un grand nombre de vols qui avoient été commis le jour précédent par la portion la plus scélérate de nos déportés. Ce seul fait suffit pour nous instruire de ce que nous avons lieu d'attendre de pareils hommes complette-

Juin 4. 1788. ment dépourvus de tout principe d'honneur et de probité. A peine s'est-il écoulé un seul jour qui ne fût marqué par la punition de quelques-uns d'entr'eux ; mais ni le châtiment, ni l'exemple n'ont jamais rien produit sur ces misérables.

10. John Ascott et Patrick Burn furent amenés par-devant le tribunal criminel. Leurs dénonciateurs étoient M. Maxwel lieutenant du *Syrius*, et M. Kelter maître d'équipage du même vaisseau. Ces deux officiers accusoient Ascott et Burn de s'être comportés envers eux avec insolence et d'avoir quelques semaines auparavant attaqué les soldats de concert avec plusieurs autres déportés. Après une longue et sage discussion les détenus furent acquittés, le délit n'étant point accompagné de preuves suffisantes.

26. Environ vers les quatre heures après midi il survint un léger tremblement de terre à Sidney-Cove et autres lieux environnans. Cet événement fit une telle impression sur Edward Corbett l'un des déportés, qui trois semaines auparavant avoit déserté après avoir volé un frac, que sans hésiter il revint au camp et se présenta lui-même à la justice. Cet homme violemment soupçonné d'avoir emmené avec lui quatre vaches, les seules

qui fussent dans la colonie, avoit été mis quelques jours auparavant hors de la loi. Il soutint qu'il n'étoit point coupable de ce dernier crime, mais il avoua le premier vol. Juin 26.

Si Corbett nous a dit la vérité, il est probable que les vaches perdues dans les déserts immenses dont nous étions environnés s'étoient avancées trop loin pour qu'il fut possible à nos gens de les retrouver. Mais pour revenir à ce malheureux, il avoit tellement souffert de la faim qu'il nous parut dans un état de maigreur difficile à décrire. Ses yeux étoient enfoncés dans sa tête ; ses joues décharnées ; à peine pouvoit-il se soutenir. Lorsqu'il fut un peu remis du saisissement que lui causoit la crainte des châtimens qu'il méritoit, il nous apprit qu'il avoit rencontré diverses troupes de sauvages durant son excursion. Il ajouta que ces Indiens ne lui avoient fait aucun mal, mais qu'ils lui témoignoient seulement une sorte d'aversion mêlée de défiance. Ensuite il nous informa que dans un vallon voisin de celui où le gouverneur et sa suite avoient rencontré un si grand nombre de sauvages, il avoit vu la tête d'un de nos prisonniers jetée sur la terre, et à peu de distance le corps de ce

Juin 26. 1788. malheureux à demi-brûlé. C'étoit sans doute le nommé Burn qui disparut en même-tems qu'Ayres fut blessé ; car depuis on en avoit eu aucune nouvelle.

Je suis convaincu que les sauvages de ce pays ne sont pas des Cannibales, quoique leurs moyens de subsistances soient très-précaires. J'ai vu un de leurs tombeaux et j'y ai trouvé les restes d'un corps qui avoit été évidemment brûlé. On voyoit divers petits fragmens d'os au fond de cette tombe qui étoit proprement arrangée et recouverte de terre, ainsi que de plusieurs branches d'arbres.

Nous vîmes vers ce tems-là l'espèce de perroquet nommé perroquet de Pennant (107). La couleur générale du corps du mâle est cramoisie ; les plumes du milieu du dos, celles du cou et de la gorge sont bleues ; les aîles de la même couleur et traversées vers le milieu d'une raie plus pâle ; la queue est longue et bleue ; le bout des grandes pennes est d'une teinte plus claire ; le bec est jaune et les pattes brunes.

Le plumage de la femelle diffère de celui du mâle. Les parties supérieures de son corps et de son cou sont vertes ; le haut de la tête est rouge. On voit près des yeux plusieurs

plusieurs mouches de la même couleur. Le dessous du bec, le gosier, la partie inférieure du cou et la poitrine sont rouges; le croupion et la queue sont bleus mêlés d'une teinte verdâtre; le milieu du ventre est d'un bleu obscur; les grandes pennes sont d'un bleu foncé noir, frangé de brun; les aîles sont bleues, mais d'une teinte plus obscure; le bec et les jambes d'un jaune verdâtre semblables à ceux du mâle. Juin 26, 1788.

Le gouverneur rapporta le décret en vertu duquel Corbett étoit hors de la loi, et il fut traduit pardevant le tribunal criminel seulement pour cause de vol, et en conséquence condamné à être pendu.

Samnel Payton un des condamnés subit le même jugement pour s'être introduit durant la nuit du 4 Juin dans la tente du lieutenant Fuzer, et y avoir volé des chemises, des bas et des peignes. On avoit différé de l'accuser jusqu'alors pardevant le tribunal à cause d'une blessure que lui avoit fait à la tête le capitaine-lieutenant Meredith, le soir où il le saisit au retour du feu de joie. Lorsqu'on l'amena à l'hôpital, il avoit perdu l'usage de ses sens. Durant le traitement, je l'exhortai plusieurs fois à rentrer en lui-même, et à faire connoître

Juin 26. 1788. ses complices ; mais il nioit son crime d'une manière ferme et uniforme, soutenant qu'il n'avoit aucune connoissance du vol fait chez le lieutenant Fuzer. Il ajoutoit qu'il lui étoit impossible de se souvenir comment il étoit entré dans la tente du capitaine-lieutenant Meredith. Cependant il confessa après son jugement qu'il avoit volé le lieutenant Fuzer, et il indiqua l'endroit où cet officier pourroit retrouver les divers objets qu'il lui avoit dérobés ; en même-tems il avoua qu'il étoit entré dans la tente de M. Meredith avec intention d'y voler, croyant qu'il lui seroit aisé d'échapper sans être découvert, parce que tout le monde paroissoit être entièrement occupé à célébrer la fête.

Lorsque Corbett et lui furent conduits à l'arbre fatal, Payton adressa aux autres déportés un discours éloquent et pathétique ; il confessa que son jugement étoit juste, que depuis long-tems il avoit mérité son supplice, ajoutant qu'il étoit convaincu que la mort ignominieuse à laquelle il venoit d'être condamné serviroit d'exemple et d'avertissement pour ceux qui en étoient les témoins. Tous les deux firent d'ardentes prières et demandèrent pardon à l'être suprême qu'ils avoient offensé, espérant que ceux à qui

ils avoient fait quelques injures leur pardon- Juin 26. 1788.
neroient également et prieroient Dieu ainsi que notre divin Rédempteur, de les admettre malgré leurs crimes dans le séjour de félicité destiné aux hommes justes et vertueux. Au moment où l'on commença à serrer la corde et où leur ame paroissoit prête à s'exaler dans une cruelle agonie, ils faisoient encore des efforts pour s'embrasser.

L'exécution de ces deux malheureux dont le plus âgé n'avoit que vingt-quatre ans parut faire aux autres déportés une impression plus vive qu'aucune des exécutions précédentes. Peut-être cet exemple leur inspirera-t-il une conduite plus honnête et entièrement opposée à celle qu'ils ont mené jusqu'ici.

Le besoin le plus pressant de la colonie étoit de bâtir des cabanes pour les matelots et les déportés. Déjà près de six mois s'étoient écoulés depuis notre arrivée dans ces contrées sauvages, et quatre officiers seulement avoient leurs cabanes en état, on ne peut fixer l'époque à laquelle les autres pourront jouir du même avantage. Or il n'est pas douteux que si nous continuons dans la saison des pluies à vivre ainsi sous des tentes, un semblable régime seroit de na-

Juin 26. 1788. ture à porter atteinte à la constitution la plus robuste.

J'ai observé qu'en général les arbres de la Nouvelle Galles du Sud sont d'une grosseur considérable et dépourvus de branches jusqu'à une hauteur surprenante. La plupart d'entr'eux paroissent magnifiques au premier coup-d'œil et semblent devoir fournir des bois de haute qualité, mais lorsqu'ils sont coupés on s'apperçoit qu'ils ne sont propres à aucun des usages ordinaires. L'intérieur de ces arbres est rempli de sinuosités à travers lesquelles filtre en abondance une gomme rouge et astringente ; j'ai fait usage avec succès de cette gomme dans un flux de sang opiniâtre qui régnoit à notre arrivée ici et qui continue encore quoiqu'avec moins d'obstination et de violence (*). Lorsque ces arbres sont sciés, la gomme se fond après qu'ils ont été exposés durant quelque tems au soleil, et le bois acquiert un tel dégré de frangibilité, que les planches s'éclatent et se subdivisent en petites esquilles, comme si toutes les parties qui les composoient eussent été liées entr'elles au moyen de cette gomme.

J'ai déjà dit que les pierres des environs

(*) Voyez note 4 vers la fin.

de Botany-Bay seroient très-propres à la bâtisse, si l'on pouvoit trouver moyen de faire du ciment, mais le pays ne fournit aucune pierre à chaux, et les coquilles que nous ramassâmes pour cet objet se trouvant en trop petite quantité, il nous fut impossible de les considérer comme un équivalent. D'après les observations du capitaine Cook, on avoit lieu d'espérer qu'on pourroit ramasser assez d'écailles d'huitres et d'autres coquillages pour en fabriquer la quantité de ciment nécessaire à la construction de quelques bâtimens publics ; mais l'expérience nous a démontré que ce moyen étoit impraticable. Cet illustre navigateur, malgré son exactitude et sa candeur ordinaires, a été trop prodigue de ses louanges en faveur de Botany-Bay. Juin 26. 1788.

Cette portion du globe ne produit que trois espèces de bois, et aucune de ces trois espèces ne flotte sur l'eau. Nous avons trouvé ici une autre sorte de résine assez semblable pour le goût et les effets au baume de Tolu ; mais elle en diffère par sa couleur qui est d'un jaune clair. Néanmoins cette résine ne se trouve pas en aussi grande quantité que la rouge dont je viens de parler, et sa vertu est moins efficace. Nos

Juin 26. 1788. gens ont découvert aussi une très-bonne espèce de terre à briques, mais il nous manque toujours le ciment nécessaire pour les mettre en œuvre.

Tous les animaux que nous avons vu jusqu'à ce jour sont de l'espèce de l'oppossum. Le kangarou (*) qui est si bien décrit par le capitaine Cook, appartient certainement à ce genre de quadrupèdes. J'observerai en passant que ces animaux sont les plus grands que nous ayons encore rencontrés dans ce pays-ci. Nos gens en ont pris un qui pesoit cent quarante-neuf livres. La structure du kangarou est fort extraordinaire. Ses parties postérieures sont douées d'une vertu musculaire qui semble n'être propre qu'à cet animal et il n'existe entr'elles et celles du devant aucune proportion. Lorsqu'il marche il saute sur ses jambes de derrière de vingt jusqu'à vingt-huit pieds et tient celles de devant pressées sur sa potrine; celles-ci sont petites et courtes, il s'en sert à la manière des écureuils. Sa queue est grosse et longue; lorsqu'il la tient étendue elle fait l'office d'un balancier, de sorte qu'il saute la tête levée avec une grande vitesse. La rapidité de sa course surpasse presque celle

(*) Voyez note 85.

d'un lévrier, et cet animal qui est évidem- Juin 26. 1788.
ment de l'espèce des granivores nous a paru d'un naturel timide et d'un caractère assez doux. Comme les kangarous ne font aucun usage de leurs jambes de devant pour se soutenir dans leur course ou plutôt dans leurs sauts, plusieurs d'entre nous crurent d'abord qu'ils se servoient de leur queue qui est, comme je l'ai déjà dit, d'une largeur et d'une longueur considérable; mais nous ne tardâmes pas à découvrir notre erreur, car s'ils se fussent servi de leur queue pour cet usage, il est évident que les poils en eussent été usés par le frottement.

La grandeur et le poids de la queue du kangarou prouve qu'elle lui sert à-la-fois d'armes défensives et d'armes offensives, il semble même que la nature ne l'a muni d'aucun autre moyen de défense. La gueule et en général la tête de cet animal sont trop petites proportionnément à son corps pour que ses morsures puissent être dangereuses. Ses pattes de devant dont il se sert, comme je viens de le dire plus haut, à la manière des écureuils ou des singes et qui le soutiennent quand il se couche, sont ainsi que toutes ses parties supérieures trop petites

Juin 26. 1788. et trop disproportionnées pour annoncer une force suffisante.

Plusieurs de nos prisonniers nous ont rapporté que se promenant un jour aux environs du camp, suivis d'un gros chien de New found land (Terre-Neuve), ce vigoureux dogue ne pouvoit retenir un kangarou dont il s'étoit emparé. Ils observèrent que l'animal se sauvoit en se défendant avec sa queue dont il frappoit son adversaire d'une manière terrible. Les coups étoient portés avec une si grande vigueur que le chien fut blessé jusqu'au sang sur plusieurs parties de son corps; ils remarquèrent en même-tems que le kangarou ne faisoit aucun usage ni de ses dents, ni de ses pieds de derrière, il se contentoit de battre le chien de sa queue, et quoique nos déportés n'en fussent qu'à une très-petite distance, il échappa avant qu'ils pussent arriver pour assister leur chien.

La femelle a sous le ventre une espèce de poche semblable à celle de l'oppossum, dans laquelle elle porte ses petits. Plusieurs de ces embryons n'excèdent point la grosseur d'une noix; d'autres sont aussi gros qu'un rat; j'en ai trouvé un entièrement formé que j'ai envoyé à M. Wilson de Gower Street Bedford Square.

La configuration des parties naturelles du kangarou est très-singulière; en général nous connoissons peu son histoire, et comme nous ignorons encore ses diverses habitudes ainsi que ses mœurs particulières, ce seroit une témérité de vouloir en donner une exacte description; il me paroît plus sage de taire nos conjectures que de les offrir au public comme des faits constans. Juin 26. 1788.

Je crois devoir consigner ici une observation qui paroîtra peut-être au premier coup-d'œil fort singulière, mais presque tous les animaux de ce pays, à l'exception de l'écureuil volant (108) et un autre animal moucheté assez semblable pour la grandeur à un martinet, ont une sorte d'affinité avec le kangarou par la disproportion de leurs jambes de devant qui sont infiniment plus courtes que celles de derrière: nous y avons vu aussi le kangarou oppossum et le rat kangarou (*).

Nous sommes si mal pourvus de bateaux qu'il nous est impossible d'être aussi bien fourni de poissons que nous aurions pu l'espérer sur ces parages. Dans la saison froide les pêches sont peu abondantes, mais durant l'été si l'on en juge par celui-ci, nous

(*) Voyez note 85.

Juin 26. 1788. sommes fondés à croire que les petites baies environnantes du port doivent être remplies d'une grande quantité de poissons. Ceux qu'on prend ici sont en général d'un très-bon goût. Mais si les animaux de la terre participent à la nature du kangarou, ceux-ci semblent avoir quelque rapport avec le Goulu de mer (109).

Une singularité bien remarquable et bien digne de l'attention des naturalistes, c'est que les herbes, les animaux, les oiseaux, les poisons, les paysages mêmes ont entr'eux un air de famille qui frappe au premier coup-d'œil. Tous les êtres animés et inanimés se ressemblent; il règne sur toute cette nature un caractère d'uniformité et de monotonie qui n'est propre qu'à cette portion du globe.

Juillet. 8. Un parti de sauvages vint jusqu'à un endroit où les bateaux du *Syrius* étoient occupés à la pêche, et après avoir maltraité les gens de l'équipage, ces Indiens leur emportèrent par force une partie de leur poisson.

On sent combien il étoit fâcheux pour nous de ne pouvoir trouver près du port des bois de construction propres à faire des bateaux, puisque le poisson frais est le seul aliment que nous puissions mêler à nos pro-

visions salées, car aucun des animaux soit sauvages, soit domestiques, ne pourroit servir à notre nourriture. Ici où la viande manque absolument, le kangarou est considéré comme un mets délicieux ; mais dans tout autre pays je suis sûr qu'on l'abandonneroit aux chiens, car sa chair est sèche, sans saveur, et lorsque l'animal n'est plus jeune, elle ressemble pour le goût à celle d'un renard ou d'un chien maigre. Juillet 8.

Peu de jours après son Excellence convoqua un tribunal de justice composé du juge avocat, de M. Johnson et de moi, afin de statuer sur une plainte intentée contre M. Duncan Sinclair capitaine du vaisseau de transport l'*Alexandre*, par Henry Coble et sa femme Susannah déportés de la province de Norwich. Coble accusoit cet officier de ne lui avoir point délivré un paquet contenant des habits, des livres et autres effets, le tout valant vingt livres sterlings et qui lui avoit été envoyé à bord de l'*Alexandre* par M. Jakson de Somerset Street. L'existence de ce paquet étoit constatée par un connoissement signé dudit capitaine. Aussi le tribunal jugea-t-il en faveur de ces deux époux, auxquels tout le monde paroissoit s'intéresser ; et en vertu d'un acte du par-

Juillet 8. lement, le capitaine du vaisseau l'*Alexandre* fut condamné à payer la valeur dudit paquet estimé 15 liv. sterlings. Sinclair soutenoit que cette sentence étoit une oppression et qu'il ne se croyoit point obligé de payer une chose pour laquelle il n'avoit pas reçu les frais de transport ; mais le tribunal rejeta ce moyen de défense sur ce que le vaisseau étoit au service du gouvernement et payé en conséquence pour transporter à Botany-Bay les condamnés ainsi que les divers effets qui pouvoient leur appartenir

13. L'*Alexandre*, l'*Amitié* et le *Prince de Galles*, ainsi que le *Borrowdal*, vaisseau d'approvisionnement partirent pour l'Angleterre. Le bricq royal le *Supply* fit voile en même-tems vers l'île Norfolk avec des provisions fraiches pour ceux de nos gens qui se trouvoient dans cette partie de notre établissement à la Nouvelle Galles du Sud.

21. Je me rendis au port ; j'y fus accompagné par le capitaine du *Golden-Grove*, vaisseau de provisions. Notre intention étoit de chercher un palmiste ou arbre à chou (*) pour couvrir ma cabane. En revenant nous rencontrâmes trois canots montés par plusieurs naturels qui paroissoient occupés à prendre

(*) Voyez note 115.

du poisson. Nous dirigeâmes notre route vers eux, ce qui causa tant d'effroi à ces sauvages, qu'ils se hâtèrent de prendre la fuite. Mais afin de leur prouver qu'ils n'avoient rien à appréhender de notre part, nous les suivîmes dans le dessein de leur faire présent de quelques bagatelles que nous avions sur nous. Lorsque nous fûmes près des canots, une vielle femme jeta des poissons dans la mer, soit à dessein de nous les faire voir, soit dans la crainte que nous ne voulussions nous en emparer. Quoiqu'il en soit, notre conduite envers ces Indiens les eût bientôt convaincus que notre projet n'étoit point de leur faire aucun mal. Juillet 21. 1788.

Cette vieille femme étoit accompagnée d'une jeune fille qui portoit un tablier. La jeune fille ne manifestoit aucun signe de frayeur, au contraire elle paroissoit être satisfaite de cette entrevue, et rioit à l'excès, soit à nos dépens, soit de l'inquiétude de cette vieille qui avoit effectivement plutôt lieu d'appréhender pour sa compagne que pour elle-même. Nous laissâmes ensuite ces bonnes gens très-édifiés de notre conduite envers eux.

Durant cette excursion nous découvrîmes le Creeper (110) de la Nouvelle Hollande.

Juillet 21. 1788. Cet oiseau est de couleur noire et moucheté de blanc ; le bec est d'un brun obscur à son origine, mais le bout est d'une teinte plus claire ; le cou, la poitrine, le ventre et les côtés sont plus ou moins rayés de blanc ; son œil est surmonté d'une raie blanche ; l'on voit des raies de la même couleur sur les parties latérales de son cou ainsi que sur le dos ; les plumes des aîles et de la queue sont marquées de jaune ; sa grandeur égale presque celle d'un rossignol ; sa longueur est de sept pouces : je crois cette espèce entièrement inconnue.

Plusieurs de nos déportés qui avoient traversé le pays jusqu'à Botany-Bay afin de cueillir une espèce de baume d'un assez bon goût, furent attaqués par un parti de sauvages en nombre supérieur et armés de lances et de massues ; ces Indiens les poursuivirent environ deux lieues sans pouvoir cependant les atteindre. Il est à présumer que s'ils les avoient joints, ils les auroient infailliblement massacrés. Les sauvages étoient suivis de quelques chiens (111) d'une grandeur médiocre, assez ressemblans à une espèce qu'on appelle chiens de renard en Angleterre. Les domestiques du capitaine Shea étant allés un jour à la chasse, trou-

vèrent un jeune petit chien qui appartenoit aux sauvages ; cet animal étoit occupé à manger les restes d'un kangarou mort. Ils amenèrent au camp ce petit chien qui bientôt se familiarisa avec nous et qui nous parut d'une forme très-agréable. Sa taille étoit courte et ramassée. Au moment qu'il fut pris il annonçoit une sorte de férocité, quoiqu'il ne fut âgé que d'un mois. Son poil étoit fin et délié comme celui de la martre, et sa vue perçante. Il s'écoula un tems considérable avant que nous puissions l'habituer à manger de la viande cuite ; lorsqu'elle étoit crue il la dévoroit avec une avidité incroyable. Juillet 21. 1788.

L'atelier du forgeron qui étoit en bois prit feu tout à coup ; heureusement pour nous les soufflets et les autres instrumens furent sauvés par le soin de nos gens. 23.

Un des déportés fut rencontré par les sauvages qui le blessèrent dangereusement à la poitrine et à la tête d'un coup de lance. Il est certain qu'ils l'auroient tué, s'il n'avoit eu le bonheur d'être près de la mer ; il se jeta à la nage, échappa ainsi à la fureur des Indiens. Ce malheureux se rendit à l'hôpital et nous parut d'abord très-foible à 29.

Juillet 29. 1788. cause de la grande quantité de sang qu'il avoit perdu. Il souffrit étrangement de l'extraction d'un morceau de lance qui étoit enfoncé dans le péricrâne au-dessus de l'oreille. Les lances de ces Indiens sont faites d'une espèce de canne qui croît sur l'arbre dont on extrait la gomme jaune ; elles ont dix à douze pieds de long ; leur pointe est très-aigue à son extrêmité, et quelquefois elle est bardée d'un morceau de la même canne ou de dent de poisson. Au moyen de la gomme dont je viens de parler, ils attachent ces bardes à leurs lances ainsi qu'aux instrumens destinés pour la pêche. Ces lances qui sont les seules armes dont ils se servent, sont très-dangereuses : ils les jetent à une distance de trente ou quarante verges avec une justesse admirable, et lorsqu'ils sont armés en guerre, ils se munissent d'un bouclier d'écorces d'arbres avec lequel ils parent très-adroitement les coups qu'on leur porte. Les autres armes dont se servent ces peuples sauvages sont une espèce de cimeterre, la pique et une massue longue d'environ vingt pouces, large à son extrêmité et terminée en pointe ; enfin une hache faite d'une pierre tranchante (*).

(*) Voyez note 80.

Nous

Nous tuâmes ce jour là un guépier (*) de l'espèce surnommée *knob fronted bee eater*, ou Guépier à loupe. Sa grandeur égale celle d'un merle. Il a le dos brun et le ventre blanc ; le sommet de la tête et le chignon sont parsemés de petites plumes assez semblables à des cheveux ; mais la partie antérieure du cou ainsi que la poitrine sont garnies de longues plumes blanches terminées en pointe. La queue est très-longue et marquée de blanc à son extrêmité. Le bec est d'un jaune clair ; sa longueur est d'environ un pouce ; mais ce qui caractérise principalement cet oiseau est une loupe ou *nodus* de la grosseur d'un quart de pouce et de couleur brunâtre qui se trouve placé à l'endroit où le bec se joint avec le crâne. La langue est presque aussi longue que le bec et est armée à son extrêmité d'un poil rude ; les jambes sont brunes. Cet oiseau paroît indigène à la Nouvelle Hollande, et n'a point été décrit jusqu'à présent par aucun naturaliste. Juillet 27. 1788.

Un jour trois canots montés chacun d'un homme et d'une femme abordèrent à l'endroit où l'hôpital avoit été bâti. L'intention de ces Indiens paroissoit être de prendre

(*) Voyez note 100.

Juillet 29. 1788. du poisson. J'allai vers eux suivi de deux de mes collègues. En nous voyant ils ne témoignèrent aucune crainte ; au contraire ils nous accueillirent de la manière la plus amicale. Nous leur donnâmes du pain qu'ils reçurent avec de grandes démonstrations de joie ; cependant ils n'en mangèrent point en notre présence. Nous leur offrîmes aussi un miroir ; mais ils l'acceptèrent avec indifférence.

Je fis présent d'un mouchoir de poche à une de ces femmes, qui sur le champ l'attacha autour de sa tête. Elle tenoit un enfant entre ses genoux, et sollicitoit quelque chose pour lui du ton le plus suppliant. Je lui donnai un morceau de linge que j'avois par hasard sur moi, et quoiqu'un semblable chiffon n'eût aucune valeur, elle en parut fort contente et le lia autour de la tête de son enfant. Cette femme ne voulut point abandoner le canot dont nous étions cependant séparés par le rocher ; mais l'homme ne fit nulle difficulté de venir à terre et nous montra des figues sauvages qui se trouvoient assez près de nous. Comme elles étoient vertes, il n'en ramassa aucune. S'étant ensuite éloigné à quelque distance et en ayant trouvé plusieurs qui lui parois-

soient mûres, il m'en fit prendre, puis en mit une dans sa bouche et la mangea avec des signes évidens de satisfaction. Ce bon sauvage remuoit les lèvres, après l'avoir avalée, afin de nous peindre par ce geste le plaisir qu'il y trouvoit. Juillet 29. 1788.

Près de-là étoit un mouton mort. A peine cet Indien l'eut il apperçu qu'il le prit par les cornes, et selon ce qu'il nous fut possible de conjecturer, il nous parut seulement inquiet et surpris. Quand il eut satisfait sa curiosité, il retourna au canot où la femme l'avoit attendu à une distance de dix ou vingt verges du rivage. Cet homme frappoit de sa pique et prenoit des poissons à travers les longues herbes qui flottoient au bord de la mer et dans les lieux où elle avoit le moins de profondeur. Tandis que lui et sa femme étoient occupés à ce genre de pêche, l'un et l'autre mâchoient quelque chose qu'ils jetoient sans cesse dans l'eau, et comme ils frappoient à l'instant même un poisson, nous supposâmes que ce qu'ils crachoient ainsi étoit un appas. Un de nos gens se mit à chanter un air, et lorsqu'il s'arrêtoit, les Indiennes chantoient alternativement un des leurs, où cherchoient à imiter le notre. Nous fûmes frappés de la justesse

Juillet 29. 1788. et de l'aisance avec laquelle ces femmes répétoient nos moindre accens, tandis que nous étions incapables d'imiter même imparfaitement les divers sons qu'elles proféroient (*).

Tandis que nous admirions combien la nature s'étoit montrée prodigue envers ces peuples sauvages, nous fûmes surpris de les voir tout d'un coup s'enfuir avec précipitation. Nous cherchions envain la cause de cette terreur subite, lorsque nous apperçumes à quelque distance de nous le canonnier du *Supply* un fusil à la main; or comme je l'ai déjà dit plus haut, les habitans de la Nouvelle Galles méridionnale ont une aversion invincible pour cet invention de mort. Je lui criois de s'éloigner, ou que s'il vouloit s'approcher de nous il eût soin de mettre bas son arme. Aussitôt que les sauvages le virent désarmé, ils ne montrèrent plus de crainte et continuèrent à chanter alternativement leurs différens airs ou à imiter ceux que chacun de nous répétoit à la ronde.

Nous tuâmes ce jour-là un pêcheur sacré du roi (112). Cet oiseau est presque de la grandeur d'une grive et long d'environ dix pouces. Le haut de la tête est bleu et pourvu d'une crête ou hupe de la même couleur.

(*) Voyez note 97. Art. musique.

Les cotés et la partie postérieure de la tête sont noires ; au-dessus de l'œil on voit une ligne de couleur rouillée, la gorge, le tour de son cou et toutes les parties inférieures du corps sont de couleur de buffle. Le dos, les aîles et la queue sont bleus à l'extérieure, mais les plumes des aîles et de la queue sont noires en dessous ; le bec est large et long ; les jambes sont brunes. Cette espèce est sujette à plusieurs variétés. La plupart sont décrites par M. Latham dans son *Synopsis avium*. L'oiseau dont il est ici question paroît avoir une grande affinité avec la variété cottée C. Voyez vol. II, page 622. Juillet 29. 1788.

Le jour de la naissance du Prince de Galles fut célébré avec pompe. Les gens de guerre firent une salutation royale et tous les officiers de la colonie, tant militaires, que civils dinèrent chez le gouverneur. Le soir on fit des feux de joie. Août 12.

Depuis six semaines la saison étoit humide et froide ; souvent au point du jour on voyoit une gelée blanche et même une légère pellicule de glace dans les endroits où l'eau n'étoit pas profonde.

Un de nos déportés qui s'étoit éloigné du camp à la distance d'environ une lieue pour 16;

Août 16. 1788. ceuillir des feuilles d'un arbrisseau que nous avions nommé Thé doux (113), rencontra un parti de sauvages au nombre de quatorze hommes ; ces sauvages l'entourèrent et après l'avoir battu lui firent quelques légères blessures avec une pique armée à son extrémité d'un fragment de coquille ; ils l'auroient dépouillé et même massacré s'ils n'eussent entendu de loin quelques coups de fusil qui les mirent aussitôt en fuite.

La plante à laquelle nous avons donné le nom de Thé doux, est une espèce de vigne rampante qui projete de longues branches ou filamens sur la terre. La tige est moins grosse que celle du *caprifolium lonicera* de Linnée ; ses feuilles ne sont guères plus larges que celles d'un laurier ordinaire. Elles en ont la forme et leur goût est parfaitement semblable à celui de la racine de réglisse. Nos déportés et nos soldats en font une boisson qui est assez agréable et qui leur tient lieu de thé. Ce breuvage seroit très salutaire pour ces pauvres gens dont la nourriture ne consiste qu'en provisions salées ; mais malheureusement cette plante ne croît pas en abondance aux environs du port Jackson. Quant à son usage médicinal, j'ai trouvé qu'elle étoit un excellent pectoral.

On voit aussi dans ces contrées une espèce d'arbrisseau assez semblable au genet commun et qui produit un petit grain qu'on prendroit au premier coup d'œil pour des groseilles blanches. Cependant après en avoir mangé, nous trouvâmes que son goût approchoit d'avantage de celui d'une groseille verte et aigre. Ce fruit est un bon anti-scorbutique, mais la quantité que nous pûmes recueillir ne fut pas suffisante pour guérir les différentes affections dont nos malheureux colons étoient attaqués. Cette maladie règne encore avec violence et il nous a été impossible de trouver jusqu'à présent un remède capable de la combattre avec succès. Août 16. 1788.

Le pays produit une assez grande quantité de végétaux dont la plupart nous ont paru très salutaires ; mais celui qu'on y trouve avec le plus d'abondance est une plante qui croît sur les bords de la mer et qui est entièrement semblable à la sauge. Nous y avons souvent rencontré le fenouil marin (114) ainsi qu'une espèce d'épinard sauvage et un petit arbrisseau que nous avons nommé arbre légumineux, parce que ses feuilles peuvent tenir lieu de certains végétaux usuels.

Son Excellence le gouverneur Phillip, le 22

Août 21. 1788. lieutenant Georges Johnston, son adjudant, le lieutenant de marine Cresswell, six soldats et moi nous entreprîmes le voyage à Manly Cove, dans le dessein d'examiner la côte de Broken Bay. A peu de distance du rivage nous vîmes seize canots dont chacun contenoit deux ou trois Indiens occupés à prendre des poissons. Ces sauvages étoient si appliqués à leur travail qu'ils jetèrent à peine les yeux sur nous.

A notre arrivée à terre nous vîmes à la distance de deux cents verges un parti d'environ soixante Indiens ; dès qu'ils nous apperçurent, quelques-uns d'entr'eux se détachèrent et vinrent à nous de la manière la plus amicale. Le nègre qui portoit nos tentes donna une paire de bas à deux de ces sauvages qui parurent très-satisfaits de ce présent ; et en nous montrant leurs jambes nues, ils exprimoient par leurs gestes le plaisir que leur procuroit une semblable chaussure. Il faisoit si froid que ces pauvres gens frissonnoient sur le rivage.

Nous renvoyâmes nos chaloupes et continuâmes notre route en longeant la côte durant une espace d'environ six lieues ; alors nous fumes forcés de suspendre notre marche jusqu'à ce que la mer se fut retirée d'une

lagune qui s'étendoit au loin sur la droite, ou que nous eussions trouvé un endroit guéable. Tandis que nous étions arrêtés, un vieux sauvage nous indiqua l'endroit le moins profond de cette lagune. Lorsque nous fûmes à l'autre bord un de nos gens tua un très-beau canard dont nous fîmes un excellent souper sur une petite colline à côté d'un arbre à chou (115), et environ à une demi-lieue de cette lagune. Là nous ramassâmes la quantité de choux dont nous pouvions avoir besoin pour nos provisions salées. Août 22. 1788.

Tandis que nous étions retenus par la marée haute, plusieurs sauvages étoient à l'autre rive de cette lagune dont je viens de parler ; tous s'empressoient à nous indiquer les parties les plus guéables ; quelques-uns nous invitoient par leurs gestes à venir les visiter ; mais ils s'en allèrent, avant que la marée fut assez basse pour qu'il nous fut possible de les joindre. Un d'entr'eux portoit autour de sa tête un os peint de couleur rougeâtre. Nous vîmes aussi près de l'endroit où nous dressâmes nos tentes plusieurs cailles semblables à celles d'Europe ; je tirai sur elles quatre ou cinq fois sans succès, parce que mes dragées étoient trop grosses.

Août 23. 1788. Aussitôt que l'herbe nous parut moins humide nous continuâmes notre marche et nous arrivâmes vers midi à la branche méridionale de Broken-Bay ; mais comme nous trouvâmes tout ce pays trop raboteux et le chemin trop long pour la quantité de nos provisions, nous retournâmes à la côte de la mer à dessein d'examiner la partie méridionale de l'entrée de cette baie. Le pays que nous venions de parcourir n'offroit à nos regards que des sites insignifians, ainsi qu'un aspect également triste et monotone. Depuis l'entrée du port Jackson jusqu'à Broken-Bay, à la distance de cinquante verges jusqu'à cent et même jusqu'à deux cents de la mer, le rivage offre un coup d'œil assez agréable, cependant on n'y rencontre qu'une très-petite quantité d'arbres. La terre est une espèce d'argille grasse et tenace, couverte en quelques endroits d'une herbe aigre, courte et épaisse.

Nous trouvâmes en longeant la côte plusieurs troupes de sauvages errans et qui n'ont aucune demeure fixe. Ces Indiens s'arrêtent au premier endroit qui leur paroît commode ; s'ils rencontrent quelque cabane inhabitée ils s'en emparent ou se réfugient soit dans le creux de quelque rocher, soit dans les cavernes que le hasard offre à leurs yeux.

Nous apperçûmes près de Broken-Bay, dans une cabane faite d'écorce d'arbres et la mieux construite de toutes celles que j'avois vues, deux filets très-bien faits, quelques lignes façonnées avec assez d'art (*), plusieurs lances, une hache de pierre d'une exécution plus parfaite que celles dont ils se servent ordinairement et deux espèces de barils liés ensemble destinés à porter de l'eau ; l'un étoit d'écorce d'arbre, l'autre n'étoit qu'un tronc creusé. Nous trouvâmes encore dans cette cabane deux morceaux de toile grossière, qui sans doute avoient été donnés aux naturels du pays par quelques-uns de nos gens. Août 23. 1788.

Assez près de cette cabane nous apperçumes plusieurs Indiens que nous jugeâmes en être les maîtres ; ils étoient armés de lances et de haches de pierres, et montroient une grande envie d'échanger une de ces dernières contre une des nôtres. Mais quoique nous eussions bien desiré de leur rendre ce service, il nous fut impossible de les satisfaire, n'en ayant que le nombre strictement nécessaire pour nos besoins les plus pressans. Malgré notre refus ils se séparèrent de nous sans montrer aucun mécontentement.

(*) Voyez note 97. Art. chasse, pêche.

Août 23. 1788. En cotoyant ce sabloneux rivage nous ramassâmes quelques fèves que produisoit une substance végétale, rampante, assez semblable à la vigne. Elles nous parurent d'abord d'un fort bon goût et différoient très-peu de celles qu'on appelle en anglais *long pod bean*, ou fève à longue cosse. Nous les fîmes cuire et nous en mangeâmes avec un grand plaisir; mais une demi-heure après le gouverneur et moi nous fûmes attaqués d'un vomissement violent. Nous bûmes de l'eau chaude, ce qui nous soulagea à l'instant même. J'observerai cependant que deux de nos compagnons avoient mangé de ces fèves en aussi grande abondance que le gouverneur et moi, sans en être incommodés. Nous cueillîmes ensuite quelques framboises; mais elles n'avoient pas cette saveur aigrelette de celles de notre Europe.

24. Nous reprîmes à notre retour le même chemin que nous avions suivi les jours précédens, en observant de cotoyer toujours le rivage. Aucun objet digne de fixer notre attention ne s'offrit à nos regards, et nous ne fîmes halte qu'après avoir trouvé un terrein convenable pour camper durant la nuit. Nous dressâmes nos tentes assez près de la mer, dans un lieu abondamment pourvu

d'arbres à chou, et où nous avions dé- Août 24. 1788.
couvert une source d'eau vive, circonstance qui ne se rencontre pas toujours dans ce pays, excepté sur les côtes, où l'eau douce est assez rare même dans la saison des pluies.

Tandis que nos gens préparoient pour notre souper quelques oiseaux dont l'espèce nous étoit déjà connue, et après que nous eûmes tout disposé pour la nuit, le gouverneur, deux autres officiers et moi armés de nos fusils, nous gravîmes une montagne au pied de laquelle nous étions campés. De cette hauteur nous observâmes la branche méridionale de Broken-Bay qui se prolongeoit au loin vers l'horison. A notre retour nous ramassâmes dans une étendue de terrein d'environ une demi-lieue cinquante-cinq fleurs de plantes ou arbrisseaux de différens genres, entr'autres d'un gommier (116). J'eus soin d'envoyer à M. Wilson de Sommerset-Street un échantillon de chacune de ces espèces.

L'herbe qui croissoit sur le terrein où nous avions dressé nos tentes étoit longue, sèche et aigre; elle nous parut en même-tems si épaisse que nous crûmes prudent d'y mettre le feu, de crainte que les sauvages

Août 24. 1788. ne nous surprissent durant la nuit, coutume qu'ils ont grand soin d'observer eux-mêmes afin de se garantir des attaques inopinées de leurs ennemis.

25. Nous partîmes le lendemain de grand matin, afin de bien observer la branche de Broken-Bay que nous avions vu la veille au soir, et nous suivîmes un sentier peu fréquenté. A l'entrée de cette branche nous trouvâmes une rivière qui tiroit sa source d'un marais situé à peu de distance du lieu où nous étions; telle est l'origine de toutes celles que nous avions précédemment rencontré dans ces pays sauvages.

Nous vîmes sur cette rivière une assez grande quantité de canards et de sarcelles; ces oiseaux nous parurent d'un goût excellent. A l'origine de cette branche de Broken-Bay nous trouvâmes le terrein raboteux et incommode; puis ayant remonté la rivière jusqu'à sa source, nous repassâmes à Manly-Cove et nous vîmes deux vieillards, une vieille femme, une jeune fille et treize enfans dans une cabane. A notre approche tous les enfans se pressèrent autour de la jeune fille en jetant de grands cris et témoignant une extrême frayeur. De son côté le vieillard sembloit désaprouver le soin que

nous prenions de les rassurer. A peine le gouverneur et sa suite eurent-ils quitté cet endroit pour aller dîner à quelque distance, que plusieurs de ces petites créatures n'apperçevant plus dans la cabane qu'un de mes compagnons et moi, se mirent à rire, ce qui nous prouva que leur peur étoit entièrement dissipée. Lorsque nous eûmes joint le gouverneur, le vieillard nous accompagna d'une manière très-amicale; nous lui offrîmes quelques-unes de nos provisions, il les accepta; mais il n'en mangea point en notre présence. Les femmes et les enfans s'arrêtoient à quelque distance de nous, et nous faisoient des signes, quand ceux des hommes qu'elles craignoient le plus avoient le dos tourné. Août 25. 1788.

Sitôt que nous eûmes dîné, le gouverneur alla lui-même vers ces femmes et leur distribua quelques présens, ce qui étoit le plus sûr moyen de gagner leur confiance et leur amitié. Presqu'au même instant nous vîmes seize canots et un assez grand nombre de sauvages; ils abordèrent très-près du lieu où nous étions, et y posèrent leurs rames qu'ils manioient avec une dextérité et une adresse admirable. A force de signes et de prières nous engageâmes une des femmes

Août 25. 1788. qui étoient avec eux à s'approcher du gouverneur. D'abord elle osoit à peine lever les yeux ; cependant elle reçut de lui d'un air timide quelques hameçons et des lignes qui sont pour ces peuples des objets d'une grande valeur. Ces petits présens dissipèrent insensiblement sa terreur. Bientôt elle prit des manières plus libres et parut entièrement à son aise avec nous. Son exemple agit tellement sur ses compagnes que depuis lors elles ne balançèrent plus à quitter leurs canots toutes les fois qu'elles avoient besoin d'aller à terre.

Plusieurs de ces Indiennes avoient une partie du visage, la poitrine et les épaules peintes d'une substance blanche. Aucune de celles qui étoient ainsi parées ne sortoit de leurs canots, avant qu'on leur eût annoncé par des signes l'intention de leur faire quelque présent ; même alors une seule d'entr'elles se détachoit de ses compagnes et se hasardoit à venir vers nous.

Le lieutenant Cresswel donna un beau mouchoir de poche à une de ces sauvages ; la jeune Indienne parut charmée et témoigna sa joie de la manière la plus naïve. Chacun de nous s'adressa plus particulièrement à une d'entre ces femmes et lui fit présent de

de diverses bagatelles, en y ajoutant un don pour quelque personne de sa famille. Tous leurs soins se bornoient alors à nous bien désigner le parent ou l'ami à qui elles destinoient nos libéralités, afin qu'elles ne tombassent point en des mains étrangères. Août 25. 1788.

J'observai que toutes les femmes ainsi que les enfans, à l'exception d'une vieille Indienne, avoient le petit doigt de la main gauche coupé jusqu'à la seconde phalange; la cicatrice étoit d'ailleurs aussi bien formée que si l'amputation eût été faite par le plus habile chirurgien de Londres. Tandis que nous étions au milieu de ces femmes plusieurs Indiens sortirent de la forêt portant avec eux un canot d'écorce d'arbre nouvellement construit. Ce canot nous parut mieux travaillé que la plupart de ceux qui sont en usage parmi ces peuples; cependant il étoit inférieur à ceux que j'avois vu précédemment chez les Américains et parmi les habitans des côtes de Musquito; car ces derniers ont devancé de plusieurs siècles les Indiens de la Nouvelle Hollande, dans tous les arts que le besoin et l'industrieuse nature semblent avoir rendu propres à l'homme originel (*).

(*) Voyez note 97.

Août 25. 1788. Ces hommes portoient aussi quelques rames nouvellement fabriquées, des lances, des piques à prendre le poisson ; tous s'empressoient à nous montrer avec cordialité l'usage auquel ces divers instrumens étoient destinés. J'ai observé que ces sauvages étoient toujours très-civils envers ceux de nos gens qui avoient des armes ; mais lorsqu'ils rencontroient des hommes désarmés ils tiroient parti de ce désavantage et se comportoient toujours envers eux avec brutalité.

Les filles qui étoient arrivées à l'âge de puberté n'avoient rien qui les couvrît ; mais les enfans des deux sexes portoient autour de la ceinture une espèce de tablier de poil de kangarou. Tandis que nous marchions vers le parti des sauvages qui étoient avancés hors du bois avec le nouveau canot, les femmes vinrent à terre et se mirent en devoir de faire rôtir leurs poissons dont elles étoient amplement fournies.

Il paroît qu'il n'existe parmi ces Indiens ni harmonie, ni hospitalité ; néanmoins celle de ces femmes à qui j'avois marqué le plus de soins me donna divers poissons qu'elle faisoit griller ; mais elle ne m'en présenta point avant que j'en eusse demandé. Loin d'être cuits, à peine avoient-ils acquits un

léger dégré de chaleur. Plusieurs de ces Indiennes nous parurent très-bien faites et d'une humeur assez vive. Mon collègue continuoit de chanter un grand nombre d'airs les plus agréables dont il pouvoit se souvenir, tandis que j'ornois avec mes mouchoirs et mes cravates la tête, le cou, les bras de celle que j'avois distinguée. Comme je désirois multiplier mes présens autant qu'il m'étoit possible, je déchirois mes mouchoirs et j'en faisois des rubans. Bientôt il ne me resta plus rien que les boutons de mon habit, et voyant que cette jeune sauvage les admiroit, je les arrachois à mesure et les attachois autour de sa taille avec une petite corde. Ainsi parée de mes dons, elle me quitta avec une joie inexprimable. Août 15. 1788.

Avant l'arrivée des derniers canots, les sauvages nous ayant montré du doigt un épervier, nous firent signe d'abattre cet oiseau qui étoit perché sur un arbre voisin, et le gouverneur me désigna pour le tirer. Le bruit du coup de fusil les effraya étrangement : quelques-uns s'enfuirent : mais bien persuadés qu'on ne leur vouloit faire aucun mal, ils revinrent sur leurs pas, et virent avec plaisir que le gouverneur présentoit l'épervier à une jeune Indienne qui paroissoit

Août 25. 1788. être la fille d'un homme très distingué parmi eux.

Tandis qu'on disposoit nos bateaux, une vieille femme dont la tête étoit blanchie par le tems, nous demanda quelques dons, et afin de nous y engager elle se plaça même, en présence de ses compagnes, dans l'attitude la plus indécente.

Le conducteur du bateau nous informa que deux troupes d'Indiens s'étoient rendus la veille à quelques distances du rivage; qu'il s'étoit passé entr'eux plusieurs actes d'hostilité. Cet homme nous fit de la manière suivante la description de leur combat. Un champion de chacun des deux partis, armé d'une lance et d'un bouclier, se mit à courir à la tête de sa troupe en retournant plusieurs fois sur ses pas, et répéta ce manège jusqu'à ce qu'il eut trouvé l'instant de jeter sa pique; ensuite il se retira et fut remplacé par un autre qui lança également la sienne en courant vers l'ennemi et en revenant sur ses pas à diverses reprises. Ce combat dura plus de deux heures, et toujours de la même manière. Les gardes-marine qui en avoient été spectateurs nous dirent qu'ils avoient vu un sauvage blessé au côté d'un coup de lance, se re-

tirer tranquillement, traînant après lui l'arme fatale. Durant ce combat les femmes placées à l'écart manifestoient une vive inquiétude et jetoient de grands cris, lorsqu'un des combattans avoit été blessé. Août 25. 1788.

Comme les chaloupes côtoyoient de très-près le rivage, un des naturels caché derrière les arbres et les rochers, décocha sur nous sa lance avec tant de vigueur qu'elle dépassa le bateau fort au-dessus de nos têtes, quoique nous fussions encore éloignés de la terre d'environ trente ou quarante verges.

Nous n'arrivâmes que très-tard à Sidney-Cove, et nous trouvâmes sur le rivage plusieurs de nos gens ; tous s'empressoient à l'envie d'instruire le gouverneur qu'un déporté avoit découvert une mine d'or à l'entrée de cette baie. Durant notre absence cet homme avoit fait la déclaration de sa découverte au vice-gouverneur et au juge avocat, en leur disant que pour prix de ce service il demandoit sa liberté et une recompense pécuniaire. Le vice-gouverneur et le juge avocat répondirent qu'ils ne pouvoient lui accorder sa demande, avant qu'ils eussent vérifié le fait ; mais qu'ils ne doutoient nullement de la bonne volonté de son Excel-

Août 25. 1788. lence aussitôt que la découverte auroit été constatée.

Le gouverneur dépêcha à cet effet le capitaine Campbell dans un bateau avec ce déporté, afin d'aller examiner le lieu où cette mine étoit située. A leur arrivée à terre cet homme demanda la permission de se retirer à l'écart pour quelque nécessité ; mais au lieu de rejoindre le capitaine Campbell, il revint au camp, alla trouver le vice-gouverneur et l'assura que le capitaine Campbell étoit en possession de la mine, ajoutant qu'il l'avoit envoyé par terre pour demander un autre officier avec une garde convenable. Comme cette relation ne paroissoit pas douteuse, on le traita bien, on le régala, et le lieutenant Paulden accompagné d'une garde ainsi que de tous les outils nécessaires reçut ordre de le conduire jusqu'au lieu désigné ; mais à notre grande surprise le capitaine Campbell arriva avant leur départ et nous dévoila entièrement cette imposture. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'au lieu de recevoir une récompense pour sa riche découverte, ce misérable et deux autres de ses camarades accusés d'avoir été ses complices furent sur-le-champ conduits en prison.

Le lendemain on le mit au secret et on

l'interrogea avec une grande sévérité ; mais comme il étoit impossible d'obtenir de lui aucun éclaircissement, le gouverneur ainsi que le conseil ordonnèrent qu'on lui distribuât sur les épaules un certain nombre de coups de fouet, et indépendamment de cette punition qui devoit se renouveller une fois par semaine, il fut condamné à un surcroit de travail et à rester chargé de fers tout le tems que devoit durer son exil. Cependant il persistoit toujours à soutenir la vérité de sa déclaration et à protester qu'il indiqueroit la mine si on vouloit envoyer un autre officier avec lui ; en conséquence on lui permit de suivre le lieutenant Johnson adjudant du gouverneur, au lieu désigné. Avant que le bateau fut arrivé à sa destination le lieutenant Johnson lui déclara d'un ton ferme, qu'il le feroit fusiller sur-le-champ si son intention étoit de le tromper, et de se conduire avec lui comme il l'avoit fait avec le capitaine Campbell, ou même s'il songeoit à s'éloigner seulement de cinq verges. Voyant que cet officier étoit déterminé, et qu'il ne souffriroit pas qu'on se mocquât de lui, il avoua qu'il étoit inutile d'avancer plus loin ; que cette mine n'existoit pas réellement, et que l'échantillon dont il s'étoit Août 25. 1788.

Août 25. 1788. servi pour abuser le gouverneur n'étoit qu'une composition d'or et de cuivre. M. Johnson le ramena avec lui ; il fut de nouveau jugé et puni selon la rigueur des ordonnances.

Aujourd'hui ce misérable nommé Daily est en liberté ; mais il est obligé de porter un grand R (117) sur le dos. Au premier coup-d'œil on le prendroit pour un imbécile ; cependant quelques personnes prétendent qu'il ne l'est qu'en apparence, qu'au fond c'est un homme fourbe et rusé, et que sous cette enveloppe il cache quelque trame secrète que le tems seul peut découvrir. Quant à moi je ne déciderai pas la question ; je dirai seulement que cet homme eut l'adresse de faire circuler le bruit qu'il avoit vendu plusieurs livres pesans d'or au capitaine du *Golden-Grove* ainsi qu'à plusieurs gens de son équipage. Ce bruit s'accrédita tellement dans la colonie qu'il ne fut plus permis aux matelots de quitter leurs bords après le coucher du soleil.

26. Le *Supply* revint de l'île Norfolk (*) après un long et pénible voyage. Nos gens étoient bien parvenus à mettre à terre les provisions destinées à cette petite colonie, mais avec moins de bonheur et de facilité

(*) Voyez note 87.

qu'on ne l'avoit d'abord espéré. Le danger de l'attérage est si grand, que nous avons eu le malheur de perdre en nous approchant de la côte M. Cuningham, garde marine du *Syrius* ainsi que le lieutenant King, un contre-maître avec trois matelots, le bâteau où ils étoient fut renversé par les vagues et disparut dans un gouffre. Les flots dans cet endroit s'élèvent à une telle hauteur et se brisent avec tant de violence sur le rivage, que cette île ne sera jamais d'une grande importance pour nous, tant à cause de sa situation que par la difficulté d'y aborder. Cet inconvénient est d'autant plus fâcheux, que nous avions espéré les plus grands avantages de la proximité de l'île Norfolk, où l'on rencontre des pins aussi droits et aussi élevés que ceux de la Norvège qui sont si recommandables pour la mâture des vaisseaux. On ne trouve pas dans toute l'île un seul port capable de recevoir un bâtiment même aussi peu considérable que le *Supply*, et l'ancrage est par-tout également mauvais. Août 25. 1788.

Cette île produit une sorte de *gladiolus luteus* ou *iris palustris*, avec lequel on peut préparer de très-bons chanvre, comme il est facile d'en juger d'après l'échantillon que

Août 25, 1788. j'ai envoyé à M. Wilson.. Cette belle plante y croît en abondance et il n'est pas douteux que ce chanvre ainsi que les pins dont je viens de parler ne fussent d'un prix inestimable pour une nation maritime et commerçante, si les attérages de cette île étoient moins dangereux et si on pouvoit y rencontrer un port commode pour y mettre des bâtimens en sûreté. Ceux qui fixeroient leur demeure à l'île Norfolk, seroient abondamment pourvus de poissons et même de tortues ; durant une partie de l'année on y trouve encore des pigeons aussi apprivoisés que des pigeons de volière. Ce terrein produit en même-tems toute sorte de grains et de végétaux. J'y ai vu un bananier sauvage ou arbre de plantain (119) qui en cas de besoin pouvoit tenir lieu de pain aux colons.

Ces jours derniers les sauvages firent une descente près l'hôpital où ils trouvèrent quelques chèvres appartenantes au vaisseau le *Supply*, et qui étoient occupées à brouter ; ils tuèrent un chevreau et l'emportèrent. Quinze jours auparavant ils avoient tué un bouc et deux moutons. Nous observons que depuis quelque tems les naturels ne manquent guères les occasions de s'emparer de

tout ce qu'ils peuvent dérober sans crainte d'être surpris. Lorsqu'ils rencontrent quelques-uns de nos déportés, il les attaquent à force ouverte et plusieurs de ceux-ci ont été déjà les victimes de leur barbarie. J'ai dit plus haut que nos armes à feu leur inspiroit une grande terreur, aussi ne s'approchent-ils jamais d'aucun homme armé, et par suite de cette crainte ils évitent ceux de nos gens qui sont vêtus de rouge. Août 26. 1788.

Un peu après six heures du soir nous aperçûmes une aurore australe, phénomène peu commun dans cette partie du globe.

Le *Syrius* vaisseau de sa Majesté fit voile pour le cap de Bonne-Espérance, afin de s'y procurer une nouvelle provision de farine, le gouverneur ayant observé qu'il n'en restoit pas en proportion suffisante avec le bœuf et le porc salés que nous avions apportés de l'Europe. Sep. 5.

Le même jour le *Golden Grove* partit pour l'île Norfolk avec un renfort de déportés des deux sexes, de deux hommes libres en qualité de gardiens, et d'un garde-marine du *Syrius*, afin de remplacer ceux de nos gens que nous avions perdus dans le naufrage dont j'ai parlé plus haut. Le Oct. 2.

Oct. 2. 1788. gouverneur leur donna en même-tems les provisions nécessaires pour dix-huit mois.

4. Un déporté nommé Cooper Handley, qui avoit accompagné plusieurs de nos gens armés pour ramasser des végétaux et du thé doux, s'étant écarté de la troupe tomba entre les mains des sauvages qui le tuèrent après l'avoir mutilé d'une manière terrible, quoique nos gens fussent à peu de distance il leur fut impossible de sauver ce malheureux. Dans la soirée on envoya des soldats et quelques déportés afin de l'enterrer.

23. Un matelot s'étant écarté hors des lignes pour ramasser des herbes, ne revint point au camp, et comme il étoit sans armes nous craignîmes qu'il n'eût été massacrés par les sauvages.

31. Un sergent et quatre hommes qui s'étoient absentés durant trois jours revinrent dans notre habitation. Ils avoient été commandés pour aller chercher le matelot dont je viens de parler, et s'étoient égarés dans la forêt. Vers le soir nous avons entendu plusieurs grands coups de tonnerre, la grêle tomboit en abondance et avec un fracas épouvantable. J'ai mesuré plusieurs grains de cette grêle et j'ai trouvé qu'ils avoient sept lignes de diamètre.

La grêle continuoit à tomber. D'affreux éclairs sillonnoient les nuages. Le baromètre se soutint durant tout le jour entre 66 et 68 dégrés. Nov. 2. 1788.

Le tribunal criminel condamna un déporté à recevoir cinq cents coups de fouet, pour avoir dérobé à un de ses camarades un morceau de savon estimé huit *pences* ou sous d'Angleterre. 7.

Le *Golden-Grove* revint de l'île Norfolk avec des poutres et quelques planches pour le gouverneur; tandis que ce bâtiment étoit stationné près de la côte, on fut obligé de couper le cable et de prendre le large: j'ai déjà observé que cette île n'a pas un seul port où les vaisseaux puissent être à l'ancre avec sûreté. Le capitaine du *Golden-Grove* fut long-tems battu par la vague et courut risque de périr avec tous les matelots qui se trouvoient dans la chaloupe. 7.

Un matelot nommé Thomas Bulmore, mourut des coups qu'il avoit reçu dans une querelle avec un de ses camarades. Celui-ci doit être amené le 17 de ce mois devant le tribunal criminel. Notre nombre est si petit et chaque individu qui le compose est sous tous les rapports si nécessaire, que 11.

Nov. 11. 1788. la perte même d'un seul homme peut être considérée comme un mal irréparable.

Cette relation ou pour mieux dire ce journal est tout ce que je puis offrir maintenant au public. Le désordre inséparable des préliminaires d'un semblable établissement joint à la pénurie des objets de première nécessité, m'empêchent de donner, quant à présent, de plus amples détails sur le territoire et les productions de la Nouvelle Galles du Sud ; mais j'espère être bientôt en état de joindre à tout ce que je viens de dire, plusieurs notes précieuses sur l'histoire naturelle de ces nouvelles contrées.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

ARRIVÉE de l'auteur à Plimouth : déplorable situation des déportés : moyens que l'auteur employe pour l'adoucir : complot des prisonniers pour s'emparer du Scarboroug . . . . . pag. 1ere.

Arrivée à l'île Ténériffe : situation du port : détails sur le Pic : Laguna : Santa-Cruz : mœurs des habitans : état des manufactures . . . pag. 9.

Maladie sporadique : départ de Santa-Cruz : île Maio : Baie Praya : libertinage des femmes déportées. . . . . . pag. 16.

Poissons volans : mer lumineuse : pintade : femme déportée, brisée par un canot . . . . pag. 26.

Arrivée à Rio-Janeiro : description de la ville et du port : églises : monumens publics : manufactures : productions indigènes : climat : mœurs et usage des habitans : opération faite selon la méthode d'Edoward Alenson : départ de la flotte. pag. 35.

Cap de Bonne-Espérance : description de la ville et du port : jardin de la compagnie des Indes : édifices publics : fortifications : amabilité des femmes du Cap : milice : naturels du pays . . page 66.

Ile des Panguins : Albatros : Petrel . . page 85.

Terre de Van-Diemen : Baie de la Tempête : Swilly : Edistone . . . . . page 90.

Arrivée à Botany-Bay : surprise des Indiens en appercevant la flotte . . . . . page 95.

Port Jackson : sa vaste étendue : amitié défiante des naturels : vaisseau français de l'escadre de la Peyrouse : déportés fugitifs . . . . . page 97.

Kangarou, description de ce singulier animal : île Norfolk : condamnation de plusieurs déportés p. 108.
Casoar, description de cet oiseau Broken-Baye p. 110.
Femmes indiennes, dont le petit doigt de la main gauche est coupé : difficulté de l'attérage près l'île Norfolk : pintades blanches : cigne noir : grand martin-pêcheur brun : Kakatoës de Banks : perroquet à ventre bleu : bec de corne bâtard : mangeur d'Abeilles natté : pigeon aux ailes dorées : grive du port Jackson . . . . . page 113.
Déportés massacrés par les naturels . . page 143.
Moucherolle jaunâtre : rassemblement considérable d'Indiens . . . . . page 145.
Tatnan et perroquet de Pennant . . . . page 153.
Mort touchante de Peyton et de Corbett. page 162.
Le bois de ces contrées ne flotte pas sur l'eau : description plus détaillée du kangarou : creeper de la Nouvelle Hollande : guepier à loupe. page 165.
Autre entrevue avec les Sauvages : leurs dispositions pour la musique : pêcheur sacré, sorte d'oiseau : thé doux . . . . . page 177.
Bonne intelligence avec les Indiens : joie des femmes en recevant divers présens : costumes bizarres : caractère des naturels : combats : prétendue mine d'or : gladiolus luteus : vol commis par les Indiens : climat de la Nouvelle Galles : conclusion. page 191.

Fin de la Table des Matières.

NOTES DU TRADUCTEUR.

(1) P. 1. ON lit dans une note très-curieuse du voyage du commodore Phillip au port Jackson et à Botany-Bay, que « le bannissement fut ordonné pour » la première fois comme punition des voleurs et » des vagabons, par le statut, 39, Eliz. chapitre 4, V. Blackstone, comm. IV. chap. 31, mais le lieu ne fut pas spécifié. L'usage de transporter les criminels en Amérique commença, dit-on, sous le règne de Jacques I.er vers l'année 1619.

Cette destination, d'ailleurs, ne fut mentionnée d'une manière expresse que dans le 18.e siècle, Car. II, chap. 2. Le transport fut réglé par le chap. 2.e du 4.e statut de Georges I.er Des actes subséquens établirent des réglemens ultérieurs.

(2) P. 2. On observa que parmi les malheureux condamnés à la déportation, les hommes parurent plus affectés que les femmes en quittant leur patrie. » Je n'en ai vu qu'une seule qui parut affligée, » dit le capitaine Watkin-Tench, voyage à la Baie-» Botanique, page 8; elle versa quelques larmes en » partant, mais elles furent bientôt essuyées ».

Cette prétendue singularité n'étonnera que ceux qui n'ont point étudié le cœur humain dans le grand livre de l'expérience. Un homme robuste atteint d'un

mal violent souffre davantage que celui à qui la nature toujours équitable, a donné un tempéramment plus foible. L'impuissance n'a que trop souvent usurpé les honneurs de la résignation, et n'en déplaise à nos philosophes d'un jour, n'est point au désespoir qui veut.

(3) P. 2 Le capitaine Watkin-Tench, commandant le vaisseau de transport *la Charlotte*, nous apprend que la flotte destinée pour la Nouvelle Galles Méridionale, étoit composée de douze vaisseaux, le Syrius, l'Hyéna et le Supply, trois bâtimens d'avitaillement, et six navires de transport chargés de troupes et de condamnés. Le nombre des officiers et des soldats montoit à 212. Savoir: le capitaine Arthur Phillip, commandant l'Expédition; le major Robert Roff, gouverneur lieutenant; le capitaine John Hunter, commandant le Syrius; le lieutenant H. L. Ball, commandant le Supply; 4 capitaines, 12 officiers subalternes, 24 tant caporaux que sergens, 8 tambours, 160 soldats de marine, non compris 40 femmes qui avoient obtenu la permission de suivre leurs maris. Le nombre des prisonniers mâles étoit de 575, celui des femmes de 192, et celui des enfans de 18.

(4) P. 4 J'ai lu avec soin les relations des plus célèbres voyageurs, et ce qui vaut encore mieux que les livres, j'ai consulté durant mon séjour en Angleterre, de vieux marins, d'anciens compagnons de l'il-

lustre Cook, enfin tous ceux à qui une longue expérience de la mer avoit appris à se préserver des inconvéniens inséparables du régime intérieur des vaisseaux.

Une des règles les plus importantes, pour ceux qui veulent entreprendre des voyages de long cours, est de bien choisir l'espèce du bâtiment, sur-tout de n'y embarquer que le nombre d'individus nécessaire. Ce principe pourroit s'étendre aux vaisseaux de haut bord. Les Anglois mettent moins d'hommes que nous sur leurs bâtimens de guerre; ils épargnent ainsi la vie d'un grand nombre de soldats de marine.

On lit dans l'introduction générale des voyages de Carteret, Wallis, Byron, Cook etc., tome 1.er, page 35, que l'Endeavour qui fit en diverses fois 20 mille lieues autour du globe, n'avoit été construit que pour le commerce du charbon de terre. Ce navire étoit ce que les matelots anglois nomment; *a good sea-boat*, (un bon bateau de mer). Il est certain que ces sortes de bâtimens sont, par leur construction, plus spacieux, plus propres à s'approcher de terre, et peuvent être manœuvrés avec moins de monde que d'autres bâtimens de même charge; l'équipage n'étoit composé que de 84 personnes non compris le commandant.

Je n'entrerai dans aucune discussion sur les avantages et les inconvéniens du doublage en cuivre;

mais je crois utile de transmettre ici une observation du commodore Byron, qui m'a été confirmée par plusieurs amiraux anglois. «nous continuâmes, dit-il, tome » 1.er, page 7, d'observer à notre grande mortification, » que notre carêne doublée de cuivre écartoit les » poissons de notre bord, et quoique dans ces latitudes, les vaisseaux fournissent ordinairement une » abondante pêche, nous ne parvînmes à prendre » que de l'espèce connue sous le nom de Coulu de » mer ».

Quant aux moyens les plus efficaces de conserver la santé des équipages, Wallis, Carteret, Furneau, Byron, Cook, Bougainville et Phillip, s'accordent tous à dire que l'extréme propreté est le plus sûr préservatif contre le scorbut et les autres maladies auxquels les gens de mer sont sujets. Jusqu'à présent les équipages anglois et hollandois ont été mieux entretenus que ceux des autres nations de l'Europe. Mais aujourd'hui qu'un nouvel ordre de choses nous a régénéré à nos devoirs ainsi qu'à nos droits; aujourd'hui que cette activité bienfaisante qui constitue la richesse des nations, n'est plus entravée par cette fiscalité éteignante qui en faisoit la misère et l'opprobre, l'époque est enfin arrivée où nous devons succéder à nos orgueilleux devanciers dans les fastes du commerce et de l'industrie. Les Myopes, en philosophie et en politique, sont bien loin d'appercevoir

l'influence secrète qui existe entre une constitution libre et cet esprit conservateur qui tend à assainir les vaisseaux, à salubrifier l'air qu'on y respire, à préserver les gens de mer des maux qui résultent de leur incurie naturelle et de l'usage constant des salaisons. Cependant ces rapports fugitifs, ces liens imperceptibles établis par la nature entre des objets en apparence les plus opposés, sont l'histoire secrète de la majeure partie des événemens qui étonnent le vulgaire. Mais revenons aux divers moyens de conservation indiqués par l'expérience,

Samuel Wallis nous apprend que « l'équipage » du Dauphin sur lequel il fit le tour du globe, » dans les années 1766, 67, 68, se trouvant atteint » du scorbut, l'on eut soin de faire observer aux » matelots la plus exacte propreté dans leurs vête- » mens, et de garantir de toute humidité l'endroit où » ils couchoient. Les hamacs furent constamment » apportés sur le tillac à 8 heures du matin, et des- » cendus à 4 heures après-midi. On lava régulièrement » chaque jour une partie des lits ».

Toutes les fois qu'il a été possible d'engager le matelot à se baigner dans la mer, à nétoyer son linge, et à ne se jamais coucher avec une chemise humide, les équipages n'ont été que médiocrement atteints du scorbut; il est en même-tems essentiel de ne pas faire usage de poisson frais gardé trop long-tems.

Samuel Wallis nous apprend encore qu'il parvint à s'opposer aux ravages de la dyssenterie et des fièvres putrides, en débarrassant l'entre-pont d'un grand nombre de gens qu'il renvoya sur le tillac. Il fit ensuite construire une chambre spacieuse pour les malades; et afin de la tenir toujours propre, il en tapissa la partie supérieure et les parois d'une toile peinte; ordonna qu'on l'arrosât une ou deux fois par jour avec du vinaigre, et qu'on y fit des fumigations.

Le rédacteur du voyage de l'amiral Anson rapporte, que non seulement ce célèbre navigateur veilloit à ce qu'il régnât la plus exacte propreté sur son bord, mais qu'il avoit soin aussi de faire tenir les écoutilles et les sabords ouverts, afin de faciliter le passage de l'air; précaution qui, suivant certains marins, suffiroit seule, sinon pour prévenir, du moins pour diminuer les funestes effets du scorbut.

On sait en même-tems que l'eau douce donnée à suffisance est un puissant préservatif; ainsi il est inutile de s'appesantir sur la nécessité d'empêcher qu'elle ne se corrompe durant les voyages de long cours.

Plusieurs marins très-expérimentés m'ont assuré qu'un des moyens les plus sûrs et les plus faciles de l'assainir, étoit de faire chauffer rouge la marmite de fer, dont on se sert pour fondre le goudron, et de la plonger fréquemment dans les muids de réserve.

Depuis long-tems l'art de purifier l'eau est connu chez toutes les nations. La machine dont on se sert est une espèce de ventilateur, par lequel on force l'air de passer à travers l'eau dans un courant continuel, et aussi long-tems qu'il est nécessaire. On connoît aussi la manière de faire de l'eau douce par distillation. » A cinq heures du matin, dit Samuel Wallis, nous » mîmes cinquante-six gallons d'eau salée dans une » marmite; à 7 heures elle commenca à bouillir, et » dans l'espace de cinq heures et un quart, nous en » tirâmes trente-six gallons d'eau douce qui n'avoit » ni mauvais goût, ni aucune qualité nuisible. Il en » resta treize gallons et demi au fond de l'alambic. » Cette opération ne nous coûta que neuf livres pe- » sant de bois et soixante-neuf de charbon ». Mais quand le scorbut est parvenu à un certain dégré de purulence, alors les simples précautions d'une sage hygiène sont insuffisantes, et on est forcé de recourir à des moyens plus actifs. La médecine offre heureusement un grand nombre d'anti-scorbutiques parmi lesquels on doit mettre au premier rang le chou-kraut, d'après les expériences du Suedois Faxé.

Le lait de coco est aussi un des plus puissants anti-scorbutiques connus. La moutarde et le vinaigre pris à haute dose dans les alimens, le pourpier, et surtout le pourpier sauvage, le céleri mélé avec du froment bouilli et des tablettes de bouillon, le Salep, le Sagon

et généralement toutes les substances végétales sont les agens qu'on employe avec le plus de succès contre les affections scorbutiques les plus invétérées.

Le rédacteur du voyage du capitaine Phillip, nous apprend que la gomme rouge qui découle du gommier ou thérébintus, est un puissant spécifique contre la dyssenterie. Cet arbre nommé *youlonné* et *chiboue*, par les Caraïbes, est l'arbre *chibou* de Plumier et le PISTACIA de Linnée. Nous découvrimes ensuite que la gomme jaune avoit la même propriété, mais à un degré bien inférieur.

On compare ordinairement la gomme rouge, à celle vulgairement appelée *sanguis draconis*, mais elle en diffère, en ce qu'elle est parfaitement soluble dans l'eau, au lieu que la dernière ne l'est que dans l'esprit de vin.

La gomme jaune n'étant pas soluble dans l'eau, est une véritable résine; elle ressemble à la gomme gutte; mais elle n'a pas la propriété de teindre. La plante qui la produit est basse et petite avec de longues feuilles herbues; le fruit s'élève du centre des feuilles sur une seule tige étroite à la hauteur de 12 à 24 pieds.

Cette résine se recueille en fouillant sous l'arbre, et c'est peut-être celle que Tasman appelle gomme laque de terre.

(5) P. 4. La traversée jusqu'à Botany-Bay dura 36 semaines, à compter du jour où la flotte leva l'ancre et partit de Spitead.

(6) P. 7. Le cap des Aiguilles est situé au 35°, de latitude méridionale, et se trouve à l'extrémité de l'Afrique, à l'est du cap de Bonne-Espérance. On voit au-devant un grand banc de sable, nommé le banc des Aiguilles.

(7) P. 8. Les îles Sorlingues, au nombre de 45, sont situées à 8 lieues de la pointe de la province de Cornouaille. On y trouve d'excellens pâturages, du gibier et des oiseaux aquatiques. Quelques-unes renferment aussi des mines d'étain. *Sorl*, en Suio-gothique, signifie fracas, tumulte; ainsi je pense qu'on a donné le nom de Sorlingues à cet amas d'îles, à raison du bruit produit par les vagues comprimées entre les espaces qui les séparent.

(8) P. 8. Madère est une île de l'Océan Athlantique, située longitude 0,20-1, latitude 30-33, entre le détroit de Gibraltar et les Canaries. Sa forme est triangulaire. Ovington rapporte qu'elle fut découverte en 1344, et conquise en 1431 par Juan Gonzalès et Tristan Vaz, Portugais. On la nomma Madère du mot *Madeira*, qui signifie bois, parce qu'originairement elle étoit couverte de vastes forêts.

Cette île paroît être sortie de la mer par l'explosion d'un volcan. On remarque des traces de feu sur toutes

les pierres, et le sable dont le sol est couvert n'est qu'une espèce de pozzolane. Le pic de Ruiro s'élève à plus de 5068 pieds au-dessus du niveau de la mer. Madère produit d'excellens vignobles. La côte qui regarde le Midi est soigneusement cultivée. Les oranges, les bananes et tous les fruits à noyau y croissent en abondance. On y trouve une grande quantité de bétail et de gibier. La douane rend au Portugal 20,000 liv. sterling. Ce produit seroit double si les habitans savoient tirer parti de l'extrême fertilité du sol.

(9) P. 8. On a donné le nom de Salvages à deux îles, ainsi qu'à un groupe de rochers dont le plus apparent est situé longitude 14° 39, ouest, latitude 30,12, nord, entre Madère et les Canaries. Quelques géographes placent les Salvages au nombre des Canaries, mais elles dépendent de Madère et sont inhabitées. On y trouve une grande quantité de serins.

(10) P. 8. Les cartes de France et d'Angleterre sont remplies d'omissions semblables à celles que relève ici l'auteur anglois; souvent même on y rencontre des erreurs encore plus dangereuses parce quelles exposent la sûreté des navigateurs. Les unes se contredisent, les autres présentent de fausses positions; toutes auroient besoin d'être rectifiées. Je ne parlerai point des méprises du géographe Jean Hubner, si justement relevées dans l'excellent article *géographie* du dictionnaire philosophique; mais j'ai lu avec soin

les principaux voyages faits autour du monde, et j'ai observé des différences essentielles dans le gisement d'une grande quantité d'îles, d'écueils, ou de bas-fonds décris par nos géographes français.

Durant mon séjour en Angleterre je composai, vers la fin de 1787, un mémoire très-étendu dans lequel après avoir relevé les erreurs les plus essentielles des cartes nautiques exécutées à Paris ou à Londres, j'invitois le gouvernement à faire dresser des tables de rectification, d'après un examen comparatif des cartes anciennes et modernes, ainsi que les divers relevés faits par les voyageurs les plus accrédités : il est inutile de dire que je ne fus point écouté.

Belin place, par exemple, le cap Ste.-Marie par 35 dégrés 55 minutes, tandis que la latitude vraie est de 34 dégrés 15 minutes. Cette fausse position est d'autant plus dangereuse qu'un navire qui cingleroit par 35 dégrés 15 minutes de latitude sud, croyant aller chercher le cap Ste.-Marie, risqueroit de rencontrer le banc aux Anglais, avant d'avoir reconnu aucune terre.

La longitude vraie du cap des Vierges trouvée de de 71 dégrés 49 minutes 5 secondes, par Bougainville, est plus occidentale de 42′ 20″ que celle par où Belin l'a placée. L'erreur qui se trouve dans la carte de l'amiral Anson est encore plus considérable. Il assigne pour la longitude du cap des Vierges 72° à

l'ouest de Londres, et par conséquent près de 75° à l'ouest de Paris.

Avant Bougainville, voyageur vraiment philosophe, on ne connoissoit aucun mouillage sur la côte nommée Terre de Feu. Les navires évitoient de l'approcher. Aujourd'hui la découverte des trois ports Beau-Bassin, la Cormorandière et la Cascade qu'on trouve dans la carte particulière qu'il a faite de cette portion si intéressante du Nouveau-Monde, facilitera la navigation du détroit de Magellan.

Richard Walter, rédacteur du voyage d'Anson, nous apprend que le Centurion eût manqué l'embouchure de ce détroit, si, au lieu de suivre la côte, il s'en fut rapporté aux descriptions données par Fresier, dans son voyage de la mer du Sud, publié en 1716, 4°. Qu'on se représente ce qu'auroient éprouvés plusieurs centaines d'individus égarés sur la vaste étendue des mers après avoir mis le diamètre du monde entr'eux et leur patrie! Le même navigateur a grand soin d'avertir encore ceux qui lui succéderont dans ces parages, de ne point se fier à la longitude assignée dans la carte de Fresier au détroit de Lemaire, ainsi qu'à toute cette côte les positions qu'il indique sont trop à l'est, de 8 à 10 dégrés.

On plaçoit, par exemple, le cap des Vierges à 65° 42′ de longitude occidentale du cap Lézard, c'est-à-dire, à 71° 20′ de Londres. Or, tous les vaisseaux de

l'escadre du commodore Anson qui avoient pris leur point de départ de l'île Ste.-Catherine, dont la longitude a été rectifiée d'après l'observation d'une éclipse de lune, trouvèrent le cap des Vierges entre le 70° 46′ et le 71° 30′ de Londres. On ne peut guères en effet placer ce cap à moins de 71° de longitude ouest de l'observatoire de Greenwich. Or Frezier le place à moins de 63 de Londres, ce qui produit une différence d'environ 8° sur la situation réelle de cette partie du globe.

Ces erreurs sont presque inévitables et ne peuvent être rectifiées, je le répète, qu'au moyen d'une géographie comparée ; mais il faut bien se garder en même-tems de négliger aucune des circonstances de route qui influent si souvent sur l'estime et les approximations du voyageur le plus expérimenté.

Les navigateurs et les géographes anglois ne sont guères plus exempts que les nôtres de semblables erreurs. L'illustre Halley lui-même, le modèle des sayans de toutes les nations, et à qui l'astronomie et le commerce doivent une partie de leur splendeur, a commis plusieurs fautes qu'il est essentiel de relever. On a observé, par exemple, que depuis la rivière de la Plata, à l'est, et le point qui lui est opposé à l'ouest, la côte décline sur sa carte trop à l'ouest, de sorte que le détroit de Magellan est éloigné de près de 50 lieues de sa vraie position.

Les cartes anglaises et françaises, marquent une des quatre îles Alambay dans le sud-est des trois autres, et à sept lieues de distance de sa véritable position. Cependant les voyageurs modernes s'accordent à dire qu'elles sont toutes réunies. Mais ces fautes sont peu considérables, si on les compare à celles que les géographes français ont commises dans la description et le gisement des Moluques. Bougainville est un des premiers qui ait relevé un nombre infini d'erreurs pernicieuses qui se trouvent dans toutes les cartes marines françaises, de cette partie de la route des Moluques à Batavia. Non-seulement elles sont inexactes dans le gisement des côtes et des îles, mais même dans les latitudes essentielles; la position des détroits de Button et de Sulger est extrêmement fautive. Nos cartes suppriment même les trois îles qui retrécissent ce dernier passage, et celles qui sont dans le nord-nord-est de l'île Tanakeka. De toutes les cartes enfin dont Bougainville s'étoit muni pour sa route, celle dont il a tiré le plus de lumières est la carte d'Asie, publiée par Danville, en 1752. Elle est parfaitement exacte depuis Ceram jusqu'aux îles Alambay, et Bougainville a vérifié, durant sa longue et pénible traversée, les positions ainsi que les gisemens qu'il assigne aux diverses parties de cette navigation si difficile.

Je ne parlerai point ici des nombreuses erreurs qui se trouvent dans la carte à grand-pont de d'Apré;

mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que les géographes anglais se sont trompés sur la véritable situation de l'île de Madère, et qu'ils la placent sur toutes les cartes par le 17.e dégré de longitude, tandis que sa véritable longitude occidentale, à compter de Londres, a été trouvée entre 18° 30′ et 19° 30′, selon l'observation de l'illustre amiral Anson qui la place également à 33° 27′ de latitude septentrionale.

On est encore incertain si la Nouvelle-Guinée est une grande terre, ou un amas d'îles dont les canaux sont inconnus.

Les cartes des diverses parties du globe qu'on a découvertes depuis plusieurs siècles, ne sont pas moins incorrectes. Celles de la mer Rouge, passent depuis long-tems pour être fort inexactes; et c'est avec une lenteur sans doute bien condamnable qu'on a cherché depuis à rétablir les omissions ainsi que les fausses positions qu'on leur a reproché. Il s'agit cependant de la sûreté de la vie de plusieurs milliers d'individus; mais l'insouciance, la paresse inhérente à la nature de l'homme, sont des maladies chroniques qui s'opposent sans cesse au progrès de la raison. Soyons donc moins fiers de cette longue convalescence que les philosophes ont décoré du nom de perfectibilité, et dont l'intermittence pernicieuse ne pouvant amener l'extinction absolue des lumières, parce que la vérité est éternelle, les dérobe souvent à nos regards pour des siècles entiers.

(11) P. 9. Santa-Cruz est la principale ville de l'île de Ténériffe. Elle est située, latit. septentrionale, 28° 27 ½, longitude occidentale, 16 dégré 17 ½, méridien de Greenwich. Son aspect est pittoresque lorsqu'on la découvre en mer ; la blancheur des maisons contraste agréablement avec la teinte brune et presque noire du terrein qui la domine. Le plan en est régulier, les bâtimens sont d'un assez bon style. Une des singularités de sa position, c'est que le pic autour duquel sont groupées plusieurs collines, ne se découvre en mer qu'à une grande distance, et ne s'apperçoit point au milieu de la ville.

(12) P. 10. L'île Ténériffe, une des Canaries, est située longitude 16° 31 minutes ouest, latitude 28, 30, 11 nord. Elle est ainsi nommée de l'indigène *tener* (neige), et de *itte*, ou *iffe* (montagne), à cause des neiges perpétuelles dont le pic est couvert.

Cette île est en partie couronnée de montagnes inaccessibles, dont la base est une pierre lourde, compacte, bleuâtre, mêlée de quelques particules brillantes. On voit dispersées, sur la surface, de grosses masses d'une terre, ou d'une pierre rouge friable. Le peu de terre répandue çà et là, n'est qu'un terreau noirâtre. Il faut attribuer, dit Cook, la décomposition de ces collines à l'action du soleil, ensuite aux grosses pluies qui entraînent les parties décomposées.

La plus haute de toutes ces montagnes est le célèbre pic

pic de Ténériffe qui passe pour être un des points les plus élevés du globe. Son sommet, comme je l'ai déjà dit, est toujours couvert de neiges. Quand le ciel est serein, on l'apperçoit de plus de 40 lieues en mer. Le docteur Heberdeen évalue à 2566 brasses ou 15396 pieds anglais, la hauteur du pic au-dessus du niveau de la mer. Borda ne l'évalue qu'à 1931 toises de France, ou 12,340 pieds anglais.

Cette montagne étoit autrefois un volcan, et son cratère nommé *Caldera* ou chaudière par les habitans, est devenu une véritable souffrière qui a la plus grande analogie avec celle du Vésuve et de l'Etna. Ce cratère a 50 toises de long sur 40 de large, et s'élève rapidement de l'ouest à l'est. Sa profondeur est d'environ quarante toises du côté le plus élevé du pic; mais elle est infiniment moindre du côté opposé à *Garachica*. En descendant au fond de cette chaudière on rencontre une grande quantité de pierres dont quelques-unes ont plus de six pieds. On y trouve aussi une terre qui roulée entre les mains prend feu et s'allume aisément. Cette cave distille, à ce qu'on assure, le véritable esprit de souffre.

Le froid est sur le sommet de cette montagne aussi vif que dans l'hiver le plus rigoureux; mais c'est une erreur de croire qu'on n'y respire qu'avec difficulté, comme l'ont prétendu certains voyageurs. Immédiatement après le lever du soleil on apperçoit

l'ombre du pic qui s'étend sur la mer jusqu'à l'île de *Gomera*, tandis que l'ombre de la partie la plus élevée ou du pain de sucre lui-même paroît imprimée dans le ciel, ce qui est un jeu d'optique fort extraordinaire.

Un peu à la droite, dans l'intérieur d'une cave au fond de laquelle se trouve une citerne, on apperçoit une montagne de glace en forme de pain de sucre. Plus loin, à trois ou quatre mille du pic est une autre cave assez semblable à la première, et dans laquelle on voit des squélettes et des ossemens humains. Les gens du pays assurent quelle contient des os de géans. Voyez le mémoire que M. J. Edens a publié dans les transactions philosophiques, sous le n.° 345.

Ceux de nos philosophes qui se plaisent à méditer sur ces grands phénomènes de la nature et sur la palingénésie successive des diverses parties du globe, me sauront gré sans doute d'avoir placé ici le tableau comparatif des hauteurs et du caractère particulier des principales montagnes de la terre.

On distingue plusieurs sortes de montagnes.

1.° Les montagnes qui sont en chaîne et *neigées*, peuvent être regardées comme Antidiluviennes; leur élévation surpasse celle des autres montagnes. On prétend qu'on ne trouve dans leur intérieur ni coquilles ni autres corps organisés. Les masses immenses de pierres qui les composent sont en général de nature cornée ou quartzeuse, et s'enfoncent dans les profondeurs

de la terre presque perpendiculairement à l'horison. Les montagnes primitives en Europe sont les Pyrénées, les Alpes, l'Appennin, les montagnes du Tirol, le Riesen-Berg ou Mont-des-Géans; en Silésie les Mont-Krapachs, les montagnes de la Saxe, celles des Vosges, le Mont-Bructère qui fait partie de la chaîne nommée la Hartz; celles de la Norvège, etc. en Asie l'on trouve le Mont-Riphée, le Caucase, le Mont-Taurus, le Mont-Liban; en Afrique, les monts de la Lune; et en Amérique les Monts-Apalaches, les Landes ou les Cordilières, etc.

2°. On place immédiatement après les monts Antidiluviens, ceux qui sont isolés ou garnis de quelque groupes de monticules arides et pelées à leur extérieur, tronquées ou à large bouche écrasée en entonnoir vers leur sommet, composés ou environnés d'amas de débris ou de corps calcinés à demi vitrifiés, de laves, ect. Ceux-ci paroissent n'avoir été formés que par l'éruption de quelque feu souterrain; telles sont les îles de Santorino, le Monte-Nuovo, l'Etna, le pic Adam dans l'île de Ceylan, le pic de Ténériffe dans les Canaries, etc. Haller observe que l'angle qui forme la base de ces montagnes avec le talus, est plus grand, qu'elles ont moins de sources, et que les plantes qu'on y trouve diffèrent de celles des Alpes.

3°. Les montagnes groupées ou non, dont la terre et les pierres sont disposées par couches plus ou moins

régulières d'une ou de plusieurs couleurs et de matières hétérogènes, doivent être regardées comme le produit du dépôt lent et successif des eaux, ou celui de l'atterissement occasionné par des alluvions considérables. Ces sortes de montagnes sont arrondies par le haut et recouvertes de terre. Leur intérieur ou massif est disposé en divers lits ou couches presqu'horisontales. Ces bancs uniformes et multipliés contiennent une quantité prodigieuse de coquilles, de corps marins, d'ossemens de poissons.

Directions des Montagnes.

La chaîne qui commence en Espagne traverse la France, la Suisse, l'Allemagne, la Hongrie, se partage en deux grandes branches dont l'une se prolonge vers l'Asie, par les montagnes de la Macédoine, le Caucase, etc.; l'autre passe de la Hongrie dans la Pologne, la Russie, près des sources du Wolga et du Boristène; delà elle s'étend aux montagnes de Sibérie et se termine enfin à la mer du Nord, vers la partie occidentale du fleuve Oby.

La Norwège est remplie de rochers et de groupes de montagnes. Leur direction n'est point de l'est à l'ouest comme celle des autres montagnes de l'Europe, elles se dirigent au contraire ainsi que les Cordilières, du sud au nord.

Dans l'*Asie méridionale*, depuis l'île de Ceylan et le

cap Comorin, on trouve une chaîne de montagnes qui sépare le Malabar du Coromandel, traverse le Mogol, regagne le Mont-Caucase, se prolonge dans le pays des Calmoucks, et s'étend jusqu'à la mer du Nord, à l'occident du fleuve Irtich. On en trouve une autre qui s'étend de même du nord au sud jusqu'au cap Razalgate en Arabie; on peut la suivre à quelque distance de la mer Rouge jusqu'à Jérusalem. Elle environne l'extrémité de la Méditerranée et la pointe de la mer Noire; delà elle s'étend par la Russie jusqu'à la mer du Nord.

J'observerai aussi que les montagnes de l'Indostan et celles de Siam courent du sud au nord, et vont également se réunir aux rochers du Thil et de la Tartarie.

Toutes les montagnes de la Suisse, celles de la Savoie, du Piémont et du Tyrol forment une chaîne qui s'étend du nord au sud jusqu'à la Méditerranée.

La chaîne des Cordilières ou des montagnes de l'Amérique s'étend depuis la pointe de la Terre de Feu jusqu'au nord du Mexique, et aboutit enfin à des régions septentrionales que nos voyageurs modernes n'ont point encore reconnus. On peut regarder cette chaîne de montagnes comme continue dans une longueur de plus de 120 dégrés, c'est-à-dire, de 3000 lieues.

Les montagnes d'Afrique s'étendent aussi du sud

au nord. Leur chaîne commence au cap de Bonne-Espérance, et court presque sous le même méridien jusqu'à la Méditerranée, vis-à-vis la pointe de la Morée. Les principales montagnes de ces deux parties du monde sont donc dirigées du sud au nord; mais elles projettent des branches très-considérables vers l'orient et vers l'occident. L'afrique est traversée de l'est à l'ouest par une longue suite de montagnes depuis le cap Guadarfui jusqu'aux îles du cap Verd. Le Mont-Atlas la coupe aussi d'orient en occident.

En Amérique un premier rameau des Cordilières traverse les terres Magellaniques de l'est à l'ouest; une autre s'étend à-peu-près dans la même direction au Paraguay et dans toute la largeur du Brésil. Quelques autres branches enfin s'étendent depuis Popayan en terre ferme, et jusques dans la Guyane.

Table comparative des hauteurs des principales montagnes.

Par M. Pasmuot.

Journal de physique. Septembre 1783.

Hauteur des principales montagnes du globe.

France. Le Puy-de-Dôme, 817 toises au-dessus de la Méditerranée.

Le Mont-d'Or, 1048t.

On regarde ces deux monts comme des volcans éteints.

Le Mont-Cantal, 993. selon Bolmare, 984t. selon Buffon.

Le Mont-Ventoux, 1036t.

Le pic du Midi, ou pic méridional du Canigou aux Pyrénées, 1442t. selon Roche-Blave et 1453t. selon Plantade.

Le St. Barthelemi 1184t.

Le Mousset, 1253t.

Le couvent du grand St. Bernard, à la pointe du roc, au sud-ouest de ce mont, 1274t. Savoie.

Le Mont-Séréné, 1283t.

Le Mont-Cénis, 1460t.

Le pic, ou aiguille de l'Argentière, 209t.

Mont-Blanc, ou montagne maudite, 2213t. selon Duilliers.

Les rochers du Mont-Blanc sont de granit, recouverts en certains endroits de nappes immenses de glaces, et de neiges éternelles.

Le Buet 579t. selon Saussure, 2447t. selon Schuckburg, 2391t. selon du Luc.

Le St. Gothard, 1650t. selon Scheuchzer ; le mont situé près du lac de Come, nord-est 1490t. selon Pini. Suisse.

Montagnes neigées. Pasmuot, Buffon et plusieurs autres physiciens nous avertissent que les hauteurs des montagnes de Suisse données par Mikéli, ne sont en général que des *estimes idéales.*

Le Gibel qu'on ne devroit plus nommer le Mont-Gibel, puisque ce mot en Arabe signifie montagne, a 1672t. selon Saussure.

Le Vésuve 635t. J'observai son cratère en 1777, et je n'apperçus à une certaine hauteur aucune trace de végétation.

Selon Brovallius les plus hautes montagnes de Suède ont 2333t. 2533t. selon Pontoppidan : celles de Norwège en ont 3000 ; on prétend que ces deux calculs sont exagérés.

Le Mont-Liban, 15 à 1600t. selon Volney.

Le pic Ténériffe, 2500t. selon Bouguer.

D'après les observations de Verdun, Borda et Pingré, faites en 1754, la hauteur perpendiculaire de ce fameux pic n'est que de 1904t. : voyez le commencement de la note.

La montagne de la Table, 600t. selon la Caille : voyez note 67.

Amérique. Quito, 1707t.

Elcorazou, 2470t.

Cota-Catch, 2570t.

Ex-Atlas, 2730t.

Pit-Chincha, 2430t.

Ce mont étoit Ignivome en 1539, 77 et 1660.

Cargari-Raso, 2450t.

Volcan écroulé en 1698.

Sinchonalagou, 2570t.

Volcan en 1660; il communique avec Pit-Chincha.

Le Sangai, 2680t.

Volcan enflammé depuis 1728.

L'Illinika, 2717t.

Volcan présumé.

Le Kotopaxi, 2950t.

Volcan en 1733, 1742-44.

L'Antisana, 3020t.

Volcan en 1590.

Le Cayam-Béorcon, situé sous la Ligne, 3030.

Chimboraco, 3220t.

Volcan; on ignore l'époque de ses éruptions. Cette montagne est inaccessible à 800t. de hauteur perpendiculaire à raison du froid excessif.

Tourgouragoa 2620t.

Volcan en 1641.

Observations générales.

Au Pérou, la plus grande élévation où l'on soit parvenu, est Elcorazou, dont la hauteur est de 2470t.

Dans les Alpes, c'est le glacier du Buet, hauteur 1579t.

Au Pérou, à 2300t. plus de végétation, à 2434t. neiges perpétuelles.

Dans les Alpes, à 1,500t. neiges perpétuelles.

Saussure nous apprend que l'air des montagnes dont la hauteur s'élève à plus de 5 à 600 toises au-dessus de la mer, est vicié par des exhalaisons légères qui le rendent moins pur que celui des plaines basses. L'élévation moyenne où l'air est plus convenable pour la vie et la santé, est celle des vallées élevées entre 2 à 300 toises au-dessus du niveau de la mer.

(13) P. 11. Laguna est une jolie ville située près d'un lac, dans l'île de Ténériffe, longitude 1° 21′ 56″, latitude 28° 28′ 57″; elle renferme une fort belle place et plusieurs maisons assez propres; les rues sont irrégulières.

Le mot *Laguna*, qui en français signifie lac, se retrouve dans les anciennes langues du Nord, Suiogoth. *Lag*. — Sueth. *Log*. — Anglosaxon. *Lug*, *Log*. Scot, et Hib, *Llwch*.

(14) P. 16. Sporadique, se dit de certaines maladies qui ne sont point particulières à un pays, qui se montrent en tout tems et qui attaquent séparément et par des causes particulières chaque personne. Il est opposé à épidémique, Dict. de l'académie.

Ce mot est formé du grec *sporas*, *ados*, épars, disséminé. Je le retrouve aussi dans plusieurs langues anciennes du Nord, qui certes ne viennent point du grec, mais qui ont avec cette belle langue une origine commune. — Island. *Spiria*. — Anglosax. *Spi-*

rian. — Anc. All. *Spuren.* — Scot. *Spear.* — Suiogoth. *Sporia.* — Sax. Goth. *Sporan* (avancer, arriver, errer, ne tenir à aucun lieu). Ihre, dict. Suiogothique, Upsal, 1769; au mot *Sporia*; et Edward Lye, dict. Sax, Goth, Londres 1772; au mot *Sporan*. Le mot sporum en langue Teutonique, signifie traces, vestiges.

(15) P. 18. Tous ceux qui ont fait de longues traversées connoissent par expérience le baptême de la Ligne. Mais comme en général les relations et les voyages ne trouvent guères de lecteurs que dans la classe de ceux qui ne voyagent point, je pense qu'il ne sera pas inutile de placer ici quelques détails sur cette espèce de Saturnales.

L'origine du baptême de la Ligne ne remonte qu'à l'époque du célèbre voyage de Gama, en 1497. Mais les cérémonies varient selon le génie national, et le plus ou moins d'esprit de ceux qui y président. Voici quelques particularités de celle qui eut lieu au baptême de Bougainville, commandant la frégate l'*Aigle*, en 1763.

« Ce sont, dit Pernetty, voyage aux îles Malouines, » tome 1, p. 108, les maîtres, les contre-maîtres qui » ont déjà passé la Ligne qu'on charge du soin de » baptiser, sans distinction de grade, de sexe et de » qualité, tous les nouveaux navigateurs. Ils se donnent » un président pour la cérémonie, et ils l'appellent *le* » *bon-homme la Ligne* ».

La veille un courrier monté sur un cheval, figuré par deux matelots couverts d'une housse, et dont l'un représentoit la tête, l'autre la queue de l'animal, fit entendre le claquement de son fouet, et se fit annoncer comme envoyé par *le bon-homme la Ligne*. L'on eut soin de faire boire un coup au courrier, ainsi qu'à la tête et à la queue de sa monture.

Le jour de la cérémonie étant arrivé, on prépara un espèce de trône au devant duquel fut placé une cuve d'eau. On tendit des deux côtés du vaisseau une de ces cordes qui servent à jetter la sonde et qu'on nomme *la ligne*. Alors parut un matelot ayant pour tout habillement une culotte goudronnée, et sur les épaules une peau de mouton avec sa laine. Son visage étoit barbouillé de rouge et de jaune; sa tête étoit couverte d'un bonnet surmonté de deux cornes de bœuf et parsemé de plumes de dindes ou de poules; sa poitrine, ses bras, son ventre et ses jambes étoient également enluminés de diverses couleurs, et son menton couvert d'une énorme moustache. Ce matelot ainsi accoutré, et portant une chaîne de fer autour du corps en guise de ceinture, descendit de la grande hune, suivi de six mousses nuds, dont le corps étoit barbouillé de rouge et de jaune : il leur jetta quelques seaux d'eau sur la tête.

Alors on vit paroître *le bon-homme la Ligne* qui descendoit de la grande hune lentement et d'un air

majestueux. Il étoit couvert de peaux de mouton blanc cousues ensemble, de sorte que son habillement paroissoit être d'une seule pièce; son bonnet de même étoffe lui descendoit sur les yeux. Un paquet d'étoupes mêlées de laine lui servoit de perruque et de barbe. Il avoit un nez postiche de bois peint, et il portoit d'une épaule à l'autre, en guise de cordon, un chapellet de pommes de racages grosses comme des œufs d'oie. Plusieurs voyageurs m'ont raconté que souvent celui qui est chargé de faire ce rôle, paroît greloter de froid, ce qui amuse singulièrement les spectateurs.

Le bon-homme la Ligne étoit suivi de son chancellier et de sa cour. Tous ceux qui la composoient étoient armés de massues ou de calumets, et vêtus d'une manière bizarre. Un homme de l'équipage habillé en femme et fardé avec du gros rouge à l'huile, se tenoit auprès du *bon-homme* qui l'appelloit sa fille.

On voyoit en même-tems à ses côtés le vicaire vêtu d'une espèce de robe de toile goudronnée; une corde grosse comme le pouce lui servoit de ceinture; sa tête étoit couverte d'un bonnet quarré de carton noirci; il avoit sur son visage un masque de même couleur, et sur ses épaules une étole de toile peinte en rouge. Il tenoit un livre à la main; quatre mousses l'environnoient et portoient un encensoir, un réchaut, un arc, et un bassin plein d'eau de mer pour servir

au baptême. On lia ensuite, avec un ruban rouge, le pouce de celui qu'on vouloit baptiser.

Lorsque le récipiandiaire se rachète, ou si c'est une personne de distinction, au lieu de lui jetter plusieurs seaux d'eau de mer sur le corps, on se contente de lui en verser quelques gouttes sur la tête ou sur les pouces. La crainte des requins qui rodent ordinairement autour des navires, empêche qu'on ne plonge le baptisé dans la mer, comme cela se pratiquoit autrefois; mais on jette à plusieurs reprises, dans la bagne ou cuve, ceux à qui on veut jouer quelque tour : ensuite on les barbouille de rouge et de noir.

Pernetty raconte en détail les autres cérémonies du baptême de Bougainville. Le vicaire du *bon-homme la Ligne* s'approcha et lui dit : « Promettez-vous d'être » bon citoyen, c'est-à-dire, de travailler à la population, » et de ne pas laisser chomer les filles toutes les fois » que l'occasion s'en présentera ? — Je le promets. — » Promettez-vous de ne jamais coucher avec la femme » d'un marin ? — Je le promets. — Promettez-vous de » faire prendre les mêmes engagemens et d'employer » les mêmes cérémonies à l'égard de ceux qui n'au- » ront point encore passé la Ligne ? — Je le promets ». L'on versa ensuite quelques gouttes d'eau sur la tête du récipiandiaire.

Souvent celui qui baptise donne au cathécumène, le nom d'une ville, d'un cap, ou d'une mer, et l'on

tâche d'assortir le nom de manière qu'il exprime le caractère, l'humeur, la figure ou l'inclination du baptisé. « Enfin, dit Pernetty, lorsque le navire ne » doit point passer la Ligne, mais seulement le Tro- » pique, les matelots ne voulant point perdre leurs » tributs, supposent que le Tropique est le fils aîné du » *bon homme la Ligne*, et héritier présomptif de ses » droits. Ils jouent en conséquence, au passage du » Tropique, la même farce que les autres sous » l'Équateur ».

(16) P. 19. Buonavista, île de la mer Atlantique, est située, selon Cook, lat. nord 16° 13′, long. ouest, 22° 59′, et selon Watkin Tench, lat. 15° 57′, long. 23° 8′ méridien de Greenwich; c'est la plus orientale des îles du Cap-Verd. Les Portugais l'ont nommée Buonavista, parce qu'elle est la première qu'ils ayent découverte. Son étendue est de 8 lieues de longueur sur 5 de large. On y trouve une grande quantité de coton.

(17) P. 19. Les îles du Cap-Verd sont situées dans l'Océan Atlantique, sur la côte occidentale de l'Afrique, à l'ouest du cap de ce nom, long 352°. 30′-355, lat. 14° 50-17-20. Elles sont au nombre de douze; celle de San-Jago est la plus grande. Elles furent découvertes l'an 1460, par le génois Antoine Nolie.

« Ces îles, dit le rédacteur du voyage de Phil-

» lip, fournissent en abondance toutes les ressources » dont le voyageur peut avoir besoin. Du côté méri- » dional de l'Equateur, un bon port et quantité de » tortues donnent de l'importance même à la petite » île stérile de l'Ascension; et Sainte-Hélène, grace » à l'industrie des colons anglais, est devenue le siège » de la richesse et de l'élégance ». Voyez note 19.

(18) P. 19. L'écueil connu sous le nom de *Brisant de Cook* est d'autant plus dangereux, qu'il est caché sous les eaux. Ce célèbre voyageur nous apprend que les rochers contre lesquels il courut risque de se briser, s'étendent à la distance d'environ une lieue de la pointe sud-est de Buonavista, et qu'ils sont entourés d'autres brisans. La situation de l'équipage étoit d'autant plus alarmante, que le vaisseau se trouvoit déjà sur ces rochers, tandis que cet illustre navigateur s'en croyoit encore éloigné. Il existe un autre écueil très-dangereux, à trois ou quatre lieues de distance au sud-ouest de Buonavista : mais le capitaine Cook sut l'éviter.

(Voyez 3e. voyage de Cook, tome I, chap. VIII, p. 37.)

(19) P. 20. L'île San-Jago, la plus grande, la mieux peuplée et la plus fertile des îles du Cap-Verd, est située long. ouest, 23° 48′, lat. nord, 14° 51′ 30″.

Cette île a environ 45 lieues de long sur 10 de large.

large. On y trouve de gras pâturages, des chèvres, des bestiaux de toute espèce, des singes, des oiseaux dont les os et la peau sont noirs comme du jai, mais qui ont la chair très-blanche. Elle produit aussi du coton, des grains, des fruits en abondance. L'air y est très-mal-sain.

L'île renferme une grande quantité de montagnes. Outre la capitale qui se nomme San-Jago, ou *Ribera grande*, on y compte trois autres villes : *Praia, St.-Domingo, et St.-Domingo-Abacace.*

(20) P. 20. « L'Amiral Byron nous apprend que » dans la saison pluvieuse le mouillage de la baie » Praïa est très-dangereux. Les vents soufflant alors » de la partie du sud soulèvent la mer en d'énormes » lames qui, se brisant avec furie sur le rivage, sem- » blent annoncer à chaque instant des tempêtes dont » les suites seroient funestes aux vaisseaux qui seroient » à l'ancre dans ce port. La crainte d'échouer éloigne » de cette côte tous les navires dans cette horrible » saison qui dure depuis le commencement d'Août » jusqu'en Novembre ». Voyage de Byron autour du monde en 1764, 1765, 1766, collection de Cook, tome I, page 5.

(21) P. 23. Le tartre est une substance salino-végétale, acide et concrète, que l'on trouve formée et attachée contre les parois intérieurs des tonneaux qui ont contenu durant un certain espace

de tems des vins grossiers et acides, tels que sont ceux du Languedoc et de certaines parties de l'Allemagne. Ces couches ou dépôts sont un amas de crystaux pointus, durs, brillans, grouppés tumultuairement et mélés avec une substance terreuse. » Le » tartre, dit Bomare, ne se dissout guères que dans » vingt-deux fois son poids d'eau bouillante, tandis » qu'à la température du dixième dégré au-dessus » de zéro du thermomètre de Réaumur une once » d'eau distillée ne peut, selon Spielmann, tenir en » dissolution que trois grains de tartre purifié ».

Voyez le mémoire que Montet, Apothicaire de Montpellier, a présenté à l'Académie des Sciences, sur la manière de purifier le tartre.

On sait que l'huile de tartre par défaillance s'obtient en exposant quelque tems une certaine quantité de cette substance à l'humidité d'une cave.

(22) P. 25. On nomme *log* une pièce de bois pesante et informe attachée à un grelin et qui sert à mesurer avec le précision de chemin que fait un vaisseau par heure. Johnson avoue qu'il ignore l'éthymologie de ce mot. Skinner le dérive du verbe *tolie*, coucher. Le Suio-gothique *nacka*, signifie l'action de faire des mortaises pour joindre deux pièces de bois.

On sait que le changement de N en L est très-ordinaire dons les langues du Nord.

(23) P. 26. Le nom générique de poissons volans

a été donné à diverses espèces du genre de l'*exocetus* de Linnée, poisson de la classe des abdominaux, de celles du *trigla* et des *gastrés*, qui sont du genre des pectoraux. Ces derniers se divisent en deux espèces : la première est le *gasterosteus ovatus*, que Linnée présume pouvoir être placé parmi *les Labres*; la seconde est désignée sous le nom de *gasterosteus aculeatus*

Les naturalistes distinguent six espèces de poissons-volans.

1°. Le muge volant ou *exocetus volitans* de Linnée. *Exocetus arted.* gronov., *sive Adonis rondeletii.* Wilugh 6. « Le muge volant, dit Bomare qui a mieux traité cet article qu'aucun des Icthyologistes modernes, sans en excepter Bloch, et sur-tout Bonaterre, « a de la ressemblance avec le goujon; il est » long d'un demi-pied, d'une couleur jaunâtre ou » dorée, avec des teintes de verd et de rougeâtre en » plusieurs endroits. Il a en outre un trait blanc qui » s'étend sur toute la longueur de son dos. Ses ouies » sont à peine sensibles, ce qui a fait dire à Pline » qu'il n'en avoit point. Le ventre est large et re- » levé des deux côtés en forme de carène. La na- » geoire dorsale a quatorze rayons. Les pectorales en » ont chacune quinze, les abdominales six, celle de » l'anus en a treize, celle de la queue qui est four- » chue, quinze ».

On distingue une variété de muge volant qui a été regardée par plusieurs naturalistes comme une espèce particulière. Cette variété ne diffère de la précédente que par la longueur excessive des nageoires pectorales dont ce poisson se sert quelquefois pour s'élancer au-dessus des eaux, comme s'il avoit des ailes. Willughby, *historia piscium*, ajoute comme une singularité, que l'anus dans cette espèce est à une distance de la nageoire de la queue moindre que le quart de la longueur du corps, ce qui se trouve dans un très-petit nombre de poissons.

2°. Le pirabe, ou *exocetus evolans* de Linnée, *exocetus pinnis pectoralibus acuminatis* de Brown. Selon Linnée, le pirabe ressemble au muge volant, cependant ce dernier a les côtés du corps relevés de part et d'autre en carène vers la région du ventre: au lieu que le pirabe a cette même partie ronde et sans aucune saillie. On le trouve dans les mers voisines de l'Espagne.

3°. Le *Pegasus* de Linnée ou le pégase volant du genre des cartilagineux. Le museau de ce poisson est applati et dentelé sur ses bords.

4°. Le milan marin, *milvago* ou *milago*. Ce poisson ressemble dans presque toutes ses parties à l'hirondelle de mer. Le savant Bomare, à qui nous devons le meilleur dictionnaire d'histoire naturelle qui existe chez aucune nation, semble insinuer que

ce poisson n'est effectivement qu'une variété du *trigla hirundo* de Linnée. Or Bomare pouvoit, je pense, annoncer comme une assertion ce qu'il a eu la modestie de proposer comme un simple doute. La plupart des naturalistes d'Angleterre et d'Italie que j'ai consulté, m'ont assuré que cette espèce ne devoit point en être distinguée. On a observé que les lignes latérales du milan marin sont bifurques. Il se trouve particulièrement dans les mers du Nord.

5°. L'hirondelle de mer ou le *trigla hirundo* de Linnée. Ce poisson a souvent plus d'un pied de longueur. On lit dans Willughby que l'hirondelle de mer a la tête très-inclinée depuis le sommet jusqu'au museau et qu'elle est couverte d'une lame osseuse dont la partie postérieure est fourchue et se termine par deux épines aigues. Les yeux sont grands, l'iris est brun et cerclé d'or; l'intervalle des yeux est très-excavé. « La première nageoire dorsale, dit Bomare, » a neuf rayons tous épineux, la seconde en a dix-» huit simples. Ces deux nageoires sont implantées » dans un canal qui s'étend le long du dos et dont » les bords offrent environ vingt-cinq épines; les » pectorales sont très-étendues et ont dix rayons » branchus. Les abdominales ont chacune six rayons. » Celle de l'anus est longue et en a dix-neuf. Celle » de la queue qui est un peu fourchue en a dix. Le » corps est couvert de petites écailles; le dos d'un

» verd sale, les nageoires pectorales sont panachées » de diverses teintes, et ont leur extrémité d'un bleu » brillant. Le dessous du ventre est blancheâtre. Ce » poisson se trouve dans l'Océan et la Méditerranée ».

6°. Le pirapède, ou *trigla volitans* de Linnée; c'est le poisson volant proprement dit, et le *milvus cirratus* de Hans-Sloane.

Suivant Willughby, le pirapède a la tête large, comprimée par-dessus, excavée entre les yeux, et couverte d'une enveloppe osseuse, âpre au toucher, et panachée; elle est, ainsi que le dessus du corps, de couleur bleue jaune et d'un rouge obscur. La gueule du pirapède, disent les Ichtyologistes modernes, est petite et située en-dessous de la tête. Les mâchoires offrent en guise de dents de petits tubercules; les yeux sont grands et l'iris est d'un jaune nuancé de légères teintes d'un rouge de minium. Les opercules des ouies sont formées de deux lames dures, et terminées chacune par une espèce d'épine fort longue, dentelée sur son bord extérieur.

Le corps est couvert d'écailles dures, disposées en lignes parallèles. Ces écailles sont relevées en saillie par le milieu. Je ne parlerai point des différentes nageoires de ce poisson, mais seulement des pectorales qui lui servent d'ailes et s'étendent jusqu'à la queue; elles sont très-mobiles à leur articulation, et précédées chacune par une petite nageoire garnie de six rayons

attachée à la nageoire voisine par une membrane. La surface extérieure de ces aîles est d'un vert olivâtre. Elles sont bordées de belles taches rondes de couleur bleue. Le pirapède est de la taille du maquereau. Il s'élève au-dessus de l'eau et vole l'espace d'une portée de fusil en déployant les deux larges nageoires pectorales, garnies d'osselets, que je viens de décrire. Marcgrave rapporte qu'il a vu très-souvent, sur la partie de l'Océan comprise entre le Tropique, des essaims de pirapèdes dont chacun étoit composé d'environ mille poissons volans.

Son ennemi est la dorade. On le trouve communément dans la Méditerranée et dans les parties de l'Océan où la température est douce, mais il fuit les climats froids.

Bougainville, tom. II, chap. V, parle d'une espèce de poissons volans qu'il trouva dans la mer du Sud vers l'archipel des Cyclades; le corps de ces poissons est noir, garni d'aîles ou nageoires de couleur rouge. » Ceux-ci, dit-il, étoient un peu au-dessus de la » grosseur ordinaire de ces poissons ».

(26) P. 26. On appelle bonite aux Antilles, le poisson connu en français sous le nom de maquereau bâtard. — Japon. *Ara*. — Holl. *Marsbancker*. — Angl. *scad, horse makrel*. — Ital. — *Saurone, suaro*.

Ce poisson se trouve dans la mer du Nord, la Bal-

tique, etc. Sa longueur est d'un pied jusqu'à trois; à Kiel il n'a que cinq à six pouces. Sa tête est grosse et inclinée. Son corps est comprimé des deux côtés. Sa bouche est moyenne, armée de petites dents aigues, son palais est rude et sa langne est lisse, large et mince. Les yeux sont grands, la prunelle est noire, entourée d'un iris argentin tirant sur le rouge. Le front et le dos sont verdâtres, le ventre de couleur argentine. Les ouies sont larges, la ligne latérale est garnie de soixante-huit boucliers posés les uns sur les autres. Les nageoires sont blancheâtres à l'exception des premiers rayons de la seconde nageoire du dos qui sont noires. Celle de la poitrine est composée de vingt-deux rayons, celle du ventre en a six, celle de l'anus trente-un, celle de la queue en a vingt-quatre, la première nageoire du dos huit et la seconde trente-quatre. L'estomach est triangulaire, le canal intestinal a deux sinuosités et douze à treize appendices. La vessicule aërienne est placée le long du dos.

Ce poisson est vorace, il paroît en grandes troupes au printems sur les bords de la mer. Sa chair est d'assez bon goût, mais moins grasse et moins bonne que celle du maquereau. Gall prétend que les bonites sont de difficile digestion.

Belon est le premier qui l'ait décrit et fait graver en bois. Voyez son histoire des poissons 1553 — 57. Rondelet et Salvien en ont aussi parlé. Willugby a

observé le premier ses écailles. Bloch affirme que ce poisson est le *Trachinus Trachyurus* de Linnée. Voyez son ichtyologie, Berlin 1785—88. 6 volumes in-folio.

Les nègres de la Côte-d'Or mettent ce poisson au rang de leurs fétiches.

(25) P. 26. Albacore. — Français Thon. — Allem. *Thun.*—Portug. *Cavala.*—Antilles, *Geremon.*—Brésil *Guarapuca.*

Ce poisson est du genre des Scombres. On le reconnoît à la ligne latérale qui est un peu courbée par le haut vers le dos. Le corps a la forme d'un fuseau, la mâchoire et la bouche sont garnies de dents pointues; l'albacore est de couleur argentée vers le tronc et la tête; le front et le dos sont d'un gris d'acier.

Le corps est couvert d'écailles minces; le dos est rond, la queue quarrée. Les nageoires de la poitrine qui sont longues et jaunes ont vingt-deux rayons, celles du ventre qui sont courtes et grises en ont sept, celle de l'anus douze, celle de la queue vingt-un, la première du dos en a quinze et la seconde douze.

Le thon a ordinairement depuis un jusqu'à deux pieds de long, quelquefois il est d'une grosseur monstrueuse. En Guinée, dit Bloch, ces poissons ont la grosseur et la grandeur d'un homme. On en pêche au Brésil qui ont jusqu'à sept pieds.

Aristote parle d'un thon qui pesoit quinze talens

(652 liv. $\frac{1}{2}$). Celti assure qu'on en trouve de 1000 liv. quelquefois même de 1800 livres.

Le foie de ce poisson est gros, rougeâtre et divisé en trois lobes ; la rate est d'un bleu foncé, l'œsophage est garni de larges plis, l'estomac fort allongé, la vessicule du fiel est aussi ample que la cavité du ventre et attachée au canal intestinal.

On le trouve dans la mer du Nord, la Méditerranée, en Guinée, au Brésil, près des îles Antilles, des Malouines et de la Chine, enfin vers Tabaco et la Jamaïque.

Durant l'hiver il habite les fonds de la Méditerranée, de la mer Noire et de l'Océan. Au printems il vient déposer son frai sur les côtes, et fraie en Mai et en Juin. Alors les thons se rassemblent vers les côtes par centaines, souvent même par milliers ; ils forment un quarré long et font un grand bruit. Leurs œufs ont la grosseur d'un grain de millet.

Ce poisson nage rapidement. « Il doit, dit Bomare, » cette grande facilité de nager à la force de sa queue » qui frappe l'eau avec tant de violence que le bruit » en retentit au loin. Aussi assure-t-on que la queue » des thons est leur principale défense, et qu'elle » devient une arme redoutable, lorsqu'on les attaque ». Pline rapporte qu'ils suivent les vaisseaux plusieurs jours et que rien ne peut les en éloigner. Cependant

Bomare prétend que ces poissons sont timides et s'enfuient au moindre bruit. Lorsque le thon veut dormir ou se reposer, il se retire derrière les pierres et les rochers ainsi que le saumon.

Ce poisson est très-vorace ; il n'épargne pas sa progéniture. Il se nourrit de harrengs, poursuit les maquereaux et a pour ennemi le requin.

Au rapport d'Aristote et de Pline le thon durant la canicule est tourmenté par un insecte qui a la grosseur d'une araignée et la forme d'un scorpion. Alors il devient si furieux que souvent il saute dans les vaisseaux et sur le rivage.

(26) P. 26. Le fou est du genre des oiseaux palmipèdes dont les doigts sont unis par une membrane commune et qui cependant sont doués de la faculté de se percher ; les jambes sont très-courtes ; étendues en arrière elles n'atteignent pas l'extrémité du corps. Le bec est droit, conique et crochu vers l'extrémité. La langue est assez courte, mais très-large, et percée au milieu d'un trou grand et ovale qui sert de glotte à cet oiseau.

Les aîles du fou sont très-longues. Son cri qui est très-aigu ressemble à celui du cormoran et de l'oie. Ces oiseaux sont stupides et presque entièrement privés de cet admirable instinct dont l'homme dans son orgueil n'a pas même encore tenté de mesurer l'incommensurable étendue. On diroit que la nature s'est contentée d'apprendre aux fous à se multiplier et à se jetter avidement sur leur proie.

Ces oiseaux nagent très-bien, il peuvent se reposer sur les flots même agités; cependant ils ne s'éloignent guères à plus de dix ou douze lieues de la côte, ils vivent de poisson sur lequel ils fondent en planant.

La frégate plus agile et plus brave que le fou, épie l'instant ou il s'élève au-dessus des eaux pour dévorer le poisson qu'il a pêché, elle lui livre dans les airs un violent combat et après l'avoir forcé à coups de bec de dégorger sa proie, elle la saisit à la volée.

On compte plusieurs espèces de fous. 1.° Le fou commun dont la grosseur est celle d'une petite oie; son envergure est de cinq pieds; le plumage supérieur est d'un cendré brun, l'inférieur est blanc; les ailes sont d'un cendré noirâtre. *Le fou commun* se trouve fréquemment dans les régions chaudes et il ne dépasse guères les climats tempérés.

2.° *Le grand fou* se trouve sur les côtes de la Floride; c'est le plus grand des oiseaux de cette espèce, il est de la grosseur d'une oie domestique et ses aîles ont six pieds d'envergure, la queue est du double plus longue que celle de nos oies ordinaires.

3.° *Le fou de Cayenne*, ou *fou brun*. Cette dernière espèce n'est pas plus grosse que le canard des basses-cours et se trouve aussi en Afrique.

4.° *Le fou tacheté de Cayenne*; sa taille et la distribution de ses couleurs sont celles du grand fou, mais ses aîles sont beaucoup plus courtes, elles ne s'étendent pas au-delà du tiers de la queue.

5.° *Le fou blanc*. Cette espèce est un peu plus grande que celle du fou ordinaire, le fond du plumage est blanc, les aîles seules sont noires.

6.° *Le fou de Bassan* ou *oie de Bassan*, c'est le *solan goose* des Anglais et le *sula* des habitans de l'île *Feroë*. Brisson nous apprend que sa grosseur est celle d'une oie, son envergure est de cinq pieds. On a nommé cet oiseau *fou de Bassan* ou d'Ecosse parce qu'il se trouve dans l'île de Bass ou Bassan, située près d'Edimbourg. On le rencontre aussi dans les autres îles Hébrides.

(27) P. 26. On entend par le mot rafales certains coups de vent qui s'élèvent de terre, s'engouffrent dans les montagnes et s'en échappent avec impétuosité.

Bullet le dérive du celtique *rafale* qui a la même signification que le mot français. Mais étoit-ce la peine de composer comme Bullet 2 volumes in-folio pour donner le dictionnaire d'une prétendue langue celtique qu'il va chercher jusque dans le Siamois et qu'il ne retrouve jamais que dans le Bas-Breton moderne.

Le mot *rafale* est formé du Suio-gothique *kraft* force, puissance. La prothèse de la lettre k étant d'un usage très-ordinaire dans les langues septentrionales, alors il reste le monosyllabe *Raft*, racine de rafales. Anc. All. *chraft*, *chrefti* (force active). *Megincraft*, (majesté, grande force). Allem. mod. *kraft*.

Wachterus pense que les anciens écrivoient *k-raft*

sans f, et cite le *Kratos* des grecs à l'appui de son opinion. Cependant on trouve dans la langue Cambrique le monosyllabe *crif* qui signifie également force, puissance. J'ajouterai aussi pour achever de détruire l'assertion de Wachterus que le mot islandais *krafr* cité par Gudmond André, s'employe pour exprimer homme robuste, courageux, etc.

Kraft en suio-gothique signifie encore caverne, antre subterrané.

(28) P. 26. Le mot français marsouin est dérivé des mots allemands *meer* et *schwein* (cochon de mer). Dann. *Tiimler*. Angl. *Porpus*, *porpes* et *porpesse*.

Ce poisson est le plus petit des Cétacées; sa longueur, dit Bomare est de 5 à 6 pieds; cependant Bloch dans son ichtyologie prétend que le marsouin parvient à la longueur de 9 à 10 aunes. Son museau est obtus et ses dents plus aigues que celles des autres poissons du même genre. Le marsouin a comme le dauphin un orifice ou évent sur la tête par lequel il rejette l'eau, son corps est court, épais et étroit vers la région de la queue. Derrière les yeux on voit un trou rond qui est l'organe de l'ouie, et l'on peut à peine reconnoître les conduits auditifs. Les deux trous des narines sont surmontés chacun par un poil ou une soie rude, longue d'un demi pouce, et qui se trouve même dans le fœtus de ce cétacée. Les oreilles du marsouin ne sont point extérieures.

Les flancs sont bruns et le ventre blanc, les parties de la génération sont très-apparentes dans les deux sexes. On voit sous le ventre un petit trou ombilical, et dans les mâles on trouve plus loin en arrière une fente qui récèle les parties de la génération. La nageoire de la queue n'a point une direction horizontale comme celles des baleines, les os des nageoires pectorales dépouillés de leur peau forment l'ensemble de tous les os qui sont dans le bras et la main de l'homme. La peau de ces poissons est unie, mince et d'une substance coriace. Sous cette peau est le lard qui a deux ou trois doigts d'épaisseur. On en fait d'assez bonne huile à brûler.

Ce poisson se trouve dans presque toutes les mers. Il vit de sardines, de maquereaux et sur-tout de harengs. Les marsouins nagent très-vîte et en troupe, sur-tout dans le tems de l'accouplement, on voit souvent onze à douze mâles poursuivant la même femelle; cependant le marsouin n'a point la gaieté pétulante du dauphin, il paroît morne et lourd. Les femelles ne font qu'un petit à la fois, il suit sa mère tout le tems qu'il tette. C'est ordinairement dans le mois d'août que s'opère l'accouplement. Comme les femelles font leurs petits en Juin, Aristote a observé que le tems de la gestation dure six mois chez ces animaux, cette assertion est confirmée par Rondelet dans son histoire des poissons, lat. 1558 fol.

La chair du marsouin a un goût huileux, on en fait des andouilles à Terre-Neuve. Les Groenlandais et les Islandais s'en nourrissent; les premiers la font bouillir ou rôtir après l'avoir laissé corrompre pour l'attendrir; les autres la salent et la font fumer les nerfs servent de cordages à ces peuples.

Quand ce poisson dort, dit Aristote, il a la tête hors de l'eau et il ronfle; au moment où il est pris il pousse une espèce de gémissement, et vit cinq à six heures hors de l'eau.

Lorsqu'un marsouin est blessé par le harpon d'un pêcheur, les autres l'environnent et boivent son sang. S'il échappe et qu'il soit blessé à mort, alors il l'achèvent et dévorent sa chair.

(29) P. 28. *Chou-kraut* signifie à la lettre feuille de chou, l'allemand *kraut* (feuille) est formé du goth. *gro.* ou du Suio-gothique *krut* (herbe).

(30) P. 28. La dréche est le marc de l'orge qui s'employe pour faire de la bière. Ce mot est formé du Saxon gothique *Drestren* (feces ou sédiment).

(31) P. 30. Ce brillant phènomène qu'on a souvent observé dans nos mers d'Europe, est plus commun encore aux environs des îles Maldives, Laquedives, et vers la côte de Malabar. Durant certaines nuits d'été, la mer n'offre au loin qu'une chaîne de torrens enflammés, et l'homme le plus intrépide ne peut se défendre d'un sentiment de terreur,

reur, lorsqu'il contemple pour la première fois cet éclatant spectacle. Les flots qui bouillonnent autour de la proue du navire paroissent en feu. Le bâtiment vogue au milieu d'un cercle lumineux. De longues étincelles semblent s'échapper d'entre les rides que forme le sillage sur la surface des ondes. » La » mer, dit le savant Godeheu, nous parut couverte » de petites étoiles. Chaque lame qui se brisoit ré » pandoit une lumière très-vive et semblable pa » la couleur à celle d'une étoffe d'argent électrisée » dans l'obscurité : le sillage du vaisseau étoit d'un » blanc vif et lumineux parsemé de points étincelans » et azurés ».

Quelquefois la mer se couvre au loin d'une teinte nacrée que l'éclat du plus brillant clair de lune ne sauroit ternir.

Maintenant je vais présenter rapidement aux lecteurs le tableau comparatif des diverses opinions des savans qui ont observé avec le plus de soin ce phénomène, l'un des plus imposans que la nature puisse offrir aux regards de l'homme.

Opinion de J. Canton tirée des Transactions philosophiques, année 1769.

Expérience première. Le 14 Juin 1768 je mis, dit-il, un petit merlan dans un gallon d'eau de mer contenue dans un vase de quatorze pouces de diamètre, et j'eus soin de m'assurer que ni le poisson

ni l'eau n'offroient aucune apparence de phosphorisme, même lorsque je les secouois. Un thermomètre de Fahrenheit que j'avois placé dans la cave où je tenois ce poisson, se fixa à 54 dégrés. Le 15 au soir, la partie du poisson qui étoit à la surface de l'eau étoit phosphorique ; mais l'eau ne répandoit aucune lumière. Je remuai un bâton dans cette eau de l'un des côtés du vase à l'autre, et sur le champ le sillon qu'il traça devint lumineux ; mais dès que le repos se fut rétabli, le phosphorisme cessa. Je secouai le vase, alors toute l'eau devint lumineuse. Elle avoit l'apparence du lait, mais sa lumière étoit plus vive sur les bords. Cette lumière dura quelques instans après que le calme fut rétabli. Le lendemain cette eau fut encore plus phosphorique que le premier jour, le troisième elle cessa de l'être.

Expérience seconde. Je mis un gallon d'eau douce dans un vase, une égale quantité d'eau salée dans un autre, et un hareng frais de trois onces environ dans chacun d'eux. La nuit suivante l'eau de mer étoit phosphorique sans avoir été agitée ; mais sa lumière augmentoit, lorsqu'on y imprimoit quelques ondulations. La partie supérieure du poisson qui nageoit au-dessous de la surface de l'eau étoit très-brillante. L'eau douce étoit obscure ; le poisson que j'y avois plongé étoit également privé de lumière. On voyoit à la surface de l'eau salée plusieurs plaques

plus brillantes que les autres, et lorsqu'on exposoit cette eau à la lumière, elle paroissoit couverte d'une écume graisseuse. La troisième nuit la lumière de l'eau de mer étoit très-foible et plus pâle qu'auparavant, lorsqu'elle étoit tranquille; mais lorsqu'elle étoit agitée, sa lumière devenoit assez forte pour qu'il fut possible de distinguer l'aiguille d'une montre. Le thermomètre se soutint environ à 60 dégrés.

Expérience troisième. Je mis, continue J. Canton, du sel commun dans un gallon d'eau douce, jusqu'au moment où l'aréomètre m'eut indiqué qu'elle avoit la pesanteur spécifique de l'eau de mer. Je fis dissoudre ensuite dans un autre gallon d'eau douce deux livres de sel, et je mis un hareng frais dans chacun d'eux. Le lendemain au soir la surface de l'eau de mer factice étoit lumineuse, et devint plus brillante lorsque je l'eus agitée.

L'eau du second gallon qui avoit été saturée de sel ne donna aucune lumière. Le septième jour j'en retirai le hareng; après l'avoir nettoyé, je le trouvai ferme et sain, l'autre étoit mou et putride.

On peut conclure des expériences 2 et 3, dit ce savant Anglais, que la quantité de sel contenu dans l'eau de mer accélère la putréfaction. Ce fait confirme la découverte de M. Pringle.

Opinion du capitaine Newland extraite des Transactions philosophiques, 1772.

Ces *apparences* laiteuses, dit-il, quelquefois entremêlées de petites raies noires qui vont en serpentant, ont été remarquées dans les mers près de Surate, mais rarement sur les rivages ou le long des côtes. Nous prîmes une certaine quantité de cette eau qu'on porta dans un réduit obscur, et nous crûmes y distinguer des animalcules vivans, luisans et qui peuvent, dit-on, provenir du frai des poissons. Ils flottent à la surface des eaux agitées, et sont plus ou moins nombreux selon les lieux où ils se trouvent.

Opinion et expériences de M. Rigaud consignées dans un mémoire lu en 1768 à l'académie des sciences de Paris.

Cet observateur prétend que sur les côtes de France, depuis l'embouchure de la Garonne jusqu'à Ostende, même dans l'Océan depuis le port de Brest jusqu'aux îles Antilles et au banc de Terre-Neuve, l'aspect lumineux de la mer est principalement occasionné par une immense quantité de petits polypes de forme sphéroïde presqu'aussi diaphanes que l'eau, ayant environ un quart de ligne de diamètre et un seul bras d'environ un sixième de ligne de longueur, qu'ils meuvent avec lenteur ainsi que leur corps. Ces polypes deviennent lumineux dès qu'on agite l'eau de la mer.

A force d'attention et de soins le même savant est parvenu à distinguer la forme ainsi que les mou-

vemens de ces petits animaux, et même à les dessiner ; or pour s'assurer, continue-t-il, que ces polypes sont autant de foyers lumineux qui éclairent l'eau dans laquelle ils nagent, il suffit de filtrer cette eau par un papier gris, elle ne rend plus de lumière, et les polypes qui restent dans les pores du filtre étant écrasés avec le doigt, deviendront aussitôt lumineux ainsi que le doigt. Si l'on remplit un verre de montre de cette eau lumineuse et qu'on y verse quelques gouttes de vinaigre un peu fort, ou d'une eau acide minérale vitriolique, on voit s'agiter et briller à l'instant autant de points phosphoriques qu'il s'y trouve de polypes. L'été et l'automne sont les tems où ces petits animaux sont plus agiles et en plus grand nombre ; ils sont plus gros et plus lumineux encore sous la zone torride que sous la zone tempérée.

Opinion de Dicquemare.

Ce physicien attribue également le phénomène de la mer lumineuse à certains petits animaux de forme ronde qu'il croit avoir reconnu à l'aide du microscope, et il ajoute que le 20 mai 1778 leur abondance étoit si considérable au Havre-de-Grace que la mer paroissoit couverte d'une couche d'huile épaisse et disséminée par petits globules ; je remplis, dit-il, un vase de cette eau, et l'ayant examinée vers les dix heures du soir, elle jettoit au loin une lumière si vive que les yeux avoient peine à en supporter l'éclat,

j'en répandis un peu sur le plancher, elle y brilla durant plus de trois minutes.

Opinion de Bajon, médecin à Cayenne, rapportée par Bomare.

Les mouvemens violens et brusques, dit Bajon, sont peu favorables à la formation des étincelles, elles deviennent plus abondantes et plus vives, quand le mouvement est uniforme. Ces étincelles, ajoute-t-il, sont plus fortes qu'entre les parties même de l'eau, lorsque les mouvemens sont produits par des corps étrangers.

Indépendamment de ces étincelles, on voit à certaines époques se former dans l'intérieur de l'eau, à deux et plus de trois pieds de profondeur, des apparences laiteuses, d'autres fois des espèces de flammes plus ou moins grandes, et de figure irrégulière.

Bajon soupçonne que ces flammes pourroient bien être l'effet des frottemens qui s'opèrent dans l'intérieur de l'eau par la rencontre des courans dont la direction est diamétralement opposée. Il n'a observé ces espèces de flammes, qu'après avoir passé le Tropique du cancer, et elles ne sont, dit-il, devenues fréquentes que vers le douzième, le dixième et le huitième dégré de latitude septentrionale, et c'est précisément dans cet endroit, continue-t-il, que j'ai observé les courans les plus forts.

Ce physicien prétend qu'outre les frottemens inté-

rieurs il en existe encore d'autres dépendans de l'impulsion de l'athmosphère sur la surface de l'eau, qui d'ailleurs ne peut en faire mouvoir qu'une certaine masse.

C'est autour, et particulièrement à la poupe des navires qui font un sillage rapide, et dont la marche occasionne des bouillonnemens, des remoux, des tourbillons que les lumières ou étincelles sont si variées, si nombreuses et si éclatantes, que la vue en est éblouie.

Lorsque des colonnes entières de poissons, même de ceux dont la couleur est sombre, font des émigrations en nageant un peu vîte, ils laissent sur la mer dans le lieu de leur passage une trace lumineuse; cette lumière est encore un effet du frottement. Bajon ayant examiné attentivement ces points lumineux, leur figure lui a paru sphéroïde.

D'après cet exposé, ajoute ce physicien, on peut attribuer à une matière qui a une analogie directe avec l'électricité la cause de ces feux et principalement des étincelles qu'on observe sur la surface de la mer, puisqu'elles n'ont réellement lieu qu'aux endroits où l'on reconnoît un frottement marqué.

Ayant tiré de l'eau de la mer dans un sceau, Bajon a reconnu que de tous les corps dont il s'est servi pour l'agiter soit avec un morceau de bois, soit avec une lame de couteau, soit avec ses doigts

soit enfin avec du verre, les corps métalliques occasionnent le plus d'étincelles. Les parties animales en donnent moins que le fer, mais plus que le bois; le verre n'en produit presqu'aucune.

Opinion de Bomare.

« Instruit, dit cet estimable naturaliste, que la » mer Méditerranée offroit dans plusieurs de ses pa- » rages toutes les nuits et dans presque tous les » tems la même apparence lumineuse qu'on voit aux » Indes, dans nos îles et sur les côtes d'Afrique, » j'engageai M. Ortez espagnol et alors mon com- » pagnon de voyage, à observer ce phénomène en » commun.

» Toutes les lames d'eau nous sembloient étinceler » à mesure que nous les brisions en nageant : je frottai » mes mains et mes cuisses hors de l'eau, et je crus » en tirer aussi des espèces d'étincelles. J'agitai forte- » ment les cheveux de M. Ortez, qui parurent aussi- » tôt comme autant de vergettes lumineuses. Je fis » déshabiller mon domestique, et lui dis de se frotter » aussi avant de se baigner dans la mer : mais il ne » put produire sur lui le même effet qu'il produisoit » sur moi. Je m'avisai de le tirer par le bras : quelle » fut notre surprise et notre admiration, lorsque je » vis sur son bras l'empreinte de ma main mouillée, » comme si c'eût été un crayon phosphorique qui l'y » eût tracé ; enfin il se mit à l'eau, et je le fis nager

» pour l'examiner à mon aise. L'on auroit dit un » homme de feu qui se débattoit dans la mer. Bientôt » les ondes nous parurent plus lumineuses encore. On » auroit pu dire au premier coup-d'œil que les étoiles » fixes réfléchissoient dans la mer leur brillante image. » Curieux d'examiner plus attentivement la cause de » ce phénomène, je plongeai un mouchoir blanc dans » l'eau et le retirai tout couvert de petites étoiles » ou de points brillans et azurés qui sembloient s'écra- » ser, s'étendre par le frottement et former des » plaques lumineuses.

» Le lendemain je crus reconnoître au jour et à » l'aide d'une loupe, sur la toile de ce mouchoir, des » atômes informes, immobiles et bleuâtres. Je des- » cendis ce mouchoir à la cave pour éprouver si » ces corpuscules n'y paroîtroient pas plus brillans » qu'au grand jour; mais toute apparence lumineuse » avoit disparu. Ainsi j'attribuai l'effet d'un tel spec- » tacle tantôt à des feux phosphoriques, et tantôt » à des vers marins.

» Ayant puisé en 1766 dans la Manche un sceau » d'eau de mer à l'approche d'une violente tempête, » j'en mis dans un godet de terre, j'y jettai par hasard » quelques gouttes d'éther vitriolique, et je fus étonné » d'y voir dans l'obscurité quantité de corps animés » des plus brillans, s'agiter et produire le même phé- » nomène qui arrive quand on laisse tomber une

» pincée de limaille d'acier sur le disque d'une bougie » allumée : ce brillant spectacle ne dura d'ailleurs » qu'un instant ».

Opinion de J. R. Forster père, un des compagnons de Cook.

Je crois fermement, dit ce savant observateur, que ces apparitions lumineuses ne sont pas toutes de même nature. Souvent la mer qui paroît enflammée aux environs du vaisseau cesse de l'être à une certaine distance. Alors la lumière ne semble se réfléchir que sur le crête des vagues à mesure qu'elles se brisent, et ce phénomène ne se manifeste guères que durant un vent frais.

J'ai observé, continue-t-il, une autre espèce de lumière phosphorique, durant ou après un long calme, et lorsque le tems est très-chaud. Alors la mer paroît illuminée au loin. Nous puisâmes une certaine quantité de cette eau étincelante et lorsqu'elle fut dans la cuve ; mais elle nous parut entièrement privée de son éclat phosphorique lorsqu'on agitoit cette eau, elle répandoit une lueur assez vive, et cette lueur sembloit s'attacher aux doigts, aussitôt qu'on remuoit l'eau avec la main.

L'autre espèce de lumière phosphorique est sans doute le produit des Mollusques, dont la nature est de paroître lumineux dans l'eau. J'ai observé que le même effet étoit occasionné, quoique rarement, soit

par le poisson nommé Shel-Fish, soit par l'insecte connu sous le nom de Chevrettes, ou autres animalcules phosphoriques. Je n'ai point d'ailleurs été à portée de vérifier moi-même cette observation.

L'espèce la plus fréquente de ces apparitions lumineuses est, selon mon opinion, un simple effet d'électricité. Personne n'ignore que la mer agitée par un vent frais est plus chaude que l'air extérieur à un dégré remarquable. Ainsi l'on ne doit pas être surpris que la rapidité du sillage n'excite également une légère chaleur à la surface. Les substances bitumineuses dont les flancs des navires sont recouverts, les clous qui entrent dans la construction des bâtimens, l'eau elle-même qui dans ces circonstances est un puissant véhicule ; toutes ces causes, dis-je, peuvent contribuer à produire ce phénomène électrique.

La seconde espèce de ces apparitions lumineuses, continue Forster, est de la même nature que les phosphores ordinaires. On ne peut douter que la foule des animaux putrifiés et nageant à la surface de la mer ne contiennent, ainsi que les minéraux qui tombent en efflorescence, une certaine quantité d'acide phosphorique comme partie intégrante; l'athmosphère même en est plus ou moins imprégné.

L'addition ou le mélange d'un tel principe inflammable avec cet acide doit produire ces substances lumineuses qu'on nomme phosphore. Personne n'ignore

que les poissons de mer deviennent phosphoriques par la dissication. C'est aussi un fait constant pour les marins, que l'Océan après un long calme devient putride à sa superficie, ce qui ne peut être occasionné que par la putréfaction de cette multitude incalculable de substances animales qui périssent journellement sous les eaux, flottent à leur surface et y acquièrent durant les chaleurs et les tems calmes le dernier dégré de corruption. Or on ne peut nier que les poissons et sur-sout les mollusques, ne contiennent des particules inflammables. L'acide phosphorique, séparé par la putréfaction de son mélange originel, s'unit facilement avec quelques-unes des matières inflammables ci-dessus désignées, de sorte qu'il en résulte nécessairement ces phosphores flottans sur l'immensité des mers, ces apparitions lumineuses dont nous avons si long-tems cherché les causes, et qui portent dans l'ame ce sentiment d'admiration ineffable qu'inspirent à l'homme tous les grands phénomènes de la nature.

La troisième et dernière espèce de lumière phosphorique, dit encore Forster, est sans doute occasionnée par la foule innombrable d'animaux vivans qui flottent sur les eaux. Or ces corps sont lumineux par leur structure particulière, ou plutôt par la nature de leurs parties intégrantes; ce qui ne peut être démontré en rigueur qu'au moyen d'une analyse chymique de quelques-uns de ces mollusques.

J'ai traduit et extrait ces diverses observations de l'ouvrage du célèbre J. R. Forster, intitulé *observations made during à voyage round the world, etc.....* ou observations faites durant un voyage autour du monde, spécialement sur les divers phénomènes de la mer, de l'atmosphère, les changemens survenus sur le globe, les corps organiques, etc. Londres, 1778, in-4°. On sentira aisément les motifs qui m'ont déterminé à placer l'opinion de ce célèbre naturaliste à la suite de toutes celles des autres physiciens dont j'ai rapporté les diverses expériences et à côté de celles du savant Bomare à qui nous devons, comme je l'ai déjà dit, le meilleur dictionnaire d'histoire naturelle sans excepter celui de Goldsmith. Les mous ou mollusques sont, comme peu de personnes l'ignorent, des animaux de mer qui étant écorchés n'offrent à la vue qu'une chair molle, quoiqu'ils contiennent au-dedans une matière qui leur tient lieu de sang : tels sont les polybes, la sèche, le calmar, le concombre marin, l'ortie de mer, la vellette, la chenille ou taupe de mer, le raisin de mer, la plume de mer, les poumons marins, le lièvre marin, l'anemone de mer, la pomme folle de mer.

(32) P. 33. Le nigaud ou niais, en anglais *noddy*, est le cormoran de la petite espèce ou le *tchaski* des Kamtschadales.

La tête de cet oiseau n'est ornée, ni de hupe, ni de

mentonnière, comme dans le grand cormoran. Le dessous de son corps est d'un gris brun et ses plumes en général sont d'une couleur plus sombre ; il n'en a que douze à la queue, le grand cormoran en a quatorze.

Cette espèce de petit cormoran qui se trouve plus communément vers le Nord que dans les pays chauds, se laisse approcher et même assommer comme le fou. C'est pour cette raison qu'on l'a nommé nigaud. — Voyez fou, note 26.

(33) P. 33. La pintade a été nommée par Aristote, *Méléagris* et poule d'Afrique par Varron. Les Italiens, dit Bomare, la nomme poule de Numidie. Cependant le célèbre Reddi, dans une lettre adressée à Carlo – Dati, la désigne sous le nom de poule de Pharaon. C'est la poule de la Guinée et la perdrix de Terre-Neuve de Belon. On l'appelle *Quetele* dans le Congo.

Le nom de pintade a été donné à cet oiseau à cause des taches blanches, grises et noires dont ses plumes sont peintes et parsemées.

Les pintades sont à peu-près de la grosseur et de la figure de nos poules domestiques ; mais elles ont la queue un peu arquée et arrondie comme celle des perdrix et elles la portent de même un peu panchée vers le bas. Sur le dos est une espèce de bosse formée par le repli des aîles. Son plumage n'est que de trois couleurs, blanc, cendré et noir; le noir est le fond, le blanc est répandu par gouttes ou taches rondes, et le cendré coupé par petites raies.

Sa tête et le haut de son col sont dépourvus de plumes et garnis seulement sur le derrière de poils noirs et roides. Le col est court et la peau qui en couvre la partie supérieure est d'un rougeâtre veiné de violet, et revêtu de poils bruns foncés dont la direction est vers la tête. Ces poils vus à la loupe sont de véritables plumes. Le bec de la pintade est rouge à sa base et de couleur de corne à son extrémité. La poule pintade porte de chaque côté de l'ouverture du bec une membrane charnue et sur le sommet de la tête une protubérance osseuse et conique légèrement inclinée en arrière et couverte d'une peau d'un brun rougeâtre. Ces oiseaux n'ont point d'ergot. Le cœur est plus pointu qu'il ne l'est dans nos poules d'Europe. Voyez le recueil des mémoires de l'académie des sciences, tome 3, partie 2, page 79.

La pintade est moins féconde dans l'état de liberté que dans celui de domesticité. La proportion, dit Buffon, est d'un à dix. Les œufs sont plus petits que ceux de la poule; mais la coquille est infiniment plus épaisse. Ceux de la pintade sauvage sont pointillés de blanc et ceux de la pintade domestique sont d'un rouge sombre uniforme. Son cri est aigu, très-fort, perçant, désagréable et presque continuel. Sa nourriture est la même que celle des oiseaux gallinacées.

Les pintades sauvages volent en bandes très-nombreuses. Leur vol est lourd et peu soutenu. Cet oiseau est d'un naturel extrêmement vif, inquiet et turbulent. Il court avec une vîtesse extraordinaire et ne vole pas fort haut. La poule pintade est d'une humeur querelleuse. Cet oiseau veut dominer dans la basse-cour, même sur les poules d'Indes; il leur en impose par sa pétulence. La dureté de son bec et l'agilité de ses mouvemens la font redouter de toute la gente volatile. Les coqs-d'Indes s'avancent contre la poule pintade avec fierté et gravité. Mais celles-ci les désolent par leurs marches et contre-marches ; elles ont fait dix tours et donné vingt coups de bec avant que les coqs-d'Indes aient seulement pensé à se mettre en défense.

On trouve des pintades en Amérique ; les Génois les y portèrent avec les premiers nègres en 1508.

On prétend que le coq pintade produit avec la poule domestique. Mais c'est une espèce de génération artificielle qui demande des précautions. Les oiseaux métis qui résultent de ce mélange forme une race bâtarde.

Les naturalistes donnent aussi le nom de pintade à un serpent du quatrième genre, c'est l'*anguis méléagris* de Linnée.

(34) P. 35. La baleine est sans exception le plus considérable de tous les animaux connus. On en a vu

vu qui avoient jusqu'à cent trente et même jusqu'à deux cents pieds de long. Ces animaux sont vipares. On ignore la durée de leur existence. Les naturalistes en distinguent quinze espèces principales. C'est dans le détroit de Davis que la vraie baleine se trouve en abondance vers le mois de Février et de Mars.

Le mâle de la baleine a une verge de plus de six pieds de long et de figure conique. La base du cône a sept à huit pouces de diamètre. Cette verge est renfermée au-dedans du corps, et cachée comme dans un fourreau, de sorte qu'elle est garantie de tous les accidens extérieures. Elle n'est point pourvue de testicules apparens, mais elle a des corps caverneux, et ne sort de l'intérieur de sa gaine ou enveloppe qu'à l'instant de l'accouplement.

La partie naturelle de la femelle est faite comme dans les quadrupèdes. La nature a placé de chaque côté de la vulve une mammelle que la mère, lorsqu'elle a des petits peut, dit-on, pousser en dehors pour les faire teter. Selon le rapport unanime des pêcheurs groenlandais, l'accouplement des baleines se fait de telle sorte que les deux animaux se laissent tomber perpendiculairement sur leur queue. Ils s'approchent en se tenant suspendus droit dans l'eau, et se serrent l'un contre l'autre avec leurs nageoires qui font l'office de bras. On prétend que l'accouplement n'a lieu que tous les ans. La mère porte son fétus

l'éspace d'environ dix mois. Les petits tetent durant une année entière.

Les Basques sont les premiers qui vers le quinzième siècle ayent entrepris la pêche de la baleine, malgré la difficulté de naviguer dans les mers du Nord et les montagnes de glaces au travers desquelles il falloit passer. L'année 1667 est citée dans les annales de la pêche de la baleine comme la plus riche et la plus abondante ; deux cent un vaisseaux de différentes nations, dont les Hollandais en avoient à eux seuls cent vingt-neuf, prirent mille neuf cent soixante-huit baleines. Le produit fut de trois millions sept cent quatre-vingt quatre mille quatre cent quatre vingt-dix florins. Cette pêche se renouvelle tous les ans. Aussi les baleines sont-elles moins abondantes qu'autrefois dans le détroit de Davis.

Les ennemis de la baleine sont la licorne de mer ou narhwal, l'ourque ou épaulard décrit par Anderson sous le nom de Butz-kopf, la scie de mer, espèce de grand chien de mer ou *squalus pristis* de Linnée, et l'épée de mer de Groenland, sans parler du pou ou verd testacée, long de six à sept pouces, qui se loge sous les nageoires ou vers les parties génitales de ce formidable cetacée. Voy. Anderson, hist. nat. de l'Islande, du Groenland et du détroit de Davis. Paris, Lambert, 1754. 2 vol. 12.

(35) P. 36. La banane est le fruit du bananier, ou figuier d'Adam. Cet arbre est désigné sous le nom de *bala* dans l'*hortus malabaricus* de G. Commelin.

Le bananier est moins un arbre qu'une plante herbacée d'environ dix à douze pieds de hauteur. Son fruit est savoureux, on mange aussi le tronc de l'arbre même, coupé par tranches ou rouelles. Il repousse l'année suivante; cette plante précieuse doit être classée parmi celles que la nature semble avoir créées en vertu de cette loi éternelle de continuité qui lie par une chaîne imperceptible les essences les plus hétérogènes.

Le tronc ou tige arborée du bananier a la forme d'un rouleau composé de plusieurs feuilles couchées les unes sur les autres, non adhérentes. Son diamètre est de dix à douze pouces.

« Les feuilles, en y comprenant le petiole, ou la » queue qui les soutient, dit Nicolson, *essai sur* » *l'histoire naturelle de St.-Domingue*, ont six et jusqu'à » neuf pieds de largeur, et presque deux pieds dans » leur plus grande longueur. Ces feuilles sont donc » plus longues et plus larges qu'aucunes de celles que » nous connoissions. Deux suffisent pour envelopper » un homme. Elles sont d'un verd satiné, foncé en » dessus et pâle en dessous, obtuses à leur sommet. » Il s'élève de leur centre une grosse tige ligneuse, » verte, panchée ou même pendante, divisée par » nœuds, terminée par un bouton pointu, long d'un

» demi-pied. Ce bouton est lui-même composé de » plusieurs feuilles oblongues, appliquées les unes » sur les autres, verticillées, veinées, d'un rouge clair » en dedans, rembruni en dehors, couvertes d'une » espèce de rosée bleuâtre. Ces petites feuilles ou » écailles spathacées s'ouvrent successivement, tombent » et laissent à découvert les fleurs et les embryons » des fruits attachés au nombre de quatre ou cinq » sur le même pédicule ».

La corolle du bananier, dit encore Nicolson, est composée de quatre pétales blancs, dont deux oblongs, droits, épais, veinés, creusés en cuillers. Les deux autres sont minces, terminés en pointe : le centre est occupé par cinq étamines droites, blanches, qui environnent un pistil cylindrique, terminé par un stigmate épais, arrondi, roussâtre.

La banane a depuis cinq jusqu'à huit pouces de longueur. Ce fruit est tantôt droit, tantôt arqué comme nos concombres, recouvert d'une peau épaisse, unie, d'abord verte, ensuite jaune, composée de filamens longitudinaux. L'intérieur est rempli par une substance jaunâtre, molle, onctueuse, humectante, d'un goût à-la-fois aigrelet et douceâtre, parsemée de petits points noirs qui sont les seules graines que cette plante produit. Les fruits croissent en grappe, et forment neuf à dix étages autour de la tige ligneuse. Cette espèce de grappe se nomme aux îles

patte de banane. L'ensemble des pattes se nomme régime. Les plus gros régimes sont composés de plus de cent fruits

On sait qu'il existe diverses espèces de bananes qui toutes varient par le goût et la grosseur. *La banane musquée* à quatre ou cinq pouces de long sur un pouce de diamètre; *la banane cochon* qui n'est qu'une variété de la banane ordinaire est la plus grosse de toutes. Elle est arquée et a quelquefois plus d'un pied de longueur sur deux à trois pouces de diamètre. Les Caraïbes appellent *balatana* les grosses bananes, *balouson* les petites bananes.

On voit aux Indes orientales une autre sorte de petite banane appellée banane de singes, parce que ces animaux en sont très-friands : ce fruit n'a que deux à trois pouces de longueur sur cinq à six lignes de diamètre. C'est de toutes les bananes celles dont le goût est le plus fin et le plus délicat.

Les habitans des îles Moluques cultivent encore un bananier à grappe droite, c'est le *musa troglodytarum* de Linnée. Les régimes en contiennent jusqu'à cent cinquante et plus.

Le bananier se multiplie comme l'ananas par des œilletons qui naissent au pied.

On tire des fils de sa tige et l'on en fabrique des étoffes plus belles que celles dont le tissu est de fil d'Agave.

(36) P. 36. Les voleurs anglais surpassent en au-

dace et en adresse tous ceux des autres nations de l'Europe, même les voleurs napolitains. Je fus témoin à Londres du fait suivant :

Un homme assez bien vêtu se présente chez un célèbre coutelier du Strand ; il lui commande divers outils tranchans dont il lui donne le dessein. Huit jours après, il retourne chez le coutelier ; les outils étoient prêts, il paye le prix convenu : voilà de fort singuliers instrumens, lui dit l'artis e, pourrois-je vous demander à quoi ils peuvent être bons ? A voler, lui répond le particulier et il disparoit. Le coutelier un peu surpris, cherche sa tabatière, sa montre, l'argent qu'il avoit reçu du voleur ; tout étoit disparu.

(37) P. 36. La risdale est une monnoie d'Allemagne dont la valeur est d'environ 50 sous, lorsque le change est au pair.

Ce mot, qui à la lettre signifie un écu de *roi*, est formé 1.° de ce dernier monosyllabe dont il est inutile de donner ici l'étymologie. J'observerai seulement que la lettre radicale de la majeure partie des mots qui signifient *roi*, dans la plupart des langues anciennes de l'Orient et du Nord, est toujours la lettre *r*, ou ses analogues parmi les gutturales. Alors il signifie *soleil*, *œil*, ou *celui qui guide*, *qui avertit*.

2.° Le mot *daler* est formé du monosyllabe *dal*, vallée. Suio-goth. *dal* : angl. sax. *dael* : goth. d'Ulphilas, *dalei* : isl. *dalur*, parce que, dit le savant

livre, les premières pièces de cette sorte de monnoie furent frappées dans la vallée de Joachim.

On sait que la vallée de St.-Joachim (*Joachimistal*) est située en Eohéme à 5 lieues d'Elnbogen et qu'on y découvrit au commencement du 16.e siècle de riches mines d'argent.

(38) P. 38. Santa-Cruz est le nom de la principale forteresse du port de Rio-Janeiro.

(39) P. 38. Lorsque White relâcha à Rio-Janeiro, Dom Louis de Vasconcellos frère du marquis de Castello-Methor et du comte de Pombeiro, étoit vice-roi de cette établissement.

(40) P. 39. Sébastien premier roi de Portugal, né en 1554, étoit fils posthume de l'Infant Jean et de Jeanne fille de Charlesquint. Son zèle pour la religion, disent Brandamo, Brito et les autres historiens portugais, lui fit entreprendre en 1574 une descente en Afrique. Quelque tems après Muley-Mohammed lui demanda du secours contre Moluc son oncle roi de Fez et de Maroc. Alors le jeune Dom Sébastien renonça à la pieuse intention de combattre les infidèles, et amena à Muley l'élite de sa noblesse. Le 4 août 1578, Muley-Mohammed et le roi de Portugal livrèrent une grande bataille dans laquelle presque toute la noblesse portugaise perdit la vie. Sébastien lui-méme y fut tué dans la 25.e année de son âge. Comme on ne trouva point son corps après la bataille, on pu-

blia qu'il s'étoit retiré dans un désert pour y pleurer ses péchés. Deux imposteurs surent profiter de cette erreur populaire, et le Portugal eut à-la-fois deux faux Sébastiens. L'un étoit fils d'un tailleur de pierres, l'autre d'un faiseur de tuiles. Le premier finit sa vie sur un échafaud, le second aux galères.

(41) P. 39. J'ai observé qu'en général les Portugais ont les yeux plus écartés que les autres nations de l'Europe. Or d'après ces diversités caractéristiques peut-on nier que les hommes semblables aux plantes ne soient modifiés comme elles par le climat et par le sol? Et s'il étoit prouvé que les saveurs ainsi que les propriétés des plantes sont des résultats nécessaires de leur configuration particulière, ne seroit-il pas permis d'en conclure que le physiologiste et le physionomiste doivent être invoqués à chaque instant par le philosophe qui raisonne sur les mœurs et le caractère des nations. Le dévot, mais spirituel Lavater s'est bien gardé de nier ce principe. Voyez ma traduction de Forster. Buisson, l'an 3.e, tome 1.er, pag. 213, note 1ere.

(42) P. 40. Rio-Janeiro ou St.-Sebastien est la plus grande et la plus belle de toutes les villes du Brésil. Elle est située sous le Tropique, long. 334°, 55′, lat. méridionale, 22°, 54′ 10″, à deux lieues de l'embouchure de Rio-Janeiro (rivière de St-Janvier). Les Portugais accusent la Caille d'avoir placé cette ville dans le journal de son voyage fait au cap de Bonne-Espérance à

quarante cinq milles plus à l'est de sa situation véritable.

Cette ville est construite sur la rive occidentale du havre, dans un endroit enfoncé, mal sain et entouré de tous côtés par des montagnes qui empêchant l'air de circuler occasionnent des fièvres intermittentes et putrides. Elle est d'une étendue considérable; son port est vaste et offre l'aspect le plus imposant. L'entrée est défendue par 15 ou 20 forts montés de belle artillerie de bronze. Cette place est une des plus fortes qu'il y ait après Gibraltar.

On trouve à St.-Sébastien un observatoire construit à-peu-près dans le centre de la ville et assez bien muni de tous les instrumens nécessaires.

Rio-Janeiro, dit Bougainville chapitre 5 page 80, est l'entrepôt et le débouché principal des richesses du Brésil. Les mines appelées *générales* sont les plus voisines de la ville, dont elles sont distantes d'environ 75 lieues. Elles rendent au Portugal tous les ans pour son droit de quint, au moins 112 arobes d'or; l'année 1762 elles en rendirent 119.

La terre est si fertile à Rio-Janeiro qu'un boisseau de bled en produit ordinairement 70 et 80. On y trouve encore des bois excellens pour la menuiserie et l'ébénisterie.

Le capitaine Watkin-Tench observe que les naturalistes peuvent s'y procurer à un prix très-raisonnable d'amples collections d'oiseaux superbes et d'insectes curieux bien conservés et bien assortis.

(43) P. 41. Le jour de l'assomption de la vierge Marie est une fête nécessairement célèbre chez le peuple *très-fidele*.

(44) P. 44. Les Anglais célèbrent non la fête, mais le jour de la naissance des personnes qu'ils respectent et qu'ils aiment, ou de celles qui par leur puissance usurpent de la multitude les honneurs dûs à la vertu et à la paternité.

On sait que le jour de la naissance étoit également consacré chez les Grecs et chez les Romains ; voyez Censorin, *de die natali cum notis Henrici Lindinbrogii et aliorum. Cantabrigiæ* 1695. 8°.

J'ai retrouvé cet usage parmi les anciennes nations du Nord, telles que les Goths ou les habitans de la Suède, les Cimmériens, les Scandinaves, les Scythes mêmes dont les Grecs ont emprunté la plupart de leurs coutumes et de leurs loix, ainsi qu'une partie de leur mélodieux idiôme. En effet cet usage est celui qui paroît le mieux indiqué par la nature et tous les sentimens expansifs du cœur.

Les Anglais célèbrent aujourd'hui avec pompe la naissance de leur roi le 4 juin, et celui de leur reine le 18 janvier. Leur luxe consiste non-seulement dans la magnificence de leurs habits qu'ils tirent de nos belles manufactures de Lyon, mais aussi dans l'élégance de leurs équipages. Les gens du *bon air* se gardent bien de se montrer aux deux pais-

sances avec la même voiture. Peut-être n'est-il pas inutile à l'histoire philosophique de l'esprit humain de rapporter ici comment ces fiers insulaires considèrent de nos jours cet acte de déférence et de respect qu'ils rendent depuis si long-tems a leur roi. Je citerai le texe même du capitaine Phillip, lorsqu'il parle de la fête donnée par les équipages et la flotte au port Jackson, lors de l'anniversaire de la naissance de Georges III.

« On ne laissa point passer le 4 Juin sans le célébrer » avec la solemnité convenable. Ce fut un jour de » repos et de réjouissance pour toute la colonie. Au » lever du soleil, les vaisseaux répétèrent le même salut. » On alluma de grands feux de joie et tout le camp » offrit la scène la plus touchante d'allégresse et de » satisfaction. Pour ne mettre aucun exception au » *bonheur d'un si beau jour*, les quatre coupables » auxquels on avoit fait grace de la vie et qu'on » avoit relégué dans une île au milieu du port, re- » çurent leur pardon et furent rappelés pour prendre » part à la joie commune ».

(45) P. 52. La plante qui produit l'ananas est exotique, unilobée, et se rapproche des *agavès* et des *caragates*. On distingue, dit Miller, cinq espèces d'ananas.

1.° L'ananas épineux ou ananas à couronne, c'est le *bromelia ananas* de Linnée, et le yayouua (bo-

niama) des Caraïbes. Sa racine qui est fibreuse, pousse plusieurs feuilles disposées en rond, fermes, rabattues en dehors, larges de deux à trois pouces, longues de deux à trois pieds, de couleur verte et gaie, jannâtre et pourpre, creusées en goutière, dentelées, c'est-à-dire, hérissées sur les bords de petites pointes plus ou moins piquantes : du centre des feuilles s'élève une tige (hampe) ronde, haute de deux pieds, de la grosseur du pouce. Elle soutient à son sommet une rose formée de plusieurs feuilles courtes et aigues, couleur de feu ou cerise (c'est ce qu'on appelle la couronne).

Les Anglais nomment ce fruit *pineapple* (pomme de pin) à cause de sa configuration piramidale. L'élégant Thompson a dit :

Witness thou best anana, thou the pride
Of vegetable lire, beyond whate'er
The poets imag'd in the golden age.

On voit sortir de chacune des écailles dont l'ananas est couvert et avant son entier accroissement une petite fleur bleuâtre, en entonnoir, découpée en trois parties, qui se fane et tombe à mesure que le fruit grossit. La chair de l'ananas est parsemée de fibres très-déliés, qui divergent du centre de la circonférence en manière de rayons, et qui dans les branches horisontales de ce fruit représentent une rosette étoilée.

La couronne dont le sommet de ce fruit est recouvert

étant détachée, mise en terre, prend racine, devient une nouvelle plante et produit un an plutôt que les rejettons qui poussent de côté et qu'on détachent ordinairement au mois d'Août pour les mettre dans des pots.

La seconde espèce décrite par Miller est l'ananas piramidale à chair jeaune (*pyramidal pine apple with a Yellow Flesh*). C'est le *fructus pyramidatus carne aureâ* de Tournefort. —La troisième est l'ananas à feuilles lisses (*pine apple with smooth leaves.*—La quatrième est l'ananas à feuilles d'un verd brillant sans épines sur les bords (*pine apple with shining green leaves and scarce any spines on their edges*). Les Caraïbes le nomment *coulao* ou *cabuyo*; c'est l'ananas pitte ou *ananas non acculeatus, pitta dictus de* Tournefort. — La cinquième espèce décrite encore par Miller est l'ananas couleur d'olive (*the olive couloured pine*) ou *fructus pyramidatus, olivæ colore, intùs aureo.* C'est l'ananas de Monferrat. On appelle aussi ananas pomme de reinette, *fructu ovato, carne aurea* une espèce d'ananas ainsi nommé à cause de l'analogie qu'on trouve entre ces deux fruits, tant pour l'odeur que pour le goût. C'est le plus petit et le plus exquis de tous.

(46) P. 52. Les Siamois donent le nom de pamplemousse à une espèce d'orange qui est souvent aussi grosse que la tête d'un homme. La chair de ce

fruit a le goût de la fraise et son jus est rafraîchissant.

Les pamplemousses sont très-communes dans les îles de France, de la Réunion (ci-devant Bourbon), ainsi que dans plusieurs autres îles de l'Océan oriental. On les trouve encore à Surinam, où elles ont de neuf à douze pouces de diamètre. Les pamplemousses de cette partie de l'Amérique ont la chair un peu aigrelette, avec un véritable goût de raisin. L'île de Cayenne produit aussi des pamplemousses qu'on y a transporté du Brésil.

(47) P. 52. L'igname est le *polygonum scandens*, *hetich americum* de J. Thevenot et le *couchou* des Caraïbes.

La plante qui le produit est rampante, grimpante comme le houblon, garni de filamens qui prennent racine et qui sont très-propres à multiplier : la tige est quarrée et à-peu-près de la grosseur du petit doigt ; l'intérieur des feuilles est d'un verd pâle, leur forme est celle d'une cloche ; elles sont grandes comme celles de la bardane et disposées en divers épis auxquels succèdent des siliques garnis de petites graines noires.

« On distingue, dit Nicolson, trois espèces d'ig-» names, la blanche, la violette et celle de Cayenne. » A la Jamaïque on en compte quatre sortes ».

Les racines de l'igname dans les bonnes terres sont longues d'un pied et demi ; quelque-unes pèsent jusqu'à trente livres. Les nègres les coupent par

quartiers et les mangent rôties sur la braise. Ils les réduisent quelquefois en bouilli, et ce mets est très-agréable. On en fait aussi du langou et du pain.

(48) P. 52. Le cocotier est un arbre *unilobée* de la famille des palmiers et qui offrent plusieurs ressemblances avec *l'avoira*, *aavora* ou *aouora*, espèce de palmier qui se trouve dans l'Afrique et aux Antilles. C'est *l'inaya-guacuiba* des Caraïbes.

Les feuilles du cocotier sont aîlées, longues de 12 à 15 pieds, larges de 3 ou environ. On fait avec leurs filamens les plus déliés de très-belles nattes qui dans toute l'étendue de l'Inde sont un objet considérable de commerce.

A des fleurs monoïques sur le même régime succèdent des noix monospermes. Le cocotier de l'Inde a été si souvent décrit que je ne crois point devoir en donner ici l'histoire détaillée. J'observerai seulement que ce bel arbre, qui s'élève jusqu'à la hauteur de 60 pieds et dont la cime est couronnée d'un faisceau de dix à douze feuilles, fournit seule à une famille entière de ces Indiens fortuné, que nos orgueilleux Européens ont nommé sauvages, un mets savoureux, une boisson rafraichissante, des meubles, de la toile et un grand nombre d'ustensiles commodes.

Le coco croit par régimes sur les rameaux parti-

culiers du cocotier dont le tronc est de médiocre grosseur relativement à sa hauteur.

Une particularité remarquable, c'est que l'arbre meurt sitôt que l'on cueille une espèce de bourgeon droit, presque cylindrique, pointu, tendre, bon à manger, nommé chou, et qui se trouve au centre de ce faisceau dont la cime est couronnée.

On voit sortir d'entre les feuilles du cocotier de grands spathes univales, oblongs, pointus, qui, s'ouvrant par le côté, donnent issue à un panicule dont les rameaux sont chargés d'un grand nombre de fleurs sessiles et d'un blanc jaunâtre. Les fleurs femelles sont situées vers la base de ces rameaux, et les mâles qui sont toujours en plus grand nombre occupent et couvrent toute la partie supérieure.

Les Indiens coupent l'extrémité des spathes encore jeunes; alors ils en distilent une liqueur blanche que l'on recueille avec soin dans des pots attachés à chacun de ces spathes, et cette liqueur est le *vin de palmier* dont la saveur est si agréable et si rafraichissante.

Cet arbre porte des fruits deux ou trois fois l'année. Les naturalistes font mention de plusieurs autres espèces de cocotier : 1.° Le cocotier des Maldives de Lemery dont le fruit passe pour un spécifique souverain parmi certaines nations de l'Inde; 2.° le cocotier du Pérou et du Brésil : son fruit a la forme d'une cloche et

la

la tête de ces cocos est fermée par une matière qui ressemble à un champignon. Ces fruits se nomment aussi amandes d'*Andos*, parce que l'arbre qui les produit croît sur les Andes. Voyez Clusius, Commelin, Feuillée, Hernandez, Plumier, ainsi que les principaux voyages autour du monde, dans les Indes, tels que ceux de Cook, la collection d'Harris, etc.

(49) P. 52. Le cachou est un suc gommo-résineux, fait et durci par art en morceaux gros comme un œuf de poule, opaque, communément d'un roux noirâtre à l'extérieur, quelquefois marbré de gris intérieurement. Cette substance est sans odeur, un peu amère au goût, mais d'une saveur agréable d'iris ou de violette.

On l'apporte des Moluques, du Malabar, de Surate, du Pégu et des autres côtes des Indes.

Le cachou n'est autre chose qu'un extrait d'*arec* rendu solide par évaporation. On donne proprement le nom d'*arec* ou *areca* à la semence ou noix qui se trouve dans le fruit d'une espèce de palmier haut de 30 à 40 pieds. Cet arbre est l'*areca palmæ foliis, areca catechu* de Linnée.

Le fruit de l'*arec* a la forme et la grosseur d'un œuf de poule; son écorce est très-mince, lisse, d'abord d'un verd bleuâtre, jaune ensuite; cette enveloppe recèle une chair succulente, blanche, fibreuse, que les Indiens mangent et appellent *pinangue*. Ils donnent aussi

le nom de *koffol* ou *chotool* à l'amande renfermée dans le noyau de l'*arec*.

« On fabrique le cachou en coupant les semences » d'areca encore vertes par tranches, et les faisant » infuser dans une eau chargée de chaux de coquilles » calcinées qui en dissout la partie gommo-résineuse, » et que l'on fait évaporer ensuite jusqu'à consistance » d'extrait. On y mêle aussi du cardamome, du bois » d'aloës, du musc, de l'ambre et quelques autres » aromates ». Voyez le mémoire de Jussieu, collection de l'Académie des sciences, année 1720.

D'après des notions plus exactes fournies par Dupleix, on sait enfin que cette substance est une fécule que l'on retire d'un arbre indien nommé *cat-ché*, et l'on croit que cet arbre est l'*acacie*, *acacia mimosa catechu* de Linnée. Voyez Bomare et la pharmacopée de de Lille, édit. 1772.

(50) P. 52. Mangnier. Ce mot est purement arabe. La mangue s'appelle en Perse et au Malabar *ambo*; en Turquie *amba*; en Malaye *mangka* et *manga*, les habitans de l'île Java l'appellent *Po*.

Cet arbre est grand et rameux, il croît dans les pays d'Ormus, de Malabar, de Goa, de Guzarate, de Bengale, de Pégu, de Malaca, à l'Ile de France, et au cap de Bonne-Espérance.

On en compte deux espèces, le manguier sauvage et le manguier domestique : je ne parlerai que de ce dernier.

Le manguier domestique est très-gros, toujours verd, et a jusqu'à 40 pieds de haut. Il étend ses branches au loin à la ronde et porte du fruit deux fois l'année, depuis six ou sept ans jusqu'à cent ans. Son fruit, dont la pulpe est jaune et filamenteuse, a la forme d'une poire ou d'un cœur. On en trouve de diverses couleurs sur un même arbre, les uns verdâtres, les autres rouges, jaunes; tous sont très-bons et d'une odeur agréable; il est faux que la mangue ait un goût de thérébentine, comme le dit Valmont de Bomare, d'après plusieurs naturalistes. Tous les Indiens que j'ai consultés m'ont assuré qu'une bonne mangue étoit aussi savoureuse que nos belles pêches des environs de Paris.

Ce fruit est un excellent dépuratif; on peut en manger jusqu'à satiété sans en être incommodé; il produit de légères explosions cutanées qui souvent équivalent aux effets d'un minoratif ou d'un exutoire. C'est pour cette raison que les femmes du Bengale sevrent plus volontiers leurs enfans dans la saison des mangues.

(51) P. 52. La cassade est un végétal dont plusieurs millions d'hommes se nourrissent sous les Tropiques, et qu'ils préfèrent au maïs. La racine de cet arbrisseau que l'on nomme cassade ou *Jatropha cassave*, est un poison violent, lorsqu'elle est crue et non préparée, mais à force d'être lavée, pétrie et

exposée au grand air, elle perd toutes ses qualités nuisibles.

Cette plante nommée vulgairement manioc, est le *jatropha manihot*, *foliis palmatis*, *lobis lanceolatis*, *integerrimis*, *levibus* de Linnée, et le *juka* des Caraïbes. Préfontaine en compte trois espèces différentes, cependant on n'en distingue que deux principales, le manioc blanc et le manioc rouge.

Le blanc s'élève depuis trois pieds jusqu'à huit ou neuf de hauteur. Ses feuilles croissent par bouquets au sommet de la tige et des branches, elles sont portées sur de longs pétioles verdâtres et sont palmées à-peu-près comme celles du ricin, ou digitées comme celles du chanvre. Les fleurs sont en forme de cloche évasée. La corolle est d'une seule pièce, mais divisée en cinq segmens pointus et oblongs. La fleur mâle est blanche, composée de dix étamines. Le filet de l'étamine est plus court que la corolle. Les fleurs femelles sont couleur de rose.

Le manioc rouge doit rester en terre un an. Ses feuilles sont digitées en cinq parties, quelquefois en six. Chaque division est pointue au sommet, large de trois à quatre lignes, longue de trois à quatre pouces. Les feuilles sont portées sur des queues qui sont rougeâtres ainsi que les tiges : dans tout le reste cette plante ressemble au manioc blanc.

« Cet arbrisseau, ainsi que toutes les plantes à

» moëlle, dit Bomare, prend très-facilement de bou-
» ture ; il croît dans toutes sortes de terreins. A quinze
» ou dix-huit mois, il a atteint sa parfaite maturité ».

L'auteur du voyage dont je publie la traduction a négligé de dire que l'équipage du capitaine Phillip fit également provision d'une certaine quantité d'Opuntia, dit cactier à cochenille, ou nopal. J'observerai en passant, que le traducteur de Phillip s'est trompé, lorqu'il a donné à l'opuntia le nom de figue à cochenille, c'est le *cactus cochenillifer* de Linnée. Hans Sloane, histoire de la Jamaïque, désigne cette plante sous le nom d'*opuntia maxima folio oblongo*....

On trouve sur l'opuntia la cochenille, cet insecte si précieux pour la teinture rouge.

(52) P. 53. L'hyppo est une sorte de résine. On connoît le galipot des boutiques, ainsi nommé sans doute, parce qu'il croît en France.

Le suc résineux appellé galipot découle du grand et du petit pin maritime qu'on trouve dans les landes arides et sabloneuses depuis Bayonne jusques dans le pays de Medoc et depuis le bord de la mer jusqu'au rivage de la Garonne. Je crois devoir rappeler ici les détails que donne le célèbre Forster, sur un nouveau moyen d'espalmer les bâtimens : voici le texte même. « . . . Le goudron tiré du charbon de pierre
» est préférable à la résine. De deux vaisseaux en-
» voyés aux Indes orientales, celui espalmé avec la

» résine est revenu en Hollande criblé de vers, tandis » que l'autre bâtiment espalmé avec ce goudron fos- » sile n'en étoit point attaqué. Jusqu'à présent l'An- » gleterre est le seul endroit où l'on connoisse bien » l'art de le préparer, et c'est de là qu'on l'exporte » en Hollande ». Voyage sur le Rhin dans la Belgique, la Hollande, etc. Paris, Buisson, l'an 3, Tom. II, p. 433.

(53) P. 53. L'huile de castor est composée de *castoreum*, de vin rouge et d'huile d'olive.

On sait que le castoreum est une substance graisseuse d'un goût fétide. On le trouve dans des poches situées sous les aines du castor. Lorsqu'il est récent, il est fluide comme de l'huile ; en vieillissant il brunit et acquiert la consistance du miel. On préfère au castoreum du Canada celui qui vient de Sibérie, de Prusse, de Pologne par la voie de Dantzick.

L'huile de castor est employée avec succès dans les maladies du cerveau, dans la paralysie, les convulsions, la léthargie et les frissons. On l'emploie aussi pour les maladies de la matrice.

(54) P. 53. Le baume de capiva ou baume de copahu, est une résine qu'on obtient de deux manières différentes. La première découle par incision du tronc même de l'arbre qui porte ce nom. La seconde espèce, qui a la consistance du miel et une odeur pénétrante approchante de la térébenthine,

est extraite des rameaux et de l'écorce par décoction.

On connoît les diverses propriétés de ce baume. Il est admirable pour déterger, consolider et produire la synthèse des plaies ; les Juifs s'en servent après la circoncision pour étancher le sang.

On le falsifie, dit Baumé, avec une espèce de térébenthine très-fluide. Cette fraude est difficile à reconnoître, parce que son odeur forte et particulière masque entièrement celle de la térébenthine.

L'arbre nommé *copahu*, *copaiba* ou capaier, croît dans les forêts épaisses de l'intérieur du Brésil ; il croît aussi dans l'île de Moragnon ou Maragnan, et dans les îles Antilles voisines. Il s'élève droit, devient fort gros, et a vingt-deux pieds d'élévation. Son bois d'un rouge foncé et parsemé de taches d'un rouge vif a la dureté du hêtre. Ses fleurs sont blanches, composées de quatre à cinq pétales et croissent sur des grappes paniculées et axillaires à l'extrémité des rameaux.

(55) P. 57. Les peuples du Midi ont toujours passé pour être plus enclins à la jalousie que ceux du nord de l'Europe. Je ne connois point l'Espagne, mais j'ai passé plusieurs années en Italie, et j'ai vécu long-tems à Londres avec des Portugais. Loin de trouver parmi eux des traces de cette jalousie romanesque dont nos drames et nos histoires

retentissent , j'accuserois plutôt les nations méridionales , sur-tout les Napolitains et les Romains modernes d'une indifférence coupable. Mais ce dont nos histoires et nos drames ne parlent point , c'est qu'aujourd'hui cette jalousie chevaleresque des anciens paladins de l'Espagne et de la France est profondément enracinée parmi les habitans de la Grande-Bretagne , les froids , les phlegmatiques compatriotes du sage Locke et du grand Newton. Une semblable manie seroit-elle le risible effet de cet esprit de conservation exclusive auquel sont enclins tous les peuples assez *raisonneurs* pour circonscrire leurs idées, leurs affections, leurs jouissances dans le cercle étroit de l'intérêt personnel , mais qui sont loin encore de cette apogée philosophique d'où l'on se considère soi-même comme le premier anneau de la chaîne , et non comme un centre absolu où doivent s'abymer tous les intérêts subsidiaires ? Certes je ne hasarderai point de décider une question aussi délicate , et je me bornerai à répéter ici ce que bien peu de personnes ignorent : le jaloux sans amour est le pire de tous les jaloux.

En Angleterre un homme à bonnes fortunes parvient rarement aux grands emplois et obtient avec peine des voix pour entrer au parlement. Or en cela je trouve que les Anglais ont raison ; mais un mari dont la femme est évidemment infidelle , est obligé de divorcer et de se battre avec l'amant , sinon il perd

la confiance publique, et en cela je trouve que les Anglais ont grand tort.

(56) P. 59. Alanson, l'un des plus célèbres chirurgiens de l'Angleterre, a imaginé une nouvelle méthode d'amputation que je regrette de ne pouvoir faire connoître plus amplement ici à mes lecteurs.

Cet habile artiste dont le nom doit être placé à côté de celui de Chéselden, de Petit, du célèbre Dessault, de Sigaud *la symphise* auquel les femmes doivent une immortelle reconnoissance, en un mot dans la liste trop peu nombreuse des véritables bienfaiteurs de l'humanité, s'est acquis par cette découverte les suffrages des principaux chirurgiens de l'Angleterre sa patrie, tels que Lucas, Keate, Kennedy, Freer et White lui-même qui dès l'année 1781 avoit réussi au-delà de son attente en opérant d'après la méthode de son ingénieux confrère. Mais ce qui vaut mieux encore, cette découverte a mérité à M. Alanson l'incalculable satisfaction d'abréger les souffrances d'un nombre infini d'individus, et d'arracher à la mort plusieurs milliers de pères de famille et de citoyens utiles.

Sa manière d'établir ses ligatures diffère de toutes celles qui jusqu'à présent avoient été en usage parmi nous. Lorsque le tourniquet est placé, il dessine légèrement avec un fil trempé dans l'encre, le circuit que doit faire le couteau sur le membre qu'il veut couper.

« Ma méthode particulière, dit-il, consiste dans la » manière de couper les muscles. Sharp veut qu'après » avoir d'abord coupé la peau, on coupe ensuite les » chairs tout contre les bords de la peau tirée vers le » genou. Il seroit inutile de produire sur cette ma- » tière le témoignage d'aucun autre auteur, parce » que le procédé de Sharp est aujourd'hui suivi par » les meilleurs praticiens. Quoique l'on puisse guérir » promptement le malade en recouvrant seulement la » plaie avec la peau et le tissu cellulaire, néanmoins » le procédé que je vais indiquer est de la plus grande » importance, sur-tout dans les amputations de la » cuisse, parce que la surface du moignon sera plus » égale et plus régulière, les parties divisées se réu- » niront mieux, et l'espèce de coussin, que la peau » doit former sur l'os, sera plus épais. C'est pourquoi » après avoir séparé le tissu cellulaire, et ses attaches » dans une étendue suffisante, au lieu d'appliquer le » tranchant près du bord des tégumens et de couper » les muscles jusqu'à l'os par une incision circulaire » et perpendiculaire, je fais au contraire l'opération » de la manière suivante. Supposons qu'il s'agisse d'am- » puter la cuisse, et que vous soyez situé du côté » externe du membre; coupez tous les muscles obli- » quement jusqu'à l'os, en commençant par le vaste » interne, de manière que le tranchant de votre » couteau soit sous les tégumens. Par cette section

» oblique des muscles, l'os sera découvert de la lar-
» geur de trois à quatre travers de doigt plus haut qu'il
» ne l'est, quand on coupe les muscles circulaire-
» ment et perpendiculairement. Tirez ensuite le cou-
» teau vers vous, alors sa pointe appuie sur l'os; suivez
» le bord des tégumens dans la même ligne oblique
» déjà tracée par la première incision; divisez le
» reste des muscles en faisant tourner autour du
» membre le couteau dont la pointe doit être toujours
» en contact avec l'os.

» Cette incision des chairs s'exécutera avec encore
» plus de promptitude, si pendant qu'un aide tient
» ferme les parties et les relève, un autre a soin
» d'empêcher que la peau ne soit coupée pendant
» que le couteau passe sous le membre. Plusieurs
» praticiens, lorsqu'ils sont parvenus à ce point de
» l'opération, s'occupent alors de détacher le périos'e
» de l'os, dans une étendue considérable au-dessus
» et au-dessous de l'endroit qu'il faut scier, ce qu'ils
» ont coutume de faire si minutieusement, qu'ils per-
» dent un tems considérable à exécuter cette dénu-
» dation de l'os. Cette pratique me paroît inutile, et
» même nuisible; il suffit d'inciser le périoste et de
» dénuder l'eau dans l'endroit seulement où doit
» passer la scie, ce que l'on peut exécuter en un
» seul coup, en faisant tourner le couteau autour
» de l'os.

» Monro dit dans son ostéologie, qu'un des usages » du périoste est de rassembler et de soutenir les vais- » seaux qui se distribuent aux os. N'est-ce pas cher- » cher à exciter la suppuration et l'exfoliation que » de détruire cette membrane au-dessus de l'endroit » où l'on veut scier l'os ? N'est-ce pas anéantir la cir- » culation sur la surface de l'os, et produire les ac- » cidens ci-dessus mentionnés ? Il est bien plus con- » venable, comme Goock et Bromfield le conseillent, » de retirer en haut les chairs et d'inciser le pé- » rioste seulement dans l'endroit où l'on veut appli- » quer la scie. Par ce moyen, on vient à bout de » scier l'os plus haut qu'on n'a coutume de faire, ce » qui produit un avantage considérable et s'accorde » très-bien avec le projet que nous avons de préve- » nir la saillie de l'os et de procurer au moignon » un petite cicatrice ».

Edward Alanson décrit ensuite d'une manière plus détaillée sa méthode dans le cours de cet ouvrage, dont Lassus nous a donné une excellente traduction, sous le titre de Manuel-pratique de l'amputation des membres. Paris, Méquignon l'aîné. 1784. 1 vol. in-12 de 204 pages.

Ce traité est divisé en cinq parties.

Dans la première il traite de l'usage de la ligature ou bande circulaire, de la double incision, de la ligature des artères.

Dans la seconde il expose ses idées sur une nouvelle méthode d'amputation, les pansemens et le mauvais air des hôpitaux, cette partie si essentielle de l'art de guérir, et si négligée dans les grandes villes où l'humanité trouve tant d'orateurs, de prôneurs, de prêtres, et si peu d'amis. Il indique dans ce chapitre les moyens de salubrifier l'air des hôpitaux. Les réglemens qu'il propose sont au nombre de seize; l'invite les administrateurs à les lire avec attention, et à se pénétrer des principes qu'ils renferment.

La troisième partie traite de l'amputation à lambeau.

La quatrième traite de l'exfoliation des cartilages et de l'amputation du bras dans son articulation avec l'omoplate.

La cinquième et dernière partie est consacrée à des observations ultérieures.

Le savant professeur Lassus, en nous faisant connaître ce précieux ouvrage, a nécessairement ajouté à la réputation qui lui est si justement acquise, et ce présent est un nouveau bienfait que lui doivent ses concitoyens, l'humanité et la science.

(57) P. 60. Le cap Frio est situé lat. sud, 23°. 5′. long. ouest. 41°. 40′. 15″.

(58) P. 61. Ile Cobras ou île des Serpens. La plupart des géographes ont négligé de marquer cet îlot sur leurs cartes, et les dictionnaires géographiques n'en font point mention. L'île Cobras est située

en face de Rio-Janeiro. L'ancrage de ce port, l'un des plus vastes et des plus commodes qui soient sur le globe après le port Jackson, est au nord de cette petite île. Voyez Rio-Janeiro, note 42.

(59) P. 62. Un farthing est la quatrième partie d'un *penny* ou Sol Anglais. Ce mot vient du teuthon *feor*, *fiar*, et du saxon *feorthing*, *feorther*, (quatre).

On peut dériver aussi du saxon *fiar* le français *liard*. La prothèse de l'*f* est très-ordinaire dans les langues du nord.

(60) P. 62. L'auteur ignoroit que chez les nations qui habitent vers le Midi, il est défendu aux Religieuses de paroître à la grille sans avoir leurs voiles baissés. A Naples l'abbesse du couvent de *Santa Chiara*, qui porte le titre de *Regina* ou Reine, est la seule à qui il soit permis de se montrer à visage découvert.

(61) P. 65. Le requin est le plus grand et le plus redoutable des chiens de mer; on le trouve dans la Méditerranée et dans l'Océan entre les Tropiques, sur-tout depuis Arguin, le long de la côte, jusqu'au royaume d'Angola, et on le trouve aussi dans la Méditerranée et dans l'Océan. Cet animal est vivipare. Sa longueur est quelquefois de 24 et même de 25 pieds. Querhoent dit expressément en avoir rencontré un à quelques minutes de la Ligne, et par les 22 dégrés de longitude, lequel avoit 25 à 30 pieds de longueur,

et 5 à 6 de largeur vers la tête. Pontoppidan assure qu'il existe des requins de 8 à 10 brasses de longueur; et selon Grumer on en a vu qui avoient jusqu'à 12 brasses.

Rondelet dit avoir examiné un requin de moyenne taille qui pesoit un millier. Celui qu'on a pris aux environs de Nice et qui pesoit aussi près de quatre mille livres, renfermoit le cadavre d'un homme tout entier.

La tête du requin est large, applatie et terminée en pointe émoussée. Son museau est un peu arrondi; sa gueule est spacieuse, extrêmement fendue, située en dessous comme dans tous les chiens de mer.

Les cinq ouvertures des ouies que l'on voit de chaque côté, sont le caractère distinctif de ce genre. Le corps est allongé, un peu comprimé des deux côtés.

Ces terribles poissons nommés dans le Nord *Pert-Fisch*, (poisson de mer) ont au lieu d'écailles le corps couvert de pointes tendres qui rendent leur peau rude au toucher et qui jettent de la lumière durant la nuit.

Les nageoires pectorales sont très-grandes et dépassent la région de la base de la première dorsale; la seconde dorsale est petite, presqu'également éloignée de la base des nageoires du ventre et de la nageoire de la queue. Les nageoires abdominales sont un peu plus près de la seconde dorsale que de la pre-

mière. Ils n'ont point, dit Bloch, de nageoire à l'anus; elle est située au contraire un peu plus loin que l'endroit qui correspond à la seconde du dos. La nageoire de la queue est verticale, comme dans tous les chiens de mer, et divisée en deux lobes.

Sa gueule est armée d'un appareil de six rangs de dents triangulaires, disposées en files, de façon qu'il s'en trouve toujours de prêtes à prendre la place de celles qui tombent par vieillesse ou par accident.

Stenon dit que cet animal a plus de deux cents dents et qu'il n'en voit pas l'utilité en ce que la plus grande partie est placée vers la face interne de la mâchoire; mais Hérissant a découvert ce qui étoit échappé à Stenon. La première rangée des dents du requin s'avancent en saillies hors de la mâchoire, la seconde est droite; les internes panchées comme des feuilles d'artichaud vers le fond de la gueule et recouvertes d'une substance fongueuse. Lorsque la première rangée est usée, la seconde succède; ainsi de suite.

Peut-être, ajoute encore Hérissant, cet animal n'est-il pas le seul à qui la nature ait accordé cette propriété, mais c'est au moins le seul exemple qu'on ait de ce singulier renouvellement.

On assure que dans la femelle du requin la matrice ressemble à celle de la chienne, et que les parties génitales de ce formidable poisson ont en général une grande ressemblance avec celles des raies.

Lamorier

Lamorier qui a donné un mémoire sur *l'impossibilité du vomissement des chevaux* a découvert dans les Requins un organe particulier, jusqu'alors inconnu aux naturalistes. « Cet organe, dit-il, consiste en un filtre » placé entre la pointe du museau et du cerveau, » à-peu-près de la grosseur de ce viscère, de la » consistance et de la couleur du corps vitré, à l'aide » duquel il s'opère par les petits trous de la peau » une transsudation qui sert à graisser ou lubrifier la » partie avec laquelle cet animal de mer fend l'eau ».

Le foie du Requin est divisé en deux lobes, et est si gros qu'un seul suffit pour remplir un petit tonneau de plusieurs pintes. La graisse a la propriété singulière de se conserver long-tems et de se durcir comme le lard du cochon. Au rapport de Fabricius, le Requin se nourrit de marsouins et de petites baleines qu'il avale toutes entières.

On connoît par les relations la manière de prendre ces énormes poissons.

Il n'en existe point qui ait la vie plus dure; car après l'avoir coupé en pièces, on voit encore remuer toutes les parties. Ceci rappelle les belles expériences de Van-Marum, au moyen desquelles il démontre que la mort absolue des animaux coincide instantanément avec la cessation de l'irritabilité. L'anguille, par exemple, dont les tronçons se meuvent quoique séparés et cherchent encore à se rejoindre, demeure

immobile et son irritabilité cesse dans toutes les parties par lesquelles s'est écoulé le rayon ou sens vital. Voyez *Forster*, voyage *sur les rives du Rhin*, tome 2, page 416.

On connoît également la férocité de ce redoutable animal, dont l'énorme gueule peut engloutir un homme tout entier. Ses yeux, lorsqu'il est en colère, paroissent rouges et enflammés.

Les Requins s'attaquent entr'eux avec un acharnement extraordinaire; on leur voit lever la tête et la moitié du corps hors de l'eau et se porter des coups si terribles que la mer en retentit au loin. Cependant quelques formidables que soient ces monstres, l'homme ose se mesurer seul corps à corps avec eux. Le nègre et l'Américain qui le découvrent à travers le crystal des eaux, plongent au-dessous de lui, lui portent sous le ventre des coups de couteau mortels, et échappent facilement à sa vengeance, à raison de sa pesanteur et de la configuration de sa gueule qui le forcent à se retourner tout entier lorsqu'il veut saisir sa proie.

Ceux qui aiment la science étymologique seront bien aises de savoir que le mot *Requin* vient de l'ancien gothique *rick* qui dans l'origine signifie fort, puissant et dont on a formé depuis le mot *riche*. Le suio-goth. *reke*, l'anglo-saxon, *rica*; le lithuanien, *rike* signifient également fort, puissant.

(62) P. 65. L'albatros est le plus gros des oiseaux

palmipèdes. Ses aîles, disent Buffon et Brisson, ont dix pieds d'envergure. Son bec est comme celui de la frégate, du fou et du cormoran, composé de plusieurs pièces qui semblent articulées et jointes par des sutures. Il est d'un jaune très-pâle, long et crochu par le bout supérieur. La partie inférieure est de forme tronquée; les deux mâchoires sont comprimées latéralement.

Les plumes de la gorge, du cou et de tout le dessous du corps sont de couleur blanche; celles du dos, d'un brun sale ou moucheté de noirâtre sur un fond blanc; le croupion et le dessus de la queue d'un beau blanc; le dessus des aîles rayé de noir sur un fond blanc; les jambes sont avancées vers le milieu du corps hors de l'abdomen et très-courtes proportionnément à la longueur de l'animal. « Cet oiseau, dit » encore Buffon, habite les mers Australes, et se » trouve dans toute leur étendue depuis la pointe » de l'Afrique jusqu'à celle de l'Amérique et de la » Nouvelle Hollande ».

On n'en a jamais vu dans l'hémisphère boréal. Tous les voyageurs s'accordent à dire qu'on ne rencontre d'albatros nulle part en plus grand nombre qu'entre les îles de Glace des mers Australes jusqu'aux glaces solides qui bordent ces mers, vers le 65.e ou 66.e dégré.

Ces oiseaux se nourrissent de frai de poisson, de

zoophites ou de mollusques, sortes d'animaux de mer, tels que les polypes, la sèche, le calmar, l'ortie de mer, la velette, la plume de mer, la chenille ou la taupe de mer, le raisin de mer, les poumons marins, etc.

L'albatros est d'un caractère paisible. Il se repose et dort sur les eaux. Son ennemi est la mouette.

(63) P. 66. Le cap de Bonne-Espérance situé à l'extrémité méridionale de l'Afrique, longitude 36° 3′ 45″, latitude méridionale 34° 15′, fut découvert en 1493 par Barthélemi Diaz qui le nomma d'abord le cap des Tempêtes à cause des mauvais tems qui sont très-communs dans ces parages, sur-tout lorsque les vents sont au nord-ouest. Mais Jean II, roi de Portugal, ayant conçu l'espoir de trouver, après l'avoir doublé, un chemin par mer pour aller aux Indes orientales, lui donna ensuite le nom du cap de Bonne-Espérance.

Les Hollandais s'y établirent en 1650 et ils y occupèrent avec les Français réfugiés environ 30 lieues de pays. « Ces derniers, dit le philosophe Poivre, ont » enrichi la colonie de leur industrie et du travail » inestimable de leurs bras; ils y ont fondé des peu- » plades considérables dont quelques-unes ont tiré » leur nom du pays malheureux, mais toujours chéri, » qui leur avoit refusé le feu et l'eau. La peuplade » de *la Petite Rochelle* surpasse toutes les autres par

» l'industrie des colons qui la composent, et par la » richesse des terres qui en dépendent ».

Il est certain que depuis l'établissement des Hollandais dans ces parages, les terres y produisent en abondance du froment et des grains de toute espèce, des vins de différentes qualités et des fruits excellens rassemblés des quatre parties du monde.

Le colon Hollandais, dit encore l'estimable observateur que je viens de citer, est parvenu à garantir le fruit de ses travaux des ravages occasionnés par les tempêtes si fréquentes dans cette partie du globe, en divisant les terres par petites portions et les entourant de hautes palissades de chêne ou de quelque autres arbres plantés près-à-près, comme pourroit l'être une charmille destinée à faire l'ornement d'un jardin. Ces palissades se taillent au croissant toutes les années; on les élève à 25 ou 30 pieds de hauteur, de sorte que chaque champ séparé est fermé comme une chambre.

Après nous avoir donné d'amples détails sur les célèbres vins qui croissent au Cap dans le canton de Constance, Poivre nous apprend que les vignes s'y cultivent sans échalas; on leur fait d'ailleurs, ajoute-t-il, le même labour que nous faisons aux nôtres.

La compagnie Hollandaise a formé deux ou trois jardins magnifiques, qu'elle entretient avec une dépense digne d'une compagnie souveraine. Quinze

ou vingt jardiniers Européens d'une habileté reconnue sont chargés de la culture de ces immenses jardins, sous la direction d'un jardinier principal dont la place est lucrative et honorable. C'est dans ces jardins publics que se font, aux frais de la compagnie, tous les essais de nouvelle culture. C'est-là que les particuliers trouvent gratuitement, avec les instructions nécessaires, les graines et les plantes dont ils peuvent avoir besoin.

« Les terres à grains, dit Poivre, se labourent au » Cap comme en Europe, quelquefois par des che- » vaux, plus souvent par des bœufs. Les Hollandais » de cette colonie ont l'industrie de corriger la » lenteur de ces derniers animaux, en les exercant » de bonne heure à un pas vif; et j'ai vu au Cap » des charriots tirés par des attellages de dix ou » douze paires de bœufs aller aussi vîte que s'ils » avoient été traînés par de bons chevaux.

Cet exemple devroit être imité dans notre Europe, et je m'étonne que le gouvernement n'ait pas encore songé à donner des primes d'encouragement à ceux qui auroient fait des élèves en ce genre. Espérons du moins que l'appât du gain engagera quelques riches propriétaires à tenter ce nouveau moyen de spéculation.

A côté de ces détails précieux qui nous ont été transmis par un des hommes de l'Europe le plus versé dans la science de l'économie coloniale, je ne crois pas inutile de placer l'observation de Sparmann, d'autant

plus qu'elle ne paroît pas avoir été démentie par le témoignage des voyageurs plus modernes, tels que Vaillant et autres.

« Malgré l'étendue de la colonie, dit Sparmann, » elle ne peut être regardée que comme un corps » assez grand et proportionné, mais foible et lan- » guissant, dans lequel la circulation du commerce » est lente et sans vigueur. Entre les parties intérieures » et le Cap, il n'existe qu'une fois par an une circu- » lation de denrées qui s'opère par le moyen des » charriots. Si l'on donnoit des débouchés à ce » grand corps à demi-obstrué, qu'on en ouvrit les » ports, le commerce, les manufactures et l'agri- » culture en recevroient une nouvelle vie ». Sparmann propose ensuite, comme un moyen sûr de rémédier à tous ces inconvéniens, d'établir une communication entre le Cap et les deux baies Mossel et Algoa.

Quand à la description des naturels du pays, j'invite les lecteurs à distinguer des nombreux voyages au Cap, celui que je viens de citer, sur-tout celui de le Vaillant et les observations sur le cap de Bonne-Espérance par *Maxwell*, insérées dans les transactions philosophiques, sous le n.° 310. Leur peau, dit l'auteur Anglais est naturellement aussi blanche que la nôtre; ils sont d'une stature moyenne, mais bien faits, très-alertes et très-sveltes. Je n'en ai vu aucun qui fut gras. Ils se barbouillent le visage et le

corps avec du suif ou quelqu'autre substance huileuse, ce qui joint à l'action du soleil rend leur peau de couleur tannée et leur donne une odeur si puante qu'on les sent à une distance considérable.

(64) P. 67. Van-Graaffe gouverneur Hollandais du Cap est le même dont les efforts sauvèrent une partie de l'équipage du *Grosvenor* qui fit naufrage vers 1783 sur la côte des Caffres. Le colonel Gordon assura au capitaine Watkin-Tench que ceux de ces malheureux qui étoient tombés entre les mains de ces Afriquains, les plus sauvages de tous les peuples qui couvrent la surface du globe, étoient pour jamais perdus et séparés de leurs pays, de leurs amis et du reste du monde.

(65) P. 69. L'autruche, le plus grand de tous les oiseaux, si l'on en excepte peut-être le casoar, tient du quadrupède tant par sa configuration que par sa structure intérieure.

Cet oiseau est monté sur de très-hautes jambes. Sa tête est petite, plate, presque chauve, son crâne est mince et fragile, le moindre coup peut le briser. Peut-être est-ce la raison pour laquelle cet animal, lorsqu'il se trouve pris, cache sa tête comme la partie la plus foible. Son bec est droit, petit et de figure triangulaire; ses yeux sont grands, ils ont deux paupières de chaque côté et des cils comme ceux de l'homme.

La hauteur de l'autruche ou plutôt sa longueur, de l'extrémité de son bec à celui du doigt le plus long est de huit pieds quelques pouces, elle n'a que deux doigts à chaque pied. Ces doigts armés chacun d'un ongle noirâtre sont tous les deux en devant et unis jusqu'à la première articulation par une membrane. Sa force est telle que d'un coup de pied elle peut renverser un homme. Ses cuisses sont charnues et sans plumes jusqu'aux genoux ainsi que le dessous des aîles qui étant pliées se prolongent à-peu-près jusques vers le milieu de la queue; déployées elles forment une envergure de six pieds et demi. Aussi comme elles sont très-courtes proportionnément au corps, elles ne semblent destinées par la nature qu'à aider l'oiseau dans sa course, lorsqu'il a le vent favorable.

On remarque à l'extrémité de chaque aîle de l'autruche deux ergots d'environ un pouce de long à-peu-près semblables aux aiguilles des porcs-épics; la base du cou, le dos, le croupion, la poitrine et le ventre sont couverts de plumes noires et laineuses. Celles de la femelle sont brunes. Les plumes scapulaires et les couvertures des aîles sont de la même couleur et également variées. Le reste du corps est nu, la peau dans cet endroit est d'un blanc rougeâtre; les grandes pennes des aîles sont très-blanches à la partie supérieure; les moyennes sont noires,

Mais, dit Buffon, les plumes de cet animal manquent de ce mécanisme merveilleux qui rend celles des autres oiseaux tantôt droites, tantôt obliques. La queue est serrée, ronde, composée de pennes blanchâtres dans le mâle, brunâtres dans la femelle et seulement blanches à l'extrémité. Le cou dans la moitié supérieure de sa longueur et la tête de l'autruche sont garnis d'une espèce de duvet, ou de poils clair-semés au lieu de plumes.

L'autruche pèse de soixante à quatre-vingt livres, et semble tenir du chameau par la forme de ses jambes et par ses callosités. Ne pourroit-on pas dire, ajoute l'éloquent et ingénieux Buffon, en voyant cet oiseau qui a des aîles pour marcher et non pour voler, dont le corps est en partie fourni de plumes, en partie garni d'une espèce de poil, qu'il est une de ces nuances par lesquelles la nature passe d'un être à un autre; qu'enfin il tient en quelque sorte le milieu entre les quadrupèdes et les oiseaux ?

Le cœur de l'autruche est presque rond, au lieu que les autres bipèdes l'ont ordinairement plus allongé. La forme extérieure de son gesier approche de celle du ventricule de l'homme. Les végétaux sont sa principale nourriture. Néanmoins elle se jete avec voracité sur tout ce qu'on lui présente, mais il est faux qu'elle digère le fer ainsi que les autres corps durs qu'elle avale; elle les rend en entier par l'anus.

L'autruche fait rarement entendre sa voix. Les uns la comparent à un hurlement, d'autres au rugissement d'un enfant enroué. Le cri de l'autruche, disent les Hottentots, ressemble au rugissement du lion, mais il est moins prolongé. Il est donc rauque et lugubre et doit remplir d'effroi celui qui l'entend.

Les autruches sont fort lascives et lorsqu'on examine leur organisation, il paroît constant que leur accouplement ne se fait point par une simple compression comme dans les autres oiseaux. « Le plus grand » nombre des volatils n'a point de verge apparente, » l'autruche en a une assez considérable, composée » de deux ligamens blancs, solides et nerveux, ayant » quatre lignes de diamètre, revêtus d'une membrane » épaisse, et qui ne s'unissent qu'à deux doigts près » de l'extrémité. On apperçoit souvent dans cette » partie une substance rouge, spongieuse, garnie d'une » multitude de vaisseaux, en un mot fort approchante » des corps caverneux qu'on observe dans la verge » des animaux terrestres. Le tout est renfermé dans » une membrane commune, de même substance que » les ligamens, quoique cependant moins épaisse et » moins dure; l'anus est garni de quatre muscles qui » appartiennent aussi à la verge, et de-là résulte entre » ces parties une correspondance de mouvement au » moyen de laquelle lorsque ces animaux fientent, la » verge sort de plusieurs pouces ».

Leurs testicules sont de diverses grosseurs en différens sujets et varient à cet égard dans la proportion de quarante-huit à un.

Les femelles ont aussi des testicules, car il y a lieu de croire qu'on peut nommer ainsi ces corps glanduleux qu'on trouve dans les femelles au-dessus de l'ovaire.

Buffon dit que l'autruche fait plusieurs pontes par an de douze ou quinze œufs chacune. Ces pontes commencent vers le solstice d'été. Les œufs de l'autruche sont très-grands et ovalaires; il y en a qui contiennent une pinte de liqueur. L'autruche, dit Sparmann, n'a d'autre nid que la surface de la terre où elle dépose ses œufs; ce ne sont pas les rayons du soleil qui les font éclôre du moins dans cette partie de l'Afrique. Le mâle et la femelle partagent alternativement l'incubation. Les Hottentots, continue-t-il, m'ont assuré ce fait; ainsi Thevenot, quoique seul de son avis, a raison lorsqu'il dit que les autruches vivent en monogamie. Cette coutume est contraire à celle de la grande espèce.

Adanson nous apprend également que les autruches ne sont point marâtres; elles couvent leurs œufs au Sénégal, mais seulement durant la nuit. Dans la Zône Torride elles se contentent de les déposer sur des amas de sable.

Lorsque le chasseur veut les leur enlever, elles

contrefont les estropiées pour tâcher de lui donner le change, mais jamais elles n'attaquent le ravisseur.

L'autruche habite par préférence les lieux les plus solitaires et les plus arides. Ces oiseaux se réunissent dans les déserts en troupes nombreuses qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie.

Quoique les autruches soient d'un naturel sauvage, elles sont suceptibles d'être apprivoisées. Les habitans de Dara, de Lybie en nourrissent des troupeaux. Cette espèce fournit sans doute les plumes de 1.ere qualité qui ne se prennent que sur les autruches vivantes.

Les autruches s'apprivoisent par la seule habitude de voir des hommes, d'en recevoir la nourriture et de bons traitemens : on est même parvenu à les dompter et à s'en servir en guise de monture. Adanson a vu au comptoir de Podor deux autruches encore jeunes, dont la plus forte couroit plus vîte que le meilleur coureur anglais, quoiqu'elle eût deux nègres sur le dos. On voit au Cap, dit Sparmann, plusieurs autruches apprivoisées; elles se laissent monter par tout le monde, sans s'inquiéter de la pesanteur. Elles grimpent même et se perchent, lorsqu'elles sont très-jeunes, sur l'épaule de quiconque veut le souffrir.

On a souvent donné au *Thouyou* ou *Rhea* le nom d'autruche d'Amérique ou d'Occident ; mais cet oiseau, dit Brisson, est plus petit que l'autruche d'Afrique. Sa tête est faite comme celle de l'oie. Le

caractère du Theuyou est d'avoir trois doigts en avant dénués de membranes, et point de doigt par-derrière. Voyez Casoar, note 88.

(66.) P. 69. White ne détaille point les animaux que renferme la ménagerie du gouverneur du Cap. Voici les principaux : un tigre, un zèbre, quelques belles autruches, un castor, et la belle poule couronnée.

(67) P. 69. Je crois faire plaisir à mes lecteurs, en plaçant ici une description un peu détaillée de la célèbre montagne de la Table, d'après celles qui nous ont été transmises par les principaux voyageurs, notamment par Lacaille, le capitaine Watkin-Tench, l'ingénieux Vaillant et quelques autres.

Cette montagne, dit Watkin-Tench, a 550 toises d'élévation ; Lacaille, dans le journal de son voyage au cap de Bonne-Espérance, assure qu'elle en a 600 au-dessus du niveau de la mer. Son sommet est d'une vaste étendue, et hérissé d'énormes rochers confusément amoncelés. On les prendroit pour les ruines d'une ville immense. Le tems, les nuages et le vent semblent avoir usé les parties les plus saillantes de cette montagne remarquable. J'y ai trouvé, dit Vaillant, des cailloux de quartz aussi roulés que ceux vulgairement appelés *galets*, et qu'on ramasse sur le rivage.

Quand le ciel est pur et serein, on distingue du sommet de la table les montagnes du Piquet éloignées

de trente lieues, et malgré cette distance, elles paroissent encore la surpasser en hauteur.

La nature a placé vers le milieu du plateau un bassin bourbeux, d'où découlent par une large crevasse les eaux qui arrivent au Cap. Ce bassin peut avoir trois ou quatre cents pas de circonférence. Ceux qui se trouvent pour la première fois engagés dans cette crevasse, se croient assaillis par une pluie abondante, quoique le tems soit beau, et il pleut réellement pour eux. C'est l'effet des gouttes d'eau qui suintant continuellement des rochers supérieurs, tombent sur ceux qui sont plus bas, se heurtent, se divisent en une pluie d'autant plus fine, qu'elle approche plus du pied de la montagne. Cette pluie est toujours plus abondante le matin que le soir.

J'ai éprouvé un effet semblable sous les rochers de la grande cascade de Tivoli; en un instant mes cheveux, mes habits furent couverts d'une poussière humide. On rencontre dans la crevasse, à un tiers ou environ de sa hauteur, une superbe nappe d'eau qui coule sur un rocher plat, très-étendu.

« Je me suis rendu plusieurs fois, continue Vaillant, » sur la montagne de la Table et sur celle du Lion. » Quoique la première, vue de la Baie, paroisse tou- » cher à la ville, elle en est cependant éloignée de » plus d'une lieue. Le pied de cette montagne est en- » combré d'une grande quantité d'éclats de rochers,

» qui paroissent en avoir fait partie et s'en être dé-
» tachés ; la base est un granit pur, et jusqu'à son
» sommet elle paroit être alternativement composée
» de couches horisontales de granit et de terre d'un
» noir foncé. On n'y peut monter que par cette cre-
» vasse d'où découlent les eaux qui remplissent les
» fontaines de la ville. Cette route est pénible, sur-
» tout vers le haut, où la crevasse se retrécit beau-
» coup et devient presque perpendiculaire ».

Les coups de vents qui proviennent de cette montagne sont terribles, et les tourbillons de poussière qu'ils élèvent, dit Watkin-Tench, forment des nuages épais ; jusqu'à ce qu'ils soient entièrement retombés sur la terre, il est presqu'impossible de sortir de chez soi. Les ouragans s'annoncent au Cap par un petit nuage blanc qui s'attache d'abord à la cime de la montagne du côté de celle du Diable. L'air commence alors à devenir plus frais, peu-à-peu le nuage augmente et se développe ; enfin il grossit au point que tout le sommet de la table en est couvert. Cependant le nuage se précipite avec violence et pèse sur la ville. On croiroit qu'un déluge va l'inonder et l'ensevelir, mais à mesure qu'il gagne le pied de la montagne, il se dissipe, et s'évapore. Le ciel continue d'être calme sans interruption, et la montagne éprouve seule un court moment de deuil qui lui dérobe la présence du soleil.

Lorsque

Lorsque j'ai visité, dit Vaillant, la baie Falso du côté opposé à la montagne, j'ai joui plusieurs fois du plaisir de voir le commencement et les progrès de ce phénomène. D'abord le vent s'annonce très-foiblement, charriant avec lenteur une espèce de brouillard qui semble se détacher de la superficie de la mer. Ce brouillard s'amasse, se presse par l'obstacle que lui oppose dans son chemin la montagne de la Table du côté du Sud. C'est alors que pour la franchir il s'entasse peu-à-peu, et que roulant sur lui-même, il s'élève avec effort jusqu'au sommet, et montre à la ville le petit nuage blanc déjà annoncé par le vent qui souffle depuis quelques heures des faces de la Table dans la rade et les environs. La durée ordinaire de cette espèce d'orage est de trois jours consécutifs.

On a observé que le vent du Nord produit au Cap le même effet que produit en France celui du Sud-ouest. Les pluies y sont alors continuelles, tandis que deux lieues à la ronde on jouit du plus beau ciel et du tems le plus sec. Quelquefois elles tombent sur toute la partie qui se trouve entre la baie de la Table et la baie Falso, à l'est de cette chaîne de monts énormes qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la pointe d'Afrique, tandis que le côté Ouest paroît pur et sans nuages. Il en résulte que de deux personnes partant ensemble de la ville pour aller à la baie Falso, celle

qui prend sa route à l'est de la montagne emporte son parapluie, celle qui va par l'ouest emporte son parasol. Toutes deux arrivent au rendez-vous, l'une haletante et trempée de sueur, l'autre mouillée et glacée par la pluie.

J'invite ceux qui aiment les images brillantes à lire dans Vaillant lui-même, tome I, p. 69 et suivantes, la description vraiment pittoresque de l'illumination subite que produit quelquefois sur cette montagne l'embrâsement des broussailles sèches que les nègres chargés d'aller couper du bois pour leurs maîtres ont négligé d'éteindre.

(68) P. 70. White parle bien foiblement des chaleurs excessives qu'il a éprouvées sous ces climats brûlés par les ardeurs du soleil. Lorsqu'on connoît la structure intérieure du corps humain, lorsqu'on se rappelle que la vie de l'homme tient au plus léger défaut d'équilibre, on s'étonne comment il peut résister à ces grandes intempéries de la nature, qui semblent suspendre toutes ses facultés actives et les attaquer jusques dans leurs sources.

« En Syrie, dit Volney, tome I, chap. 4, on peut » dans certaines saisons comparer la chaleur de l'at- » mosphère à celle qu'on reçoit de la bouche d'un » four banal, au moment qu'on en tire le pain. » Quand certains vents viennent à souffler, l'air prend » un aspect inquiétant. Le ciel toujours si pur en ces

» climats devient trouble, le soleil perd son éclat,
» et n'offre plus qu'un disque violace. L'air n'est pas
» nébuleux, mais gris et poudreux, et réellement il
» est plein d'une poussière très-déliée qui ne se dé-
» pose pas, et qui pénètre par-tout. Ce vent tou-
» jours léger et rapide n'est pas d'abord très-chaud,
» mais à mesure qu'il prend de la durée, il croît en
» intensité. Les corps animés le reconnoissent promp-
» tement au changement qu'ils éprouvent. Le pou-
» mon qu'un air trop rarefié ne remplit plus se con-
» tracte et se tourmente. La respiration devient courte,
» laborieuse, la peau est sèche, et l'on est dévoré
» d'une chaleur interne. On a beau se gorger d'eau,
» rien ne rétablit la transpiration. On cherche en vain
» la fraîcheur. Les corps qui avoient coutume de
» la donner trompent la main qui les touche. Le
» marbre, le fer, l'eau, quoique le soleil soit voilé,
» sont chauds. Alors on déserte les rues, et le silence
« règne comme pendant la nuit. Les habitans des
» villes et des villages s'enferment dans leurs maisons,
» et ceux du désert dans leurs tentes, ou dans des
» puits creusés en terre. Malheur aux voyageurs qu'un
» tel vent surprend en route loin de tout asyle. Ils
» en subissent tout l'effet qui est quelquefois porté
» jusqu'a la mort. Le danger est sur-tout au moment
» des rafales. Alor la vîtesse accroît la chaleur au
» point de tuer subitement ». Ces vents brulans qui

viennent toujours des continens déserts se retrouvent en Arabie, à Bombai, dans le Diarbeck, en Perse, en Afrique et même en Espagne.

(69) P. 71. On lit dans Lacaille ce singulier passage cité par Vaillant, voyage d'Afrique, tome I, p. 5 : « L'usage, dit-il, d'aller à la chasse des nègres » fugitifs et brigands, comme à celle des animaux » sauvages, n'a rien qui puisse choquer la délicatesse » européenne ; du moment où des hommes utiles dans » dans la société renoncent à leur état par un esprit » de libertinage et de cupidité, ils se dégradent au- » dessous des bêtes, et méritent les plus rigoureux » traitemens ».

Parmi les myriades d'atrocités dont la barbarie européenne a ensanglanté les annales du monde, je citerai le trait suivant :

« Une troupe de colons venoit de détruire une » bourgade de Caffres. Un jeune enfant âgé d'environ » douze ans s'étoit sauvé et se tenoit caché dans un » trou ; il y fut malheureusement découvert par un » homme du détachement des colons qui, le voulant » garder comme esclave, l'emmena au camp avec » lui. Le commandant qui le trouvoit à son gré, » déclara qu'il prétendoit s'en emparer. Celui qui l'a- » voit pris, refusoit obstinément de le rendre ; on » s'échauffa des deux côtés. Le commandant alors » outré de colère et comme un forcené, courant à

» l'innocente victime, crie à l'adversaire : si je ne » puis l'avoir, il ne sera pas non plus pour toi. Au » même instant il lâche un coup de fusil dans la poi- » trine du jeune enfant qui tombe mort ». Vaillant, voyage d'Afrique, tome I, p. 302.

On a vu de nos jours d'indignes européens verser sans nécessité le sang de ces malheureux indigènes, et se faire un jeu de leur donner la mort. J'ai lu qu'un jour ayant placé à une certaine distance plusieurs de leurs prisonniers, ces hommes tigres disputèrent d'adresse entr'eux à qui tireroit le mieux au b'anc.

Cannibales d'Europe ! et vous osez proférer le saint nom d'humanité. C'est aux bourreaux à écrire l'histoire de tous les peuples.

(70) P. 78. White parle ici avec éloge de la douceur des Hollandais envers leurs esclaves ; cependant on se rappelle encore avec terreur au Cap le nom du tigre Bruyntjes-Hoogte. Les crimes, dit Vaillant, qui lui ont acquis la célébrité des monstres, ne sont ignorés d'aucun des habitans de cette colonie. « J'ai vu, » continue-t-il, un Caffre se frapper la tête de déses- » poir et de rage, en me racontant qu'entr'autres vic- » times, sa femme enceinte et deux enfans avoient » été égorgés de la propre main de ce colon, et que » la soif du sang portoit ce monstre au crime pour le » seul plaisir de le commettre. Quelque révoltante

» que paroîtra l'anecdote suivante, je la place ici
» comme plusieurs Caffres me l'ont racontée, et comme
» on me l'a depuis vingt fois certifiée.

» Dans un moment où les colonies et les Caffres
» pacifiés vivoient en bonne intelligence, et n'avoient
» plus lieu de se plaindre et de se persécuter, le tigre
» Bruyntjes-Hoogte que cette harmonie déconcertoit,
» et qui ne pouvoit se plaire qu'au sein du carnage
» et du meurtre, dans l'espoir de ranimer les étin-
» celles de la guerre et de faire naître d'anciennes
» querelles, imagina de se procurer de la ville quel-
» ques canons de fusils qui n'étoient plus bons que
» comme vieux fer. Il trouva facilement à les échan-
» ger avec les Caffres qui en ont toujours besoin. Le
» marché conclu, avant de livrer ces canons, il en
» encloue les lumières, met dans chacun double
» charge de poudre, les emplit en outre de mitraille
» et de morceaux de fer qu'il y fit entrer de force
» jusqu'à la bouche. Les malheureux sauvages qui
» ne connoissent l'arme à feu que par ses funestes
» effets et nullement par son mécanisme, emportent
» chez eux ces canons, et se disposent bientôt à les
» façonner pour en faire des sagayes; les feux sont
» allumés, on y dépose les fatals canons, ils s'échauf-
» fent, la poudre s'embrâse et produit une horrible
» détonation qui éparpille dans un moment l'immense
» brâsier, les instrumens, les hommes, et va en es-

» tropier un grand nombre à des distances éloignées. » Un d'entre ceux qui me détailloient cet évènement » dont toute la horde avoit été témoin, me faisoit » compter les blessures qu'il avoit reçues dans cette » expérience tragique, et les cicatrices inéfaçables » dont son corps étoit couvert ».

(71) P. 85. L'île des Penguins est située long. est. 147°. 34′. latit. Sud 43′. 20″. Le capitaine Furneaux ayant trouvé dans cette île un penguin très-curieux, espèce d'oiseau que quelques naturalistes ont confondu avec le manchot, la nomma pour cette raison l'île des Penguins.

Brisson a fait du penguin et du manchot deux genres séparés. Les Penguins appartiennent à l'hémisphère septentrionale, et les Manchots à l'hémisphère austral. Ces oiseaux ne se trouvent que sous les zônes froides ou tempérées. J. R. Forster assure qu'il n'en a point vu entre les Tropiques.

(72) P. 88. On donne le nom de petrel à un genre d'oiseaux palmipèdes qui ne se trouve ordinairement que vers la haute mer. Les ornithologistes en distinguent deux familles principales, les petrels proprement dits, et les petrels-puffins.

Le caractère distinctif des premiers est d'avoir quatre doigts, dont les trois antérieurs sont joints ensemble par des membranes entières. Le doigt postérieur est isolé et sans membranes, les jambes sont avancées

vers le milieu du corps hors de l'abdomen. Le bout de la mandibule supérieure est crochu, et celui de l'inférieur paroît tronqué.

Quelques personnes prétendent qu'on a donné à ces oiseaux le nom de petrels par allusion à St. Pierre qui marchoit, dit-on, sur les eaux ; en effet les petrels ont la facilité de se reposer sur les flots au milieu des tempêtes, et celle de courir légèrement sur la mer, en s'y soutenant à la faveur de leurs aîles, et en frappant précipitamment les flots du plat de leurs pieds.

La seconde famille des petrels est nommée puffins par Brisson ; ceux-ci ont le bout des deux mandibules crochus. Les petrels et les puffins ont les aîles très-longues, cependant ils s'élèvent peu et ne volent guères qu'en rasant la surface de l'eau et mouillant leurs pieds de tems en tems.

On compte neuf espèces de petrels ou puffins.

1°. Le *petrel antarctique brun* ou *damier brun*. Cet oiseau, selon Cook, est de la grosseur d'un pigeon ordinaire, il ne se trouve que parmi les glaces sous les plus hautes latitudes australes, et lorsque plusieurs autres espèces du même genre, qui sont communes dans des latitudes inférieures telle que le damier, ne paroissent plus : mais, continue cet illustre navigateur, on cesse même de voir des petrels antarctiques, lorsqu'on approche de cette glace fixe

dont la couche s'étend déjà bien loin dans les régions polaires du continent austral.

2°. Le *petrel blanc et noir* ou *damier*. Sa longueur totale est de quatorze pouces, son envergure de deux pieds sept pouces. Le plumage supérieur et la queue sont d'un beau blanc, chaque plume est terminée par une tache noire; et comme ces différentes taches sont distribuées avec régularité sur le corps de ce petrel, on lui a donné le nom de damier. Cet oiseau se trouve sur les mers antarctiques. Le capitaine Cook observe qu'il s'élève aux plus hautes latitudes, et qu'on le retrouve en Amérique sous les latitudes correspondantes. Ces oiseaux vivent de frai de poisson, cependant ils s'acharnent, ainsi que la plupart des oiseaux de mer, sur les cadavres des baleines. Ils volent en troupes; mais, selon Mauduit, ces oiseaux sont monogames. Le mâle et la femelle ont, dit-on, l'un pour l'autre l'attachement le plus tendre, ils partagent la nourriture qu'ils rencontrent, et si l'un des deux vient à périr, l'autre donne long-tems des signes de regret, en se tenant auprès du corps de celui qui a été tué.

3°. Le *petrel blanc* ou *petrel de neige*. Cet oiseau est de la grosseur d'un pigeon, son bec est d'un noir bleuâtre, ses pieds sont bleus, et son plumage est blanc; il ne se trouve que dans les mers australes, et sur les tristes parages couverts de glaces flottantes.

4.° Le petrel bleu ainsi nommé, parce que le dessus

de son corps est d'un gris bleu coupé en travers par une bande plus foncée, qui s'étend aussi sur les aîles. Ces petrels ne se rencontrent que dans les mers australes, depuis les vingt-huit ou trente dégrés et au-dela en allant vers le pole. Le capitaine Cook en vit jusqu'au 58e. dégré.

5°. *Le petrel cendré* de Brisson. Cet oiseau est de la grosseur d'une poule, sa longueur totale est d'un pied cinq pouces, et son envergure de trois pieds quatre pouces ; son plumage est blanc à l'exception des plumes scapulaires. Cette espèce de petrels se trouve depuis le 62°. de lat. nord jusques vers le 80.

6°. *Le grand petrel.* Voyez Poulet de la Mere Carry, note 73.

7°. Le *petrel-puffin*, ou *puffin* de Brisson. Sa longueur totale est de quinze pouces, le bec est jaunâtre, le bout des deux mandibules crochu. Il règne sur tout le corps de cette espèce de petrels une teinte bleuâtre qui s'obscurcit vers les aîles. Ces puffins, dit Buffon, semblent appartenir à nos mers, et se réunissent vers le printems aux îles Sorlingues. Willughby dit que ces oiseaux ne pondent qu'un seul œuf. Lorsque le petit est éclos, la mère le nourrit durant la nuit en le gorgeant par intervalles de la substance du poisson qu'elle pêche dans le courant du jour.

8°. *Petrel-puffin brun*, puffin du cap de Bonne-

Espérance. Cet oiseau, décrit par Edwards, hist. nat. 1745. 4°. est à-peu-près de la grosseur du corbeau, le bec est jaunâtre, et le bout des deux mandibules crochu. Son plumage est d'un brun noirâtre.

9°. *Petrel-puffin gris blanc*, nommé *fulmar* dans l'île St.-Kilda. Cette espèce est, selon Buffon, très-voisine du petrel puffin.

(73) P. 89. L'oiseau nommé poulet de la mère Carry, en anglais *mother's Carry chicken*, est sans doute le *quebranta-huessos* dont parlent les naturalistes espagnols.

J. R. Forster range cet oiseau parmi les petrels, et nous apprend que les matelots anglais lui donnèrent effectivement le nom de poulet de la mère Carry, par allusion sans doute à un ragoût indien dont on fait usage en Angleterre ; sa chair est d'un assez bon goût.

(74) P. 90. Voici la notice exacte des tables du célèbre astronome Maskelines.

Astronomical observations made at the royal observatory at greenwich, from the year 1775. To the year 1782 inclusive, by the reverend Nevil Maskelynes. London, printed by William Richardson. 17.... in-fol.

The british mariner's guide, contining compleat and easy instructions for the discovery of the longitude, at sea and Land Within a degree, by observations of the distance, of the moon from the sun

and stars, taken with hadleys quadrant.... by Nevil Maskelines London 1763, in-4°.

An account of the going of M. Harrisons Watch, at the royal observatory, from. May 6. 966. To march. 4. 1767. Together with the original observations and calculations of the same, by the rev. Nevil Maskelines, in-4°. 1767.

Tablet of computing the appareat places of the fixt stars, and reducing observations of the planets, by the rev. Nevil Maskelynes. London 1774, in-fol.

(75) P. 90. La terre de Van-Diemen, la plus grande des îles du monde connu, est situé longit. 159 45. latit. mérid. 43-50. C'est la côte la plus méridionale de la Nouvelle-Hollande. Elle prit d'abord le nom du général de la compagnie des Indes hollandaises qui la découvrit en 1642. Le capitaine Furneaux y aborda depuis en Mars 1773.

Le sol y est élevé, on y trouve des collines et des vallées, et cette teinte de verd qui annonce la fertilité. Le pays est très-arrosé, et en partie couvert de bois.

Le fond de la baie de l'*Aventure* est net et d'une bonne tenue. On y trouve depuis quatre jusqu'à douze brasses de profondeur.

(76) P. 92. Swilly, rocher ainsi nommé par le capitaine Furneaux. Ce mot signifie gouffre. Le même navigateur donna aussi le nom de Mewstone (rocher des

mouettes) à un autre rocher voisin , à cause de sa ressemblance avec la petite île qui git par le travers de Plymouth. Swilly est situé lat. 43°. 54′. long. est 147°. 3′. méridien de Greenwich.

La carte de ces parages publiée à Londres dans les *minorées* par Steele est en général fort exacte. Cependant le rocher de Mewstone s'y trouve placé à une trop grande distance du rivage, et c'est à tort qu'on a confondu sur cette carte Eddystone et Swilly. On voit entre ces deux îlots un lit de rochers dont plusieurs s'élèvent au-dessus de la mer.

(77) P. 92. Le cap Tasman est situé latit. nord 43°. 33′. long. orient. 147°. 28′. mérid. de Greenwich.

La chaleur y est excessive. Lorsque le capitaine Furneaux y aborda , le thermomètre s'y soutenoit à 64 et 70°. ; les oiseaux une heure ou deux après qu'on les avoit tués étoient remplis de petits vers.

On n'y trouve d'autres minéraux qu'un grès blanc , et l'on ne peut faire usage d'aucun des végétaux qui croissent sur cette terre.

Malgré ce qu'on lit dans plusieurs relations ainsi que dans les dictionnaires géographiques , les naturels du pays sont d'un caractère doux et joyeux , et n'annoncent en général ni réserve ni jalousie. « Ils ne témoignèrent aucune surprise , dit le capitaine Furneaux , en voyant des hommes qui leur ressembloient » si peu , et des choses qui leur étoient absolument

» étrangères. Ils montrèrent de l'indifférence pour les » dons que nous leur fîmes, et ne parurent attentifs » à rien ».

Leur teint est d'un noir sale et moins foncé que celui des nègres d'Afrique. Leur chevelure est complettement laineuse, ils ont le nez large; la partie inférieure de leur visage s'avance en saillie. Leurs yeux sont d'une grandeur médiocre, on y voit moins de blanc que dans les nôtres, et quoiqu'ils ne soient ni vifs ni perçans, ils donnent à leur physionomie un air de franchise et de bonne humeur. Leurs dents sont larges, inégales et mal rangées. Leur corps est bien proportionné, quoique leur ventre soit un peu gros; ils se tiennent debout par choix; la partie supérieure du corps est un peu recourbée en avant; l'une des mains traversant le dos, et saisissant l'autre bras qui tombe nonchalamment.

(78) P. 93. Le grog est une sorte de boisson en usage parmi les gens de mer. C'est un mélange de bierre et de liqueur forte.

Le mot grog se retrouve dans les diverses langues du Nord. Island. *grautur*, Suio-gothique *grot*. Anglo-Sax. *grut*, *gryt*, (gruau).

(79) P. 97. L'auteur anglais s'étant attaché de préférence à décrire les diverses productions de la nature, ainsi que les mœurs des habitans de la Nouvelle Galles Méridionale, j'ai pensé qu'il importoit à l'histoire de

cette partie du globe de faire connoître plus en détail le port Jackson, l'une des plus importantes découvertes du célèbre Cook. Un jour viendra où, par l'enchaînement nécessaire des choses et cette palingénésie politique qui change successivement en déserts les plus brillants empires, ainsi que les lieux les plus sauvages en villes florissantes ; un jour, dis-je, ces lieux de misère et d'exil deviendront le séjour des sciences, des arts et du luxe.

« Le port Jackson, selon l'expression du gouverneur » Phillip, est à raison de son étendue et de sa struc- » ture supérieur à tous ceux qu'il ait jamais vus ». Hunter et les navigateurs les plus expérimentés qui le visitèrent avec lui furent du même avis. Mille vaisseaux de ligne peuvent y manœuvrer en pleine sureté. Le port, qui à son entrée n'a guères que deux mille en travers, s'étend graduellement et forme un bassin spacieux. Il suit une direction occidentale, s'enfonce environ treize mille dans les terres, et contient au moins cent petites criques formées par des langues de terre très-étroites, dont le prolongement fournit d'excellens abris contre les vents. Toutes ces criques furent examinées avec un soin particulier, et le gouverneur Phillip donna la préférence à une d'entre elles à raison d'une belle source d'eau dans laquelle les navires pouvoient jetter l'ancre si près de terre, qu'il étoit facile de construire à très-peu de frais des quais

pour y décharger les plus gros vaisseaux. L'ouverture de cette crique située à cinq ou six milles de l'entrée du port est large d'environ un demi mille. Elle fut nommée Sydney-Cove en l'honneur du secrétaire d'état.

La langue de terre qui sépare la mer de l'extrémité sud du havre est très-sabloneuse. Entre Sidney-Cove et Botany-Bay, le premier espace est occupé par un bois qui dans plusieurs de ses parties a un mille et demi, dans d'autres trois milles de largeur. Plus loin est une espèce de bruyère rare, sabloneuse et remplie de marais, qui se prolonge à l'ouest aussi loin que l'œil peut s'étendre.

La tête de la baie du port Jackson semble d'abord présenter quelques avantages par rapport au terrein, mais comme elle reste en partie à sec, lorsque les eaux sont basses, et que les vents sont arrêtés par les bois et les sinuosités du canal, il paroît assez probable que cet endroit sera mal sain, jusqu'à ce que le pays soit dégagé des forêts qui l'offusquent.

J'avertis le lecteur que j'ai emprunté ces détails du voyage du capitaine Phillip commandant la flotte pour Botany-Bay, et de celui du capitaine Watkin-Tench commandant le vaisseau de transport la Charlotte. Les mêmes détails m'ont été confirmés par diverses personnes qui avoient assisté à la première expédition, et que j'ai eu occasion de consulter durant mon séjour en Angleterre.

« Botany-Bay,

« Botany-Bay, continue Watkin-Tench, est ex-
» posé à toute la furie des vents du sud-est qui pro-
» duisent une houle violente. Son étendue est im-
» mense, le principal bras qui prend sa direction au
» sud-ouest n'ayant pas moins de vingt-quatre milles y
» compris ses détours depuis les caps qui forment l'en-
» trée. A une lieue de distance de la bouche du ha-
» vre on trouve une barre sur laquelle la sonde ne
» nous donne guères plus de quinze pieds d'eau. En
» dedans de cette barre à plusieurs milles, en remon-
» tant vers le canal du sud-ouest, se trouve un havre
» comparable aux meilleurs que l'on ait encore dé-
» couvert jusqu'ici, et dans lequel une grande quan-
» tité de vaisseaux peuvent mouiller à la fois et être
» à l'abri de tous les vents. Le pays est infiniment
» plus fertile que celui qui avoisine le cap Banks et la
» pointe Solander, mais il leur ressemble malheureu-
» sement dans un point essentiel, c'est-à-dire, par la
» disette d'eau douce ».

(80) P. 99. On a fait en général peu de re-
cherches sur l'industrie de ces peuples que nos dédai-
gneux Européens ont nommés sauvages. Rien cepen-
dant n'est plus digne de fixer l'attention du philo-
sophe observateur. L'habitant d'Otaïti, dénué de se-
cours étrangers, abandonné à ses propres forces, à
ses seuls moyens, luttant contre son impéritie et na-
geant au milieu d'une mer d'obstacles, est, pour un

esprit dégagé des froids préjugés du monde, mille fois plus intéressant que l'artiste dont le génie s'élabore par la contemplation des chefs-d'œuvre de ceux qui l'ont précédé.

J'ai admiré à Paris et dans plusieurs cabinets de Londres, principalement au British-Museum, les divers monumens des arts des habitans de la mer du Sud et de ceux qui errent encore dans les forêts de l'Afrique. Mais je ne parlerai ici que des armes en usage chez ces différens peuples, ainsi que de leurs appareils de guerre. Voyez arts des Indiens note 97, dans laquelle le lecteur sensible trouvera des images plus douces, des réflexions moins amères. J'invite ceux qui se livrent à la philosophie spéculative à comparer les informes essais de nos barbares ancêtres, des Scythes, des Celtes et de leurs cruels Druides, avec les productions de l'industrie naturelle, aux simples et modestes habitans de ces contrées inconnues trop long-tems aux hommes, et qui semblent attester la jeunesse du monde.

On sait que l'arc et la flèche sont les armes des Américains qui habitent les contrées du Nord et du Sud de la rivière de la Plata. Ils font encore usage de lacs et de boules, ou espèce de fronde. Ces boules, dit Bougainville, chap. 2, sont deux pierres rondes, de la grosseur d'un boulet de deux livres, enchassées dans une bande de cuir, et attachées à chacune des

extrémités d'un boyau cordonné, long de six à sept pieds. Lorsqu'ils sont à cheval, ils se servent de cette arme comme d'une fronde, et en atteignent jusqu'à trois cents pas l'animal qu'ils poursuivent.

Les habitans de l'île d'Otaïti, au rapport de Cook et de Parkinson, emploient l'arc, la fronde et une espèce de pique d'un bois fort dur. Ces peuples si doux, si paisibles en apparence, se font entr'eux la guerre d'une manière cruelle ; ils tuent ceux de leurs ennemis qu'ils prennent les armes à la main ; ils leur enlèvent la peau du menton avec la barbe et la portent comme un trophée. On assure qu'ils n'épargnent que les femmes et les filles, et qu'ils massacrent sans pitié les enfans mâles. La coutume de scalper la chevelure de leurs prisonniers est également en usage parmi les diverses nations de l'Amérique septentrionale.

Les habitans de l'île des Lépreux n'ont pas moins de dextérité à se servir de l'arc, de la flèche, des massues de bois de fer, et sont très-habiles à lancer des pierres sans le secours de la fronde. Leurs flèches sont des roseaux armés d'un os très-pointu. Quelques-unes de ces pointes sont quarrées et garnies sur les arrêtes d'autres petites pointes couchées en arrière, qui empêchent de pouvoir retirer la flèche de la plaie. Ils ont encore des sabres de bois de fer d'une pesanteur énorme.

Les boucliers des habitans de l'île Choiseul paroissent

assez semblables à ceux des naturels de Botany-Bay ; ils sont de forme ovale et faits avec des joncs tournés les uns au-dessus des autres. Bougainville assure qu'ils doivent être impénétrables aux flèches.

Qui croiroit que les habitans de l'île Pelew, les bons, les sensibles compatriotes du malheureux Lee Boo, aient inventé une arme plus terrible encore que toutes celles dont se servent les habitans des îles de la mer du Sud. Cette arme est une espèce de hache qui, au moyen de ressorts, peut servir longitudinalement et transversalement. Mais leur arme la plus ordinaire est une lance faite de bambou, garnie d'une pointe de bois très-dur et barbelée sur les côtés. Ces lances ont douze pieds de long. On a peine à concevoir avec quelle adresse les Indiens de l'île Pelew savent atteindre leur ennemi à la distance de 40 ou 50 pieds ; ils emploient aussi le dard et la fronde. Leurs nobles ou Rupacks se servent dans les combats singuliers d'une épée faite d'un bois très-dur et assez pesante pour enfoncer le crâne d'un homme.

Les flèches des Hottentots, au rapport de Vaillant, tome II, pag. 66 et 67, n'ont ni la portée, ni la longueur de celles dont les Caraïbes font usage ; mais leur petitesse même les rend d'autant plus dangereuses, qu'il est impossible à l'œil de les appercevoir et de les suivre dans les airs, par conséquent de les éviter. La moindre blessure qu'elles font est toujours

mortelle. Ces flèches, continue-t-il, sont faites de roseaux et très-artistement travaillées; elles n'ont guères que dix-huit pouces ou tout au plus deux pieds de longueur, au lieu que celles des Caraïbes portent six pieds. La pointe est formée d'un petit os arrondi, long de trois ou quatre pouces. On enfonce cette pointe dans un des bouts du roseau sans d'ailleurs l'y fixer. De cette manière, lorsque la flèche a pénétré dans les chairs, on peut bien en retirer la baguette, mais le petit os ne vient point avec elle, il reste caché dans la plaie d'autant plus sûrement, qu'il est encore armé d'un petit crochet de fer placé sur un de ses côtés; cet os ainsi façonné rend inutile par sa résistance, et les nouvelles déchirures qu'il fait dans l'intérieur, tous les moyens que l'art voudroit imaginer pour le faire sortir. C'est cette même pointe que les Hottentots enduisent d'un poison qui a la densité du mastic, et à l'extrémité de laquelle ils ajoutent souvent un petit fer triangulaire et bien acéré qui rend l'arme encore plus terrible.

La zagaie des Hottentots, sur lesquels on n'avoit que des notions si vagues avant le voyage du courageux Vaillant, est une espèce de lance comme la zagaie de tous les pays; mais celle d'Afrique étant destinée à être lancée à l'ennemi et au gibier, est plus légère, plus foible, et va toujours en diminuant d'épaisseur jusqu'à son extrémité.

Les Caffres travaillent et forgent eux mêmes leurs zagaies, mais ne connoissent du fer que sa malléabilité. Leur art ne remonte pas jusqu'à sa première fonte ; ainsi c'est du fer déjà travaillé qu'il leur faut.

Le même voyageur nous apprend que le Caffre porte en guerre un bouclier d'environ trois pieds de hauteur, fait de peau de buffle, prise dans la partie la plus épaisse ; ce bouclier lui suffit pour le défendre des flèches, et même des zagaies qui ne portent guères qu'à la distance de 40 pas, et que, vu leur longueur, on apperçoit de fort loin. Mais cette arme défensive ne le met pas à l'abri de la balle. Le Caffre manie encore avec une singulière adresse une arme non moins terrible que la zagaie, lorsqu'il a joint son ennemi ; c'est une massue de deux ou trois pieds de hauteur, faite d'un seul morceau de bois ou racine de trois à quatre pouces de diamètre dans sa plus grande épaisseur, et qui va en diminuant jusqu'à son extrémité supérieure ; il frappe avec cet assommoir, quelquefois même il le lance à quinze ou vingt pas, et rarement il manque le but qu'il se propose d'atteindre. « J'ai vu, dit Vaillant, tome II, pag. 290 » et 291, l'un de ces sauvages tuer ainsi une perdrix » dans le moment où elle s'élevoit pour s'envoler ».

Je n'étendrai pas plus loin ces tristes et lugubres détails : on sait que les Koriaques, ainsi que les autres habitans du kamtschatka, sont très-habiles à décocher

une flèche et à manier une lance. Ces armes sont généralement en usage dans ces froides et humides contrées, aussi bien que parmi les peuplades sauvages de la mer du Sud, de l'Amérique et des Indes. Hélas ! que d'art et d'uniformité parmi les nations même les moins corrompues, dans les moyens de s'entr'égorger et de se détruire ! O humanité ! humanité ! .... C'est du moins le sens moral que j'ai prétendu tirer de toutes ces recherches.

(81) P. 102. L'île des navigateurs située à 172°. 6′. à l'ouest du méridien de Paris, et à 14°, de latitude méridionale selon la connoissance des tems pour 1789, fut apperçue pour la première fois par Bougainville en 1769. Depuis elle est devenue célèbre par la mort de l'infortuné de l'Angle, l'un des compagnons de la Peyrouse.

Si on en juge par la carte de Bougainville, sa longueur est d'environ dix lieues du nord-est au sud-ouest ; mais sa largeur est inconnue.

L'île des Navigateurs est entrecoupée de montagnes et de vastes plaines couvertes de cocotiers, ainsi que d'une grande quantité d'arbres de diverses espèces. La bature qui se trouve à l'ouest de la pointe occidentale oblige de s'en écarter de deux lieues. On n'a découvert aucun mouillage sur sa côte méridionale que Bougainville a longé à la distance d'une ou deux

lieues, et où il a remarqué que la mer se développoit avec fureur.

Cette île paroît faire partie d'un grand archipel qui s'étend au Sud, et sur lequel on n'a que des notions imparfaites. Les anciennes cartes placent les îles de Salomon à quelques dégrés au Nord.

A l'est de l'île des Navigateurs on trouve encore une petite île et deux îlots qu'on suppose faire partie des îles Bauman découvertes en 1722 par Roggewin, qui les nomma le Labyrinthe. Cette chaîne d'îles avoit été découverte en 1606 par Quiros; elles paroissent être fort peuplées, mais les habitans témoignèrent moins de confiance et de bonne foi à Bougainville qu'à l'amiral Roggewin. Il fallut que le navigateur français se mit continuellement en garde contre les ruses qu'ils employoient pour tromper dans les échanges, et il ne put en engager aucun à monter sur son vaisseau.

Les habitans sont plus sauvages que ceux d'Otaïti, leur stature est médiocre, mais ils sont agiles et dispos; leur teint est de couleur bronzée, et leurs cuisses sont peintes d'un bleu foncé jusqu'au-dessous du genou. Ils ont peu de barbe, et ils portent leurs cheveux qui sont noirs retroussés sur la tête. L'Otaïtien que Bougainville avoit sur son bord ne put les entendre. Leurs pirogues sont travaillées avec art, et ils les manœuvrent avec adresse.

Roggewin, ou pour mieux dire l'auteur de sa relation, fait de ces insulaires un portrait bien différent; il parle avec éloge de leur humanité, et prétend que cette nation est la plus honnête de toutes celles qu'il a rencontré dans les îles de la mer du Sud.

Cette note m'a été fournie par N. Barbié, de la bibliothèque nationale.

(82) P. 103. Le mot crique est emprunté de l'anglais *creek*, il ne se trouve point dans le dictionnaire de l'Académie, mais il se rencontre fréquemment dans les livres de voyage. On lui donne deux significations. Milton et Davies nomment ainsi une proéminence ou sorte de jetée qui se trouve sur les flancs d'un rivage.

Le même Davies, dans son ouvrage sur l'Irlande, Dublin 1666, entend par ce mot une anse, un petit port.

Le mot crique est formé de l'island. *kra'*, ou du suiogoth. *krok* (angle), le grec *kirkos* ou *krikos* sert à exprimer toute figure de forme circulaire. Il est évident que le mot français *croc* a une origine commune avec l'anglais *creek* (crique) que nous avons introduit depuis plusieurs années dans notre langue.

(83) P. 103. Trinquemalle, nom de la baie de l'île Ceilan, est situé long. 97°. 25-100. lat. 5°. 55-10. Cette baie passoit avant la découverte du port Jackson pour la plus vaste et la plus magnifique de toutes

celles qui sont sur le globe. La ville bâtie à une demi-lieue de cette baie n'est qu'un grand fort.

(84) P. 106. Selon le capitaine Phillip, la plus grande étendue de la Nouvelle Hollande est de l'est à l'ouest d'environ 2,400 milles anglais, et du côté Sud 2,300.

Sous la lat. de 33°. sud, cette vaste contrée s'étend jusqu'à 40°. de long. qui, sous cette parallèle, peuvent s'évaluer à 60 milles anglais par dégrés. L'étendue du cap York au cap Sud, est de 33°. de lat. dont chacun est estimé 69 et demi milles anglais.

(85) P. 108. On avoit classé jusqu'à présent le kangarou parmi les gerboises. C'est, dit Allamand dans ses additions aux ouvrages de Buffon, la plus grande espèce de gerboises connues. La grosseur de ce singulier quadrupède, au rapport des principaux voyageurs, approche de celle d'une brebis; sa tête, son cou, ses épaules, sont très-petits proportionnément aux autres parties de son corps; ses oreilles sont assez semblables à celles du lièvre; la queue, dont la longueur égale presque celle de l'animal, est épaisse à sa naissance et terminée en pointe à son extrémité; son poil est court et de couleur de souris foncée; ses pas, ou pour mieux dire ses bonds sont très-allongés. Cet animal, dit Cook, pèse environ cent livres.

Le rédacteur du voyage du commodore Phillip à la Nouvelle Hollande ne fait point une classe séparée

de l'oppossum et du kangarou, que Zimmerman, dans sa zoologie britannique, pag. 527, avoit rangé à l'exemple des autres naturalistes dans la classe des gerboises. Ecoutons contradictoirement avec la description que White donne plus bas du kangarou, celle qui se trouve dans la relation de Phillip.

« Le kangarou, dit le rédacteur de ce voyage, » ressemble au jerboa, en ce qu'il ne se sert que de » ses jambes de derrière pour marcher; mais malgré » cette conformité il n'appartient point à la même » espèce. La poche dans laquelle la femelle nourrit » ses petits, feroit penser qu'elle a plus de rapport » avec l'oppossum. Les plus gros kangarous, ajoute-» t-il, pèsent environ cent quarante livres; mais on » a découvert deux espèces, dont l'une excède ra-» rement soixante livres pesant; celle-là vit principa-» lement dans les parties élevées, leur poil est rou-» geâtre, et leur tête est plus petite que celle de la » grande espèce. Le kangarou, poursuit-il, se sert » de sa queue qui est fort grosse comme d'une arme » offensive, et en donne de si rudes coups aux chiens, » qu'il les oblige de renoncer à le poursuivre. La dis-» proportion entre la partie supérieure et la partie » inférieure de cet animal est plus grande qu'on ne » l'a indiqué jusqu'à présent dans aucun dessin ».

D'après cette description, il me paroît qu'on n'auroit pas dû considérer le kangarou comme une qua-

trième classe de gerboises ; car les gerboises n'ont point, comme l'oppossum ou sarigue, une poche qui renferme des mamelles, et dans laquelle les petits se réfugient lorsqu'ils veulent teter, ou quand ils ont peur, particularité admirable, et qui n'avoit encore été observée que dans les animaux de cette espèce.

Il paroît donc probable que le kangarou appartient plutôt au genre de l'oppossum qu'à celui de la gerboise ; mais comme les naturalistes sont tombés dans quelques erreurs en parlant de ce singulier quadrupède avec lequel, selon l'expression même de White, tous les êtres animés qui habitent la Nouvelle Galles du Sud, à l'exception de l'homme, semblent avoir un air de famille, je crois à propos de rapporter ici les divers détails qui peuvent concourir à répandre quelques lumières sur son histoire. La plus grande circonférence de cet animal est près des hanches, elle est fort petite vers les épaules et la tête, mais elle va en croissant graduellement jusqu'à l'extrémité du corps. Les jambes de devant ont neuf pouces de longueur, et celles de derrière trois pieds sept pouces. La queue a deux pieds neuf pouces, elle est large à son origine et se termine en pointe. Les oreilles sont larges et droites, la tête est assez agréable et ressemble à celle d'un jeune faon. Le kangarou a six dents incisives, et quatre molaires à la mâchoire supérieure qui paroît dépourvue de dents canines. La mâchoire

inférieure est armée de deux incisives très-longues, semblables à celles de l'écureuil, et de quatre molaires qui correspondent à celles de la mâchoire supérieure. Les pattes de devant ont cinq doigts pourvus de griffes, mais ces pattes sont si courtes qu'il ne peut s'en servir pour marcher, il n'en fait usage que pour se creuser un trou et pour porter sa nourriture à sa gueule : les jambes de derrière sont rases, calleuses et extrémement fortes. Quand cet animal est assis, il pose dessus, et son croupion est alors élevé à quelques pouces de terre. Les doigts sont au nombre de trois. Celui du milieu est très-long et très-fort; l'intérieur est divisé en deux, comme s'il avoit été partagé avec une scie. Lorsque le kangarou est en repos, sa queue est couchée derrière lui, mais quand il est en mouvement elle est presque droite ; la peau est d'un brun clair, tirant vers le cendré, les parties inférieures sont plus pâles que les supérieures.

Cet animal paroît indigène à la Nouvelle Hollande, on ne l'a du moins encore trouvé sur aucune autre partie du globe : on assure qu'il peut franchir avec facilité des haies hautes de neuf pieds ; et s'il est atteint par un chien, sa force est telle que pour l'ordinaire il le contraint à lâcher prise. Aussi nos Européens ne connoissent-ils d'autre manière de lui donner la chasse, que de se mettre à l'affut, et de le tirer au passage.

On dit pourtant que les naturels ont l'art de s'en saisir sans être obligés de le tuer.

Le mâle se distingue facilement à la grosseur du scrotum; la femelle a, comme toutes les espèces de ce genre, une poche où se trouvent deux grosses mamelles auxquelles ses petits s'attachent dès qu'ils sont nés, et ils restent dans ce sac jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour marcher seuls. Souvent ils y rentrent comme dans un lieu de sûreté, et alors la mère contracte cette poche avec tant de force, qu'on ne pourroit l'ouvrir sans la plus grande difficulté. Le lieutenant Shorland prétend que ces animaux vont chercher leur nourriture en troupes de trente à quarante, et qu'il en a toujours observé un qui faisoit sentinelle à quelque distance des autres.

Pennant est le premier naturaliste qui ait donné une description du kangarou dans sa zoologie britannique, page 306, N°. 184, ainsi que de l'oppossum de la Nouvelle Hollande, idem pag. 310, n°. 188.

Les dimensions de deux kangarous empaillés qui se trouvent actuellement à Londres sont :

1°. Celui du cabinet de M. Stokdale.

Longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité de la queue, ...	6 pieds	1 pouce.
Longueur de la queue, ...	2	1
Tête, ...	»	8

Jambes de devant, ... 1 pied » pouce.
Cuisses de derrière, ... 2 8
Circonférence du devant près des épaules, ... 1 1
— du derrière, ... 3 2

Le doigt du milieu des pattes de derrière est extrêmement long et rude.

2°. Le lord Sidney a reçu du gouverneur Phillip un mâle beaucoup plus grand, dont voici les proportions.

Longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'extrémité de la queue, ... 8 pieds 5 pouces.
Longueur de la queue, . . . 3 1
Tête, ... » 11
Pattes du devant, ... 2 »
— du derrière, ... 3 7
Circonférence de la poche, . . 1 1

Ce kangarou est le plus gros qu'on ait vu jusqu'alors, et l'on soupçonne qu'il n'avoit pas encore acquis toute sa grosseur.

(86) P. 109. D. Collins.

(87) P. 109. Le gouverneur Phillip, dans la relation de son voyage à la Nouvelles Galles du Sud, donne une description très-détaillée de cette île, et des productions qu'on y trouve. Or il me paroît essentiel de rapporter ici le texte même de cette relation, Phil-

lip et Whit n'étant nullement d'accord sur les points les plus importans.

L'île Norfolk, dit le rédacteur du commodore Phillip, a environ sept lieues de tour, et si elle n'a pas été originairement formée comme un grand nombre d'autres petites îles, par l'éruption de matières volcaniques, elle a probablement renfermé autrefois un volcan; car on ne peut guères assigner d'autre cause à la grande quantité de pierres ponces répandues de tous côtés et mêlées avec le sol. On suppose que le cratère de cet ancien volcan se trouve sur le sommet d'une montagne qui s'élève au milieu de cette île et à laquelle le capitaine Phillip donna le nom de Mont-Pitt.

L'île Norfolk est arrosée par un torrent qui, dirigeant son cours à travers une très-belle vallée, se divise en deux branches dont chacune conserve assez de force pour faire tourner des moulins. On a trouvé aussi dans divers endroits de l'île des sources d'une eau excellente; l'air y est pur, le climat est très-sain. Cette île est garantie des chaleurs accablantes de l'été par des vents frais qui viennent de la mer; des pluies rafraîchissantes entretiennent l'éternelle verdure des arbres et des arbrisseaux sans nombre qui croissoient sur ce terrein favorisé de la nature.

La

La mer, dit le lieutenant King dans sa correspondance avec le gouverneur Phillip, fournit dans un certain tems de l'année des poissons en abondance, et de très-belles tortues. Les bois sont habités par des tributs innombrables d'oiseaux d'une rare beauté; les plus utiles sont des pigeons et un oiseau assez semblable à la poule de Guinée, mais dont les plumes sont en général de couleur blanche. Ces pigeons étoient si peu farouches que nos gens en prirent deux avec la main. L'île Norfolk produit aussi le chou palmiste, l'arbre fougère, une espèce d'épinard sauvage et un arbrisseau qui porte un petit fruit assez semblable à la groseille.

Les autres productions qui rendent cette colonie une des plus importantes de ces parages, sont les pins et le lin. Les premiers parviennent à une grosseur et une perfection inconnue dans les autres pays et promettent à la marine anglaise d'amples ressources en mâts et en vergues. La hauteur de ces pins s'élève souvent à 160 ou même à 180 pieds; leur diamètre est à l'origine du tronc de 9 ou 10 pieds. Ces arbres sont dépourvus de branches jusqu'à la hauteur de 80 pieds; on dit que le bois en est d'excellente qualité, aussi léger que les meilleurs mâts du Nord, et la térébentine qu'on en tire est admirable par sa pureté et sa blancheur.

L'arbre fougère parvient aussi à une grande hau-

teur ; quelques-uns ont depuis 70 jusqu'à 80 pieds.

Le lin se trouve en abondance dans l'île Norfolk et s'élève souvent jusqu'à 8 pieds. Cet article devroit fixer l'attention de tous les gouvernemens. Pourquoi n'essaieroit-on pas de transplanter en Europe cette belle espèce de lin qui croît dans la Nouvelle Galles Méridionale, sur-tout celui qui paroît également indigène à la Nouvele Zélande, et dont le célèbre capitaine Cook nous a donné une description très-détaillée, tom. III de son voyage, pag. 39?

On a découvert dernièrement à l'île Norfolk une plante qui produit le poivre, et qu'on présume être le véritable poivre des Iles orientales ; il y croît en abondance, et on en a envoyé des échantillons en Angleterre, afin de déterminer la vérité d'un point aussi important.

(88) P. 110. Le casoar, en lat. *casuarius* ou *casoris*, est un oiseau de l'Inde nommé dans la langue du pays, *émeu* ou *émé*. Le casoar est, après l'autruche, le plus grand des oiseaux. On n'en avoit point encore vu en Europe de cette espèce avant l'an 1597.

Le midi de la partie orientale de l'Asie paroît être le vrai climat du casoar. Son domaine, dit Buffon, commence où finit celui de l'autruche qui n'a jamais dépassé le Gange, au lieu que celui-ci se trouve dans les îles Moluques, celles de Banda, de

Java, de Sumatra, et dans les parties correspondantes du continent.

Cet oiseau a cinq pieds de hauteur; sa tête est garnie de plumes et porte une espèce de casque de couleur rougeâtre; mais cette excroissance n'est qu'une portion du crâne.

Ceux qui désireront une description plus détaillée du casoar peuvent consulter Buffon et le tom. III des mémoires de l'académie des sciences, part. 2, pag. 157. Je ne rapporterai ici que les différences qui existent entre le casoar de la Nouvelle Galles Méridionale et celui qu'on voit dans le cabinet national d'histoire naturelle.

Le casoar de la Nouvelle Hollande, dit le capitaine Phillip, est plus gros, plus élevé sur ses pattes; il a le cou plus long que le casoar ordinaire. Sa longueur est de sept pieds deux pouces. Le bec ne diffère guères de celui de l'espèce commune; mais l'appendice ou sorte de casque dont le crâne est surmonté manque absolument dans ceux-ci. La tête et le cou sont couverts de plumes, excepté à la gorge l'espace d'environ un demi-pied où elles sont plus rares. Dans le casoar connu, la tête et le cou sont unis et caronculés comme dans le coq d'Inde.

Le plumage offre un mélange de brun et de gris; les plumes sont en quelque sorte bouclées et recourbées à leur extrémité comme dans les autres

casoars ; mais elles ont cela de particulier qu'elles sortent par paire, c'est-à-dire, que chaque tuyau est garni de deux plumes; ces plumes sont si courtes qu'elles ne peuvent servir pour le vol. On n'y remarque point les longues épines que l'on observe sur l'espèce commune. La queue n'est presque pas visible ; elle ressemble à celle du casoar casqué, avec cette seule différence qu'elle est bariolée dans toute sa longueur, ainsi que le dos de l'animal. Cet oiseau n'est pas rare dans la Nouvelle Hollande ; on en a remarqué plusieurs aux environs de Botany-Bay et dans les endroits les plus voisins de l'établissement, tels que Sidney-Cove. Quoique cet oiseau ne puisse pas voler, il court avec tant de rapidité qu'un lévrier peut à peine l'atteindre. Le goût de sa chair ressemble, comme le dit Wite lui-même, à celui du bœuf.

(89) P. 116. L'illustre d'Aubenton distingue quinze sortes de tortues ; mais Adanson un des plus laborieux, des plus infatigables de tous les naturalistes de l'Europe, m'a souvent assuré qu'après un grand nombre de recherches il étoit parvenu à en distinguer plus de cent espèces particulières.

La tortue de mer ne diffère des tortues de terre et de celle d'eau douce que par la tête, dont la bouche se termine communément en bec de perroquet, et par ses pieds qui sont assez semblables

aux nageoires des poissons ; elles parviennent quelquefois à une grosseur considérable ; mais ce n'est point ici le lieu d'examiner la vérité de ce que Diodore de Sicile et Solin ont avancé sur la taille prodigieuse de certaines tortues de mer ; je me bornerai à rapporter ici les traits les plus piquans de l'histoire de ce singulier amphibie.

» C'est au printems, dit un célèbre naturaliste, » que le mâle de la tortue témoigne de l'affection » pour sa femelle ; il jete sa tête contre la sienne, et » la partie postérieure de son corps offre des mouve- » mens qui tiennent plus à l'amour qu'à l'amitié ; » il monte et se cramponne sur les épaules et le » dos de sa femelle à la manière des quadrupèdes » vivipares, et notamment à la façon des grenouilles. » Les deux tortues nagent quelquefois des heures » entières en cette attitude. Quelques auteurs ont » avancés que ces animaux restent accouplés durant » un mois entier. Le sentiment de ceux qui disent » qu'ils restent accouplés ou en cavalage durant » neuf jours, est infiniment moins exagéré. Pour » remplir à cet égard le vœu de la nature, il » leur faut peut-être réitérer le service plusieurs » jours de suite, et cette durée suppose que la jouis- » sance n'énerve pas à l'excès ces animaux ; dans » cette situation le mâle n'abandonne pas aisément » la femelle. Quand on les trouve ainsi accouplés

» et qu'on veut les prendre, le meilleur parti, dit-» on, est de darder à la varre la femelle la pre-» mière; car alors on est sûr du mâle qui, furieux » d'amour, ne la quitte point; mais il est difficile » de harponner la femelle sans toucher le mâle, » lorsque celui-ci est monté dessus ».

Les femelles de la tortue pondent jusqu'à deux cent soixante œufs fort gros, et qui se conservent long-tems.

Elles vont à terre tous les ans pondre dans des trous qu'elles pratiquent sur le sable, par le moyen de leurs ailerons, et un peu au-dessus de l'endroit où les vagues viennent se briser. Ces trous ont environ un pied de largeur sur un pied de profondeur; elles choisissent pour cet effet un sable délié, dans un endroit situé à quelque distance de la mer. Leur ponte étant finie, elles recouvrent très-légèrement leurs œufs, afin que le soleil les échauffe et fasse éclore leurs petits. Après un espace de 24 ou 25 jours on voit sortir du sable de petites tortues qui, sans guide, vont tout doucement gagner l'eau. La lame les rejete les premiers jours; alors les oiseaux de proie accourent et en enlèvent la plupart, avant qu'elles soient assez vigoureuses pour tenir contre les flots et pour se glisser au fond; aussi de trois cents œufs il n'en réchappe quelquefois pas dix.

Le terrissage des tortues commence a la fin d'Avril,

et dure jusqu'au mois de Septembre. C'est alors qu'on peut les prendre avec la plus grande facilité.

Les tortues de mer paissent l'herbe sous l'eau et hors de l'eau. Elles trouvent leur nourriture dans des espèces de prairies au fond de la mer ; quand elle est calme et le tems serein, on voit à travers les ondes, près de certaines îles de l'Amérique, de nombreux troupeaux de tortues se promener sur ce beau tapis verd : les îles de l'Ascension et de Caiman sont renommées par la grande quantité de tortues qui s'y rencontrent.

La manière la plus ordinaire de les prendre est, comme on sait, de les tourner sur le dos ; on dit qu'alors elles tirent des soupirs du fond de leur poitrine, et qu'elles versent des larmes en abondance : on prétend aussi que les tortues sont longevites, et que par conséquent elles n'atteignent que fort tard leur dernier dégré de croissance.

Je terminerai cet article par le fait suivant qui, sous tous les rapports, m'a paru digne de l'attention du naturaliste philosophe. Lorsque Rédi s'occupoit à faire quelques observations sur le cerveau et sur le mouvement des animaux, cet ingénieux naturaliste essaya sur une tortue une singulière expérience. Il lui fit dans le crâne une large ouverture, et lui enleva exactement tout le cerveau. Alors elle ferma les yeux, et ne les rouvrit jamais.

Cependant la blessure du crâne se referma naturellement, et la partie de l'os qui avoit été enlevée fut remplacée en trois jours par une membrane charnue. Cette tortue vécut six mois, conservant toujours la force de marcher librement et de manger comme à son ordinaire. Voici le texte même de Rédi: » Son vissute ancora altre molte tartarughe terrestri, » alle quali ec cavai tutto quanto il cervello..... » non son sole le tartarughe terrestri ad aver questa » virtu di viver lungamente é di muoversi di luogo, » prive totalmente del cervello, ma cio avviene an- » cora alle tartarughe di acqua dolce ». Voyez l'ouvrage de ce célèbre naturaliste. *Osservazioni intorno, agli animali viventi*; ainsi qu'une lettre de lui au père Athanasio Kirker, ou *esperienze intorno a diverse cose naturali e particolarmente a quelle che ci sono portate d'all'Indie*. Rédi a fait plus encore: il a coupé la tête à des tortues, et elles ont survécu assez long-tems à cette opération; une entr'autres a vécu vingt trois jours.

Je n'étendrai pas davantage mes recherches sur toutes ces piquantes singularités; mais après avoir traité de l'histoire naturelle de la tortue, me sera-t-il permis de proposer comme spéculation commerciale, et sur-tout comme un objet digne de fixer l'attention du gouvernement, le projet difficile peut-être, mais non impossible, de naturaliser les tortues

de mer dans nos départemens méridionaux. Quant aux moyens d'exécution, ils sont consignés dans une lettre de Laborie, habitant du Cap Français, au savant Valmont de Baumare. Voyez la note de la page 301, tom. 14e. de son dictionnaire d'histoire naturelle.

(90) P. 118. Le rédacteur du voyage du capitaine Phillip, après avoir dit que le cigne noir si rare dans les autres parties du globe, ne l'est point dans ces contrées, et que les gens de l'équipage le rencontroient fréquemment sur la plupart des lacs, en donne la description suivante : » Cet oiseau est très-» majestueux ; il est plus gros que le cigne ordinaire » et d'une forme aussi belle ; son bec est nuancé de » rouge, et lorsqu'il prend son vol il déploie dans » les airs de fort belles aîles bordées de blanc.

(91) P. 119. L'espèce de grand martin-pêcheur dont parle White, se subdivise en une foule de variétés dont la couleur est plus ou moins brillante. On a observé que dans plusieurs individus la queue étoit entièrement rayée de blanc et de noir ; les pattes sont en général brunes ou blanches. Celui dont il est ici question, a été envoyé de la Nouvelle Galles Méridionale à la Havane, et jusqu'à présent cette espèce n'avoit été décrite par aucun ornithologiste anglais. L'oiseau nommé martin-pêcheur appartient en général aux pays chauds, et ne paroît pas s'é-

tendre au-delà des régions tempérées. Il suffira d'en indiquer ici les espèces principales.

1°. Le martin-pêcheur, ou martinet-pêcheur, en latin, *jepida nostras*, ou *alcedo fluviatilis*. Buffon assure que cet oiseau est un des plus beaux de nos climats, et qu'il n'en existe aucun en Europe qu'on puisse lui comparer pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs. Ses plumes, dit-il, ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie; tout le milieu du dos et le dessus de la queue sont d'un bleu clair et brillant qui, aux rayons du soleil, a le jeu du saphir et l'œil de la turquoise.

2°. Le martin-pêcheur à longs brins, ainsi nommé à cause de deux plumes ou brins qui dépassent de quatre pouces le reste de sa queue.

3°. Le martin-pêcheur à gros bec, ou martin-pêcheur du cap de Bonne-Espérance. Cet oiseau est de la grosseur d'un merle, le bec est rouge. On donne encore le nom de martin-pêcheur du Cap à un autre martin-pêcheur à tête verte; mais c'est à l'île de Borneo, l'une des Moluques, et non au cap de Bonne-Espérance que Commerçon a observé cette dernière espèce.

4°. Le martin-pêcheur huppé du cap de Bonne-Espérance. Les plumes de la partie supérieure de son corps sont parsemées de mouches blanches sur un fond gris-noirâtre.

5°. Le martin-pêcheur à tête grise du Sénégal, ou grand martin-pêcheur du Sénégal, de Brisson.

6°. Le martin-pêcheur à tête bleue, nommé aussi martin-pêcheur du Sénégal, cet oiseau, dit buffon, n'a guères que quatre pouces de longueur; tout le plumage inférieur est d'un beau roux, excepté la gorge qui est blanche.

7°. Le martin pêcheur du Sénégal appellé *crabier*. Cet oiseau paroît être celui dont parle le capitaine Cook.

8°. Autre espèce de martin-pêcheur du Sénégal, ou martin-pêcheur bleu et noir. Les grandes pennes, le dessus des aîles et les plumes scapulaires sont de couleur noire, le reste du plumage supérieur est d'un bleu plus ou moins foncé.

9°. Le grand martin-pêcheur de la Nouvelle Guinée. C'est l'oiseau le plus grand de son genre. Il est long de seize pouces et gros comme un choucas. Le bec est légèrement fléchi vers la pointe, noir en dessus et de couleur orangée par dessous. Sonnerat dans son voyage aux Indes orientales, à la Nouvelle Guinée, etc. 2 vol. in-4°. parle d'un autre espèce de martin-pêcheur aussi gros que le précédent; mais dont l'iris, le bec et les pieds sont noirâtres; le plumage de cet oiseau est noir et pointillé de blanc.

10°. Le martin-pêcheur à bec blanc ou martin-pêcheur bleu d'Amérique, de Brisson.

11.° Le martin-pêcheur d'Amérique décrit par Edwards, hist. nat. des oiseaux 1745. 2 vol in-4°. C'est le *jaguacati* ou martin-pêcheur de la Louisiane.

12°. Le martin pêcheur du Brésil nommé aussi *gip-gip* à cause de son cri, qui selon Margrave, exprime ces deux syllabes.

13°. Le martin-pêcheur tacheté du Brésil ou *Matuitui*, nom Brasilien qu'on a également donné au petit courlis d'Afrique, de Brisson.

14°. Le martin-pêcheur à queue d'hirondelle d'Edwards. Voyez *jacamar* à longue queue.

15°. Le martin-pêcheur de Cayenne. Buffon a distingué cette espèce sous le nom *taparara*, dénomination générique des martins-pêcheurs en langue garipone.

16°. Le martin-pêcheur vert et blanc de Cayenne.

17°. Le martin-pêcheur vert orangé d'Edwards ou petit martin-pêcheur vert de Cayenne.

18°. Le martin-pêcheur vert et roux de Cayenne; cette espèce est tres-commune à la Guyane.

19°. Le martin-pêcheur à coëffe noire ou martin pêcheur de la Chine.

20°. Le martin-pêcheur des Indes, de Brisson.

21°. Le martin-pêcheur violet des Indes. Sonnerat dans son voyage aux Indes et à la Chine, dit que cet oiseau se trouve à la côte de Coromandel.

22°. Le martin-pêcheur à collier blanc des Phi-

lippines. Sonnerat en a donné la description dans son voyage à la Nouvelle Guinée.

23°. Le martin-pêcheur à trois doigts, de l'île de Luçon. Sonnerat dans son voyage à la Nouvelle Guinée, dit que cette espèce n'a que trois doigts, deux en avant et un en arrière.

24°. Le martin-pêcheur bleu et roux ou le grand martin-pêcheur de Madagascar. On trouve encore dans cette île un espèce de martin-pêcheur entièrement roux.

25°. Le martin-pêcheur de Java. La tête et le cou de cette espèce sont de couleur de paille.

26°. Le martin-pêcheur pourpré ou martin-pêcheur de Pondicheri. Ce charmant oiseau n'a que cinq pouces de longueur; la tête, le croupion et le dessus de la queue sont d'un jaune aurore changeant, mêlé de pourpre et de bleu. Les plumes et la partie supérieure sont glacées d'une teinte d'azur sur un fond noir velouté.

27°. Le petit martin-pêcheur de Bengale, de Brisson; cette espèce a été également décrite par Edwards.

28°. Le martin-pêcheur à front jaune; c'est le martinp-écheur à collier, de Bengale, décrit par Brisson d'après Albin.

(92) P. 119. Voici la notice exacte de l'ouvrage de John Latham, dont parle White, *a general Synopsis of Birds*, London ben. J. White 1781. 7 parties in-4°. fig. col.

Le premier vol. part. première fut imprimé en 1781, la deuxième ne fut publiée que l'année suivante.

Le second vol. partie première et deuxième en 1783.

Le troisième vol. partie première et deuxième en 1785.

Le quatrième vol. ou *supplément to the general Synopsis of Birds* 1787.

(93) P. 120. Les maringouins, les mousquites d'Affrique ou des Indes orientales et les moustiques d'Amérique sont des insectes du genre des cousins d'Europe. Ils abondent dans les climats tempérés et recherchent les lieux humides : ainsi l'on ne doit pas s'étonner d'en trouver un aussi grand nombre à Botani-Bay, au port Jackson et sur-tout dans l'intérieur des terres.

On trouve à la Guyane et dans plusieurs parties de l'Amérique ou de l'Inde des essaims de maringouins et de moustiques si considérables qu'on les prendroit pour des nuages. La piqûre de ces insectes est très-douloureuse ; ils dirigent leurs dards sur les pores, sucent le sang à-peu-près de la même manière que nos sangsues et s'en remplissent avec une telle avidité que bientôt il ne leur est plus possible de voler. Vus au microscope, leur structure offre diverses particularités qui ne se trouvent point dans

les insectes du même genre. Le mécanisme de leur trompe est merveilleux et mériteroit une description à part.

(94)P. 120. Le kakatoës, *kakatou*, *catacoua*, ou *cacatua* a été ainsi nommé par imitation de son cri. Brisson qui a fait de ces perroquets une section à part, établit leur caractère d'après leur grandeur et la blancheur de leur plumage : on en compte plusieurs espèces :

1°. Le kakatoës à aîles et queue rouges.

2°. Le kakatoës (petit) des Philippines.

3°. Le kakatoës à hupe blanche des Moluques.

4°. Le kakatoës à hupe jaune.

5°. Le kakatoës à hupe rouge.

6°. Le kakatoës noir de Ceylan.

Je ne m'attacherai point à décrire ici cette famille de perroquets qui paroissoit jusqu'à présent n'appartenir qu'à l'ancien monde : mais pour plus d'exactitude je rapporterai la description que le redacteur de Philipp nous a donné de l'espèce qui se trouve désignée dans le voyage de White, sous le nom de kakatoës de Bancks. « Cet oiseau, dit-il, est à-peu-près de la grosseur » du grand kakatoës blanc. Sa longueur est de vingt- » deux pouces. Le bec est très-court et de couleur » cendré. Les plumes du crâne sont excessivement » longues et disposées de manière qu'il peut comme » les oiseaux de cette espèce les élever lorsqu'il lui

» plait, en forme de hupe. La tête, le cou et les
» parties inférieures sont d'un brun foncé ; le plu-
» mage du dos et des aîles est d'un noir de jais ; la
» queue est fort longue et un peu arrondie vers l'ex-
» trémité ; les grandes pennes sont entièrement noires ;
» les autres sont d'un beau rouge ; le bord extérieur
» des plumes apparentes est entièrement noir, ainsi
» que les pattes. Cet oiseau est une variété du kaka-
» toës de Bancks, décrit par Latham dans le supplément
» de l'ouvrage intitulé *Synopsis general of Birds*, p. 62,
» pl. 103. La seule différence qu'on y ait remarqué
» est que les plumes de la tête et des aîles qui dans
» l'autre individu sont couvertes de taches de cou-
» leur de buffle, ne sont pas croisées de barres noires
» comme dans celui-ci.

(95) P. 121. Le perroquet à ventre bleu est également connu sous le nom de perroquet Alexandre. Je vais noter ici quelque différences observées dans un autre individu que celui dont Latham nous a donné la description, tom. premier du *Synopsis of Birds* : mais ces légères variétés ne caractérisent pas sans doute une nouvelle espèce. La partie que Latham dit être bleue est plutôt d'un lilas brillant. Le bec est de couleur orangé foncée. On voit aussi plusieurs taches rousses sur le dos entre les aîles et quelques-unes vers les grandes pennes. L'oiseau est d'ailleurs semblable aux autres perroquets à ventre bleu.

(96) P. 122. L'île Amboine l'une des Moluques est située longitude 145, latitude méridionale 4. Cette île fut découverte par les Portugais vers l'an 1515. Les Hollandais la prirent le 23 Février 1603 : elle abonde en clous de Girofle.

(97) P. 123. J'ai promis de parler de ces peuples prétendus sauvages, qui seuls et dépourvus des bienfaits de la civilisation n'ont pour lutter contre leur besoins que les ressources d'une industrie individuelle. Ces esquises rapides pourront amuser un instant ceux qui sont moins tourmentés du besoin d'avoir lu, qu'aiguillonnés par l'attrait d'une lecture nouvelle. Les philosophes me dispenseront de leur indiquer les motifs qui me déterminent à leur présenter ces divers rapprochemens.

Les détails que l'on va lire et que j'ai cru devoir classer par ordre de matières, sont tirés des principaux voyageurs Anglais et Français, tels que Anson, Wallis, Carteret, Byron, Cook, Parkinson, Harris, Bougainville, Vaillant, Lesseps, etc., etc.

AGRICULTURE.

Commençons par le premier des arts. L'heureux habitant d'Otaïti chérit l'agriculture. Ses mains innocentes cultivent sans effort le sol fertile qui l'a vu naître. La plupart de ces Indiens ont autour de leurs cabanes des espaces garnis de giraumons, de patates

et d'autres racines. Bougainville rapporte qu'ayant proposé à Ereti un des chefs de l'île de disposer à la manière d'Europe le jardin au milieu duquel sa maison étoit située, cet Indien saisit avec joie l'idée que lui suggéroit son nouvel ami; en peu de tems il fit environner de palissades un terrein assez vaste, et lorsque nos jardiniers travailloient, il examinoit avec une surprise mêlée d'admiration chacun de leurs outils.

Mais quittons pour un instant les campagnes fortunées d'Otaïti et jetons un coup-d'œil rapide sur le tableau à la fois si bizare et si varié de cette inégalité originelle, à laquelle la nature elle-même semble avoir condamné les hommes; inégalité funeste qu'il est si important de contrebalancer par des institutions sévères et par le perpétuel nivellement d'une sage administration fondée sur les principes immuables de l'économie politique, la première et la moins connue peut-être de toutes les sciences nécessaires au bonheur de l'humanité. « Le Hottentot, » dit Vaillant, ne se doute pas des premiers élémens » de l'agriculture, jamais il ne sème, ni ne plante et » ne fait de récolte : tout ce qu'à dit Kolbe de sa » manière de travailler la terre, de recueillir les grains, » de composer le beurre, regarde uniquement les » colons et leurs esclaves. Le Hottentot sauvage boit » son lait comme la nature le lui donne; s'il prenoit » goût à l'agriculture, ce seroit certainement par le

» tabac et la vigne qu'il commenceroit ; car fumer » et boire c'est pour lui le plaisir dominant ; tous, » jeunes ou vieux, femmes ou filles montrent pour » ces deux objets une ardeur excessive ».

On a observé que chez la plupart des nations sauvages les hommes entièrement livrés à la chasse laissent à leurs compagnes le soin de cultiver la terre.

Ce sont les femmes caffres qui préparent les champs à recevoir les semences ; elles grattent le sol avec des pioches de bois.

Qu'on me permette maintenant une légère digression sur l'art avec lequel ces peuples donnent aux cornes de leurs bœufs des formes si multipliées et si bizarres, qu'on les prendroit au premier coup-d'œil pour des concrétions. Persuadé, dit Vaillant, que ces concrétions, dont je n'avois nulle idée, étoient un présent particulier de la nature, je regardois les bœufs caffres comme une variété de l'espèce ; mais je fus désabusé par mes hôtes ; ils m'apprirent que ce n'étoit qu'un chef-d'œuvre de leur invention et de leur goût ; qu'au moyen de certains procédés ils multiplioient non-seulement les cornes de leurs bœufs ; mais qu'ils leur donnoient encore toutes les formes que leur suggéroit leur imagination ; il m'offrirent de les travailler en ma présence, si j'étois curieux de connoître leur méthode ; elle me paroissoit si neuve et si rare, que j'en voulus faire l'apprentissage, et

je suivis durant plusieurs jours un cours en règle sur cette matière.

Ils prennent autant qu'il est possible l'animal dans l'âge le plus tendre ; dès que la corne commence à se montrer, ils lui donnent verticalement un petit trait de scie qui la partage en deux ; cette double division s'isole d'elle-même, de façon qu'avec le tems l'animal porte quatre cornes bien distinctes; si l'on veut qu'il en ait six ou même plus, le trait de scie croisé plusieurs fois en fournit autant qu'on en desire; mais s'agit-il de forcer l'une de ces divisions ou la corne entière à former par exemple un cercle parfait, on enlève alors à côté de la pointe qu'il ne faut pas offenser, une partie légère de son épaisseur. Cette amputation renouvellée souvent conduit la corne à se courber dans un sens contraire.

Les Indiens de la Nouvelle Galles Méridionale sont encore plus barbares que les Hottentots et les Cafres; ils n'ont pas, dit Watkin-Tench, la moindre notion d'agriculture, ils se nourrissent en général des fruits sauvages ou des végétaux que leur fournissent les terreins bas ainsi que les marais.

ARCHITECTURE.

Les maisons de l'île d'Otaïti sont toutes d'une structure assez uniforme. Cook, Bougainville et Parkinson racontent qu'ils visitèrent l'intérieur des cabanes de

plusieurs chefs, ils n'y virent aucun meuble, aucun ornement qui les distinguât des autres cases, elles étoient seulement plus spacieuses et pouvoient avoir 80 pieds de long sur 20 pieds de large. Ils remarquèrent dans la plupart un cylindre d'osier long de 3 ou 4 pieds, garni de plumes noires, lequel étoit suspendu au toît. Voyez article peinture et sculpture.

Les cabanes des habitans des îles Pelew sont assez semblables à celles d'Otaïti. On n'y trouve qu'une seule pièce au centre de laquelle ces insulaires pratique une espèce d'âtre ou foyer dans un endroit plus enfoncé que le plancher et où ils placent au lieu de bois des gravois ou de la terre; c'est là qu'ils allument leurs feux et qu'ils font cuire leurs alimens.

L'architecture de leurs tombeaux est aussi simple que celle de leurs cabanes. La plupart sont ornés d'une espèce de cippe posé sur de larges pierres. Ces tombeaux sont environnés d'une claie ou treillis afin d'empêcher qu'on ne foule les cadavres aux pieds.

Ces insulaires connoissent aussi l'art des fortifications. Une de leur ville principale bâtie sur les bords de la mer étoit défendue par un rempart jeté sur la chaussée qui conduit à Pelew. Ce rempart avoit 10 ou 12 pieds de hauteur. On voyoit dans l'intérieur un banc élevé sur lequel les habitans pouvoient se placer et jeter des lances à leurs en-

nemis. Ce genre de fortification prouve que ces peuples se fient plus sur leurs forces individuelles que sur leur marine, lorsqu'ils sont en guerre avec leurs voisins.

Les hutes des Hottentots loin d'être aussi régulières, aussi spacieuses que les cabanes des habitans d'Otaïti et des îles Pelew, n'ont que huit à neuf pieds de diamètre; « elles sont couvertes, dit Vaillant, de peaux de bœufs ou de mouton, mais » plus ordinairement de nattes; elles n'ont qu'une » seule ouverture fort étroite et fort basse. C'est au » milieu de ce four que la famille entretient son » feu. La fumée épaisse qui remplit ces tanières et » qui n'a d'autre issue que la porte, unie à la fétidité qu'elles conservent toujours, étoufferoit l'Eu» ropéen qui auroit le courage d'y rester deux mi» nutes; l'habitude rend tout cela supportable à » ces sauvages; à la vérité ils n'y demeurent point » durant le jour; mais à l'approche de la nuit cha» cun gagne sa demeure, étend sa natte, la couvre » d'une peau de mouton, et s'y dorlote aussi bien » que sur le duvet ».

Les cabanes caffres plus vastes et plus élevées que celles des Hottentots, sont en même-tems plus régulières; leur forme est hémisphérique; la carcasse est une sorte de treillage solide et uni qu'on enduit en dedans et en dehors d'une espèce de tor-

chis ou d'algamasse de bouze et de glaise battus ensemble. Ces hutes offrent à l'œil un air de propreté que n'ont certainement point les tanières des Hottentots.

Le sol intérieur est enduit comme les murs. On ménage vers le centre un petit foyer circulairement entouré d'un rebord saillant de deux ou trois pouces, pour contenir le feu et mettre la cabane à l'abri de ses atteintes. Dans le tour extérieur et à 5 ou 6 pouces de la cabane, on creuse un petit canal profond d'un demi-pied et qui porte autant de largeur. Ce canal est destiné à recevoir les eaux : et par ce moyen on éloigne toute espèce d'humidité.

Les cabanes des Indiens de la Nouvelle Galles Méridionale sont aussi mal construites que celles des Hottentots et moins commodes que celles des Caffres. Ce sont, dit Watkin-Tench, des espèces de fours dont plusieurs morceaux d'écorce d'arbre joints les uns aux autres, forment les murailles et la couverture. Ces cabanes sont ouvertes ; leur extrémité est très-basse et d'une étendue suffisante pour qu'un homme puisse s'y tenir couché dans toute sa longueur. Il paroît cependant que ces sauvages comptent moins sur leurs cabanes que sur les cavernes et les antres des rochers pour se mettre à l'abri des injures de l'air.

Les Kamtschadales, autre espèce de sauvages

qu'un climat rigoureux assiège sans cesse, logent l'été dans leurs balagans, et se retirent l'hiver dans les isbas. Lesseps nous apprend qu'on a défendu dans cette partie méridionale du Kamtschatka de construire désormais des yourtes ou demeures souterraines ; maintenant elles sont entièrement détruites, à peine en trouve-t-on quelques vestiges dont l'intérieur est comblé, et qui représente au dehors le faîte élargi de nos glacières.

« Le comble des Balagans, continue Lesseps, part. » Ire., p. 27, est à la fois le premier et le dernier » étage ; il forme tout l'appartement, c'est-à-dire, » une chambre. Un trou pratiqué dans le toit ouvre » un passage à la fumée lorsqu'on allume du feu » pour préparer les alimens ; cette cuisine s'établit » alors au milieu de la chambre où les grossiers » Kamtschadales mangent, se couchent et dorment » pêle-mêle sans le moindre dégoût ni aucun scru- » pule. Dans ces appartemens il n'est point question » de fenêtres, on n'y trouve qu'une porte si basse » et si étroite, qu'elle donne à peine entrée au » jour. L'escalier est digne de la maison ; c'est une » poutre, ou plutôt un arbre entaillé très-grossière- » ment, dont un bout pose à terre, et l'autre est » élevé à la hauteur du plancher ; il arrive à l'angle » de la porte au niveau d'une espèce de galerie dé- » couverte qui se trouve en avant ; cet arbre a con-

» servé sa rondeur et présente sur un côté de sa » superficie, ce que je ne saurois appeler des marches, » vu qu'elles sont si incommodes, que j'ai pensé plus » d'une fois m'y rompre le cou. Les habitations » d'hiver sont d'une structure moins bizarre. Si elles » étoient aussi grandes, elles ressembleroient parfai- » tement aux maisons des paysans russes ».

Les fenêtres n'en sont ni larges, ni hautes ; les carreaux sont de peaux de saumons, de vessies de différens animaux, ou de gorges de loups marins préparées, quelquefois même de feuilles de talc, ce qui est très-rare et annonce l'opulence des maîtres. Ces peaux sont tellement raclées et si bien apprêtées qu'elles acquièrent une sorte de transparence, et donnent un peu de jour à la chambre; mais il s'en faut bien qu'on puisse distinguer au travers les objets extérieurs.

Disons un mot de ces cavernes ou tanières nommées yourtes par les malheureux Kamtschadales, dont la grossière ineptie atteste plus que la différence même des latitudes, combien la nature a été partiale envers les habitans d'Otaïti et des îles Pelew ; le comble même est sous terre, il s'élève presque à fleur du sol et en forme de cône tronqué ; mais pour en prendre une idée plus juste, qu'on se figure un grand trou quarré d'environ 6 à 7 toises de diamètre, et de 8 pieds de profondeur ; les quatre côtés

revêtus de solives ou de planches, et tous les interstices de ces murs remplis avec de la terre, de la paille ou de l'herbe sechée et des pierres. Au fond de ce trou sont plantés plusieurs poteaux soutenant des traverses sur lesquelles porte le toît ; il commence au niveau du sol et l'excède de 4 pieds. La pente est peu rapide; il est au reste construit comme les murs. Vers le sommet il est percé quarrément, et cette ouverture a quatre pieds de long sur trois de large ; c'est par là que s'échappe la fumée et qu'on descend dans la yourte à l'aide d'une échelle ou poutre entaillée, qui s'élève dans l'intérieur à l'orifice de cette entrée commune aux hommes et aux femmes. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on regarde comme une sorte de deshonneur de passer sous une porte très-basse qui se trouve à l'un des côtés de la yourte. Pour terminer la description des dehors de ces habitations, j'ajouterai, continue l'intéressant et courageux Lesseps, qu'elles sont entourrées d'une palissade assez haute ; sans doute pour les garantir des coups de vent ou de la chûte des neiges.

Il règne constamment dans ces maisons souterraines une fumée si épaisse, que l'issue pratiquée à la partie supérieure ne sauroit suffire à son évaporation ; aussi établit-on derrière le foyer une espèce de ventouse dont la direction est oblique. Cette es-

pèce de soupirail s'appelle *joupanu* ; son orifice aboutit au dehors à quelques pieds de l'ouverture quarrée, on la ferme ordinairement avec une natte ou un paillasson.

Les yourtes des Tongous ne s'enfoncent point sous terre comme celles de Kamtschadales et de la plupart des Koriaques fixes ; la forme en est aussi plus longue et la construction plus soignée. Des poutres épaisses en soutiennent les murailles, et il règne une étroite ouverture dans toute la longueur du toît. A 8 pieds au-dessus du feu qu'on n'éteint pas même durant la nuit, on suspend à des traverses les provisions de poissons et les loups marins, pour les sécher et les fumer. Au moyen de deux portes pratiquées en face l'une de l'autre aux extrémités du bâtiment, on introduit les arbres et les morceaux de bois énormes avec lesquels on entretient le feu. Chaque famille a son lit dans des cases séparées sur les côtés de la yourte ; celle où j'entrai, dit Lesseps, étoit partagée en cloisons dont les murs n'étoient que de peaux de poissons préparées, cousues ensemble et teintes de différentes couleurs ; cette tapisserie bigarrée n'est point désagréable.

Des Tongous, Lesseps passe chez les Yakoutes. Un prince nommé Girkoff eut la complaisance, dit-il, de me montrer en détail son habitation, l'une des plus belles en ce genre.

La grandeur de ces maisons varie suivant que le propriétaire est plus ou moins riche, que sa famille est plus ou moins nombreuse. Des poutres posées debout les unes à côté des autres et recouvertes de terre grasse en forment les murs qui ne s'élèvent point perpendiculairement comme les nôtres. Plus rapprochés vers le haut, ils supportent un toît dont l'inclinaison est un peu rapide; dans quelques yourtes il est soutenu par des poteaux. Une seule porte donne accès dans l'intérieur qui se partage en deux. Le côté le plus propre est habité par les hommes qui s'y retirent sous des compartimens distribués à égales distances auprès des murs; ce sont des cahutes que je ne puis mieux comparer qu'aux petites loges des vaisseaux hollandais : chaque couple ici a la sienne; de l'autre côté de la yourte demeurent les bêtes, les vaches, les veaux; c'est tout simplement une étable. Au centre du bâtiment est placée la cheminée de forme circulaire et construite en bois.

CHASSE ET PÊCHE.

En commençant cette esquisse par l'histoire trop rapide de l'agriculture chez les bons Otaïtiens et chez les grossiers habitans de la Nouvelle Galles, peut-être hélas ! eussai-je été un historien plus fidèle; peut-être eussai-je mieux suivi la marche de la na-

ture, en montrant d'abord l'homme sauvage parcourant les forêts, déclarant la guerre aux animaux qui fuient à son aspect, et à peine réuni en société déjà savant dans l'art d'égorger ses semblables.

Les habitans de la terre des Patagons, sont d'excellens hommes de cheval. L'arme dont ils se servent pour la chasse des vaches et des taureaux sauvages, est une espèce de lance dont le fer, au lieu d'être attaché à l'extrémité du bois, a son tranchant perpendiculaire au fust, ce qui rend ces lances à peu-près semblables à une longue hache effilée. Armés de cet instrument, dit Walter rédacteur du célèbre amiral Anson, les chasseurs environnent la bête, et celui qui peut la prendre en croupe lui coupe le jarret. L'animal tombe ordinairement du premier coup; les chasseurs le laissent là, et vont à la quête d'un autre.

En général on doit remarquer que les peuples des régions septentrionales sont plus hardis et plus industrieux à la chasse que les habitans des fertiles contrées de la mer pacifique et des Indes. Lesseps parle de l'adresse avec laquelle les Kamtschadales prennent les martres zibelines. Un d'entr'eux, dit-il, nous demanda un cordon: nous ne pûmes lui donner que celui qui attacheit nos cheveux. Tandis qu'il y faisoit un nœud coulant, des chiens dressés à cette chasse avoient entouré l'arbre. L'animal occupé à

les regarder, soit frayeur, soit stupidité naturelle, ne bougeoit pas ; il se contenta d'alonger son cou lorsqu'on lui présenta le nœud coulant : deux fois il s'y prit de lui-même, et deux fois ce lacs se défit. A la fin la martre s'étant jetée à terre, les chiens voulurent s'en saisir ; mais bientôt elle sut se débarrasser et elle s'accrocha avec ses pattes et ses dents au museau d'un des chiens, qui n'eut pas sujet d'être satisfait de cet accueil. Comme nous voulions tâcher de prendre l'animal en vie, nous écartâmes les chiens : la martre quitta aussitôt prise et remonta sur un arbre où, pour la troisième fois on lui passa le lacs qui coula de nouveau ; ce ne fut qu'à la quatrième que le Kamtschadale parvint à la prendre. Cette facilité de chasser les martres est d'une grande ressource aux habitans de ces contrées, obligés de payer leurs tributs en peaux de martres zibelines.

La chasse de l'ours exige plus d'art et sur-tout plus de hardiesse. Les Kamtschadales l'attaquent de différentes manières : quelquefois ils lui tendent des pièges. Sous une trape pesante, suspendue en l'air, ils mettent un appât quelconque afin d'y attirer l'ours ; celui-ci ne l'a pas plutôt senti et apperçu qu'il s'avance pour la dévorer : en même-tems il ébranle le foible support de la trappe, qui lui retombe sur le cou et punit sa voracité en lui écrasant la tête, souvent même tout le corps.

Il est une autre chasse aux ours fort en usage au Kamtschatka, et pour laquelle, continue Lesseps, on jugera qu'il faut autant de force que de courage. Un Kamtschadale part pour aller à la découverte d'un ours; il n'a pour armes que son fusil, espèce de carabine dont la crosse est très-mince, plus une lance ou un épieu et son couteau. Toutes ses provisions se bornent à un petit paquet contenant une vingtaine de poissons séchés. Ainsi muni et équippé il pénètre dans l'épaisseur des bois et dans tous les endroits qui peuvent servir de repaire à l'animal. C'est pour l'ordinaire à travers les broussailles ou parmi les joncs, au bord des lacs ou des rivières qu'il se poste et attend son ennemi avec constance et intrépidité : s'il le faut il restera ainsi en embuscade une semaine entière, jusqu'à ce que l'ours vienne à paroître. Dès qu'il le voit à sa portée il pose en terre une fourche en bois qui tient à son fusil. A l'aide de cette fourche, le coup-d'œil acquiert plus de justesse et la main plus d'assurance; il est rare qu'avec une balle même assez petite, il ne touche pas l'animal, soit à la tête, soit dans la partie des épaules, son endroit sensible; mais il faut qu'il recharge dans la même minute, car si l'ours n'est pas renversé du premier coup il devient furieux et accourt aussitôt pour se jeter sur le chasseur qui n'a pas toujours le tems de lui en retirer un

second. Alors le Kamtschadale a recours à sa lance dont il s'arme à la hâte pour se défendre contre l'ours en furie qui l'a taque à son tour. Sa vie est en danger s'il ne porte à l'animal un coup mortel ; souvent il arrive que dans ces combats l'homme n'est pas constamment le vainqueur ; cela n'empêche pas les habitans de ces contrées de s'y exposer presque journellement.

Leur manière de chasser les Rennes qui se trouvent en assez grand nombre dans ces cantons, est très-facile et n'expose le chasseur à aucun danger. Les Kamtschadales entourent de palissades une certaine étendue de terrein, en laissant seulement quelques ouvertures ; c'est là qu'ils tendent leurs filets ou leurs lacs, ensuite ils se séparent afin de pousser les Rennes dans ces pièges. Ces animaux, en cherchant à se sauver, s'y précipitent et s'y trouvent arrêtés ou par le cou, ou par leur bois : un grand nombre parviennent à s'échapper en brisant les lacets, ou franchissant les palissades ; cependant il est rare que vingt ou trente hommes réunis en troupe ne prennent au moins soixante Rennes à la fois.

Au rapport de Wallis, Cook, Parkinson et Bougainville, les Pecherais se servent pour la pêche d'un os de poisson, long d'un pied, aiguisé par le bout et dentelé sur un des côtés. Ces sauvages l'adaptent à une longue perche et s'en servent en manière de harpon.

Les

Les habitans d'Otaïti sont plus industrieux encore. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instrumens dont ils se servent pour la pêche. Leurs hameçons, dit Bougainville, sont de nacre aussi délicatement travaillés que si ces Indiens avoient le secours de nos outils; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres et tissus avec du fil de pite.

Watkin-Tench et Phillip nous apprennent que les Indiens de la Nouvelle Galles Méridionale sont d'excellens plongeurs, et vont quelquefois chercher sous l'eau les coquillages ou le poisson qu'ils ont blessé avec leurs lances.

Les Kamtschadales font rarement usage de la seine, mais presque toujours de filets ordinaires ou d'une espèce de harpon qu'ils manient avec beaucoup d'adrese. Les seines ne leur servent que pour prendre des loups marins; elles sont faites de lanières de cuir, et les mailles en sont fort ouvertes. Ils ont encore une autre manière de pêcher, c'est en murant la rivière avec des poteaux et des branchages qui, étant très-serrés, n'offrent au poisson qu'un passage étroit, souvent on lui en laisse plusieurs à l'ouverture desquels sont placés des paniers disposés de façon que le poisson une fois entré n'en peut plus sortir.

ETOFFES.

Bougainville nous apprend que les étoffes d'Otaïti sont tissues avec l'écorce d'un arbuste que tous les habitans cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois équarri et rayé sur ses quatre faces par des traits de différente épaisseur, leur sert à battre cette écorce sur une planche très-unie. Ils y jetent un peu d'eau en battant et parviennent ainsi à fabriquer une étoffe très-égale et très-fine de la nature du papier, mais beaucoup plus souple et moins sujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur et ils en ont de différentes sortes, plus ou moins épaisses, mais toutes travaillées de la même manière. J'ai vu en Angleterre plusieurs échantillons de ces étoffes dont parle Bougainville et j'ai admiré l'art avec lequel elles sont tissues.

Vaillant nous a transmis des détails précieux sur la manière dont les Gonaquois préparent la peau des animaux qu'ils ont tués à la chasse : je vais rapporter le texte même de cet écrivain.

« Pour former les trous, le Gonaquois se sert d'une » aléne de fer quand il peut en avoir, à son défaut, » il en fait avec des os. Ceux de la jambe d'au- » truche étant les plus durs qu'ils connoissent, sont » aussi ceux qu'ils estiment d'avantage. Il y a deux

» manières d'enlever le poil d'un *kros*, ou manteau » fait de peau de bête. Quand l'animal est nouvellement dépouillé et que la peau est encore fraiche, on se » contente de la rouler en dedans et de l'oublier pendant deux jours. Ce tems suffit pour que la fermentation soit commencée; c'est le moment d'arracher » le poil, qui presque de lui-même quitte et se détache facilement; on donne par le frottement une » sorte de préparation à la peau, on la laisse ensuite » durant un jour entier couverte dans toute sa longueur de feuilles de figuier bien macérées et triturées. On détache après cette opération les fibres et toutes les parties charnues qu'on apperçoit; » enfin à force d'être frotté, fatigué avec des graisses » de mouton, le kros acquiert tout le moëlleux et la » flexibilité d'une étoffe tissue ».

Ecoutons maintenant Lesseps sur les préparations de même genre en usage chez les habitans du Kamtchatka. Les femmes Kamtchadales, dit-il, raclent d'abord avec une pierre taillante enchassée dans un bâton les peaux des animaux que leurs maris ont tués à la chasse. Elles en enlèvent les parties grasses, puis elles continuent de les ratisser afin de les rendre moins épaisses et de leur donner plus de souplesse. La seule couleur dont elles fassent usage pour les teindre est d'un rouge très-foncé; elles la tirent de l'écorce d'un arbre

appellée en russe *ækhovaia dereva*, et connu chez nous sous le nom d'aulne. On fait bouillir cette écorce, puis on en frotte la peau jusqu'à ce qu'elle soit bien imprégnée de teinture. Les couteaux qui servent pour couper ensuite ces peaux sont courbes et de l'invention de ces peuples.

Des nerfs de rennes très-effilés et préparés par ces mêmes femmes leur tiennent lieu de fil. elles cousent parfaitement bien. Leurs aiguilles leur viennent d'Ochotsk, ville de Sibérie au gouvernement d'Irkoutsk, à l'embouchure de l'Ochota dans la mer d'Ochotsk, entre la Tartarie et le Kamtschatka; elles n'ont rien d'extraordinaire; leurs dez ressemblent à ceux de nos tailleurs, elles les mettent toujours sur l'index.

COSTUMES.

Après avoir donné une légère idée du petit nombre d'étoffes fabriquées par les Otaïtiens, les Gonaquois et les Kamtschadales, je vais offrir maintenant à mes lecteurs des tableaux plus variés. Sans doute un coup-d'œil rapide sur les costumes des habitans de l'Amérique, de l'Inde ou des froides contrées du nord de l'Asie, ne sera pas sans intérêt pour l'artiste, et même pour l'observateur philosophe, accoutumé à saisir ces rapports déliés et fugitifs qui échappent à la tourbe contemplative, mais qui pour lui sont des traits de lumière.

Les Indiens qui habitent le Nord et le Sud de la rivière de la Plata n'ont d'autre vêtement qu'un grand man eau de peaux de chevreuil qui leur descend jusqu'aux talons, et dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il est composé sont très-bien passées; ils mettent le poil en dedans, et le dehors est peint de diverses couleurs. La marque distinctive des Caciques est un bandeau de cuir dont ils se ceignent le front; ce bandeau est découpé en forme de couronne et orné de plaques de cuivre.

Une singularité frappante, c'est que l'habillement des Patagons est à-peu-près semblable à celui des Indiens de la rivière de la Plata. Cet habillement, dit Bougainville, consiste en une simple braie de cuir qui leur couvre les parties naturelles. Ils ont en outre un grand manteau de peaux de Guanaques ou de Pavillos attaché autour du corps avec une ceinture; ce manteau descend jusqu'aux talons, et en général ces peuples laissent retomber en arrière la partie destinée à couvrir les épaules; de sorte que, malgré la rigueur du climat, ils sont presque toujours nus de la ceinture en haut. L'habitude les a sans doute rendus insensibles au froid; car, dit encore Bougainville, quoique nous fussions ici en été, le thermomètre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un seul jour à dix dégrés de congellation. Les Patagons portent des espèces de bottines faites de cuir de

cheval ouvertes par derrière ; deux ou trois d'entr'eux avoient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Mais c'est assez parler des habitans de la terre magellanique, passons maintenant chez les Pecherais, dont Bougainville nous a donné l'histoire.

Ces sauvages sont presque nus, n'ayant pour vêtement que de mauvaises peaux de guanaques ou de loups marins trop étroites pour les couvrir entièrement, et dont ils font aussi des toîts pour leurs cabanes ou des voiles pour leurs pirogues.

Les Pecherais, ainsi que les Otaïtiens, laissent croître la partie inférieure de leur barbe ; mais ils se rasent les moustaches et le haut des joues. Cook et Bougainville nous apprennent qu'ils ne rognent jamais leurs ongles, excepté celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très-courts, d'autre les laissent croître, et les portent attachés sur le sommet de la tête. Ils ont aussi l'habitude de les oindre, ainsi que leur barbe, avec de l'huile de cocos.

Les Otaïtiens sont presque toujours nuds, et n'ont en général d'autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles ; mais les chefs s'enveloppent dans une grande pièce de ces étoffes dont j'ai parlé plus haut ; ils la laissent tomber jusques sur les genoux. Cette longue toge est aussi l'habillement

des femmes, et elles savent l'arranger avec assez d'art pour donner à ce vêtement si simple en lui-même une sorte de grace et un air de coquetterie qui contribue à relever leurs attraits naturels.

Comme les Otaïtiennes ne s'exposent jamais nues aux ardeurs du soleil, et qu'un petit chapeau de cannes garni de fleurs défend leur visage de ses rayons, elles sont infiniment plus blanches que les hommes. Ces Indiennes si vantées par nos voyageurs modernes ont coutume de se peindre de bleu foncé les reins et les fesses; c'est une parure et en même-tems une marque de distinction. Les hommes sont soumis à la même mode. « Je ne sais, dit Bougainville, comment ils » s'impriment ces traits ineffaçables, je pense que c'est » en piquant la peau, et en y versant le suc de cer- » taines herbes, ainsi que je l'ai vu pratiquer aux in- » digènes du Canada ».

Un autre usage d'Otaïti commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles et d'y suspendre des perles ou des fleurs de toute espèce.

L'usage de se tatouer ainsi le dos et la poitrine se retrouve chez les insulaires de l'Archipel des navigateurs qui ont également la poitrine et les cuisses jusqu'au-dessus du genou peintes d'un bleu foncé. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe : tous en général ont les cheveux noirs et relevés sur la tête.

Plus on s'éloigne de la fertile Otaïti, plus le cos-

tume devient sauvage et sans grace. Les habitans de l'île des Lepreux sont nus ; à peine se couvrent-ils d'une natte les parties naturelles ; les femmes ont des écharpes pour porter leurs enfans sur le dos. Nous avons examiné, disent Parkinson et Bougainville, quelques-uns des tissus qui composent ces espèces de bretelles, et nous y avons cependant remarqué d'assez jolis dessins faits avec une belle teinture cramoisie. Ces insulaires n'ont point de barbe, ils se percent les narines afin d'y suspendre de petites arrêtes de poissons, et portent au cou des plaques d'écailles de tortue. Leurs bras sont ornés d'une espèce de bracelets faits de dents de *Babiroussa*, ou d'une matière semblable à l'ivoire. Bientôt nous retrouverons cet usage parmi les indigènes de l'île Pelew.

Les habitans de certaines îles situées environ à soixante lieues du cap de la Délivrance, portent également des bracelets, et ornent leur front, ainsi que leur cou de plaques d'une matière blancheâtre.

Une réflexion qui se présente naturellement à l'esprit, en lisant les différens voyages autour du monde, c'est que la parure de la plupart des peuples sauvages consiste presque toujours en ornemens qui sont de nature à exciter la terreur. La plus vive de toutes les émotions, et par conséquent la première de toutes les jouissances, est d'inspirer aux autres le sentiment de sa supériorité.

Plusieurs nègres de l'île Bouka ont coutume de peindre leur laine de couleur de sang, et de se moucheter le corps de diverses taches blanches. Il paroît que ces sauvages mâchent du bétel; car leurs dents sont rouges.

Les habitans de la Nouvelle Bretagne poudrent à blanc leurs cheveux noirs et crépus. Ils ne coupent point leur barbe, et portent aux bras des ornemens blancs en forme de bracelets. Des feuilles d'arbres couvrent d'une manière assez imparfaite leur nudité. La tête de la plupart est ornée de plumes en forme d'aigrettes. Plusieurs ont des pendans d'oreilles faits avec certaines graines, d'autres suspendent à leur cou de grandes plaques rondes de couleur blancheâtre; d'autres enfin portent des anneaux passés dans les cartilages du nez : mais leur parure favorite est, dit Bougainville, des bracelets faits avec la bouche d'une grosse coquille sciée transversalement.

Le commodore Phillip, ainsi que White et Wathin-Tench, nous apprennent, comme on l'a pu voir dans le cours de cette relation, qu'un usage des naturels de la Nouvelle Galles Méridionale est de se peindre avec une terre blanche la partie supérieure du visage.

Cette parure n'est pas commune parmi eux, elle n'est en usage que dans certaines circonstances, ou peut-être doit-on la considérer comme une marque de distinction. Nous vîmes un jour, continue-t-il

au-dessus des rochers une femme dont le cou, le sein et le visage étoient enduits de cette terre blancheâtre, sa figure nous parut hideuse, tandis qu'elle étoit peut-être un objet d'admiration pour ses grossiers compatriotes.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les costumes des habitans de la Nouvelle Hollande, et je passerai rapidement de ces humides contrées au sol fertile qui donna le jour au bon et malheureux Léeboo.

L'un des Rupaks de l'île Pelew, nommé Roa-Kook, portoit au poignet un os en forme de bracelet. Comme nous désirions savoir ce que cela signifioit, dit le rédacteur du voyage, notre interprète mallais communiqua cette demande à Roa-Kook, qui nous fit répondre que c'étoit une marque de grande distinction accordée à sa famille ainsi qu'aux principaux officiers de l'état; que pour lui, il le portoit d'abord comme frère du roi, ensuite comme chef et commandant général de ses troupes tant sur mer que sur terre.

Le tatouage ou l'art de piqueter le corps, qui est en usage aux îles Pelew ainsi que dans toutes celles de la mer du Sud et de l'Amérique, est confié exclusivement aux femmes; celles qui en sont chargées sont nommées *tackelbis artail* ou artistes femelles.

Les femmes de distinction de l'île Pelew ont le visage peint de couleur jaune; elles sont couvertes

d'une quantité de petits ornemens, et portent des pendans d'oreille incrustés d'écaille de tortues. En général les femmes des Rupaks sont très-belles et ont quelque chose de la grace des voluptueuses Otaïtiennes.

L'habillement des hommes gonaquois a la même forme que celui des Hottentots, cependant il annonce plus d'art et de symétrie; mais comme les Gonaquois sont d'une stature plus élevée, ils se font des manteaux avec des peaux de veau, au lieu de peaux de mouton : ils les nomment également *Kros*, (voyez étoffes). Plusieurs d'entr'eux portent à leur cou un morceau d'ivoire ou d'os de mouton très-blanc. Cette opposition des deux couleurs produit un effet assez agréable et leur sied à merveille.

Lorsque les chaleurs sont excessives, les hommes se dépouillent de tout vêtement incommode, et ne conservent que leurs *jackals*, c'est un morceau de peau de l'animal qui porte ce nom, et dont ils se couvrent les parties naturelles. Les jackals sont les *tanli* ou *kanli* des Hottentots, et les *adives* des Portugais. Ce voile négligemment placé, n'est qu'un vain ornement qui sert assez mal leur pudeur.

Les femmes des Gonaquois portent le *kros* de la même manière que les hommes. Le tablier qui cache leur sexe et qu'elles nomment *nuypkros*, est plus ample que celui des Hottentotes : il est aussi très-

artistement travaillé. Dans les chaleurs elles ne conservent que ce tablier avec une peau qui descend par derrière depuis la ceinture jusqu'aux mollets.

Les jeunes filles au dessous de neuf ans vont absolument nues. Sitôt qu'elles ont atteint cet âge, elles portent uniquement le petit tablier.

J'ai avancé plus haut que les Gonaquoises mettent dans leur parure une sorte d'élégance. L'habillement de ces Africaines, continue Vaillant, est plus riche que celui des Hottentotes, il décèle en même-tems plus d'art et de coquetterie. Leur principale magnificence consiste dans les ornemens et les broderies dont elles surchargent leur *kros*; mais c'est sur-tout dans l'arrangement des *nuyp kros* ou tabliers, que brillent tout l'art et le goût des rusées Gonaquoises. Les dessins, les compartimens, le mélange des couleurs, rien n'est négligé. Plus leurs vêtemens sont chargés de grains de rassade, plus ils sont estimés; elles en ornent même les bonnets qu'elles portent. Ces bonnets sont en général de peau de zèbre dont la couleur mi-partie blanche et noire ajoute à leurs attraits naturels, et rend leur physionomie plus piquante.

Les Gonaquoises fabriquent aussi des tissus dont elles ornent leurs jambes en manière de brodequins. Celles qui ne peuvent atteindre à ce dégré de magnificence se bornent à les entourer du même jone dont elles fabriquent leurs nattes, ou avec des peaux

de bœuf coupées et arrondies à coup de maillet. C'est sans doute cet usage, continue Vaillant, qui a donné lieu à plusieurs voyageurs de répéter que ces peuples s'enveloppent les bras et les jambes avec des intestins fraichement arrachés du corps des animaux, et qu'ils dévorent ces garnitures à mesure qu'elles tombent en putréfaction.

Les hommes ne teignent jamais leur visage; mais souvent je les ai vus, continue le même voyageur, se servir de la préparation de deux couleurs mélangées, et s'en frotter la lèvre supérieure jusqu'aux narines afin d'en savourer l'odeur. Les jeunes filles nubiles accordent quelquefois à leurs amans la faveur de leur peindre le nez, et le moyen qu'elles emploient est un genre de coquetterie fort touchant pour le cœur d'un novice Hottentot.

Les Gonaquois marchent toujours nue tête, excepté dans les tems de pluie ou lorsqu'ils ont froid. Alors ils portent un bonnet de peau; souvent même au lieu d'aigrettes de plumes, ils ornent leurs cheveux avec des morceaux de cuirs découpés. D'autres ayant tué quelques petits quadrupèdes, en soufflent la vessie et se l'attachent comme une aigrette au-dessus du front.

Tous en général font usage de sandales, et les fixent avec des courroies : ils ornent aussi, mais avec moins de profusion que les femmes, leurs jambes

et leurs bras de bracelets d'ivoire dont la blancheur leur plaît infiniment, mais dont ils font pourtant moins de cas que des bracelets de gros laiton; ils prennent tant de soin de ceux-ci et les frottent si souvent qu'ils deviennent très-brillans et conservent le plus beau poli.

Les Caffres au contraire sont plus recherchés dans leur parure que leurs femmes; ils aiment beaucoup la verroterie et les anneaux de cuivre; presque toujours on leur voit soit aux bras, soit aux jambes, des bracelets faits avec des défenses d'éléphant; ils en scient en rouelles la partie creuse, et laissent à ces anneaux naturels plus ou moins d'épaisseur. Ces peuples se font encore des colliers avec des os de certains animaux auxquels ils savent donner la blancheur et le poli le plus parfait. Quelques-uns se contentent de l'os entier d'une jambe de mouton qu'ils suspendent au cou, et cet ornement produit par le contraste de la couleur un assez bon effet sur leur poitrine.

Les Caffres paroissent moins pudiques que les Hottentots, car ils ne font point usage du jackal pour cacher les parties naturelles; un petit capuchon de peau qui ne couvre que le gland, loin de paroître annoncer quelque intention de modestie, décèle la plus grande indécence. Ce petit capuchon tient à une courroie qui s'attache à la ceinture, unique-

ment pour ne pas le perdre ; car le Caffre s'inquiète peu que le capuchon soit en place ou non, toutes les fois qu'il ne craint ni piqûres, ni morsures d'insectes. Je n'ai vu, dit Vaillant, qu'un seul homme qui portoit, au lieu du capuchon, un étui de bois sculpté.

Passons rapidement au Kamtchatka, et disons un mot des habitans de Bolcheretsk dont le costume est assez semblable à celui des Kamtchadales.

L'habit de dessus qu'on nomme *parque*, a la forme des chemises de nos charetiers ; il est ordinairement de peaux de Rennes ou d'autres animaux. Ces peuples portent dessous de longues culottes de pareils cuirs, et sur la peau une chemise fort courte et serrée, soit de nankin, soit d'étoffes de coton. Les femmes en ont de soie, et c'est un luxe parmi elles : elles portent des bottes comme celles des hommes. Ceux-ci se couvrent la tête avec de larges bonnets fourrés ; dans la belle saison ils endossent une plus longue chemise de nankin ou de peau de poil ; elle est faite comme le parque et leur sert au même usage, c'est-à-dire, qu'ils la passent par-dessus les autres vêtemens. L'habit de cérémonie et le plus distingué est un parque brodé de peaux de loutre et de velours, ou d'autres étoffes de fourrures aussi chères. Les femmes sont vêtues de la même manière que les

femmes russes ; l'habillement de celles-ci est trop connu pour que j'aie besoin de le décrire.

Du pays de Bolcheretsk, Lesseps, après plusieurs détours, arrive à Yamsk. Là on lui fit voir les habillemens de parade des Tungous errans. Ces peuples ne portent point de chemises, mais une sorte de pièce d'estomac qui s'attache par derrière et descend jusqu'aux genoux en forme de tablier : cette pièce est brodée en poils de Rennes et garnie de grains de verre de différentes couleurs ; on y ajoute en bas des plaques de fer et de cuivre et grand nombre de sonnettes. Dessous ce tablier ils portent une culotte ou pantalon de peau, et pour chaussure de longues bottes de peau de Rennes. Une longue veste leur couvre les épaules ; au bout des manches sont adaptées des gants ouverts sous le poignet pour laisser passer la main. Cette veste étroite de la poitrine et de la taille, se termine presqu'au milieu des cuisses, et est également ornée de broderies et de grains de verre. A la chûte des reins pend une queue de deux pieds de long, mais peu volumineuse ; elle est de poils de loups marins. La coëffure consiste en un petit bonnet rond, dont les joues s'alongent pour couvrir les oreilles. Tout l'habillement est de peau de jeunes Rennes, et la bordure de martre-zibeline, de loutre, ou de quelqu'autre pelleterie aussi précieuse.

L'habit

L'habit des femmes est à-peu-près semblable à celui des hommes, seulement il n'a ni queue, ni gants; et leur bonnet est à jour sur le sommet de la tête; cette ouverture a environ deux pouces de diamètre, et c'est par là sans doute que passent leurs cheveux.

L'hiver ils endossent des vêtemens fourrés et plus épais; mais ils ont soin de quitter leurs parures en entrant dans la yourte; la crainte de les gâter leur fait prendre aussitôt leurs plus mauvaises hardes, et pour les moindres besoins ils se deshabillent entièrement.

Parmi les ornemens que les femmes tongouses estiment le plus, il paroît qu'elles donnent la préférence aux broderies de grains de verre : il en est d'un très-bon goût; j'en ai observé une entr'autres sur la botte d'une jeune fille, dit Lesseps, le dessin en étoit d'une légéreté admirable; il ne masquoit point la beauté de la jambe, couverte d'un pantalon de peau parfaitement ajusté, sur lequel retomboit une espèce de petit jupon.

Ecoutons encore ce jeune et intéressant voyageur; suivons-le chez les Yakoutes. Leur habillement est simple et à-peu-près le même pour l'été que pour l'hiver; la seule différence est que dans cette dernière saison il est en pelleteries. Les Yakoutes portent ordinairement par-dessus la chemise une grande veste

croisée et à manches. Leur culotte ne va qu'à moitié des cuisses; mais de longues bottes appelées *sarri* leur remontent au-delà du genou : durant l'été ils ne gardent que leur culotte.

Ces peuples ont la prétention de monter à cheval mieux qu'aucune autre nation du monde. Leur vanité à cet égard est telle qu'ils évitent par dédain de donner à tous voyageurs étrangers des chevaux trop fringans.

La coëffure des Tcheremisses m'a paru très-singulière, continue Lesseps; elle consiste en un morceau de bois sculpté, long de huit à dix pouces, et large de quatre à cinq. On le pose presque à la racine des cheveux, de manière que cette espèce de toque penche un peu sur le front; ensuite on l'attache et on l'environne d'un mouchoir blanc peint ou brodé qui est très-large, et retombe par-derrière. Les couleurs les plus tranchantes, les dessins les plus chargés sont choisis de préférence, et ce mouchoir est entouré d'une large frange d'or ou d'argent, selon le luxe ou l'aisance des individus.

Quant à l'habillement, dit encore Lesseps, je ne puis mieux le comparer qu'à nos robes-de-chambre.

MARINE.

Après avoir parlé de la grossière architecture des

Indiens, de leurs étoffes, de leurs bisarres costumes, je vais présenter au lecteur philosophe l'homme primitif enhardi par ses besoins, son expérience, ses affections peut-être, et s'exposant avec audace sur la vaste étendue des mers.

Les pirogues des Pecherais sont faites d'écorces liées ensemble ; les interstices sont remplies avec des joncs et de la mousse. Ces sauvages, à l'exemple de ceux de la Nouvelle Galles Méridionale et de presque toutes les îles de la mer du Sud, ont coutume d'établir au milieu un petit foyer sur lequel ils entretiennent toujours un peu de feu. Plus industrieux et plus favorisés de la nature, les Otaïtiens l'emportent sur tous les peuples de l'Amérique et des deux Indes dans la construction des pirogues et dans l'art de les manœuvrer. Cook et Bougainville nous apprennent qu'ils en ont de deux espèces ; les unes petites et peu travaillées sont faites d'un seul tronc d'arbre ; les autres sont grandes et construites avec plus d'élégance. Un arbre creusé fait, comme dans les premiers, le fond de la pirogue depuis l'avant jusqu'aux deux tiers de sa longueur ; un autre tronc forme la partie de l'arrière qui est courte et très-relevée, de sorte que l'extrémité de la poupe se trouve à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau, ce qui met à l'abri des flèches ceux qui sont dans les pirogues : ces deux pièces sont assemblées bout à bout en arc

de cercle, et comme ces Indiens n'ont pas le secours des clous, ils percent en plusieurs endroits l'extrémité des deux pièces et ils y passent des fils de cocos dont ils font de fortes liures semblables aux précédentes; ensuite ils remplissent ces coutures de fils de cocos sans mettre aucun enduit sur cette espèce de calfatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue et qui a cinq ou six pieds de saillie, l'empêche de se plonger entièrement dans l'eau lorsque la mer est grosse. Afin de rendre ces légères barques moins sujettes à chavirer, ils placent un balancier sur un des côtés. Ce balancier n'est autre chose qu'une pièce de bois portée sur les deux traverses de quatre à cinq pieds de long, dont l'un des bouts est amarré sur la pirogue. Lorsqu'elle est à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier; cette planche sert à amarer un cordage qui soutient le mât, et à rendre la pirogue moins volage, en plaçant à son extrémité un homme ou un poids.

L'une des preuves non équivoques de la supériorité réelle que la nature semble avoir accordé à ces peuples sur les autres Indiens de la mer du Sud est sans contredit l'art avec lequel ils se servent de ces bâtimens pour se transporter aux îles voisines sans avoir d'autres guides que les étoiles. Voyez astronomie.

Ils lient ensemble deux grandes pirogues à quatre pieds

où environ de distance ; par dessus l'arrière de ces deux bâtimens ainsi attachés de front ils posent un pavillon d'une charpente très-légère couverte par un toît de roseaux. Cette cahute les met à l'abri de la pluie ainsi que du soleil et leur fournit en même-tems un lieu propre à tenir leurs provisions sèches. Il est inutile d'ajouter, continue Bougainville, que ces doubles pirogues sont capables de contenir un grand nombre de personnes et ne risquent jamais de chavirer. Les voiles sont composées de nattes étendues sur un quarré de roseaux dont un des angles est arrondi.

Les insulaires de l'Archipel des navigateurs ne le cèdent qu'aux habitans de l'île d'Otaïti dans la construction des bâtimens de mer. Leurs pirogues, dit Bougainville, sont également munies d'un balancier. L'avant ni l'arrière ne sont point rélevés, mais pontés l'un et l'autre ; sur le milieu de ces ponts on voit une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, et dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La voile de leurs pirogues est composée de plusieurs nattes triangulaires. Deux côtés de cette voile sont envergués sur des bâtons, dont l'un sert à l'assujétir le long du mât, et l'autre établi sur la ralingue de dehors fait l'effet d'une livarde.

Les pirogues des habitans de la Louisiane, con-

tinue Bougainville, ont l'avant et l'arrière fort relevés; elles n'ont point de balancier et ce sont les premières de ce genre que nous ayons vu dans ces mers.

Les insulaires de l'île de Choiseuil se servent de pirogues très-longues, bien travaillées, l'avant et l'arrière sont extrêmement relevés et semblables à celles d'Otaïti ou des insulaires de l'île des Navigateurs. Voyez peinture, sculpture.

Les pirogues des nègres de l'île de Bouka sont plus petites que toutes celles dont je viens de parler. L'avant et l'arrière ont fort peu de saillie; elles sont sans balancier, mais assez larges pour que deux hommes y nagent en couple : celles des sauvages de la Nouvelle Bretagne sont longues, étroites et à balancier. Voyez peinture et sculpture.

Avant de quitter l'Océan oriental et la mer du Sud, écoutons la description que Gemelli Carreri et le célèbre amiral Anson nous ont donné des pirogues des Indiens de l'île Guam. Ces bâtimens sont nommés *Pros* par les naturels du pays et *Pros Volants* par les Espagnols, à raison de leur légèreté et de leur vîtesse extrême.

La construction de ces Pros, au rapport de Walter, rédacteur d'Anson, diffère de celle qui est généralement en usage parmi les habitans des deux Indes. Tous les bâtimens de mer ont la proue différente de la poupe et les deux côtés semblables. Les Pros au contraire ont la proue semblable à la poupe et les

deux côtés différens. Celui qui se trouve à la partie babord et celui qui doit être sur le vent est courbe comme dans tous les autres vaisseaux. Cette construction bisarre et le peu de largeur de ces bâtimens les rendroient fort sujets à sombrer sous voiles, sans une espèce de cadre ajusté au côté qui est sous le vent. Ce cadre sert de support à une poutre creusée et taillée en forme de petit canot. Par son poids il contribue à tenir le Pros en équilibre, tandis que le petit canot qui est au bout et qui est plongé dans l'eau, soutient le Pros et l'empêche de sombrer sous voiles. Le corps entier du bâtiment est composé dans toute sa longueur de deux pièces cousues ensemble avec du fil d'écorce d'arbre, car il n'entre aucun ferrement dans cette construction. Le Pros a deux pouces d'épaisseur vers le fond et seulement un pouce sur les bords. On trouve une planche mince placée au côté du Pros qui est sous le vent, afin de l'empêcher de puiser par le haut. C'est là que s'assied l'Indien qui vuide l'eau du Pros, et cette planche sert aussi à loger des marchandises. Le mât est fixé au milieu et affermi par un étançon, le haubanc et deux étaies. La voile est faite de nattes; le mât, la grande vergue, la vergue inférieure et le cadre sont de bambous. Chaque Pros est ordinairement monté de six ou sept Indiens. L'un se tient à la proue, l'autre à la poupe : tous deux gouvernent chacun à leur tour par le

moyen d'une pagaie dont se sert celui qui est à la poupe, suivant la bordée que l'on court; les autres s'occupent à vuider l'eau qui s'introduit dans le vaisseau et à manœuvrer la voile.

Ajoutons un trait à l'histoire de cette inégalité originelle dont les nuances bisarres s'étendent sur tout ce qui respire, sur tout ce qui existe dans la nature.

Les pirogues des Indiens de la Nouvelle Galles Méridionale sont aussi mal construites que leurs hutes; la plupart ne sont faites que de grands morceaux d'écorce attachés ensemble aux deux bouts par des brins de sarment. Cependant on ne peut trop admirer l'adresse de ces Indiens à les gouverner, la tranquillité avec laquelle ils pagayent, et leur intrépidité à se risquer jusqu'en pleine mer sur ces fréles machines : mais revenons aux îles Pelew.

Les canots en usage parmi les insulaires de cette partie du globe ne sont comme la plupart de ceux des autres Indiens qu'un tronc d'arbre creusé en dedans; mais ils surpassent en propreté et en élégance tous ceux des nations sauvages. Voyez peinture, sculpture.

Les petits canots que nos gens appelloient des frégates, dit encore le rédacteur de cet intéressant voyage, contenoient quatre ou cinq personnes et les plus grands vingt-cinq ou trente. Ces canots voloient

avec la rapidité d'une flèche et sembloient à peine effleurer l'eau.

Examinons maintenant avec le jeune et courageux Lesseps les baidars ou bateaux en usage chez les nations hyperborées et qui semblent par leurs constructions participer au caractère propre à ces climats glacés.

Ces bateaux sont recouverts en cuir ; leur longueur est depuis quinze jusqu'à douze pieds sur quatre de large ; toute la carcasse est en planches assez minces et disposée en forme de treillage ; une pièce de bois plus longue et plus grosse que les autres sert de quille ; les membrures sont assujetties avec des courroies et le tout recouvert de plusieurs peaux de morses ou de loups marins de la grosse espèce. J'admirai sur-tout, dit Lesseps, la manière dont ces peaux étoient préparées ; elles sont si parfaitement cousues ensemble, que l'eau ne pouvoit pénétrer dans le baidar. Il me parut de la forme des nôtres, mais moins arrondi, il n'en avoit point la grace ; retreci vers les extrémités, il se terminoit en pointe et s'applatissoit à la quille. La légèreté de ces embarcations fort sujettes à chavirer a sans doute nécessité cette construction qui leur donne plus d'aplomb. Ce baidar étoit retiré sous un hangard qui avoit été fait exprès pour le garantir de la neige.

Lesseps parle ensuite des pirogues des Tongous. Je fus d'abord frappé, dit - il, de leur légèreté.

Comme elles sont extrémement arrondies, elles présentent peu de surface ; ce qui les rend fort sujettes à chavirer. Le corps est en lattes disposées en treillage ; Les bordages sont d'écorce de bouleau cousues et entrelacées ; les deux extrémités se retrecissent et se terminent en pointe. On tient la rame par les deux bouts pour se servir alternativement des deux pelles qui la terminent.

D'après ce coup-d'œil rapide sur l'architecture hydraulique des sauvages ou de nations à demi-civilisées on peut établir une échelle comparative des divers dégrés d'industrie qui leurs sont propres ; car pour des peuples en partie ichtiophages l'art de la navigation et toutes les connoissances relatives sont des besoins de première nécessité. Maintenant je vais dire un mot de l'état actuel de l'astronomie et de la médecine chez les Indiens, avant de parler des arts de pur agrément, tels que la peinture, la sculpture, la danse, la musique et la poésie.

ASTRONOMIE.

Les gens instruits parmi les Otaïtiens, dit Bougainville, sans être astronome comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des principales constellations ; ils en connoissent le mouvement diurne et s'en servent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à

l'autre. Lorsqu'ils perdent la terre de vue leur boussole est le cours du soleil durant le jour, ainsi que la position des étoiles durant la nuit qui est presque toujours belle et sans nuages entre les Tropiques. Aotourou qui avoit suivi Bougainville en Europe, lui nomma sans hésiter en langue taïtienne la plupart des étoiles brillantes que lui montroient les gens de l'équipage. Nous avons eu depuis, continue ce célèbre voyageur, la certitude que cet Indien connoissoit parfaitement, et les phases de la lune et les divers pronostics qui avertissent souvent en mer des variations du tems. Cook et Parkinson racontent la même chose du fameux Tupia. Une de leurs opinions que l'Otaïtien Aotourou nous a clairement énoncée, dit encore Bougainville, c'est qu'ils croient positivement que le soleil et la lune sont habités. Quel Fontenelle leur a enseigné la pluralité des mondes?

Les connoissances que les Otaïtiens semblent avoir acquises sur les variations de l'atmosphère sont communes aux habitans de l'île Pelew. Abba-Thul'e conversant avec le capitaine lui apprit qu'on auroit du mauvais tems jusqu'à ce que la lune changeât de quartier : pour se faire mieux entendre, il prit une grande feuille, la déchira et l'arrondit avec ses doigts, afin de représenter la lune qui étoit alors dans son plein ; ensuite il lui donna la forme d'un croissant, et par ce moyen il cherchoit à exprimer que le tems

continueroit à être variable, jusqu'à ce que la lune eut subi une égale révolution.

Les grossiers Hottentots mesurent l'année par les époques de sécheresse et de pluie; cette division est générale pour l'habitant des Tropiques; ils la subdivisent par les lunes, et ne comptent plus les jours si le nombre en excède celui des doigts de leurs mains, c'est-à-dire, dix. Alors ils désignent le tems par des époques remarquables, comme un orage extraordinaire, un éléphant tué, une épizootie, une émigration, etc. « Ces peuples, dit Vaillant, indiquent les » instans du jour par le cours du soleil. Ils vous diront » en le montrant du doigt : Il étoit là quand je suis » parti, et là quand je suis arrivé. Cette méthode » n'est guères précise; mais malgré son inexactitude, » elle donne des à-peu-près suffisans à ces peuples qui » n'ont ni perfidies à commettre, ni lâcheté à publier, » ni cour flétrissante et basse à faire à d'ignares pro» tecteurs ».

Je terminerai cet article par le fait suivant que m'a attesté à diverses reprises un Anglais très instruit, et qui avoit fait un assez long séjour à Bénarès. Les Brachmanes avoient des idées positives sur la précession des équinoxes et l'obliquité de l'éclyptique. Qu'on ose nier après cela l'antériorité de l'astronomie sur toutes les connoissances humaines.

MÉDECINE.

La médecine, fille de la souffrance et du penchant secret qu'éprouvent tous les hommes à tromper et être trompés, est après les superstitions qu'enfanta la peur une des plus anciennes erreurs de l'humanité. Bougainville nous apprend que Commerçon et quelques personnes de l'équipage de la *Boudeuse* étant descendus à terre pour cueillir des plantes, plusieurs Patagons se mirent en devoir de les imiter. L'un d'eux appercevant le chevalier du Bouchage occupé de son côté à herboriser, vint lui montrer un de ses yeux qui paroissoit affecté d'une violente ophtalmie, et le pria par signe de lui indiquer une plante qui eut la vertu de soulager son mal. Ces grossiers sauvages ont donc une idée de cette médecine qui connoît les simples, et les applique à l'art de guérir.

Cook et Bougainville nous apprennent aussi que les Otaïtiens sont dans l'usage de saigner leurs malades, mais ce n'est ni au bras ni au pied. Un *taoua*, c'est-à-dire un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade, il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons sagittale, et lorsqu'il en a coulé une quantité suffisante de sang, il lui ceint la tête d'un bandeau, qui assujettit l'ouverture, et le lendemain il lave la plaie.

Les Hottentots ont aussi quelque teinture de l'art de guérir; mais lorsque les maladies sont internes, il est rare que leurs médecins parviennent a procurer quelque soulagement au malade. Ces sauvages s'entendent un peu mieux à panser les plaies, même à remettre des luxations ou des fractures; rarement on voit un Hottentot estropié.

Ils n'ont d'ailleurs, continue Vaillant, nulle idée de la saignée et de l'usage que nous en faisons; je doute même qu'il fut possible de trouver chez eux un seul homme de bonne volonté qui consentit à se laisser faire cette opération; à l'égard des Hottentots colons, comme ils sont familiarisé avec les mœurs européennes, ils ont aussi gagné nos maladies et adopté nos remèdes.

D'après le rapport du célèbre chirurgien anglais Sharp, il paroît que les habitans de l'île Pelew sont sujets à des ulcères de la nature des furoncles, et que pour se guérir ils ont recours à certaines fomentations faites avec des simples, qu'ils les appliquent sur le mal, et qu'après que l'inflammation est appaisée, ils versent quelques gouttes du jus de ces feuilles dans la plaie pour ronger les chairs vives.

Les chirurgiens des îles Pelew n'emploient jamais d'autre méthode que celle de couper la partie affectée, et ce qui fait frissonner, lorsqu'on y pense, c'est qu'ils se servent de coquilles aiguisées pour ces amputations.

Cet usage se retrouve en partie chez les Kamtschadales. Ils saignent avec des lancettes faites d'écailles de poisson. Leurs médecins étoient autrefois des espèces de sorciers appellés Chamans, qui profitoient de la crédulité de ces hommes grossiers, et s'érigeoient en docteurs de médecine, heureusement, dit Lesseps, que leur influence diminue de jour en jour. Puissent ainsi les autres erreurs qui désolent l'humanité se dissiper avec l'ignorance qui les produit et les alimente!

PEINTURE, SCULPTURE.

C'est une grande question de savoir si parmi les peuples sauvages la sculpture a précédé l'art de peindre. Loin de résoudre ce difficile problème, peut-être en l'examinant, d'après la marche de la nature, trouverons-nous qu'il est impossible de décider auquel de ces deux arts on doit accorder la priorité. Mais au lieu de nous égarer dans une discussion embarrassante, parcourons rapidement avec Anson, Cook et la plupart de nos voyageurs modernes les humbles cabanes des Indiens de la mer du Sud. Aggrandir un doute, c'est diminuer du moins les dangers des conjectures.

Nous remarquâmes, dit Bougainville, dans l'intérieur de la maison du chef de l'île d'Otaïti, un cylindre d'osier garni de plumes noires, long de trois

ou quatre pieds, nous apperçûmes en même-tems deux figures de bois qui sans doute représentoient des idoles. L'une placée debout contre des piliers paroissoit être le dieu ; la déesse étoit vis-à-vis inclinée le long du mur qu'elle surpassoit en hauteur. Ces figures mal faites et sans proportion n'avoient que trois pieds de haut, mais elles tenoient à un pied d'estal cylindrique vuidé dans l'intérieur et sculpté à jour. Ce pied d'estal étoit fait en forme de tourelle, et pouvoit avoir six à sept pieds de hauteur sur environ un pied de diamètre ; le tout étoit d'un bois noir fort dur.

Les Otaïtiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages qu'une herminette, dont le tranchant est fait avec une pierre noire très-dure. Cette espèce de besaigue est absolument de la même forme que celle de nos charpentiers ; ces sauvages s'en servent avec une adresse admirable, et ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles très pointues.

On a observé qu'en général les Indiens s'attachoient plus encore à décorer leurs pirogues que l'intérieur de leurs maisons ; seroit-ce donc que l'homme primitif préféreroit aussi les froides jouissances d'un luxe extérieur à toutes celles qu'une industrie mieux entendue auroit circonscrite dans l'obscurité de son humble cabane.

Sur le devant d'une des pirogues des insulaires de l'île de Choiseuil, continue le même navigateur, nous

vîmes

vîmes une tête d'homme sculptée ; les yeux étoient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, et la figure ressembloit à un masque garni d'une longue barbe; les lèvres étoient teintes d'un rouge éclatant.

Les pirogues des sauvages de la Nouvelle Bretagne ont l'avant et l'arrière plus ou moins ornés de sculpture peintes en rouge.

On lit encore dans le voyage aux îles Pelew que le roi Abba-Thulle fit voir au capitaine anglais un dessin de sa composition, qui représentoit divers ornemens; ce dessin étoit marqué en couleur sur une tablette de bois et nous parut exécuté avec une grande précision.

Tandis qu'on s'occupoit le matin à peindre une pirogue, que le roi avoit fait construire, ajoute le même voyageur, la poupe fut décorée par les mains de Roa-Kook, sous les ordres particuliers d'Abba-Thulle. Le premier traçoit de chaque côté deux cercles noirs et blancs entrelacés l'un dans l'autre et mêlés de petits ornemens en zig-zag, qui paroissoient s'en échapper. Cette décoration ne s'exécutoit point au hasard. Elle étoit dirigée par le roi lui-même, qui durant ce tems-là causoit avec le général et paroissoit lui donner des ordres en souriant.

Les canots des îles Pelew sont peints en rouge et incrustés d'écailles en dedans et en dehors. Dans les jours de cérémonie la proue et la poupe de ces

canots sont ornés d'une variété de coquilles enfilées à une corde et pendantes en forme de festons.

Les Anglais qui ont abordé pour la première fois aux îles Pelew n'ont jamais pu concevoir, quel procédé ces insulaires employent pour travailler l'écaille de tortue, ni comment ils parviennent à en fabriquer des bracelets et des pendans d'oreilles.

Les habitans des îles Pelew font aussi des vases de terre rougeâtre, la plupart sont de forme ovale. Leurs couteaux les plus recherchés sont faits d'un morceau d'écailles d'huitre perlière, très-afilés et un peu polis à l'extérieur. Les couteaux ordinaires sont d'une simple écaille de moule ou d'un banbou fendu qu'ils aiguisent et qui leur est d'une grande utilité. Les peignes dont se servent ces Indiens sont de bois orange; les dents sont taillées et façonnées en plein bois et non en parties séparées, reunies ensuite comme ceux qu'on a rapportés des autres îles de la mer du Sud.

DANSE, MUSIQUE ET POÉSIE.

J'ai commencé ces légères esquises par un coup-d'œil rapide sur le premier des arts, je vais les terminer en offrant à mes lecteurs le tableau naif des innocens plaisirs auxquels se livrent ces peuples à peine sortis des mains de la nature.

Lorsque les Hottentots veulent se livrer à l'exercice

de la danse, ils forment en se tenant par la main un cercle plus ou moins grand, en proportion du nombre des danseurs et des danseuses toujours symétriquement mêlés. Et afin de marquer la mesure chacun frappe des mains par intervalle sans rompre la cadence; les voix se réunissent aux instrumens et chantent continuellement *hoo! hoo!*

A l'exception du pas anglais, les danses des Caffres sont à-peu-près les mêmes que celles des Hottentots.

Du pays des Hottentots transportons-nous chez les habitans des îles Pelew. Le rédacteur anglais nous donne la description suivante d'une danse guerrière en usage parmi ces insulaires.

On apporte aux danseurs une quantité de feuilles de plantin qu'ils découpent en forme de rubans et qu'ils s'entortillent autour de la tête, des poignets, du milieu du corps, des genoux et de la cheville du pied. Ces feuilles teintes en jaune et ainsi préparées ne produisent pas un effet désagréable, lorsqu'elles sont appliquées sur leur peau de couleur de cuivre sombre. Ils font aussi des faisceaux de ces mêmes feuilles et les tiennent dans leurs mains comme des rameaux. Lorsqu'ils sont tous arrangés, ils se forment en cercles doubles ou triples qui tournent l'un dans l'autre. Un des plus âgés de la bande commence d'un ton grave une espèce de chanson ou de longue scène, et lorsqu'il arrive à une pause finale, le chœur repète la

strophe et tous les danseurs se joignent au concert en continuant leurs figures. Cette danse ne consiste guères qu'en un certain balancement de côté ; ils se courbent fréquemment et chantent tous ensemble. Insensiblement les cercles s'approchent de sorte que les danseurs se trouvent en face l'un de l'autre, et chacun élevant le faisceau qu'il tient en main le secoue contre celui de son voisin ; ils s'arrêtent ensuite tout d'un coup et crient tous à diverses reprises *ouiil ! ouiil !* alors ils répètent une nouvelle stance et se remettent à danser comme auparavant jusqu'à ce que chaque danseur ait fait chorus à son tour.

Cette espèce de danse dramatique n'est point la seule qui soit particulière à ces peuples. Un jour continue le rédacteur, deux bandes de naturels sortirent d'une forêt voisine de la ville et divertirent singulièrement les spectateurs en se précipitant vers eux par différens chemins. Ils se réjoignirent et dansèrent en tenant leurs lances entre leurs mains. Durant cette scène l'un des chefs présenta quatre grandes lances et une grosse épée de bois très-artistement ornée de coquilles au capitaine Wilson ; il articula en même-tems plusieurs mots que nous ne pûmes comprendre, puis il retourna danser.

Une observation que m'ont suggerée mes lectures, c'est que l'empreinte du caractère national se retrouve principalement dans les jeux et les plaisirs

des hommes ; hélas ! ils n'ont tous qu'une seule manière de s'entr'égorger, de se détruire ; rien d'aussi uniforme que la férocité sur les points les plus opposés du globe... Mais j'oublios que je dois parler de la danse des lourds Kamtschadales mis en opposition avec les bons insulaires de Pelew.

La danse des Kamtschadales, dit Lesseps, consiste à faire en mesure des mouvemens, ou plutôt des contorsions désagréables et difficiles. Ils aiment à contrefaire les différens animaux qu'ils chassent, tels que les perdrix, les rennes et principalement les ours ; ils représentent sa démarche lourde et stupide, ainsi que ses divers sensations, ou situations, c'est-à-dire, les petits autour de leurs mères, les jeux amoureux des mâles avec les femelles ; enfin leur agitation lorsqu'ils viennent à être surpris.

On nous proposa, continue-t-il, de prendre une idée des talens d'une célèbre danseuse Kamtschadale habitante de *Karagui*. Ce qu'on nous en dit piqua notre curiosité et nous la fîmes venir ; mais soit caprice, soit timidité, elle refusa de danser et ne parut faire aucun cas de notre invitation. Vainement on lui représenta que c'étoit manquer de complaisance et même de respect envers M. le commandant ; il fut impossible de la déterminer. Heureusement nous avions une ample provision d'eau-de-vie sous la main, quelques rasades parurent changer ses dispositions : en

même-tems un Kamtschadale se mit à danser devant elle en la provoquant de la voix et du geste; peu-à-peu les yeux de cette femme s'allumèrent, sa contenance devint convulsive, tout son corps tressailloit sur l'estrade où elle étoit assise; aux agaceries, aux chants aigus de son danseur elle répondoit par des sons, des cris inarticulés et en battant la mesure avec sa tête qui tournoit en tout sens. Bientôt ces mouvemens furent si pressés que n'y tenant plus elle s'élança par terre et défia à son tour le rustique danseur par des cris et des contorsions encore plus bizarres. Il est difficile d'exprimer combien cette danse nous parut ridicule; tous ses membres sembloient être disloqués, elle les remuoit avec autant de force que d'agilité; ses mains se portoient à son sein, elle y attachoit ses ongles comme si elle eût voulu le déchirer, ainsi que ses vêtemens. Ces transports étranges étoient accompagnés de postures plus étranges encore; en un mot, ce n'étoit plus une femme, mais une furie; dans son aveugle frénésie elle se seroit précipitée dans le feu allumé au milieu de la yourte, si son mari ne se fût hâté d'avancer un banc pour l'en empêcher; il prit en même-tems la précaution de se tenir sans cesse auprès d'elle. Enfin lorsqu'il vit qu'ayant absolument perdu la tête elle se jetoit de tous côtés et qu'elle étoit réduite à s'accrocher à son danseur, il la prit entre ses bras et la porta sur l'estrade; elle y tomba comme une masse,

sans connoissance et fut près de cinq minutes en cet état. Cependant le Kamtschadale fier de son triomphe ne cessoit de danser et de chanter. Revenue à elle, cette femme se soulevoit malgré sa foiblesse et poussoit encore des sons mal articulés; on eût dit qu'elle alloit recommencer cette pénible lutte; son mari la retint et demanda grace pour elle, mais le vainqueur se croyant infatigable continuoit à l'agacer. « Enfin, dit » Lesseps, il fallu user de notre autorité pour lui » imposer silence. Malgré les éloges qui furent donnés » à ces deux acteurs, j'avoue que la scène n'étoit pas » gaie ». Mais écartons pour un moment ces images maussades, et avant de parler de la musique des Kamtschadales, écoutons ce que le philosophe Bougainville raconte de celle des voluptueux Otaïtiens.

Un jour, dit-il, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une assez belle figure; cet Indien couché sous un arbre nous offrit de partager avec lui le gazon qui lui servoit de siège. Nous l'acceptâmes; alors se penchant vers nous d'un air tendre, il chanta lentement une chanson aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien souffloit avec le nez : scène charmante et digne du pinceau de l'Albane. On se rappelle sans doute ce que Parkinson et Cook nous ont transmis de la douceur de la voix des Otaïtiennes, de leur mélodieux accens et de leur goût naturel pour la mu-

sique, celui de tous les arts qui tient de plus près à la nature.

Les instrumens qui brillent chez les Hottentots sont le *Goura*, le *Joum-Joum*, le *Rabouquin* et le *Rame'pot*.

Le *Goura* a la forme d'un arc de Hottentot sauvage, il est de la même grandeur. On attache une corde de boyau à l'une des deux extrémités ; l'autre bout de la corde s'arrête par un nœud dans un tuyau de plume applatie et fendue. Cette plume déployée forme un triangle isocèle très-alongé qui peut avoir environ deux pouces de longueur. C'est à la base de ce triangle que l'on perce le trou près duquel est fixée la corde, qui se repliant sur elle-même s'attache avec une courroie très-mince à l'autre bout de l'arc. Cette corde peut selon la volonté du musicien, être plus ou moins tendue. Lorsque plusieurs *Gouras* jouent ensemble, ils ne sont jamais montés à l'unisson. Il est certain qu'au premier coup-d'œil on ne soupçonneroit point un *Goura* d'être un instrument.

Le *Rabouquin* est une planche triangulaire sur laquelle sont attachées trois cordes de boyau soutenue par un chevalet et qui s'étendent à volonté au moyen de diverses chevilles comme nos instrumens Européens. Cet instrument n'est autre chose qu'une guitare à trois cordes ; tout autre qu'un Hottentot en tireroit peut-être quelque parti et le rendroit agréable ; mais

celui-ci se contente de le pincer avec ses doigts et le fait sans suite, sans art et même sans intention.

Le *Romelpot* est un tronc d'arbre creusé qui porte deux ou trois pieds plus ou moins de hauteur; c'est l'un des plus bruyans instrumens de ces sauvages. A l'un des bouts on a tendu une peau de mouton bien tannée, qu'on frappe avec les mains ou plutôt avec les poings, quelquefois même avec un bâton; cet instrument qui se fait entendre de fort loin, n'est pas à-coup-sur un chef-d'œuvre d'invention. « Mais dans » quelque pays que ce soit, continue Vaillant, c'est » assez la méthode de remplacer par le bruit ce » qu'on ne peut obtenir du goût ».

D'après ces détails et les connoissances qui nous ont été transmises sur les Kamtschadales, par les écrivains russes et sur-tout par Lesseps, on jugera sans peine que les Hottentots doivent être considérés dans l'histoire des arts comme la moyenne proportionnelle entre les Otaïtiens et les Kamtschadales.

Ces derniers chantent en poussant tout à la fois un son guttural et forcé semblable à un hoquet prolongé, ils marquent ainsi le tems et l'air que chante l'assemblée; les paroles sont le plus souvent vides de sens même en langue Kamtschadale. Je notai, dit Lesseps, un de ces airs que je crois devoir placer ici pour donner une idée du chant et du métre de ces peuples. *Daria, daria, da, daria, ha, non da-*

latsché, damatsché, kamha koukha, ce qui signifie « *Daria* chante et danse encore. Ce court refrain se » repète ainsi à l'infini ».

On lit aussi dans Lesseps que les Yakoutes jouent d'un instrument que ce voyageur désigne sous le nom de flûte. Cet instrument est un os percé et travaillé à-peu-près comme nos flûtes à l'oignon; les sons que les Yakoutes en tirent ne sont pas moins aigres.

Amis du plus charmant des arts, osez douter maintenant de l'influence inprescriptible du climat sur le larynx ou le goût de vos chanteurs et croire qu'il soit jamais possible de retrouver sur les bords de la Seine et de la Tamise, les divins accens de Farinelli, de Mazzanti ou d'Aprile.....

Espérons qu'un nouvel Orphée vengera quelque jour la langue mélodieuse des insulaires d'Otaïti de l'injuste préférence que la destinée accorde depuis tant de siècles à ses rivales du Nord de l'Europe et de l'Asie. L'Idiôme de ces peuples est doux et sonore, dit Sydney Parkinson dans son voyage à la mer du Sud. Londres 1784. 4°. ouvrage dont on auroit dû publier depuis long-tems la traduction. Bougainville non moins prodigue de ses éloges que le voyageur anglais, nous apprend que durant le cours de la traversée, l'Otaïtien Aotourou a mis en strophes tout ce qui l'a frappé, et qu'il improvisoit sur-le-champ cette espèce de poésie ou récitatif obligé. « Il nous a

» paru, continue-t-il, que sa langue lui fournissoit » abondamment des expressions capables de peindre une » multitude d'objets entièrement nouveaux pour lui ; » nous observâmes qu'il déclamoit souvent une longue » prière nommée à Otaïti prière des rois ».

Gardons-nous d'ailleurs de croire qu'il soit facile de bien saisir le sens que ces peuples attachent à leurs chants sacrés. Si par exemple les auteurs qui ont avancé que les Hottentots adorent la lune avoient compris celui des paroles qu'ils chantent à sa clarté, ils auroient senti qu'il n'est question, ni d'hommages, ni de prières, ni d'invocations à cet astre paisible ; ils auroient reconnu que le sujet de ces chants étoit toujours une aventure arrivée à quelqu'un d'entr'eux ou de la horde voisine ; qu'enfin les Hottentots improvisateurs, à la manière des nègres peuvent chanter toute une nuit sur le même sujet en répétant mille fois les mêmes mots. Ces peuples, dit Vaillant, préfèrent la nuit au jour, parce qu'elle est plus fraiche et qu'elle invite à la danse, ainsi qu'aux plaisirs.

Lorsqu'après divers rapprochemens on compare les conceptions poétiques des nations sauvages avec leur musique, on seroit tenté de croire que le don des vers est presque toujours en raison directe des dispositions musicales propres aux différens peuples de la terre, peut-être même à chaque individu en particulier. La musique des Yakoutes n'est nullement agréable, elle

consiste en un tremblement continuel et monotone qu'ils tirent de la gorge. Ils sont au surplus grands improvisateurs. Les paroles ne leur coûtent, ni travail, ni effort de génie. Ils puisent des sujets dans tout ce qui s'offre à leurs regards ou à leurs pensées. Qu'un oiseau s'envole à leur côté, voilà de quoi chanter durant une heure entière. Ce n'est pas que leur imagination accumule les idées, la chanson se bornera à répéter jusqu'à extinction qu'un oiseau vient de s'envoler.

Voici, dit Lesseps, deux fables des Yakoutes que Golikoff me traduisit phrase pour phrase.

Un Yakoute avoit manqué de respect, ou fait tort à son chaman (prêtre ou sorcier). Le diable pour venger celui-ci, se transforma en vache et s'étant mêlé parmi celles du coupable, tandis qu'elles paissoient le long d'un bois, sut en dérober les plus belles génisses. Le soir quand le berger revint, son maître irrité le chassa impitoyablement, l'accusant d'être cause de cette perte par son défaut de soin. Aussitôt le diable se présente en habit de berger; on l'agrée et le lendemain il mène les vaches aux champs. Un jour se passe, puis l'autre encore, le Yakoute ne voit point reparoître son troupeau. Dans son inquiétude il part avec sa femme, cherche de tous côtés, le découvre enfin, mais dans quel désordre! A son approche les vaches se mettent à courir et à danser au son de la

flûte du perfide berger. Le maître tempête, crie « Halte-là, lui dit le diable, il te sied bien de me » reprocher de t'avoir volé, toi qui abusas de la » confiance du plus respectable des chamans : que » ceci te serve de leçon ; apprends à rendre à chacun » ce qui lui appartient ». A ces mots le troupeau et le berger disparurent et le pauvre Yakoute perdit tout son bien.

L'autre fable qu'on va lire est moins ridicule et offre un sens plus philosophique.

Dans un grand lac il s'éleva un jour une rixe violente entre les différentes espèces de poissons. Il étoit question d'établir un tribunal de juges suprêmes pour gouverner toute la gente poissonnière. Les harrengs, les menus poissons prétendoient avoir autant de droit que les saumons d'y être admis. De propos en propos les têtes s'échauffèrent ; on en vint jusqu'à se réunir en force contre les gros poissons qui piquoient et incommodoient les plus foibles. De-là des guerres intestines et sanglantes qui finirent par la destruction d'un des deux partis. Les vaincus échappés à la mort s'enfuirent dans des petits canaux et laissèrent les gros poissons seuls maître du lac : telle est la loi du plus fort.

J'ai lu avec soin les diverses apologues des plus anciens peuples de la terre, et j'ai observé que les fables où l'on ne parle que d'amour ne sont pas toujours les plus anciennes. Les superstitions, les combats et ce que les

hommes ont nommé la gloire, ont obtenu sur tous les points du globe les prémices de l'art des vers. O nature ! constante et uniforme nature ! Est-il donc vrai que même dans l'ordre physique, la moins équivoque, la plus sublime de nos jouissances ne soit pas la première de nos émotions, la plus impérieuse de nos pensées?

(98) P. 124. Le bec de corne, en anglais *horn-bill*, est un oiseau du genre des perroquets. L'espèce dont il est ici question, et que l'auteur a désigné sous le nom de bec de corne irrégulier ou bâtard, *anomalous horn-bill*, n'appartient, selon M. Latham, à aucun des genres connus. Sa forme, continue ce naturaliste, le rapproche à la vérité du horn-bill. Le tranchant des mandibules est lisse, mais les doigt placés deux en devant, deux en arrière le rangent plutôt dans la classe des perroquets.

Comme cette espèce ne se trouve dans aucune ornithologie, je vais rapporter fidèlement ici la description qu'en donne le rédacteur du voyage du commodore Phillip, afin de mettre les naturalistes et les amateurs à portée de la comparer avec celle de White. « Cet oiseau, dit le capitaine Phillip, est de la grosseur d'une corneille, sa longueur totale est de deux » pieds trois pouces, le bec est large vers la base, » très-arqué vers la pointe, et cannelé sur les côtés. » Sa couleur est d'un brun pâle, tirant sur le jaune

» vers l'extrémité. Les narines sont presqu'à la base » du bec, et entourées d'une peau rouge, ainsi que » la partie supérieure des yeux. La tête, le cou et les » parties inférieures du corps, les ailes et la queue » sont de couleur cendrée; la plupart des plumes sont » terminées par des taches d'un brun noirâtre; on » voit aussi des barres de la même couleur disposées » transversalement sur les ailes qui s'étendent, lors- » qu'elles sont fermées, jusqu'aux trois quarts de la » queue dont la longueur est très-considérable. Les » deux plumes du milieu ont près de onze pouces, » et la plume extérieure de chaque côté n'en a guères » plus de sept. La queue est cunéiforme, et sa to- » talité est traversée d'une barre noire vers l'extré- » mité. La pointe de toutes les plumes est blanche; » les pattes sont courtes et écailleuses, elles ont deux » doigts en avant et deux en arrière, comme tous les » oiseaux du genre toucan ou perroquet; les pattes » et les ergots sont noirs ».

(99) P. 124. Le nom de Toucan a été donné à un genre d'oiseaux qui appartient exclusivement aux régions méridionales du Nouveau-monde. Ce mot est formé du brasilien *toutacata* ou *toucaraca*, par imitation de leur cri.

Le Toucan est si remarquable par la grosseur et la longueur démesurée de son bec, qu'on l'a placé dans le ciel au nombre des constellations australes, ou de

l'hémisphère méridional. Les astronômes l'appellent *anser americanus* ; cette constellation est composée de huit étoiles. Le toucan est désigné aussi sous le nom d'oiseau prédicateur, d'après une sorte de sifflement prolongé qu'il répète souvent.

Buffon divise le genre des Toucans en toucans proprement dits et en aracaris. Ces derniers sont plus petits : leur bec est également dentelé, mais à proportion moins volumineux et d'une substance plus dure ou plutôt moins foible. La queue des aracari est plus longue et sensiblement étagée, au lieu que celle des Toucans est égale et arrondie. Les aracaris se trouvent dans le Mexique. Ils habitent sur le bord de la mer, et se nourrissent de poissons, ce qui caractérise une section séparée et distincte.

L'énorme bec du Toucan, ordinairement peint de diverses couleurs, est aussi léger qu'il est long. « Ce n'est, » dit Mauduit, qu'un corps caverneux rempli de cel- » lules vuides, séparées par des cloisons d'une substance » osseuse, aussi mince qu'une feuille de papier, et » recouverte dans sa totalité par une expansion de » substance cornée et si mince, qu'elle plie sous le » doigt qui la presse avec un léger effort ». La langue des Toucans n'est pas moins extraordinaire que leur bec, car elle est presque aussi longue que le demi-bec inférieur, applatie et un peu concave dans le milieu. Chacun de ses deux côtés est chargé d'un

rang

rang de papilles, qui la rendent semblable à une plume garnie de barbes égales.

Le Toucan saisit ce qu'il veut avaler, le jete en l'air, le reçoit adroitement dans son large bec, et l'engloutit en happant. La nourriture de ces oiseaux consiste en fruits, ils préfèrent ceux du palmier.

(100) P. 126. J'esquisserai légèrement l'histoire des Guépiers ou mangeurs d'abeilles, d'après ce qu'en ont dit Brisson, Latham, ainsi que les principaux ornithologistes français et anglais; je rapporterai ensuite exactement la description que le rédacteur du voyage du capitaine Phillip a donné de la nouvelle espèce dont parle White.

Le Guépier est nommé par certains naturalistes *merops apiaster*. « Le caractère de cet oiseau est d'avoir » quatre doigts, trois en avant et un en arrière. Le » doigt du milieu est étroitement uni au doigt extérieur jusqu'à la troisième articulation, et au doigt » intérieur jusqu'a la première ; ses pieds sont très-» courts, le bec courbé en arc, pointu et très-fort ». On ne le trouve que dans les pays chauds. Ceux qu'on rencontre dans nos provinces tempérees ou dans les pays du Nord n'y sont point indigènes. On ne connoît qu'une ou deux espèces de Guépier en Europe; ces oiseaux sont au contraire tres-multipliés en Afrique et dans le midi de l'Asie.

Cet oiseau a le bec entouré vers sa partie supérieure

de petites plumes d'un blanc sale. Il se nourrit non-seulement d'abeilles, de cigales et de scarabées, mais aussi de semences d'hépatique, de persil-bâtard, de navet, etc. il fait son nid dans les trous fort profonds qu'il creuse à pic.

Les ornithologistes distinguent plusieurs espèces de Guépiers, sans compter le Guépier à tête grise du Mexique, ni le Guépier à tête rouge du Brésil, dont on n'a parlé que sur le témoignage de Seba.

1°. Le Guépier gris d'Ethiopie décrit par Linnée.

2°. Le Guépier rouge à tête bleue, ou Guépier de Nubie.

3°. Le Guépier à tête jaune ou *icterocephali*, c'est le Guépier à tête jaune de Brisson. On trouve aussi dans Aldrovande la description d'un Guépier à tête jaune blancheâtre.

4°. Le Guépier rouge et verd du Sénégal, ou petit Guépier du Sénégal. On trouve encore au Sénégal un autre Guépier à longue queue qui, selon Mauduit, n'est qu'une variété de celui de l'Ile de France. V. n°. 12.

5°. Le Guépier verd à aîles et queues rousses, connu aussi sous le nom de Guépier de Cayenne.

6°. Le Guépier verd à queue d'azur, ou grand Guépier des Philippines.

7°. Le Guépier (petit) verd et bleu à queue étagée, ou Guépier d'Angola décrit par Brisson.

8°. Le Guépier de Madagascar de Brisson, nommé

patirich-tirich par les Madecasses. On connoît aussi à Madagascar un Guépier à collier, ou Guépier verd à gorge bleue. Il en existe deux variétés, l'une est le guépier à collier de Bengale, l'autre le petit guépier des Philippines de Brisson.

9°. Le Guépier à tête rouge des Indes orientales de Brisson.

10. Le Guépier (grand) verd et bleu des Indes et de la Chine.

11°. Le Guépier jaune de la côte de Coromandel. Cette espèce est plus petite que celles d'Europe.

12°. Le Guépier marron et bleu. Ce Guépier se trouve à l'Ile de France.

Voici la description que le rédacteur de Phillip a donné du Guépier de la Nouvelle Galles du Sud dont parle White. Cet oiseau, dit-il, est à-peu près de la grosseur d'un coucou ; sa longueur est de 14 pouces et demi ; le bec est noir et long d'environ un pouce ; la couleur générale du plumage est brune, mais elle devient plus claire sur les côtés ; les plumes sont en général assez pointues, et l'on voit une raie blanche au milieu ; le devant de la tête jusqu'aux yeux est lisse, mais le reste paroît touffu à raison de la longueur des plumes. Une large bande d'un blanc cuivré prend de l'ouverture du bec et passe sous l'œil ; au-dessous de cette bande et de chaque côté de la gorge, sont suspendues des soies longues d'un demi-pouce et

de couleur orangée. Lorsque les aîles sont fermées, elles se prolongent jusqu'au tiers de la queue dont la longueur n'est guères moindre de la moitié du corps de l'oiseau. La queue est cunéiforme, les tuyaux et les grandes pennes sont d'un brun plus foncé ; le milieu du ventre est jaune ; les pattes sont d'un brun pâle ; le doigt de derrière est très-fort, et ce doigt extérieur est joint avec celui du milieu par une membrane qui s'étend jusqu'à la première articulation. Cet oiseau habite la Nouvelle Hollande ; il fut trouvé au port Jackson, et on doit le considérer comme une nouvelle espèce. White parle aussi d'une autre sorte de Guépier fort extraordinaire, et qui est pourvu d'un *nodus* placé à la racine de la partie supérieure du bec. Voyez la page 177 du voyage.

(101) P. 127. L'espèce des pigeons à aîles dorées paroît indigène à l'île Norfolk, et comme les ornithologistes anglais et français n'en parlent point, je vais pour plus d'exactitude rapporter ici la description que nous en a donné le capitaine Phillip dans son voyage à la Nouvelle Galles du Sud, chap. 15.

« Cet oiseau est de la taille d'un gros pigeon ; la » couleur générale de son plumage est cendrée, brune » sur le sommet ; les plumes sont marginées d'un brun » pâle ; le dessous du corps est gris blanc ; le dessus » des aîles est de la même couleur que le dos : on » voit sur les grandes pennes une large tache ovale

» bronzée, placée vers le tranchant et près de l'ex-
» trémité. Ces taches forment ensemble, quand les
» ailes sont fermées, deux raies d'une blancheur écla-
» tante, qui change en rouge, en cuivre, en verd,
» selon les différens reflets de la lumière. Quelques-
» unes des autres plumes qui couvrent les ailes ont aussi
» les mêmes taches, mais elles sont irrégulièrement
» placées. Les tuyaux sont bruns, le tranchant infé-
» rieur depuis le milieu jusqu'à la base est d'un roux
» pâle; la queue est formée de seize plumes; les deux
» du milieu sont brunes, les autres sont d'une teinte
» cendrée ou gorge de pigeon avec une bande noire
» sur l'extrémité. Le bec est d'un rouge foncé; le
» front est pâle jusqu'un peu au-dessous des yeux;
» le menton et le gosier sont d'un gris clair, les pattes
» sont rouges ».

(102) P. 130. On sait que l'indigo est une fécule colorante qui se tire de l'écorce, des branches, de la tige et des feuilles d'une plante haute d'environ deux pieds, nommée *anillo* par les Espagnols, et qui croit au Brésil. Il ne faut point confondre l'indigo avec l'inde, pâte également féculente et colorante, qui s'obtient par extrait des feuilles, et non de l'écorce de l'anillo.

L'indigo le plus estimé est celui qu'on appelle *indigo guatimalo*, du nom de Guatimala, ville des Indes

occidentales où on le prépare : on en distingue plusieurs espèces.

1°. L'indigo du Bengale, c'est la crotalaire du Bengale.

2°. L'indigo de la Guadeloupe ou crotalaire blanche. La plupart des botanistes donnent ce nom à une espèce d'anonis.

3°. L'indigo bâtard, ou *amorpha fructicosa*. Linn. c'est le *barba jovis americana pseudo acaciæ flosculis purpureis, minimis* du jardin de Kew.

4°. L'indigo sauvage, ou autre espèce d'indigo bâtard, décrit par Plumier sous le nom de *emerus siliquis longissimis et angustissimis*. Cette plante, ou plutôt cet arbuste, qui vit deux ou trois ans, croît à la Guyane et à Saint-Domingue.

Consultez le précis de l'analyse et de l'examen chimique de l'indigo, tel qu'il est dans le commerce pour l'usage de la teinture, Rosier, journal de physique, Juillet 1777. Voyez aussi le mémoire de Quatremer-Disjonval, couronné par l'académie des sciences en 1777, et l'art de l'indigotier publié par Beauvais de Razeau, ouvrage approuvé par l'académie.

(103) P. 139. Il paroît que les Indiens de ces contrées sauvages ne considèrent point la barbe comme un ornement, et qu'ils se raseroient volontiers, si à l'exemple de plusieurs autres peuples sauvages, ils

eussent trouvé le moyen de fabriquer des outils tranchans semblables à nos rasoirs d'Europe.

Le capitaine Watkin-Tench rapporte que « plusieurs jeunes gens de l'équipage du Syrius rencontrèrent un jour dans les bois un Indien fort âgé, et dont la barbe étoit d'une longueur considérable. Ces jeunes gens lui firent entendre par signe qu'ils le raseroient, s'il le vouloit. Ils secouoient leur menton, et passoient à plusieurs reprises leur main dessus, pour lui faire voir combien il étoit uni. Le vieil Indien ayant enfin consenti, un de ces jeunes gens tira de sa poche un canif, qu'il rendit aussi tranchant qu'il le put, et le rasa avec beaucoup d'adresse. Le vieillard fut si satisfait après cette opération, qu'en peu de jours il parut avoir en nous une confiance parfaite. Ce qui étoit jusqu'alors sans exemple, il osa s'approcher du Syrius dans sa pirogue et pagayer à l'entour, montrant à tous ceux qui le regardoient son menton où la barbe commençoit à repousser. On fit tout ce qu'on put, mais inutilement, pour l'engager à monter à bord du Syrius. A la fin on envoya un barbier dans sa pirogue qui fut amarrée au bâtiment. Là ce barbier rasa le petit maître suranné, qui parut très-satisfait, en repassant à plusieurs reprises la main sur ses joues et sur son menton ». Voyage à la baye Botanique, p. 112.

(104) P. 145. Gobbe-mouche ou *muscicapa*, nom d'un genre d'oiseau dont le bec est droit, comprimé horizontalement à sa base, presque triangulaire, un peu crochu à sa pointe, et légèrement échancré des deux côtés à l'extrémité de sa partie supérieure. Ces oiseaux vivent de mouches, de papillons, etc. Ils habitent de préférence les bois, et s'élancent du haut des arbres sur les insectes qui sont à leur portée. Rarement ils descendent à terre. On n'en compte que deux espèces en Europe; mais nos voyageurs modernes en ont découvert un plus grand nombre dans les régions chaudes de l'ancien continent, sur-tout dans les terres méridionales du Nouveau-Monde où les insectes sont plus abondans et plus grands.

Buffon observe que ce genre nombreux de gobbe-mouches est composé d'oiseaux de trois grandeurs différentes, les premiers ne sont pas si grands que les rossignols : ce sont les gobbes-mouches proprement dit. Les seconds sont un peu plus grands, ce sont les moucherolles; les troisièmes sont ceux qui avec les caractères propres à tous les gobbe-mouches, ont la taille de l'écorcheur ou piegrièche rousse et on les appelle tyrans.

Les gobbe-mouches sont des oiseaux tristes; leur cri est rauque et désagréable. En général ces oiseaux paroissent manquer d'instinct et leur stupidité perce dans leur extérieur. La femelle pond quatre ou cinq œufs.

On peut voir dans Buffon la description détaillée de cet oiseau dont voici les principales espèces.

1°. Le gobbe-mouche noir, à collier, de Lorraine. Cet oiseau change quatre fois de plumage dans la même année et ne forme qu'une espèce avec celui du cap de Bonne-Espérance.

2°. Le gobbe-mouche blanc du cap de Bonne-Espérance, c'est le gobbe-mouche à tête couleur d'acier poli.

3°. Le gobbe-mouche à bandeau blanc du Sénégal. La poitrine du mâle est noire, celle de la femelle est rousse.

4°. Le gobbe-mouche à gorge rousse du Sénégal, de Brisson.

5°. Le gobbe-mouche hupé du Sénégal.

6°. Le grand gobbe-mouche cendré de Madagascar, nommé *kinki-manou* par les naturels du pays.

7°. Le gobbe-mouche varié à longue queue blanche, de Madagascar ou *schet* de Madagascar. Les habitans en comptent trois espèces différentes ; mais Mauduit prétend que ces trois variétés ne forment qu'une seule classe et que la différence du plumage est occasionnée par le sexe et l'âge de l'oiseau.

8°. Le gobbe-mouche à tête noire de la Chine. Voyez Sonnerat, tome 2, page 197.

9°. Le gobbe-mouche verdâtre de la Chine, à tête noire.

10°. Le gobbe-mouche brun de la Martinique. On en distingue deux espèces. L'un est le mouche-rolle brun de la Martinique, l'autre est le gobbe-mouche hupé de la Martinique.

11°. Le gobbe-mouche de l'île de France, à tête noirâtre.

12°. Le gobbe-mouche hupé de l'île de la Réunion, ci-devant Bourbon.

13°. Le gobbe-mouche de Pondichery, nommé rossignol des Indes, par les Français qui fréquentent la côte de Coromandel, où il se trouve également.

14°. Le gobbe-mouche à longue queue de Gingi, décrit par Sonnerat, voyage aux Indes et à la Chine, tome 2, page 196.

15°. Le gobbe-mouche bleu à ventre blanc ou petit azur, des Philippines. Cet oiseau est marqué de deux taches noires, l'une placée à l'occiput, l'autre à la poitrine.

16°. Le grand gobbe-mouche de la côte de Malabar, nommé *drongo* par les Madecasses. Il en existe plusieurs variétés aux Indes et à la Chine; cet oiseau est de la grosseur d'un merle.

17°. Le gobbe-mouche hupé du Brésil.

18°. Le gobbe-mouche à ventre blanc ou gobbe-mouche-pie de Cayenne, nommé *gillit* par les naturels de la Guyanne.

19°. Le gobbe-mouche à ventre jaune, de Cayenne,

ou gobbe-mouche de Cayenne, décrit par Brisson.

20°. Le gobbe-mouche brun de Cayenne; le plumage de cet oiseau est de couleur foncée.

21°. Le grand gobbe-mouche noir à gorge pourprée, de Cayenne, nommé *piauhau*, par imitation de son cri. Brisson dit que cet oiseau est parmi les gobbe-mouches ce que le pigeon couronné de Banda est parmi les pigeons.

22°. Le gobbe-mouche olive de Cayenne. Cet oiseau est très-petit.

23°. Le gobbe-mouche à oreilles blanches de Cayenne ou fourmillier à oreilles blanches. Cet oiseau ainsi que tous ceux de l'espèce des fourmilliers, vit à terre, se perche rarement et se nourrit de fourmis.

24°. Le gobbe-mouche tacheté. On en distingue deux, l'un est le *caudec* de Cayenne que Brisson a désigné sous le nom de tyran, l'autre est le gobbe-mouche à poitrine tachetée de Cayenne.

25°. Le gobbe-mouche roux de Cayenne. On en compte deux espèces. La poitrine de l'un est de couleur orangée, l'autre a le dos d'un roux clair, la gorge et tout le devant sont blancheâtres.

26°. Le gobbe-mouche ou moucherolle à queue fourchue, du Mexique. On trouve aussi cette espèce à la Louisianne.

27°. Le gobbe-mouche hupé de la rivière des

Amazones, nommé aussi *rubin*. Son crâne est surmonté d'une hupe de petites plumes très-déliées et d'un beau rouge cramoisi.

28°. Le gobbe-mouche de la Louisianne. Le plumage inférieur est d'un très-beau jaune.

29°. Le gobbe-mouche brun de la Caroline. Son plumage est brun cendré. C'est le gobbe-mouche cendré de la Caroline, de Brisson; Catesby l'a désigné sous le nom de petit preneur de mouches brun.

30°. Le gobbe-mouche ou tyran de la Caroline. Cet oiseau est le même que le tyran de la Louisianne. Il est un peu plus petit que le *titiri* ou tyran proprement dit, dont la grosseur n'excède guères celle d'une petite grive.

31°. Le gobbe-mouche de la Caroline, de Brisson, ou le preneur de mouches rouge, de Catesby.

32°. Le gobbe-mouche olive du Canada et de la Caroline. Cest le preneur de mouches aux yeux rouges de Catesby et le moucherolle d'Edwards; cet oiseau va passer l'hiver à la Jamaïque.

33°. Le gobbe-mouche rouge ou preneur de mouches de la Caroline, décrit par Catesby et Brisson. Cet oiseau est un peu plus gros qu'un moineau franc; les plumes du dos sont d'un rouge vif.

34°. Le gobbe-mouche d'Amérique ou petit noir aurore. Cet oiseau se trouve à la Caroline, à la Jamaïque et à St.-Domingue. Catesby l'a désigné sous le nom de petit rossignol de muraille.

35°. Le gobbe-mouche brun ou moucherolle de Virginie, décrit par Brisson. Catesby, dans son histoire naturelle de la Caroline, 1731, 2 vol. fol., l'a nommé chat-oiseau, à cause de la ressemblance de son cri avec le miaulement du chat.

36°. Le gobbe-mouche ou moucherolle à hupe verte de Virginie.

On a nommé aussi gobbe-mouche-lézard, une variété de notre lézard verd de Sologne et du Gatinois. Ce reptile se retrouve en Amérique.

Les naturalistes ont désigné sous le nom de moucherolle une classe d'oiseaux qui compose la seconde section du genre des gobbe-mouches. Les moucherolles sont plus grands que les gobbe-mouches proprement dit, mais pas autant que les tyrans qui composent la seconde section : voici le nom des espèces principales :

1°. Le moucherolle ou figuier à poitrine rouge. Voyez Edwards, hist. nat. des oiseaux, 1745, 2 vol. in-4°.

2°. Le moucherolle hupé, à tête couleur d'acier poli ou gobbe-mouche hupé du cap de Bonne-Espérance. On en distingue deux espèces. Mauduit soupçonne qu'elles ne sont qu'une variété du *schet* ou gobbe-mouche à longue queue de Madagascar.

3°. Le moucherolle des Philippines, décrit par Buffon.

4°. Le moucherolle au croupion jaune d'Edwards. C'est le figuier à tête cendrée ou figuier tacheté de Pensilvanie, décrit par Brisson.

5°. Le moucherolle de Virginie à hupe verte. C'est le gobbe-mouche hupé de Virginie, de Brisson, et le preneur de mouches hupé de Catesby.

6°. Le moucherolle appellé gobbe-mouche à queue fourchue, du Mexique et de la Louisianne.

Je ne parlerai point ici des tyrans qui forment la troisième section du genre des gobbe-mouches. Voyez Buffon, hist. nat.

(105) P. 153. Le perroquet Tabnan a été décrit par Latham *Synopsis avium*, vol. 1er. pag 214. Et l'espèce dont il est ici question, n'est qu'une variété de celle que ce naturaliste a inséré dans son ornithologie. La tête, le cou et la poitrine du Tabnan proprement dit, sont cramoisi foncé ou même pourpre; les parties supérieures de celui-ci sont au contraire du rouge le plus vif; la tache bleue qu'on voit au-dessus du cou paroît être la même que dans le Tabnan véritable; mais les plumes bleues des aîles manquent absolument, et le bec n'est par noir.

Voici la description que le capitaine Phillip nous donne du perroquet Tabnan trouvé dans la Nouvelle Galles Méridionale :

« Longueur, vingt-quatre pouces, bec brun, man-» dibule supérieure teinte de rouge, la tête, le cou

» et toutes les parties inférieures du corps sont d'un
» brillant écarlate ; le dos et les îles d'un beau verd.
» Sur les parties inférieures du cou, on observe un crois-
» sant bleu ; la queue est longue et cunéiforme ; la plu-
» part des plumes sont d'un brun foncé ; les cuisses
» de couleur cendrée. On voit sur la partie supé-
» rieure des aîles une petite ligne d'un verd brillant.
» Cette espèce de perroquet est un des plus agréables
» de toutes celles qu'on trouve dans cette partie du
» monde ».

(106) P. 153. Le lory, rouge en anglais *sarlet lory*, est un peu moins grand que le lory noir désigné par les ornithologistes sous le nom de *psittacus coccineus, aut purpureus orientalis* ou lory des Moluques, dont la longueur totale est de 10 pouces et l'envergure de 18 pouces.

Le plumage *du sarlet lory* est d'un rouge carmin ; excepté le bout des grandes pennes qui est noir, ainsi que le bord externe des aîles. On voit au-dessous de la queue de ce charmant oiseau une tache de bleu d'outremer et une pareille tache de chaque côté sur le milieu des aîles près du corps. Le bec et l'iris sont d'un jaune d'orpin. « Cet oiseau, dit Valmont
» de Bomare, a quelque rapport avec le perroquet
» que Sonnerat a nommé dans son voyage à la Nou-
» velle Guinée, lory de Gilolo ».

(107) P. 160. On a nommé perroquet de Pennant

une espèce particulière, décrite par ce naturaliste, dans sa zoologie britannique. Voici la description que le capitaine Phillip donne de celui qu'il a nommé perroquet de Pennant, à cause de sa ressemblance avec ce superbe oiseau. Ce perroquet, dit-il, a six pouces de longueur; le bec est d'une teinte bleuâtre; la couleur dominante du plumage est écarlate; la base de la mandibule inférieure est couverte d'un bleu éclatant; le dos est noir, les plumes sont bleues et bordées de cramoisi; leur milieu est d'une teinte plus pâle; la queue est cunéiforme et noire; les tuyaux des grandes pennes sont de la même couleur; les plumes des ailes sont frangées de bleu; les grandes pennes ont dix-huit pouces de long; celles qui sont au-dessus, c'est-à-dire, les plus courtes en ont au plus quatre; l'extrémité des cuises est bleue; les pattes sont brunâtres; les ergots noirs.

Ce bel oiseau n'est pas rare aux environs du port Jackson et paroît se rapprocher du perroquet de Pennant, décrit par M. Latham, dans son supplément au *Synopsis of Birds*, page 61. Les légères différences que présente cette description me paroissent ne devoir être attribuées qu'au sexe.

Apres avoir parlé du perroquet de Pennant, je vais donner l'histoire de deux autres perroquets de la Nouvelle Galles Méridionale, décrit par Latham, *Synopsis avium*, vol. 1er. pag. 252.

Perroquet pacifique. La longueur de cet oiseau est de douze pouces ; son bec est bleu cuivré, noir vers son extrémité. Dans quelques individus le devant de la tête et la moitié de la couronne sont cramoisis ; on a remarqué que dans quelques autres le devant de la tête seul est de cette couleur ; près des yeux et de chaque côté des narines on voit une tache rouge foncé ; le plumage est en général d'un verd sombre qui va en dégradant jusqu'aux parties inférieures ; la queue est cunéiforme ; les deux plumes du milieu ont cinq pouces et demi de long ; le haut du corps est de couleur cendrée ; le bord extérieur des aîles est d'un bleu foncé ; l'extrémité des plumes est d'une teinte sombre ; les pattes sont brunes et les ergots noirs.

La variété, dont parle le rédacteur du capitaine Phillip, est remarquable par un chaperon bleu azuré et par une proéminence de couleur brune mêlée de rouge, placée sur le crâne ; le derrière de la tête est parsemé de quelques petites plumes d'un jaune verd ; le sommet des aîles est de couleur orangée.

Perroquet a épaules rouges. Il est de la grosseur du perroquet de Guinée. Sa longueur totale est de dix pouces et demi. La couleur générale du plumage est verte, tirant sur le jaune en dessous ; le sommet de la tête, les plumes extérieures des aîles et les aîles mêmes sont d'un bleu foncé ; le tour du bec et

le devant du cou sont cramoisis ; mais entre le bec et les yeux on remarque une teinte jaune ; les épaules et le desssous des aîles sont d'un rouge de sang ; deux ou trois des tuyaux inférieurs et les narines sont d'un rouge pâle ; la queue est cunéiforme ; les grandes pennes sont d'un bleu foncé ; le bec est d'une teinte brunâtre.

Cette espèce se trouve à la Nouvelle Hollande et le rédacteur du capitaine Phillip suppose qu'elle n'a point encore été décrite.

(108) P. 169. Ecureuil volant ou polatouche *sciurus volans*, Linn, *mus ponticus aut scythicus sciurus ve quem volantem cognominant.* Gesner, *sciurus americanus volans.* Ray, c'est le *flyng squirrel* d'Edwards et des transactions philosophiques, année 1733.

Ce petit animal, dont le corps a quelque ressemblance avec celui du Loir et qu'on a nommé mal-à-propos écureuil volant, est originaire des contrées septentrionales de l'ancien et du Nouveau-Monde. Il habite, dit Buffon, sur les arbres ; il va de branches en branches et lorsqu'il saute pour passer d'un arbre à l'autre ou pour traverser un espace considérable, sa peau qui est lâche et plissée sur les côtés du corps, se tire en dehors, se bande et s'élargit par la direction contraire des pattes antérieures qui s'étendent en avant et des postérieures qui s'étendent en arrière dans le mouvement du saut. La

peau ainsi tendue et tirée en dehors de plus d'un pouce, devenue par-là fort mince vers les bords, augmente la surface du corps, sans en accroître la masse, et retarde par conséquent l'accélération de la chûte, en sorte que d'un seul saut l'animal arrive à une assez grande distance. Ainsi, continue Buffon, ce mouvement n'est point un vol comme celui des oiseaux, ni un voltigement comme celui des chauve-souris, qui se font tous deux en frappant l'air par des vibrations réitérées ; c'est un simple saut, un élancement dans lequel tout dépend d'une première impulsion, dont le mouvement est prolongé et subsiste plus long-tems, parce que le corps de l'animal présentant une plus grande surface, éprouve une plus grande résistance.

On trouve un nombre considérable de ces écureuils en Pologne, en Laponie, dans la Finlande, en Virginie, dans la Nouvelle Espagne et au Canada ; ceux de Russie vulgairement nommés polatouches n'excèdent guères la grosseur d'un rat. Quant à ceux qui se trouvent dans certaines parties du nord-ouest de l'Amérique et à la Louisianne, à peine sont-ils aussi gros qu'une souris ; ils s'élancent d'un arbre à un autre jusqu'à 25 ou 30 pieds de distance.

Ces animaux sont fort jolis ; on peut les apprivoiser facilement. Comme ils ont peu de vivacité et qu'ils sont timides, ils deviennent aisément la proie

des martres et des autres animaux qui grimpent sur les arbres.

Pallas parle aussi d'une nouvelle espèce d'écureuil volant qui ne se trouve que vers l'Océan Indien. M. Vosmaër fait encore mention d'un écureuil volant qui est de la grosseur d'un chat, et qui se trouve aux îles Moluques ainsi qu'aux îles Philippines. Ce gros écureuil volant est le Taguan ou Betauriste. *Sciurus sagitta seu betaurista* taguan. Buff. Linn.

Les écureuils de cette espèce ainsi que les chauve-souris sont les seuls animaux volans connus auxquels la nature ait donné des mammelles et du lait pour la nourriture de leurs petits.

Écoutons maintenant la description que le rédacteur de Phillip nous a transmis de l'écureuil volant de l'île Norfolk.

Cet animal est de la même proportion que l'écureuil gris d'Amérique. Le dessus du corps est absolument semblable dans les deux espèces; la partie supérieure est blanche. On voit depuis le bout du nez jusqu'à la queue une raie d'un noir foncé, ainsi qu'une tache de chaque côté de la tête derrière les narines, elle passe au-dessus des yeux et se termine près du petit angle. Les oreilles ne s'élèvent pas au-dessus de la tête. La nature a pourvu ces animaux de chaque côté du corps d'une large membrane semblable à

celle des écureuils volans ; cette membrane joint les pattes de devant à celles de derrière ; elle est noire bordée de blanc ; sa queue est d'une belle couleur cendrée ; les pattes de devant ont cinq doigts. J'ignore, continue-t-il, combien en ont celles de derrière, parce quelles manquoient à l'individu que je décris ici. La longueur de la tête à la croupe est de neuf pouces ; la queue en a dix.

(109) P. 170. Quelques naturalistes ainsi qu'un grand nombre de voyageurs donnent au requin le nom de goulu de mer. Voyez note 61.

On nomme aussi goulu de mer une espèce de mouette ou goiland qui se trouve en grand nombre au cap de Bonne-Espérance. Le goiland est *l'oca marina, crocalo* des Italiens, genre d'oiseau aquatique, qui est sujet à un assez grand nombre de variétés.

(110) P. 173. Après avoir parlé du creeper mâle, dans le cours de ce voyage, je crois à propos de rapporter ici la description que White lui même a donné de la femelle de cet oiseau. La couleur générale du creeper femelle, dit-il dans son appendix, est la même que celle du mâle, quoique moins vive ; son front et le dessus de ses yeux ne sont point marqués de blanc ; on voit seulement sur ses joues quelques taches de cette couleur ; le dos, la poitrine et le ventre sont entièrement noirs ; mais l'on apperçoit près de l'anus quelques lignes d'un blanc roussâtre.

Ses ailes sont parsemées de plumes d'une teinte jaune olive; celles de la queue sont de la même couleur et se termine en pointe émoussée; ses épaules sont ornées d'un scapulaire brun de forme lanceolée; le bec du creeper femelle est plus long que celui du mâle; les pattes plus grosses, en général les dimensions sont plus fortes.

D'après cette description et les autres détails que j'ai pu recueillir, je soupçonne que White s'est trompé et qu'il a pris pour la femelle du creeper de la Nouvelle Hollande, une variété de cette espèce.

(111) P. 174. Comme le chien de la Nouvelle Galles du Sud paroît former une espèce distincte, je crois à propos d'en donner ici une description détaillée.

Ce chien n'a guères plus de deux pieds de haut, lorsqu'il se dresse sur ses pattes; sa tête ressemble à celle d'un renard; ses oreilles sont droites et courtes; ses moustaches ont un pouce ou deux de long vers le museau; les poils du dos sont en général d'un brun pâle; mais ils prennent une teinte plus claire près du ventre; le derrière de la partie supérieure des pattes de devant ainsi que la partie extérieure des cuisses sont de couleur blanche; la queue est d'une largeur médiocre et assez épaisse; mais moins que celle du renard, les dents sont comme celles de toutes les autres espèces de ce genre.

L'individu dont on donne ici la description et qui avoit été envoyé à M. Nepean, par le gouverneur Phillip, vivoit encore en 1789. On le voyoit à Nutfield-house, chez la marquise de Salisbury.

Ces chiens sont d'un naturel plus sauvage que les animaux de cette espèce et ne paroissent guères susceptibles d'être apprivoisés. Ils lèchent à la manière ordinaire ; cependant ils n'aboyent ni ne grondent, lorsqu'on les agace ; mais ils hérissent leurs poils comme le sanglier et paroissent furieux. Ils sont très-voraces, se jetent adroitement sur la chair crue et témoignent une sorte de répugnance pour les mêts préparés Leur hardiesse et leur agilité leur donnent un grand avantage sur les animaux d'une taille plus élevée. Celui de milady Salisbury poursuivoit un jour, à ce qu'on nous a raconté, un joli chien français dressé pour la chasse du renard ; en un instant il l'atteignit par les reins et l'auroit étranglé, si on n'étoit accouru assez à tems pour le lui arracher. Un autre jour il s'élança sur le dos d'une âne qu'il alloit mettre en pièces, si on ne lui eut fait lâcher prise.

M. Lascelles possède un autre individu de cette espèce, et nous a donné les mêmes détails sur sa férocité. Aussi est-il à présumer qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, de rendre ces animaux domestiques, et d'en tirer parti, soit pour la chasse

soit pour la garde des bestiaux. (Extrait du voyage du capitaine Phillip à la Nouvelle Galles Méridionale).

(112) P. 180. Latham nous a donné l'histoire de plusieurs variétés de l'oiseau connu sous le nom de pêcheur sacré. Je vais traduire fidèlement ici la description de celle qui est cotée G, volume II, p. 623 de son *Synopsis avium*, afin de mettre les naturalistes à portée de la comparer avec la variété dont parle White. On peut considérer, dit-il, l'individu que je décris comme la quatrième variété de l'espèce marquée D.

Cet oiseau n'est guères plus gros qu'un merle ; la mandibule inférieure est jaunâtre à la base ; la tête, le dos, les âîles et la queue sont d'un bleu nuancé de verd ; les parties supérieures du corps sont blanches et s'étendent circulairement vers le milieu du cou en forme de collier ; les pattes sont blancheâtres ; le bec est très-fort vers la base et rude à son extrémité ; les plumes qui sont immédiatement au-dessus du bec sont teintes de jaune ; et les doigts comme dans la plupart des espèces de ce genre sont placés un en avant, deux en arrière.

(113) P. 182. Le thé doux ou *smilax glyciphilla* de Withe me paroît avoir la plus grande affinité avec la plante que nos botanistes ont désignés sous le nom de *glycipicros solanum scandens*, ou *dulcamara* ; consultez le traité sur la douce amère et les propriétés

médicinales de cette plante, par Carère. Voici ce que nous apprend White lui-même dans son appendice, art. Thé doux, en anglais *Swet thea*.

Je ne saurois, dit-il, déterminer le caractère spécifique de l'arbrisseau que nous avons nommé thé doux, n'ayant pu en examiner la tige. Les feuilles sont longues d'environ deux pouces, lancéolées, ovalaires, pointues, marquées de trois côtes longitudinales et rayées transversalement de plusieurs veines en saillies unies, luisantes en dessus, verdâtres en dessous; les bords de ces feuilles sont fort épais et cartilagineux, de la même substance que celles des côtes. Leur goût ressemble à celui de la racine de réglisse mêlé d'un peu d'amertume; on s'en sert en guise de thé; ce breuvage est agréable et très-salutaire pour ceux qui sont atteints du scorbut : en général cette plante doit être considérée comme un excellent tonique.

(114) P. 183. Le fenouil marin, nommé vulgairement passe-pierre ou perce-pierre, parce qu'il croît volontiers à travers les pierres, se distingue en deux espèces différentes, le grand fenouil et le petit fenouil : c'est le *crithmum marinum* de Linnée.

(115) P. 185. L'arbre à choux dont parle White a été désigné par Hans-Sloane, sous le nom de *palma altissima, non spinosa, fructu pruniformi, minore, racemoso, sparso* : palmiste franc ou chou palmiste; *palma*

nobilis seu regalis , Jamaïcensis et Barbadencis ; Rai, hist. plant. Lond. 1686 , 3 vol. in-fol. C'est l'*areca oleracea , americana* de Linnée.

Ce bel arbre qui s'élève souvent à la hauteur de plus de 40 pieds est trop connu pour que je doive m'attacher ici à en donner la description.

On sait que le sommet de la tige est terminé par un faisceau de feuilles à demi-ouvert. Ces feuilles sont longues d'environ 10 pieds , et s'entrelacent à leur base par une gaine dont les bords supérieurs semblent frangés ou tissus de fibres lâches qui se croisent en forme de canevas. Elles sont garnies dans toute la longueur de leur pétiole de deux rangs de folioles nombreuses , étroites , pointues , entières , vertes et munies d'une nervure dans leur milieu ; ces folioles ressemblent à des lames d'épée , et ont un pied et demi de longueur.

Un peu au-dessous du faisceau de feuilles qui couronne ce palmier , sortent quelques spates longs d'environ trois pieds , renflés dans leur milieu comme un fuseau , lisses , verdâtres , et qui en s'ouvrant donnent naissance à des panicules de fleurs , se détachent bientôt après , et tombent sur la terre.

Quand le palmiste est abattu , on coupe sa tête à deux pieds ou deux pieds et demi au-dessous de l'endroit où le faisceau de feuilles prend naissance , et après l'avoir dégarni de son enveloppe extérieure , on

trouve le chou au centre. Ce chou est composé de parties feuillées, arrangées en éventail non déplié, blanches, tendres, délicates, et d'un goût approchant de celui des fonds d'artichaux : on les appelle en cet état choux palmistes. Cette nourriture est légère et de facile digestion ; mais comme pour l'avoir il faut sacrifier l'arbre entier, ces espèces de choux ne sont pas très-communs.

Entre plusieurs espèces de palmistes, on en distingue une si épineuse, que les sauvages sont obligés d'en d'en arracher les épines ou de les brûler en faisant du feu autour de l'arbre : c'est le *couana* de Cayenne, *palma dactilifera, caudice et fructu aculeatis.* Voyez Préfontaine, maison rustique de Cayenne. Le chou de ces palmites épineux est un peu jaune, son goût ressemble à celui de la noisette. Il est incomparablement meilleur que celui du palmiste franc dont les feuilles servent aux sauvages à couvrir leurs cases.

Ray cite, d'après Ligon et quelques autres voyageurs, un palmier appellé palmiste royal aux Antilles de l'Amérique. Sa longueur est d'environ 300 pieds ; son tronc n'a que six pieds de diamètre. Un tel arbre, s'il existe, dit Bomare, seroit un prodige ; mais Adanson prétend que ces voyageurs veulent sans doute parler du Rotan, qui dans ses diverses ramifications s'entrelace dans les forêts autour des arbres ; car les plus grands palmistes que cet auteur ait vus dans l'île

Corée, en Afrique, ne passent guères cent pieds ; leur diamètre est d'environ deux pieds et demi. Ces arbres n'ont ordinairement que 60 à 80 pieds de tige.

Le palmiste de l'Inde est infiniment plus fort et plus élevé. Ses feuilles sont placées à l'extrémité des branches et disposées en éventail. Les Indiens s'en servent pour écrire. Le fruit de ce palmier est de la grosseur d'une poire de coing. Quand il est verd et un peu avancé, son écorce qui a près d'un pouce d'épaisseur renferme une pulpe moëlleuse d'assez bon goût qui fond en un instant dans la bouche, et y laisse une grande fraicheur. Le vin de palmiste est encore plus estimé pour sa douceur que celui du cocotier. Il peut se conserver potable jusqu'au troisième jour ; plus il est récent et frais, plus il est agréable.

Nicolson, essai sur l'histoire naturelle de St.-Domingue, nous apprend qu'on distingue dans cette île cinq espèces différentes de palmistes, *palma major*, *areca*, Jacquin : savoir, le palmiste à chapelets ou *crocro*, le palmiste épineux, le palmiste à huile, le palmiste à vin, le palmiste franc. Ce dernier se trouve en plaine ; les autres ne croissent que dans les mornes.

(116) P. 189. Il paroît que le gommier rouge ne croît pas exclusivement dans les terreins secs, comme l'ont prétendu plusieurs naturalistes, puisqu'il se trouve à la Nouvelle Galles Méridionale.

Le gommier rouge, dit Plumier, *plantes d'Amé-*

rique, croît aux lieux secs et arides, on le trouve dans la Guadeloupe. Son bois est blancheâtre, mais tendre, poreux, de peu de durée, et se pourrit promptement. Le tronc est gros, un peu crochu, revêtu d'une écorce épaisse, verdâtre, et dont la partie extérieure, mince et de couleur rousse se sépare aisément. Ses branches sont très-étendues, et portent des feuilles qui sont pointues au sommet, arrondies à leur base, de trois à quatre pouces de longueur, d'environ deux pouces de largeur, sans dentelure, luisantes, et d'un verd foncé en dessus, pâle en-dessous, attachées deux à deux sur une côte par un pétiole tantôt long, tantôt très-court, divisées en deux parties égales par une côte saillante en-dessous. Ses fleurs sont comme les précédentes, blanches et par bouquets. Il leur succède un fruit charnu, ovale, semblable à la pistache, résineux, et contenant un noyau dur. Plumier ajoute que ces gommiers ne diffèrent du *terebinthus* que par la structure de leurs fleurs qui ne sont pas à étamines.

Quelques naturalistes, et d'après eux Valmont de Bomare, observent qu'il n'existe peut-être qu'une ressemblance apparente, et non une analogie sensible entre le gommier du Sénégal et les gommiers d'Amérique. Car le premier ne donne durant l'été qu'une gomme que l'on vend dans le commerce sous le nom de gomme de Sénégal, tandis que les derniers ne distillent qu'une résine. En effet le prétendu gommier d'Amérique donne

avec ou sans incision depuis 30 jusqu'à 58 livres d'une résine blanchâtre et gluante, semblable à la térébentine.

Ecoutons maintenant la description que White a donné du gommier rouge de la Nouvelle Galles Méridionale dans l'appendice qu'il a publiée à la fin du journal de son voyage.

Cet arbre qu'il désigne sous le nom de *eucalyptus resinifera, floribus pedunculatis, calyptrâ conicâ acutâ*, est très-gros, et surpasse en hauteur les plus grands chênes. Le bois en est friable, et n'est guères bon qu'à brûler à cause de la grande quantité de gomme résineuse qu'il renferme. Les fleurs sont disposées par grappes et en ombelle. Chacune de ces grappes est composée d'environ dix fleurs qui toutes ont leur tige particulière longue d'environ un quart de pouce. Ces fleurs sont de couleur jaunâtre ; leur structure est très-singulière ; le calice est de forme hémisphérique, et n'est point divisé sur ses bords. Au sommet de ce calice se trouve une calyptre de la même couleur, et de figure conique aussi longue que le calice et la tige ensemble. Cette calyptre qui est le signe caractéristique du genre, ne diffère de celle de la plante désignée par l'Héritier sous le nom d'*eucalyptus obliqua* que par sa forme conique et aigue.

Après avoir enlevé cette calyptre, nous apperçûmes un grand nombre d'étamines rouges réunies en une

masse conique, les antères sont petites et rouges. Du centre de ces étamines il s'élève un stile ou filet qui se termine par un stigmate émoussé. Les étamines sont résineuses et aromatiques ; elles sont posées sur les bords du calice, ce qui a déterminé l'Héritier à ranger cette plante dans la classe de l'*icosandria*. Au-dessous du stile et des étamines, on trouve une capsule divisée en trois cellules, dont chacune renferme une ou plusieurs semences.

En faisant une incision au tronc de ces gommiers, on en retire une grande quantité de liqueur rouge et résineuse, un seul arbre en a donné souvent plus de 60 gallons. Cette liqueur s'épaissit par l'évaporation et se change en une gomme résineuse d'une vertu astringente. Cette gomme résineuse est assez semblable par la couleur à celle qui est connue dans les boutiques sous le nom de *Rino*, et la surpasse même par son utilité en médecine. Elle se dissout dans l'esprit-de-vin, et lui donne une teinte sanguinolente. L'eau n'en dissout qu'une sixième partie. Cette solution aqueuse est d'un rouge clair : toutes deux sont fort astringentes. Voyez note 4 vers la fin.

(117) P. 200. *Robber* signifie en anglais brigand, voleur : c'est pour cette raison sans doute que Daily fut marqué de la lettre R sur le dos.

(118) P. 201. On nomme en français Iris jaune de marais, flambe d'eau, ou faux acorus, la plante dé-

signée sous le nom d'*iris palustris luteus*, par Jacq. Theod. Taberna Montanus, dans son ouvrage intitulé *Icones plantar.*, c'est le *pseudo acorus* de Linnée.

Sa tige est haute de trois à quatre pieds diversement contournée dans sa partie supérieure ; ses feuilles sont longues, pointues, uniformes, souvent plus hautes que la tige ; elles sont très-remarquables par trois pétales intérieurs fort déliés. Les Ecossais ont découvert que sa racine bouillie dans l'eau produit d'assez bonne encre.

(119.) P. 202. L'arbre plantain ou bananier sauvage est le plantano des Iles Canaries, le plantanier des Espagnols et le pissang-tando décrit par Rumphius, dans son *herbarium amboinense*. Amst. 1741, 7 vol. in-fol. Le plantanier ou bananier sauvage produit l'espèce de banane nommée banane cochon. *Musa fructu cucumerino longiori.* Voyez note 35.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOTES.

	not.	pag.
Aiguilles, (*cap des*)	6	9
Albacores ou *thon*	25	41
Albatros, (*oiseau*)	62	98
Alanson, chirurgien, sa manière d'opérer, . .	56	89
Amboine, (*île d'*)	96	161
Ananas, (*fruit*) *espèces diverses*.	45	75
Armes des Indiens, ...	80	129
Art des Indiens. Agriculture : architecture : chasse et pêche : étoffes : costumes : marine : astronomie : médecine : peinture : sculpture : danse : musique : poésie, ...	97	161
Avocat juge de l'établissement, ...	86	143
Autruche, (*oiseau*)	65	104
Baleine, ...	34	64
Banane, (*fruit*) *espèces diverses*, ...	35	67
Bananier sauvage, ou *arbre plantain*, . . .	119	256
Baptême de la Ligne, ...	15	27
Bec de corne bâtard, (*oiseau*)	98	222
Bonne-Espérance : (*cap de*) *mœurs des habitans et productions du sol*, ...	63	100
Bonne-Espérance, (*ménagerie du cap de*) .	66	110
Bonite, (*poisson*), ...	24	39
Brisants de Cook, *leur description*, ...	18	32
Buonavista, (*île*)	16	31
Cachou, *suc gommo-résineux*, ...	49	81
Capiva ou *copahu*, (*beaume de*)	54	86
Casoar, (*oiseau*)	88	150
Cassade, (*arbrisseau*)	51	83
Cap Verd, (*îles du*)	17	31
Chaleurs excessives, ...	68	114
Chiens de la Nouvelle-Hollande, ...	111	246

	notes.	pages.
Chou-kraut, ses propriétés : (*étymol. de ce mot*)	49	48
Chou, (*arbre à*)	115	249
Cobras, (*île*)	58	93
Cocos, (*fruit*)	48	79
Colons (*cruauté des*) *envers leurs esclaves*, .	70	117
Creeper femelle de la Nouvelle-Hollande, . .	110	245
Crique, (*étymologie de ce mot*)	82	137
Cygne noir, ...	90	153
Dénombrement des vaisseaux et soldats de l'Expédition,	3	2
Déportés faux monnoyeurs, leur adresse, . .	36	69
Diemen, (*terre de*)	75	124
Dresche, (*étymologie de ce mot*)	30	48
Ecureuil volant, ...	108	242
Erreurs et omissions nombreuses des cartes françaises et anglaises, ...	10	10
Farting, (*monnoie*)	59	94
Fenouil marin, ...	114	249
Fête de l'Assomption à Rio-Janeiro, ...	43	74
Fou, (*oiseau*)	26	43
Frio, (*cap*)	57	93
Gladiolus luteus, ou *iris palustris*, ...	118	255
Gobbe-mouche, *moucherolle*, (*oiseau*) . .	104	232
Gommier rouge, ...	116	252
Goulu de mer, (*poisson*)	109	245
Gouverneur du Cap, ...	64	104
Grog, (*boisson*) *étymologie de ce mot*, . . .	78	126
Guépier, ou *mangeur d'abeilles*, (*oiseau*) . .	100	225
Hommes déportés plus tristes que les femmes,	2	1
Huile de Castor, sa composition, ses propriétés,	53	86
Huile de tartre, sa composition, ses propriétés,	21	33
Hyppo, (*résine*)	52	85
Jago, (*île de S.*)	19	32
Igname, (*fruit*)	47	78

	notes.	pages
Indiens rasés, ...	103	230
Indigo, ...	102	229
Instructions pour les longs voyages sur mer, . .	4	2
Jackson, (*port*) *l'un des plus beaux du globe*,	79	126
Jour de naissance, (*cérémonie du*) *en Angleterre*, ...	44	74
Kakatoës, (*oiseau*)	94	159
Kangarou, (*didelphe*)	85	138
Laguna, (*ville de Ténériffe*,)	13	26
Latham, (*J.*) *notice de son ouvrage*, . . .	92	157
Log, (*étymologie de ce mot*)	22	34
Madère, détails sur le sol et les productions de cette île, ...	8	9
Manguier, (*arbre*)	50	82
Maringouins, (*insectes*)	93	158
Marsouin, (*poisson*)	28	46
Martin-pêcheur, (*oiseau*)	91	153
Maskelines, (*tables astronomiques de*) . . .	74	123
Mer lumineuse, exposition de divers systêmes sur ce phénomène, ...	31	48
Navigateur, (*île des*)	81	135
Nègres marons, ...	69	116
Niais, ou *nigaud*, (*oiseau*)	32	61
Norfolk, (*île*)	87	143
Nouvelle-Hollande, (*étendue de la*)	84	138
Pamplemousse, (*fruit*)	46	77
Pêcheur sacré du roi, (*oiseau*)	112	248
Penguins, (*île des*)	71	119
Perroquet de Pennant, ...	107	239
Perroquet à ventre bleu, ...	95	160
Petrel, (*oiseau*)	72	119
Pigeons aux ailes dorées, ...	101	228
Pintade, (*oiseau*)	33	62
Poisson volant, espèces diverses, ...	28	34

67-59
10-5-66
R.S. Wormser

	notes.	pages.
Portugais de Rio-Janeiro, peu jaloux, digression sur les Anglais,	35	87
Portugais, (yeux des)	41	72
Poulet de la mère Carry, (oiseau)	73	123
Praya, (baye)	20	33
R. (Explication de la lettre)	117	255
Raffales, (étymologie de ce mot)	27	45
Religieuses de Rio-Janeiro,	60	94
Requin, (poisson) étymologie de ce nom,	61	94
Rio-Janeiro, mœurs des habitans, productions du sol,	42	72
Risdale, (étymologie de ce mot)	37	70
Salvages, (îles et rochers)	9	10
Santa-Crux, fort de Rio-Janeiro,	38	71
Santa-Crux, ville de Ténériffe;	11	16
Scarlet-Lory, (oiseau)	106	239
Sébastien I.er, (roi de Portugal)	40	71
Sorlingues, (îles)	7	9
Sporadique, (maladie) étymologie de ce mot,	14	26
Swilly, (rocher)	76	124
Table, (montagne de la)	67	110
Tabnan, (oiseau)	105	238
Tasman, (cap)	77	125
Ténériffe, (île) détails sur le fameux pic: hauteur des principales montagnes du globe,	12	16
Thé-doux, (arbrisseau)	113	248
Tortues de mer,	89	148
Toucan, (oiseau)	99	223
Traversée de Spithead à Botany-Bay,	5	9
Transportation, (origine de la)	1	1
Trinquemalle. (port)	83	137
Vice-roi de Rio-Janeiro,	39	71

Fin de la Table alphabétique des Notes.

WM
D795
W585V

Paris 29/3.77